





Edition originale, choses par Lanson pour l'édition critique (Hachelle Società des Bentes Trancair modernes) SANAT du CLERGÉ Recouss Pu Maison de Saint A Fonds REM Rouen 1891 " Car as c'est alors qu

Ecc

Ternandelle aporte.

## SANATORIUM du CLERGÉ de FRANCE

Reconnu d'utilité publique

Maison de Post-Cure Saint Augustin

#### Fonds REMY CANET

Rouen 1891 + Paris 1952

"Car arrivé au terme, c'est alors qu'on commence" Eccli. 18.6)

# LETTRES PHILOSOPHIQUES.

PAR M. DE V....



A AMSTERDAM, Chez E. Lucas, an Livre d'or.

MDCCXXXIV

# TABLE

Des Lettres contenues en ce Volume.

TABLE.
TITT Tottre fur Descartes &
Newton, 139 XV. Lettre sur le sistème de l'a- traction, 154
XV. Lettre sur le sstème de l'a-
traction, 154
XVI. Lettre sur l'optique de Mr.
Moneton
XVII. Lettre sur l'Infini & sur
la Cronologie, 193. XVIII. Lettre fur la Tragé- die 211
XVIII. Lettre sur la Trage-
die
XIX. Lettre sur la Comédie, 224
XX. Lettre sur les Seigneurs
qui cultivent les Lettres, 23?
XXI. Lettre sur le Comte de Ro-
chester & Mr. Waller, 243
XXII. Lettre fur Mr. Pope &
quelques autres Poëtes fa- meux, 255
YXIII Lettre fur la considera-
XXIII. Lettre sur la considera- tion qu'on doit aux Gens de Lettres, 265
Lettres . 265
XXIV. Lettre sur les Acadé-
mies 27.5
XXV. Lettre sur les Pensées de
Palcah, 289
Fin de la Table.

SUE

la consideration in a la consideration de la c

## PREMIERE

139

de l'a-

le Mr. 181

193

rage-

gneurs

, 237

de Ro-

es fa-

255

sidera-

Fens de

265

Acade-

275

sées de

# LETTRE

SUR LES QUAKERS.

'A r cru que la doctrine & l'histoire d'un Peuple si extraordinaire, méritoient la curiosité d'un homme raifonnable. Pour m'en instruire j'allai trouver un des plus célébres Quakers d'Angleterre, qui après avoir été trente ans dans le Commerce, avoit sçu mettre des bornes à sa fortune & a ses desirs, & s'étoit retiré dans une campagne auprès de Londres. Je fus le chercher dans sa retraite; c'étoit une maison petite, mais bien batie, pleine de propreté sans ornement

ment. Le Quaker étoit un vieillard frais qui n'avoit jamais eu de maladie, parce qu'il n'avoit jamais connu les passions ni l'intempérance : je n'ai point vû en ma vie d'air plus noble ni plus engageant que le sien. Il étoit vêtu comme tous ceux de fa Religion, d'un habit sans plis dans les côtés, & fans boutons sur les poches ni sur les manches, & portoit un grand chapeau à bords rabatus comme nos Ecclésiastiques ; il me reçut avec son chapeau sur la tête, & s'avança vers moi fans faire la moindre inclination de corps; mais il y avoit plus de politesse dans l'air ouvert & humain de son visage, qu'il n'y en a dans l'usage de tirer une jambe derriere l'autre, & de porter à la main ce qui est fait pour couvrir la tête. Ami, me

me ditétrange quelque parler. en me en glis felon no te que vous de voudre neur d Religio me re compl mais je cun qui fité que d'abord re quel mens, fait pas

d'un cou

fain & fi

qui finit

sur les Quakers.

me dit-il, je voi que tu es un étranger, si je puis t'être de quelque utilité, tu n'as qu'à parler. Monsieur, lui dis-je, en me courbant le corps & en glissant un pied vers lui, felon notre coutume, je me flatte que ma juste curiosité ne vous déplaira pas, & que vous voudrez bien me faire l'honneur de m'instruire de votre Religion. Les gens de ton païs, me répondit-il, font trop de complimens & de révérences; mais je n'en ai encore vû aucun qui ait eu la même curiosité que toi. Entre, & dînons d'abord ensemble. Je fis encore quelques mauvais complimens, parce qu'on ne se défait pas de ses habitudes tout d'un coup, & après un repas fain & frugal qui commença & qui finit par une priere à Dieu, A 2

ête. Am,

t un vieil-

jamais en

'il n'avoit

ons ni l'in-

point vù

s noble ni

le sien. Il

us ceux de

habit fans

z fans bou-

ni fur les t un grand

patus com-

ues; il me

peau fur la

rs moi fans

lination de oit plus de

ouvert &

age, quil

ge de tirer l'autre, &

ce qui est

Premiere Lettre

je me mis à interroger mon homme. Je débutai par la guestion que de bons Catholiques ont fait plus d'une fois aux Huguenots. Mon cher Monsieur, lui dis-je, êtes-vous baptisé? non, me répondit le Quaker & mes Confréres ne le font point. Comment morbleu, repris-je, vous n'êtes donc pas Chrétiens? mon fils, répartit-il d'un ton doux, ne jure point, nous sommes Chrétiens, & tâchons d'être bons Chrétiens; mais nous ne pensons pas que le Christianisme consiste à jetter de l'eau froide sur la tête, avec un peu de sel. Eh ventrebleu, repris-je, outré de cette impiété, vous avez donc oublié que Jesus-Christ sut baptisé par Jean? Ami, point de juremens, encore un coup, dit le benin Quaker. Le Christ recut

ples

riez

pai

tie

pol

CO.

qui

doi

lep

con

mon quefs aux Mons bap-Quane le rbleu, ncpas artit-il oint, & tatiens; as que à jettête, entrecette c oul paptiit de , dit

cut

sur les Quakers. çut le Baptême de Jean, mais il ne baptisa jamais personne; nous ne fommes pas les disciples de Jean, mais du Christ. Hélas! dis-je, comme vous seriez brûlé en païs d'Inquisition pauvre homme.... Eh pour l'amour de Dieu que je vous baptise, & que je vous fasse Chrétien : s'il ne falloit que cela pour condescendre à ta foiblesse, nous le ferions volontiers, répartit-il gravement, nous ne condamnons personne pour ufer de la cérémonie du Baptême, mais nous croïons que ceux qui professent une Religion toute sainte & toute spirituelle doivent s'abstenir autant qu'ils le peuvent des cérémonies Judaïques. En voici bien d'un autre, m'écriai-je, des cérémonies Judaïques? oui, mon fils, continua-t-il, & si Judaïques

6 Promiere Lettre

que plusieurs Juiss encore aujourd'hui ufent quelquefois du Baptême de Jean; consulte l'Antiquité, elle t'aprendra que Jean ne fit que renouveller cette pratique, laquelle étoit en usage long-tems avant lui parmi les Hébreux, comme le pélerinage de la Mecque l'étoit parmi les Ismaëlites. Jesus voulut bien recevoir le Baptême de Jean, de même qu'il s'étoit soumis à la Circoncisson, mais, & la Circoncision, & le lavement d'eau doivent être tous deux abolis par le Baptême du Christ, ce Baptême de l'esprit, cette ablution de l'ame qui fauve les hommes; auffi le précurseur Jean disoit, je vous baptise à la vérité avec de l'eau, mais un autre viendra après moi plus puissant que moi, & dont je ne suis pas digne de porter

pôt

aux

fur les Quakers. porter lles sandales, celui-là vous baptisera avec le seu & le Saint-Esprit; aussi le grand Apôtre des Gentils Paul écrit aux Corinthiens, le Christ ne m'a pas envoié pour baptiser, mais pour précher l'Evangile; aussi ce même Paul ne baptisa jamais avec de l'eau que deux personnes, encore fut-ce malgré lui; il circoncit fon Disciple Thimotée, les autres Apôtres circoncisoient aussi tous ceux qui vouloient. Es-tu circoncis, ajouta-t-il? je lui répondis que je n'avois pas cet honneur. Eh bien, dit-il, l'Ami, tu es Chrétien fans être circoncis, & moi sans être baptifé.

re au-

onfulte Ira que

er cet-

oit en

ui par-

le pé-

l'étoit

us vou-

ême de

s'étoit

, mais,

e lave-

e tous

me du

esprit,

ui fau-

récur-

s bap.

l'eau,

après

i,&

orter

Voilà comme mon faint homme abusoit assez spécieusement de trois ou quatre passages de la Sainte Ecriture, qui sembloient A 4 favofavoriser sa Secte; mais il oublioit de la meilleure soi du monde une centaine de Passages qui l'écrasoient. Je me gardai bien de lui rien contester, il n'y a rien à gagner avec un Enthousiaste, il ne saut point s'aviser de dire à un homme les désauts de sa Maitresse, ni à un Plaideur le soible de sa Causse, ni des raisons à un Illuminé; ainsi je passai à d'autres questions.

A l'égard de la Communion, lui dis-je, comment en usez-vous? nous n'en usons point, dit-il. Quoi! point de Communion? non, point d'autre que celle des cœurs. Alors il me cita encore les Ecritures. Il me sit un fort beau sermon contre la Communion, & me parla d'un ton d'inspiré pour me prouver que tous les Sacremens étoient

tous

trouv

l'Eva

à m

pas

lui

ver

peu

au

sur les Quakers. tous d'invention humaine, & que le mot de Sacrement ne se trouvoit pas une seule fois dans l'Evangile. Pardonne, dit-il, à mon ignorance, je ne t'ai pas aporté la centiéme partie des preuves de ma Religion; mais tu peux les voir dans l'exposition de notre Foi par Robert Barclay: c'est un des meilleurs livres qui foit jamais forti de la main des hommes. Nos ennemis conviennent qu'il est très-dangereux, cela prouve combien il est raisonnable. le lui promis de lire ce livre, & mon Quakerme crut déja converti.

011-

du

assa-

ter,

cun

oint

e les

àun

use,

iné:

ques-

on,

isez-

nt,

mu-

que

ci-

efit

ela

un

rer

ent

US

Ensuite il me rendit raison en peu de mots de quelques singularités qui exposent cette Secte au mépris des autres. Avoue, dit-il, que tu as eu bien de la peine à t'empêcher de rire A 5 quand

Premiere Lettre quand j'ai répondu à toutes tes civilités avec mon chapeau fur ma tête & en te tutoïant; cependant tu me parois trop instruit pour ignorer que du tems du Christ aucune Nation ne tomboit dans le ridicule de substituer le plurier au singulier. On disoit à César Auguste, je t'aime, je te prie, je te remercie, il ne souffroit pas même qu'on l'apella Monfieur, Dominus. Ce ne fut que trèslong-tems après lui que les hommes s'avisérent de se faire apeller vous au lieu de tu, comme s'ils étoient doubles, & d'usurper les titres impertinens de Grandeur, d'Eminence, de Sainteté, que des vers de terre donnent à d'autres vers de terre. en les assurant qu'ils sont avec un profond respect & une fausseté infame, leurs très-humbles

toutes napeau coïant: is trop que du Nation cule de finguuguste, e te reoas mênsieur. ie trèses homre apelcomme d'usurens de leSaine donterre, t avec e faufmbles

&

sur les Quakers. & très-obéissans serviteurs. C'est pour être plus sur nos gardes contre cet indigne commerce de mensonges & de flateries que nous tutoïons également les Rois & les Savetiers, que nous ne faluons personne, n'aïant pour les hommes que de la charité, & du respect que pour les Loix.

Nous portons aussi un habit un peu different des autres hommes, afin que ce soit pour nous un avertissement continuel de ne leur pas ressembler. Les autres portent les marques de leurs dignités, & nous celles de l'humilité chrétienne; nous fuïons les assemblées de plaisir, les spectacles, le jeu; car nous ferions bien à plaindre de remplir de ces bagatelles des cœurs en qui Dien doit habiter, nous ne faisons ja-

mais

12 Premiere Lettre

mais de fermens pas même en justice; nous pensons que le nom du Très-Haut ne doit point être prostitué dans les débats miférables des hommes. Lorsqu'il faut que nous comparoissions devant les Magistrats pour les affaires des autres (car nous n'avons jamais de procès) nous affirmons la vérité par un oui ou par un non, & les Juges nous en croient sur notre simple parole, tandis que tant de Chrétiens se parjurent sur l'Evangile. Nous n'allons jamais à la guerre, ce n'est pas que nous craignions la mort, au contraire nous benissons le moment qui nous unit à l'Estre des Estres; mais c'est que nous ne fommes ni loups, ni tigres, ni dogues, mais hommes, mais Chrétiens. Notre Dieu qui nous a ordonné d'aimer

nos

sur les Quakers. nos ennemis & de souffrir sans murmure, ne veut pas fans doute que nous passions la mer pour aller égorger nos freres, parce que des meurtriers vétus de rouge avec un bonnet haut de deux pieds, enrôlent des Citoïens en faifant du bruit avec deux petits bâtons sur une peau d'ane bien tendue, & lorsqu'après des batailles gagnées tout Londres brille d'illuminations, que le Ciel est enflamé de fusées, que l'air retentit du bruit des actions de graces, des cloches, des orgues, des canons, nous gémiffons en silence sur ces meurtres qui causent la publique allegresse.

SECON-

e en le le doit

doit is les imes.

strats (car

ocès) ar un s Ju-

notre

nt fur is ja-

t pas

ns le

nous

res,

)ieu mer

nos

### SECONDE

fonc

d'eu yeu

ra l'el

& 8

tiéa

len

Oil

tei

de

fe f

tou

mo

fag

par

## LETTRE

SUR LES QUAKERS.

TELLE fut à peu près la conversation que j'eus avec cet homme singulier; mais je sus bien plus surpris quand le Dimanche suivant il me ména à l'Eglise des Quakers. Ils ont plusieurs Chapelles à Londres : celle où j'allai est près de ce fameux pilier qu'on apelle le Monument. On étoit déja assemblé lorsque j'entrai avec mon conducteur. Il y avoit environ quatre cens hommes dans l'Eglise, & trois cens semmes: les femmes se cachoient le vifage avec leur évantail, les hom-

fur les Quakers. hommes étoient couverts de leurs larges chapeaux; tous étoient assis, tous dans un profond silence. Je passai au milieu d'eux fans qu'un feul leva les yeux fur moi. Ce silence dura un quart d'heure. Enfin un d'eux se leva, ôta son chapeau, & après quelques grimaces & quelques soupirs, débita moitié avec la bouche, moitié avec le nez, un galimathias tiré de l'Evangile, à ce qu'il croïoit, où ni lui, ni personne n'entendoit rien. Quand ce faiseur de contorsions eut fini son beau monologue, & que l'Assemblée se fut séparée toute édifiée & toute stupide, je demandai à mon homme pourquoi les plus sages d'entr'eux souffroient de pareilles fottifes? Nous fommes obligés de les tolérer, me ditil, parce que nous ne pouvons pas

E

-

près la j'eus aer; mais quand me méers. Ils à Lon-

près de apelle it déja

i avec

s dans

nmes: le vi-

, les

Seconde Lettre

pas sçavoir si un homme qui se léve pour parler sera inspiré par l'esprit ou par la folie; dans le doute nous écoutons tout patiemment, nous permettons même aux femmes de parler. Deux ou trois de nos dévotes se trouvent souvent infpirées à la fois, & c'est alors qu'il se fait un beau bruit dans la maison du Seigneur. Vous n'avez donc point de Prêtres, lui dis-je? non, mon ami, dit le Quaker, & nous nous en trouvons bien. A Dieu ne plaife que nous osions ordonner à quelqu'un de recevoir le Saint-Esprit le Dimanche à l'exclusion des autres fidéles. Grace au Ciel nous fommes les feuls fur la terre qui n'aïons point de Prêtres. Voudrois-tu nous ôter une distinction si heureuse? pourquoi abandonnerons-nous

notre

merc

vons

ces 1

bien

opri

reci

len

dre

des

affi

ploi

nou

sur les Quakers. notre Enfant à des nourrices mercenaires, quand nous avons du lait à lui donner ? ces mercenaires domineroient bien-tôt dans la maison, & oprimeroient la mere & l'enfant. Dieu a dit, vous avez reçu gratis, donnez gratis. Irons - nous après cette parole marchander l'Evangile, vendre l'Esprit Saint, & faire d'une assemblée de Chrétiens une boutique de marchands; nous ne donnons point d'argent à des hommes vétus de noir pour affister nos pauvres, pour enterrer nos morts, pour prêcher les fidéles; ces faints emplois nous font trop chers pour nous en décharger sur d'autres.

iré

ie;

ons

oer-

s de

nos

inf-

lors

lans

Tous

res,

, dit

plai-

ier à

aint-

clu-

race

t de

ôter

se ?

lous

otre

Mais comment pouvez-vous discerner, insistai-je, si c'est l'Esprit de Dieu qui vous anime dans vos discours? quiconque,

dit-il,

Seconde Lettre dit-il, priera Dieu de l'éclairer, & qui annoncera des vérités Evangéliques qu'il fentira, que celui-là foit fur que Dieu l'inspire. Alors il m'accabla de citations de l'Ecriture qui démontroient, felon lui, qu'il n'y a point de Christianisme sans une révélation immédiate, & il ajouta ces paroles remarquables; " Quand tu fais mouvoir , un de tes membres, est-ce ta , propre force qui le remue ? , non fans doute, car ce mem-, bre a fouvent des mouve-"mens involontaires. C'est "donc celui qui a créé ton , corps qui meut ce corps de , terre; & les idées que reçoit ,, ton ame, est-ce toi qui les , forme ? encore moins, car , elles viennent malgré toi. "C'est donc le Créateur de ton ame qui te donne tes nidées;

"idé "à to "ne

"Di

99 9 al

je. di

por cha dan

trou re c

fur les Quakers. ,, idées; mais comme il a laissé , à ton cœur la liberté, il don-, ne à ton esprit les idées que , ton cœur mérite; tu vis dans Dieu, tu agis, tu penses dans , Dieu, tu n'as donc qu'à ou-, vrir les yeux à cette lumiere , qui éclaire tous les hommes, , alors tu verras la vérité & la "feras voir. " Eh voilà le Pere Malbranche tout pur, mécriaije. Je connois ton Malbranche, dit-il, il étoit un peu Quaker, mais il ne l'étoit pas affez. Ce font là les choses les plus importantes que j'ai aprises touchant la Doctrine des Quakers, dans la premiere Lettre vous aurez leur Histoire que vous trouverez encore plus singuliere que leur Doctrine.

s vé.

itira,

Dien

la de

i dé.

iln'y

fans

e, &

rqua-

uvoir

-ce ta

nue ?

mem-

ouve-C'est

ton s de

eçoit

car toi.

TROI-

#### TROISIE'ME

## LETTRE

SUR LES QUAKERS.

Quakers dattent depuis Jesus-Christ, qui sut, selon eux, le premier Quaker. La Religion, disent-ils, sut corrompue presque après sa mort, & resta dans cette corruption environ 1600. années, mais il y avoit toujours quelques Quakers cachés dans le monde, qui prenoient soin de conserver le seu sacré éteint par tout ailleurs, jusqu'à ce qu'ensin cette lumiere s'étendit en Angleterre en l'an 1642.

Ce suit dans le tems que trois

ou

de I

ter ;

pôt c'el

sur les Quakers. quatre Sectes déchiroient la grande Bretagne par des guerres civiles entreprises au nom de Dieu, qu'un nommé Georges Fox du Comté de Licefter, fils d'un ouvrier en soie, s'avisa de prêcher en vrai Apôtre à ce qu'il prétendoit, c'est-à-dire sans sçavoir ni lire ni écrire; c'étoit un jeune homme de vingt-cinq ans, de mœurs irréprochables & faintement fou. Il étoit vétu de cuir depuis les pieds jusqu'à la tête, il alloit de vlilage en village criant contre la guerre & contre le Clergé. S'il n'avoit prêché que contre les gens de guerre, il n'avoit rien à craindre, mais il attaquoit les gens d'Eglise: il sut bien-tôt mis en prison. On le ména à Darby devant le Juge de Paix. Fox se presenta au Juge avec son bonnet

ue les

lepuis

eux,

Reli-

mpue

resta

viron

avoit

pre-

eurs,

mie-

22 Troisième Lettre

net de cuir sur la tête. Un Sergent lui donna un grand fouflet, en lui disant, gueux ne fçais-tu pas qu'il faut paroître nue tête devant Monsieur le Juge? Fox tendit l'autre joue, & pria le Sergent de vouloir bien lui donner un autre souflet pour l'amour de Dieu. Le Juge de Darby voulut lui faire prêter serment avant de l'interroger. Mon Ami, scache, dit-il au Juge, que je ne prens jamais le nom de Dieu en vain. Le Juge voïant que cet homme le tutoïoit, l'envoïa aux Petites-Maisons de Darby pour yêtre fouetté. Georges Fox alla en louantDieu à l'Hôpital des foux, où l'on ne manqua pas d'éxécuter à la rigueur la Sentence du Juge. Ceux qui lui infligérent la pénitence du fouet furent bien surpris quand il les pria de lui

cou de fe f

cia à le en l'E

pe fo

za tor

jou ran de

m

n Ser-

d fou-

ux ne

roître

eur le

joue,

ouloir

e fou-

eu. Le

i faire

e l'in-

ache,

prens

vain.

mme

tites-

êcre

la en

foux,

récu-

ce du

rent

rent

a de

23

lui apliquer encore quelques coups de verges pour le bien de fon ame. Ces Melfieurs ne fe firent pas prier, Fox eut fa double dose, dont il les remercia très-cordialement. Il se mit à les prêcher; d'abord on rit, ensuite on l'écouta, & comme l'Entousiasme est une maladie qui se gagne, plusieurs surent persuadés, & ceux qui l'avoient fouetté devinrent ses premiers Disciples.

Délivré de sa prison il courut les champs avec une douzaine de Prosélites prêchant toujours contre le Clergé, & souetté de tems en tems. Un jour étant mis au Pilori, il harangua tout le peuple avec tant de force qu'il convertit une cinquantaine d'auditeurs, & mit le reste tellement dans ses intérêts qu'on le tira en tumul-

te

24 Troisième Lettre te du trou où il étoit; on alla chercher le Curé Anglican, dont le crédit avoit fait condamner Fox à ce suplice, & on

le piloria à fa place.

Il osa bien convertir quelques Soldats de Cromwel qui quittérent le métier des armes, & refusérent de prêter le serment. Cromwel ne vouloit pas d'une Secte où l'on ne se battoit point, de même que Sixte-Quint auguroit mal d'une Secte, dove non si chiavava. Il se servit de son pouvoir pour perfécuter ces nouveaux venus, on en remplissoit les prisons; mais les persécutions ne servent presque jamais qu'à faire des Profélites: ils fortoient des prisons affermis dans leur créance & suivis de leurs Geoliers qu'ils avoient convertis. Mais voici ce qui contribua le plus

Croi

féqu

nier

mes

fair

gri

ren

gri

tren

cesa

De

Qua

fur les Quakers. 25 plus à étendre la Secte. Fox se croïoit inspiré. Il crut par conféquent devoir parler d'une maniere différente des autres hommes, il se mit à trembler, à faire des contortions & des grimaces, à retenir son haleine, à la pousser avec violence; la Prêtresse de Delphes n'eut pas mieux fait. En peu de tems il acquit une grande habitude d'inspiration, & bien-tôt après il ne fut plus guére en son pouvoir de parler autrement. Ce fut ce premier don qu'il communiqua à ses Disciples. Ils firent de bonne foi toutes les grimaces de leur Maître, ils trembloient de toutes leurs forces au moment de l'inspiration. De là ils en eurent le nom de Quakers, qui signifie trembleurs. Le petit peuple s'amufoit à les contrefaire. On trembloit, on par-

alla can,

con-& on

quelel qui rmes, e feroit pas e bat-

e Sixd'une eva. Il

pour x ve-

ns ne l'à fai-

ra iaicoient s leur

Geoertis.

ua le plus

parloit du nez, on avoit des convulsions, & on croïoit avoir le Saint-Esprit. Il leur falloit quelques miracles, ils en sirent.

Le Patriarche Fox dit publiquement à un Juge de Paix, en presence d'une grande afsemblée, Ami, prens garde à toi, Dieu te punira bien-tôt de persécuter les Saints. Ce Juge étoit un yvrogne qui buvoit tous les jours trop de mauvaise biére & d'eau-de-vie; il mourut d'apoplexie deux jours après, précisément comme il venoit de signer un ordre pour envoïer quelques Quakers en prifon. Cette mort foudaine ne fut point attribuée à l'intempérance du Juge, tout le monde la regarda comme un effet des prédictions du faint homme.

Cette mort fit plus de Quakers que mille sermons & autant fon

7110

oit des t avoir falloit firent, t publi-Paix, nde afgarde à ien-tôt Ce Ju. qui bu--vie; il ux jours neil veour enen prie ne fut npéran-

le la reles prée. Quaautant de fur les Quakers. 27 de convulsions n'en auroient pû faire. Cromwel voïant que leur nombre augmentoit tous les jours voulut les attirer à son parti : il leur sit offrir de l'argent, mais ils furent incorruptibles, & il dit un jour que cette Religion étoit la seule contre laquelle il n'avoit pû prévaloir avec des guinées.

Ils furent quelquefois perfécutés fous Charles II. non pour leur Religion, mais pour ne vouloir pas païer les dixmes au Clergé, pour tutoïer les Magistrats, & refuser de prêter les fermens prescrits par la Loi.

Enfin Robert Barclay Ecoffois presenta au Roi en 1675. fon Apologie des Quakers, ouvrage aussi bon qu'il pouvoit l'être. L'Epitre Dédicatoire à Charles II. contient, non de basses flatteries, mais des véri-

B2 tés

28 Troisieme Lettre tés hardies, & des conseils justes. , Tu as goûté, dit-il à , Charles à la fin de cette Epi-, tre, de la douceur, & de l'a-" mertume, de la prospérité, , & des plus grands malheurs, , tu as été chassé des pais où tu , régnes, tu as senti le poids "de l'opression, & tu dois , sçavoir combien l'opresseur " est détestable devant Dieu & , devant les hommes ; que si, , après tant d'éprèuves & de "bénédictions, ton cœur s'en-, durcissoit & oublioit le Dieu , qui s'est souvenu de toi dans , tes disgraces, ton crime en "feroit plus grand, & ta con-, damnation plus terrible. Au " lieu donc d'écouter les flat-, teurs de ta Cour, écoute la voix de ta conscience qui ne , te flattera jamais. Je suis ton , fidéle ami & sujet Barclay. " Ce

fur les Quakers. 49 Ce qui est plus étonnant, c'est que cette lettre écrite à un Roi par un particulier obscur, eut son esset, & la persécution cessa.

eils jus.

dit-il à

tte Epi-

de l'a-

périté,

ilheurs, is où tu e poids u dois oresseur Dieu & que si,

s & de ur s'enle Dieu oi dans ime en ta conle. Au es flatoute la qui ne lay. "



B<sub>3</sub> QUA-

# QUATRIEME LETTRE SUR LES QUAKERS.

Right Nouron ce tems parut l'illustre Guillaume Pen qui établit la puissance des Quakers en Amérique, & qui les auroit rendus respectables en Europe, si les hommes pouvoient respecter la vertu sous des aparences ridicules: il étoit fils unique du Chevalier Pen Vice-Amiral d'Angleterre & favori du Duc d'Yorc, depuis Jacques II.

Guillaume Pen à l'âge de quinze ans rencontra un Quaker à Oxford où il faisoit ses études, ce Quaker le persua-

-AUC

da,

da, & le jeune homme qui étoit vif, naturellement éloquent, & qui avoit de la noblesse dans sa phisionomie & dans ses manieres, gagna bien-tôt quelques-uns de ses camarades. Il établit insensiblement une Société de jeunes Quakers qui s'assembloient chez lui; de sorte qu'il se trouva chef de Secte à l'âge de seize ans.

De retour chez le Vice-Ami-

RE

KERS.

Pen qui

des Qua-

& qui les

tables en

nes pou-

ertu fous

s: ilétoit

lier Pen

eterre &

depuis

l'age de

in Qua-

isoit ses

perfua-

das

De retour chez le Vice-Amiral fon pere au fortir du Colfége, au lieu de se mettre à genoux devant lui, & de lui demander sa bénédiction, selon l'usage des Anglais, il l'aborda le chapeau sur la tête & lui dit, je suis sort aise, l'ami, de te voir en bonne santé. Le Vice-Amiral crut que son fils étoit devenu sol, il s'aperçut bientôt qu'il étoit Quaker. Il mit en usage tous les moïens que B 4

32 Quatrième Lettre

la prudence humaine peut emploïer pour l'engager à vivre comme un autre; le jeune homme ne répondit à fon pere qu'en l'exhortant à se faire Quaker lui-même.

Enfin le pere se relacha à ne lui demander autre chose, sinon qu'il alla voir le Roi & le
Duc d'Yorc le chapeau sous le
bras, & qu'il ne les tutoïat
point. Guillaume répondit que
sa conscience ne le lui permettoit pas, & le pere indigné &
au désespoir, le chassa de sa
maison. Le jeune Pen remercia Dieu de ce qu'il souffroit
déja pour sa cause, il alla prêcher dans la Cité, il y sit beaucoup de Prosélites.

Les Prêches des Ministres éclaircissoient tous les jours, & comme Pen étoit jeune, beau & bien bien fait, les semmes de

la

1ar

luc

da

s'es

lan

Ro

sur les Quakers. la Cour & de la Ville accouroient dévotement pour l'entendre. Le Patriarche Georges Fox vint du fond de l'Angleterre le voir à Londres sur la réputation; tous deux résolurent de faire des missions dans les païs étrangers. Ils s'embarquérent pour la Hollande, après avoir laissé des ouvriers en assez bon nombre pour avoir soin de la vigne de Londres. Leurs travaux eurent un heureux fuccès à Amsterdam; mais ce qui leur fit le plus d'honneur, & ce qui mit le plus leur humilité en danger, fut la réception que leur fit la Princesse Palatine Elizabet, tante de Georges premier Roi d'Angleterre, femme illustre par son esprit & par son sçavoir, & à qui Descartes avoit dédié son Roman de Phi-

B 5

t em. vivre

hom. pere Qua-

a à ne se, sioi & le sous le cutoïat

dit que ermetgné & de sa

remeruffroit

la prêbeau-

iltres iours, beau nes de

la

losophie.

34 Quatriéme Lettre

Elle étoit alors retirée à la Haye où elle vit ces amis; car c'est ainsi qu'on apelloit alors les Quakers en Hollande; elle eut plusieurs conférences avec eux; ils prêchérent souvent chez elle, & s'ils ne firent pas d'elle une parfaite Quakresse, ils avouérent au moins qu'elle n'étoit pas loin du roïaume des Cieux.

Les amis semérent aussi en Allemagne, mais ils recueillirent peu. On ne goûta pas la mode de tutoïer dans un païs où il saut toujours avoir à la bouche les termes d'Altesse & d'Excellence. Pen repassa bien-tôt en Angleterre sur la nouvelle de la maladie de son pere, il vint recueillir ses derniers soupirs. Le Vice-Amiral se réconcilia avec lui & l'embrassa avec tendresse quoiqu'il sut d'une disse-

rente

voir

rir !

hom

por

ga

VO

di

to.

fur les Quakers.

rente Religion; Guillaume l'exhorta en vain à ne point recevoir le Sacrement, & à mourir Quaker & le vieux hon

voir le Sacrement, & à mourir Quaker, & le vieux bon homme recommanda inutilement à Guillaume d'avoir des boutons sur ses manches & des

gances à son chapeau.

Guillaume hérita de grands biens, parmi lesquels il se trouvoit des dettes de la Couronne, pour des avances faites par le Vice-Amiral dans des expéditions maritimes. Rien n'étoit moins assuré alors que l'argent dû par le Roi, Pen fut obligé d'aller tutoïer Charles II. & ses Ministres plus d'une fois pour son païement. Le Gouvernement lui donna en 1680. au lieu d'argent la propriété & la souveraineté d'une Province d'Amerique au Sud de Marilan: voilà un Quaker B 6 deve-

de la vint ipirs.

alors

; elle

avec

ivent

Qua-

noins oiau-

en Al-

lirent

mode

il faut

ne les

ellen-

n An-

cilia ten-

liffé-

ente

Quatrième Lettre devenusouverain. Il partit pour fes nouveaux Etats avec deux vaisseaux chargés de Quakers qui le suivirent. On apella dèslors le pais Penfilvania du nom de Pen; il y fonda la Ville de Philadelphie qui est aujourd'hui très-florissante. Il commença par faire une ligue avec les Amériquains ses voisins. C'est le seul traité entre ces Peuples & les Chrétiens qui n'ait point été juré, & qui n'ait point été rompu. Le nouveau Souverain fut aussi le Législateur de la Pensilvanie, il donna des loix très-sages, dont aucune n'a été changée depuis lui. La premiere est de ne maltraiter personne au sujet de la Religion, & de regarder comme freres tous ceux qui croient un Dieu.

II

toi

qu!

mo

gou

A peine eût-il établi fon gouyer-

sur les Quakers. vernement, que plusieurs Marchands de l'Amérique vinrent peupler cette Colonie. Les naturels du pays, au lieu de fuir dans les forêts, s'accoutumérent insensiblement avec les pacifiques Quakers: autant ils détestoient les autres Chrétiens conquérants & destructeurs de l'Amérique, autant ils aimoient ces nouveaux venus. En peu de tems un grand nombre de ces prétendus Sauvages charmés de la douceur de ces voifins, vinrent en foule demander à Guillaume Pen de les recevoir au nombre de ses Vassaux. C'étoit un spectacle bien nouveau qu'un Souverain que tout le monde tutoïoit & à qui on parloit le chapeau sur la tête, un gouvernement fans Prêtres, un Peuple sans armes, des Citoïens tous égaux à la Magistrature

t pour deux

la dèsu nom ille de

rd'hui nença

ec les C'est

euples

nt été verain

de la es loix

e n'a

. La raiter

Reli-

mme it un

gou-

yer-

38 Quatriéme Lettre trature près, & des voisins sans

jalousie.

Guillaume Pen pouvoit se vanter d'avoir aporté sur la terre l'âge d'or dont on parle tant, & qui n'a vrai-semblablement existé qu'en Pensilvanie. Il revint en Angleterre pour les affaires de son nouveau Païs, après la mort de Charles II. Le Roi Jacques qui avoit aimé son pere, eut la même affection pour le fils, & ne le confidéra plus comme un Sectaire obscur, mais comme un très-grand homme. La politique du Roi s'accordoit en cela avec son goût; il avoit envie de flatter les Quakers, en abolissant les Loix faites contre les Non-conformistes, afin de pouvoir introduire la Religion Catholique à la faveur de cette liberté. Toutes les Sectes

Secter piego prendréun leur Pen

cer rifer foier moit de d

> par il d II. a leme

iln

justill Cepe ques

posé bless

tous

sur les Quakers. Sectes d'Angleterre virent le piége, & ne s'y laissérent pas prendre. Elles font toujours réunies contre le Catholicisme leur ennemi commun; mais Pen ne crut pas devoir renoncer à ses principes pour favoriser des Protestans qui le haïsfoient, contre un Roi qui l'aimoit. Il avoit établi la liberté de conscience en Amérique, il n'avoit pas envie de vouloir paroître la détruire en Europe; il demeura donc fidéle à Jâques II. au point qu'il fut généralement accusé d'être Jésuite: cette calomnie l'affligea sensiblement, il sut obligé de s'en justisier par des écrits publics. Cependant le malheureux Jacques II. qui comme presque tous les Stuards, étoit un composé de grandeur & de soiblesse, & qui comme eux, en

fit

fans

parle mblafilva-

noueterre

es qui ent la

ls, & ne un

com-

rdoit avoit

kers,

tes, e la

les

40 Quatriéme Lettre fit trop & trop peu, perdit fon Roïaume fans qu'on pût dire comment la chose arriva.

Toutes les Sectes Anglaises reçurent de Guillaume III. & de son Parlement, cette même liberté qu'elles n'avoient pas voulu tenir des mains de Jacques. Ce fut alors que les Quakers commencérent à jouir par la force des Loix, de tous les priviléges dont ils sont en possession aujourd'hui. Pen après avoir vû enfin sa Secte établie fans contradiction dans le païs de sa naissance, retourna en Pensilvanie. Les siens & les Amériquains le reçurent avec des larmes de joie comme un pere qui revenoit voir ses enfans. Toutes ses Loix avoient été religieusement observées pendant son absence,

ce

phie ;

gre 1

Lond

veaux

ce d

depu

extrê

comr

vern

& ils

verne

piece

hui pe

mille.

ra pe

paia |

s'emp

perdit 'on pût ose ar-

inglaises e III. & ette mê-'avoient nains de s que les nt à jouir , de tous s font en ni. Pen fa Secte

tion dans , retoures siens

requrent ie comoit voir

es Loix ent obbsence,

fur les Quakers. 4.1 ce qui n'étoit arrivé à aucun Législateur avant lui. Il resta quelques années à Philadelphie, il en partit enfin malgré lui pour aller solliciter à Londres des avantages nouveaux en faveur du commerce des Pensilvains : il vécut depuis à Londres jusqu'à une extrême vieillesse, consideré comme le chef d'un Peuple & d'une Religion. Il n'est mort qu'en 1718.

On conferva à ses descendans la propriété & le gouvernement de la Penfilvanie, & ils vendirent au Roi le gouvernement pour douze mille pieces. Les affaires du Roi ne lui permirent d'en païer que mille. Un Lecteur Français croira peut-être que le ministère païa le reste en promesses & s'empara toujours du gouver-

Quatrieme Lettre nement, point du tout, la Couronne n'aïant pû fatisfaire dans le tems marqué au paiement de la somme entiere, le Contrat fut déclaré nul, & la famille de Pen rentra dans ses droits.

Je ne puis deviner quel sera le fort de la Religion des Quakers en Amérique; mais je vois qu'elle dépérit tous les jours à Londres. Par tout pais la Religion dominante, quand elle ne perfécute point, engloutir à la longue toutes les autres. Les Quakers ne peuvent être membres du Parlement, ni posfeder aucun Office, parce qu'il faudroit prêter serment & qu'ils ne veulent point jurer. Ils sont réduits à la nécessité de gagner de l'argent par le Commerce; leurs enfans enrichis par l'industrie de leurs peres, veulent jouir,

jouir, houto ils fon Ouake

pour é

tout, la û fatisfaire le au paie entiere, le nul, & la ca dans fee

er quel sera n des Qua. nais je vois les jours à pais la Requand elle engloutit les autres. ivent être nt, ni polparce qu'il at & qu'ils . Ils font le gagner mmerce; par l'inveulent

jouir,

fur les Quakers. 43 jouir, avoir des honneurs, des boutons & des manchettes, ils font honteux d'être apellés Quakers, & se font Protestans pour être à la mode.



d'emploi auca Anclerere, fui

CIN-

#### CINQUIE'ME

## LETTRE SUR LA RELIGION

#### ANGLICANE.

C'Est ici le païs des Sectes. Un Anglais comme homme libre, va au Ciel par le chemin qui lui plaît.

Cependant quoi-que chacun puisse ici servir Dieu à sa mode, leur véritable Religion, celle où l'on fait fortune est la Secte des Episcopaux, apellée l'Eglise Anglicane, ou l'Eglise par excellence. On ne peut avoir d'emploi ni en Angleterre, ni en Irlande, sans être du nombre des sidéles Anglicans; cet-

te

te railo

Non-c

me pai

nante.

nu be

de rei

His on

d'ètre

De

tant (

les No

étoit

neme

Diere

plus

fois!

fur la Religion Anglicane. 45 te raison qui est une excellente preuve, a converti tant de Non-consormistes, qu'aujour-d'hui il n'y a pas la vingtiéme partie de la Nation qui soit hors du giron de l'Eglise dominante.

RE

IGION

NE.

des Sectes.

mme hom-

Ciel par le

que chacun

à fa mode,

ion, celle

est la Secte

pellée l'E.

Eglise par

peut avoir

leterre, ni

du nom-

icans; cet-

Le Clergé Anglican a retenu beaucoup des cérémonies Catholiques, & fur tout celle de recevoir les dixmes avec une attention très-scrupuleuse. Ils ont aussi la pieuse ambition d'être les Maîtres.

De plus, ils fomentent autant qu'ils peuvent dans leurs Ouailles un faint zéle contre les Non-conformistes. Ce zéle étoit assez vis sous le gouvernement des Toris dans les dernières années de la Reine Anne; mais il ne s'étendoit pas plus loin qu'à casser quelque-fois les vîtres des Chapelles Héréti-

Cinquieme Lettre rétiques, car la rage des Sectes a fini en Angleterre avec les guerres civiles, & ce n'étoit plus sous la Reine Anne que les bruits fourds d'une mer encore agitée long-tems après la tempête, quand les Wigs & les Toris déchirérent leur païs comme autrefois les Guelphes & les Gibelins, il fallut bien que la Religion entrât dans les partis. Les Toris étoient pour l'Episcopat, les Wigs le vouloient abolir, mais ils se sont contentés de l'abaisser quandils ont été les Maîtres.

Du tems que le Comte Harley d'Oxford, & Milord Bolingbroock, faisoient boire la fanté des Toris, l'Eglise Anglicane les regardoit comme les désenseurs de ses saints Priviléges. L'assemblée du bas Clergé, qui est une espece de

Cham-

Char

alors

foit :

s'affe

cont

imp

tr'el

aujor

leme

leur

duit

Par

prie.

men

chés

Evêq

tout

Cham

Wigs

deles

pas 1

tre des Sectes avec les ce n'étoit ne que les er encore ès la tem-&les To. pais comrelphes & t bien que ns les part pour l'E. s le vonils fe font er quandils

omte Harilord Bot boire la glife Ant comme es faints e du bas spece de Cham-

fur la Religion Anglicane. 47 Chambre des Communes composée d'Ecclésiastiques, avoit alors quelque crédit, elle jouiffoit au moins de la liberté de s'assembler, de raisonner de controverse, & de faire brûler de tems en tems quelques livres impies, c'est-à-dire écrits contr'elle, le ministere qui est Wig aujourd'hui, ne permet pas seulement à ces Messieurs de tenir leur assemblée, il se sont réduits dans l'obscurité de leur Paroisse au triste emploi de prier Dieu pour le Gouvernement qu'ils ne seroient pas fachés de troubler. Quant aux Evêques qui sont vingt-six en tout, ils ont séance dans la Chambre-Haute en dépit des Wigs, parce que le vieil abus de les regarder comme Barons subliste encore; mais ils n'ont pas plus de pouvoir dans la ChamChambre que les Ducs & Pairs dans le Parlement de Paris. Il y a une clause dans le serment que l'on prête à l'Etat, laquelle exerce bien la patience Chrétienne de ces Messieurs.

On y promet d'être de l'Eglise, comme elle est établie par la Loi. Il n'y a guere d'Evêque, de Doïen, d'Archiprêtre, qui ne pense être de droit divin; c'est donc un grand sujet de mortification pour eux d'être obligés d'avouer qu'ils tiennent tout d'une misérable Loi faite par des profanes laïques. Un Religieux (le Pere Courayer) a écrit depuis peu un livre pour prouver la validité & la succession des Ordinations Anglicanes. Cet ouvrage a été proscrit en France; mais croïez-vous qu'il ait plû au ministére d'Angleterre? point

point Wig la fun inter & qu

me de la me

que dit que vin tiran

gé An celui cause sont d'Ox

bridg de la pellé tre cs & Pairs Paris. I e serment t, laquelle nce Chreurs. re de l'E. est établie guére d'Ed'Archi. e être de c un grand n pour eux ouer qu'ils miserable ofanes lai-( le Pere epuis peu er la valides Ordi-Cet ouen Franqu'il ait

point

sur la Religion Anglicane. 49 point du tout. Ces maudits Wigs se soucient très-peu que la succession Episcopale ait été interrompue chez eux ou non, & que l'Évêque Parker ait été confacré dans un cabaret (comme on le veut ) ou dans une Eglise; ils aiment mieux même que les Evêques tirent leur autorité du Parlement plûtôt que des Apôtres. Le Lord B. dit que cette idée de droit divin ne serviroit qu'à faire des tirans en camail & en rochet, mais que la Loi fait des Citoïens.

A l'égard des mœurs le Clergé Anglican est plus réglé que celui de France, & en voici la cause, tous les Eclésiastiques sont élevés dans l'Université d'Oxford, ou dans celle de Cambridge, loin de la corruption de la Capitale; ils ne sont appellés aux dignités de l'Eglise

C que

50 Cinquieme Lettre que très-tard, & dans un âge où les hommes n'ont d'autres passions que l'avarice, lorsque leur ambition manque d'alimens. Les emplois font ici la récompense des longs fervices dans l'Eglise aussi bien que dans l'Armée; on n'y voit point de jeunes gens Evêques ou Colonels au fortir du Collége. De plus les Prêtres sont presque tous mariés, la mauvaise grace contractée dans l'Univerlité, & le peu de commerce qu'on a ici avec les femmes, font que d'ordinaire un Evêque est forcé de se contenter de la sienne. Les Prêtres vont quelquefois au cabaret parce que l'usage le leur permet, & s'ils s'enyvrent c'est sérieusement & sans scandale.

incom

ferve

plo

&1

mer

tans.

héré

diab

Fran

fair

Cet estre indéfinissable qui n'est ni Eclesiastique ni Séculier, ttre ans un âge nt d'autres ce, lorsque nque d'alifont ici la ngs fervices en que dans oit point de es ou Colo-Collége. De ont presque uvaife grace Univerlité, erce qu'on a es, font que êque est forde la sienne. quelquefois ue l'usagele s s'enyvrent & fans fcan-

nissable qui ue ni Séculier,

sur la Religion Anglicane. 51 lier, en un mot, ce que l'on apelle un Abbé, est une espece inconnue en Angleterre; les Eclésiastiques sont tousici réservés & presque tous pédans. Quand ils aprennent qu'en France de jeunes gens connus par leurs débauches, & élevés à la Prélature par des intrigues de femmes, sont publiquement l'amour, s'égaient à composer des chansons tendres, donnent tous les jours des foupers délicats & longs, & de-la vont implorer les lumieres du S. Esprit, & fe nomment hardiment les successeurs des Apôtres; ils remercient Dieu d'être Protestans. Mais ce sont de vilains hérétiques, à brûler à tous les diables, comme dit Maître François Rabelais, c'est pourquoi je ne me mêle de leurs affaires.

C 2 SIX-

#### SIXIEME

## LETTRE

SURLES

#### PRESBITERIENS.

A Religion Anglicane ne L s'étend qu'en Angleterre & en Irlande. Le Presbiteranisme est la Religion dominante en Ecosse. Ce Presbiteranisme n'est autre chose que le Calvinisme pur, tel qu'il avoit été établi en France & qu'il subsiste à Genéve. Comme les Prêtres de cette Secte ne reçoivent de leurs Eglises que des gages très-médiocres, & que par conséquent ils ne peuvent vivre dans le même luxe que les Evêques, ils ont pris le par-

ti na

teind

leux pieds

Pres

femb guer

le R moli

n'av lorfo

luic

troi

paul

1CUr

nicer

lassal

pédai

mains

ve du

lier ci

sur les Presbiteriens. 53 ti naturel de crier contre des honneurs où ils ne peuvent atteindre. Figurez-vous l'orgueilleux Diogéne qui fouloit aux pieds l'orgueil de Platon : les Presbiteriens d'Ecosse ne reffemblent pas mal à ce fier & gueux raifonneur. Ils traitérent le Roi Charles II. avec bien moins d'égards que Diogéne n'avoit traité Alexandre. | Car lorsqu'ils prirent les armes pour lui contre Cromwel qui les avoit trompés, ils firent essuyer à ce pauvre Roi quatre fermons par neur, ils lui désendoient de jouer, ils le mettoient en pénicence, si bien que Charles se lassa bien-tôt d'être Roi de ces pédans, & s'échapa de leurs mains comme un Ecolier se fauve du Collége.

RE

LIENS

nglicane ne

Angleterre

esbiteranif.

dominante

iteranisme

ie le Calvi-

1 avoit été

qu'il sub-

omme les

e ne reçoi-

s que des

s, & que

e peuvent

luxe que

ris le par-

Devant un jeune & vif Bachelier criaillant le matin dans les

C 3 Ecoles

Sixieme Lettre Ecoles de Théologie, & le foir chantant avec les Dames, un Théologien Anglican est un Caton; mais ce Caton paroît un galant devant un Presbiterien d'Ecosse. Ce dernier affecte une démarche grave, un air faché, porte un vaste chapeau, un long manteau par dessus un habit court, prêche du nez & donne le nom de la prostituée de Babilone à toutes les Eglises, où quelques Ecclesiastiques font affez heureux pour avoir cinquante mille livres de rente, & où le Peuple est assez bon pour le souffrir, & pour les appeller Monseigneur, votre Grandeur, votre Eminence.

Ces Messieurs qui ont aussi quelques Eglises en Angleterre, ont mis les airs graves & sévéres à la mode en ce Pays. C'est à eux qu'on doit la fanctifica-

tion

tiond

Royal

jour-li

vertir

la fév

ques.

Com

cart

men

que

& C

reft

mol

de B

y for

toute

dant

préd

sur les Presbiteriens. 55 tion du Dimanche dans les trois Royaumes; il est défendu ce jour-là de travailler & de se divertir, ce qui est le double de la févérité des Eglises Catholiques, point d'Opéra, point de Comédies, point de Concerts à Londres le Dimanche, les cartes même y font si expressement défendues, qu'il n'y a que les personnes de qualité & ce qu'on apelle les honnêtes gens qui jouent ce jour-là. Le reste de la Nation va au Sermon, au Cabaret & chez les Filles de joie.

Quoique la Secte Episcopale & la Presbiterienne soient les deux dominantes dans la Grande Bretagne, toutes les autres y sont bien venues & vivent toutes assez bien ensemble, pendant que la plûpart de leurs prédicants se détestent réci-

C4

prc=

es & sévélays. C'est fanctifica-

&le foir

)ames, un

an est un

ton paroit

Presbite-

nier affec-

ve, un air

e chapeau.

par dessus che du nez

e la prosti-

toutes les

s Ecclesias.

ureux pour

lle livres de

ple est assez

& pour les

eur, votre

ninence.

i ont aussi

ngleterre,

tion

56 Sixième Lettre

proquement avec presque autant de cordialité qu'un Jansé-

niste damne un Jésuite.

Entrez dans la Bourse de Londres, cette Place plus refpectable que bien des Cours, vous y voïez rassemblés les députés de toutes les Nations pour l'utilité des hommes, la le Juif, le Mahométan & le Chrétien traitent l'un avec l'autre comme s'ils étoient de la même Religion, & ne donnent le nom d'infidéles qu'à ceux qui font banqueroute, là le Presbiterien se fie à l'Anabatiste, & l'Anglican reçoit la promesse du Quaker. Au sortir de ces pacifiques & libres affemblées, les uns vont à la Sinagogue, les autres vont boire, celui-ci va se faire baptiser dans une grande cuve au nom du Pere par le Fils au Saint Esprit. Esprit prépu moter hébra

hébra ces ar fe acti leur o

font

qu'un feroi deur

reul

fur les Presbiteriens. 57
Esprit : celui-là fait couper le prépuce de son fils & sait marmoter sur l'Ensant des paroles hébrasques qu'il n'entend point: ces autres vont dans leur Eglise attendre l'inspiration de Dieu leur chapeau sur la tête, & tous sont contens.

S'il n'y avoit en Angleterre

esque au-

un Jansé.

Bourse de

e plus ref.

es Cours,

mblés les

es Nations

mmes, la

étan & le

n avec l'au-

ient de la

ne donnent

qu'à ceux

oute, la le

à l'Anaban reçoit la . Au fortir

& libres afont à la Sisvont boi-

ve au nom s au Saint Esprit.

te.

S'il n'y avoit en Angleterre qu'une Religion, le despotisme seroit à craindre, s'il y en avoit deux, elles se couperoient la gorge; mais il y en a trente, & elles vivent en paix & heureuses.



ere eff plus grand

#### SEPTIEME

pere

tire

qua

ces

jest l'o

que

moi

l'En

dre

faci

pec

## LETTRE

SUR LES SOCINIENS,

OUARIENS,

#### OU ANTI-TRINITAIRES.

IL y a ici une petite Secte composée d'Eclésiastiques & de quelques Séculiers trèssiçavans qui ne prennent ni le nom d'Ariens ni celui de Sociniens, mais qui ne sont point du tout de l'avis de saint Atanase sur le chapitre de la Trinité, & qui vous disent nettement que le Pere est plus grand que le Fils.

Vous fouvenez-vous d'un certain Evêque Ortodoxe, qui pour

fur les Sociniens, &c. 59 pour convaincre un Empereur de la confubstantiation, s'avifa de prendre le fils de l'Empereur sous le menton & de lui tirer le nez en presence de sa facrée Majesté; l'Empereur alloit se fâcher contre l'Evêque, quand le bon homme lui dit ces belles & convaincantes paroles: Seigneur si votre Majesté est en colere de ce que l'on manque de respect à son Fils, comment pensez-vous que Dieu le Pere traitera ceux qui refusent à Jesus-Christles titres qui lui sont dûs. Les gens dont je vous parle disent que le saint Evêque étoit fort mal avisé, que son argument n'étoit rien moins que concluant, & que l'Empereur devoit lui répondre, aprenez qu'il y a deux façons de me manquer de refpect, la premiere de ne rendre

ME

RE

NIENS,

NS,

ITAIRES.

etite Secte
léfiastiques
uliers trèsnnent ni le
elui de Sofont point
faint Atade la Tri-

Cent netteplus grand

doxe, qui

dre pas allez d'honneur à mon Fils, & la seconde de lui en rendre autant qu'à moi.

livre

eftim

& di

mais

de la

11

debe

que

véné

conti

mois

res

foin

juger

huia

fans

Arch

je cro

tromp

qu'il

d'Ang

Quoiqu'il en soit le parti d'Arius commence à revivre en Angleterre aussi bien qu'enHollande & en Pologne. Le grand Monsieur Newton faisoit à cette opinion l'honneur de la favoriser, ce Philosophe penfoit que les Unitaires raisonnoient plus geométriquement que nous. Mais le plus ferme patron de la doctrine Arienne est l'illustre Docteur Clarck. Cet homme est d'une vertu rigide & d'un caractere doux, plusamateur de ses opinions que passionné pour faire des Profélites, uniquement occupé de calculs & de démonstrations, une vraie machine à raisonnemens.

C'est lui qui est l'Auteur d'un li-

fur les Sociniens, &c. 61 livre assez peu entendu, mais estimé sur l'existence de Dieu, & d'un autre plus intelligible, mais assez méprisé sur la verité de la Religion chrétienne.

Il ne s'est point engagé dans de belles disputes scholastiques, que notre ami.... apelle de vénérables billevefées ; il s'est contenté de faire imprimer un livre qui contient tous les témoignages des premiers siécles pour & contre les Unitaires, & a laissé au Lecteur le foin de compter les voix & de juger. Ce livre du Docteur lui a attiré beaucoup de partifans, mais l'a empêché d'être Archevêque de Cantorbéry; je crois que le Docteur s'est trompé dans son calcul, & qu'il valoit mieux être Primat d'Angleterre que Curé Arien.

Vous voïez quelles révolu-

oi. parti d'Aevivre en qu'enHol-Le grand failoit à

eur à mon

de lui en

neur de la ophe penes raifonriquement olus ferme e Arienne Clarck. Cet ertu rigide oux, plus

des Prooccupé de strations, à raison-

nions que

teur d'un

septième Lettre tions arrivent dans les opinions comme dans les Empires, le Parti d'Arius après trois cens ans de triomphe & douze siécles d'oubli, renait enfin de fa cendre; mais il prend très-mal son tems de reparoître dans un âge où le monde est rassatié de disputes & de Sectes; celle-ci est encore trop petite pour obtenir la liberté des Assemblées publiques, elle l'obtiendra fans doute, si elle devient plus nombreuse; mais on est si tiéde à present fur tout cela, qu'il n'y a plus guére de fortune à faire pour une Religion nouvelle ou renouvellée : n'est-ce pas une chose plaisante, que Luther, Calvin, Zuingle tous Ecrivains qu'on ne peut lire, aient fondé des Sectes qui partagent l'Europe, que l'ignorant Ma-

Maho ligion & qu Clarci plus g meille

aient d'éta mêm Voi au m dina

> dix Si qui Roi roit

Lon

jour

les opies Empius après omphe & , renait ; mais il ems de reoù le monisputes & est encore enir la lipubliques, doute, li ombreuse; à present n'y a plus faire pour lle ou repas une e Luther, ous Ecriire, aient ui parta-'ignorant

Ma-

Mahomet ait donné une Religion à l'Afie & à l'Afrique, & que Messieurs Newton, Clarck, Locke, le Clerc & les plus grands Philosophes & les meilleures plumes de leur tems aient pû à peine venir à bout d'établir un petit troupeau qui même diminue tous les jours.

Voilà ce que c'est que de venir au monde à propos. Si le Cardinal de Retz reparoissoit aujourd'hui, il n'ameuteroit-pas

dix femmes dans Paris.

Si Cromwel renaissoit, lui qui a fait couper la tête à son Roi & s'est fait Souverain, seroit un simple Marchand de Londres.

# HUITIEME

# LETTRE

SUR LE PARLEMENT.

L Es Membres du Parlement d'Angleterre aiment à se comparer aux anciens Romains autant qu'ils le peuvent.

Il n'y a pas long-tems que M. Shipping dans la Chambre des Communes commença fon discours par ces mots; la Majesté du Peuple Anglais seroit blessée&c. La singularité de l'expression causa un grand éclat de rire; mais sans se déconcerter il répéta les mêmes paroles d'un air ferme, & on ne rit plus, j'avoue que je ne vois rien de commun entre la majesté

moins mens; dres of font for fans of voix me or la too d'ailles paroill rentes mal; of the control of the contr

les Ro des gu te abor à des I milité & Sylla Antoin toient

mile p

sur le Parlement. 65 jesté du peuple Anglais, & celle du peuple Romain, encore moins entre leurs gouvernemens; il y a un Sénat à Londres dont quelques Membres sont soupçonnés quoi qu'à tort sans doute de vendre leurs voix dans l'occasion, comme on faisoit à Rome. Voilà toute la ressemblance, d'ailleurs les deux Nations me paroissent entiérement dissérentes, soit en bien, soit en mal; on n'a jamais connu chez les Romains la folie horrible des guerres de Religion, cette abomination étoit réservée à des Dévots prêcheurs d'humilité & de patience. Marius & Sylla, Pompée & César, Antoine & Auguste ne se battoient point pour décider si le Flamen devoit porter sa chemise par-dessus sa robe, ou sa robe

ME

RE

MENT.

du Parle
rre aiment
nciens Roe peuvent
-tems que
t Chambre
mença fon
tas; la Ma-

lais seroit ité de l'exrand éclat

se déconnêmes pa-

& on ne je ne vois

re la majesté

Huitième Lettre robbe par-dessus sa chemise, & fi les poulets facrez devoient manger & boire, ou bien manger seulement pour qu'on prit les Augures.Les Anglais se font fait pendre réciproquement à leurs Assises, & se sont détruits en bataille rangée pour des querelles de pareille espece; la Secte des Episcopaux, & le Presbiteranisme ont tourné pour un tems ces têtes férieuses. Je m'imagine que pareille fottise ne leur arrivera plus, ils me paroissent devenir sages à leurs dépens, & je ne leurs vois nulle envie de s'égorger dorénayant pour des Sillogifmes.

Voici une différence plus effentielle entre Rome & l'Angleterre, qui met tout l'avantage du côté de la derniere, c'est que le fruit des guerres civiles

1

a Ron celui o re la l glaife qui fo

filtan forts vern tout

a les

mal Gran Vaff tage:

le de bitres le Sur manq

Gran toujo

sur le Parlement. à Rome à été l'esclavage, & celui des troubles d'Angleterre la liberté. La Nation Anglaife est la seule de la terre, qui foit parvenue à régler le pouvoir des Rois en leurs résistant, & qui d'efforts en efforts ait enfin établi ce Gouvernement fage, où le Prince tout puissant pour faire du bien, a les mains liées pour faire le mal, où les Seigneurs sont Grands fans infolence & fans Vassaux, & où le peuple partage le gouvernement sans confusion.

La Chambre des Pairs & celle des Communes font les Arbitres de la Nation, le Roi est le Sur-Arbitre. Cette balance manquoit aux Romains, les Grands & le Peuple étoient toujours en division à Rome, fans qu'il y eut un pouvoir mitoien,

ttre chemise, &

z devoient bien man. qu'on prit glais fe font oquement à ont détruits

e pour des lle espece; opaux, & le ont tourne têtes fériene que pareil-

rrivera plus, levenir fages z je ne leurs le s'égorger

des Sillogil. nce plus el-& l'Angle l'avantage

iere, c'el rres civiles

Huitième Lettre toien, qui put les accorder. Le Sénat de Rome, qui avoit l'injuste & punissable orgueil de ne vouloir rien partager avec les Plébeïens, ne connoissoit d'autre secret pour les éloigner du gouvernement que de les occuper toujours dans les guerres étrangeres. Ils regardoient le Peuple comme une bête féroce qu'il falloit lâcher sur leurs voisins de peur qu'elle ne dévorat ses Maîtres; ainsi le plus grand défaut du gouvernement des Romains en fit des Conquérans, c'est parce qu'ils étoient malheureux chez eux, qu'ils devinrent les maîtres du monde jusqu'à ce qu'enfin leurs divilions les rendirent efclaves.

Le gouvernement d'Angleterre n'est point fait pour un si grand éclat, ni pour une fin fin fin fin point des co cher co cher co fent; lemen il l'ele tres. charn uniqui croioi ont fi cœur intér

pour gleter de fan pouvo Angla achete

11

loix.

pas et pas y

corder. Le avoit l'in. orgueil de rtager avec connoissoit les éloigner que de les ns les guer regardoient une bête fêher fur leurs 'elle ne de ainfi le plus uvernement it des Conce qu'ils é chez eux, les maîtres ce qu'enfin

it d'Angle it pour un pour une

endirent el-

sur le Parlement. 69 fin si funeste, son but n'est point la brillante folie de faire des conquêtes, mais d'empêcher que ses voisins n'en fasfent ; ce peuple n'est pas seulement jaloux de sa liberté, il l'est encore de celle des autres. Les Anglais étoient acharnés contre Louis XIV. uniquement parce qu'ils lui croïoient de l'ambition. Ils lui ont fait la guerre de gaieté de cœur assurément sans aucun intérêt.

Il en a coûté fans doute pour établir la liberté en Angleterre; c'est dans des mers de fang qu'on a noïé l'Idole du pouvoir despotique; mais les Anglais ne croient point avoir acheté trop cher de bonnes loix. Les autres Nations n'ont pas eu moins de troubles, n'ont pas versé moins de sang qu'eux;

mais

mais ce fang qu'elles ont répandu pour la cause de leur liberté n'a fait que cimenter leur servitude.

Ce qui devient une révolution en Angleterre, n'est qu'une sédition dans les autres Païs, une ville prend les armes pour défendre ses priviléges soit en Espagne, soit en Barbarie, soit en Turquie, aussi-tôt des foldats mercenaires la subjuguent, des boureaux la punisfent, & le reste de la Nation baife ses chaînes; les Français pensent que le gouvernement de cette Isle est plus orageux que la mer qui l'environne, & cela est vrai; mais c'est quand le Roi commence la tempête, c'est quand il veut se rendre le maître du vaisseau dont il n'est que le premier Pilote. Les guerres civiles de France ont

ontéti les, l que ce de tou cune

pour Da Char s'agil fi on fes. P Paris fifflet des I contr tés; le beauci

ge ma aucun fein, mée, & fen

vile p

ttre lles ont rée de leur limenter leur

ine révolun'est qu'une utres Pais, armes pour eges soit en Barbarie, suffi-tôt des s la fubiuux la punis. e la Nation les Français ivernement us orageur environne, c'est quand tempête,

au dont il er Pilote, de France ont

fe rendre

sur le Parlement. ont été plus longues, plus cruelles, plus fécondes en crimes que celles d'Angleterre; mais de toutes ces guerres civiles aucune n'a eu une liberté fage

pour objet.

Dans les tems detestables de Charles IX. & d'Henri III. il s'agissoit seulement de sçavoir si on seroit l'esclave des Guises. Pour la derniere guerre de Paris elle ne mérite que des sifflets; il me semble que je vois des Ecoliers qui se mutinent contre le Préset d'un Collège, & qui finissent par être fouettés; le Cardinal de Retz avec beaucoup d'esprit & de courage mal emploïés, rebelle fans aucun sujet, factieux sans dessein, chef de Parti sans armée, cabaloit pour cabaler, & sembloit faire la guerre civile pour son plaisir. Le Parlement

Huitième Lettre lement ne scavoit ce qu'il vouloit ni ce qu'il ne vouloit pas; il levoit des troupes par Arrêt, il les cassoit, il menacoit, il demandoit pardon, il mettoit à prix la tête du Cardinal Mazarin, & ensuite venoit le complimenter en cérémonie; nos guerres civiles fous Charles VI. avoient été cruelles, celles de la Ligue furent abominables, celle de la Fronde fut ridicule.

Ce qu'on reproche le plus en France aux Anglais, c'est le suplice de Charles Premier, qui fut traité par ses Vainqueurs comme il les eût traités s'il eût été heureux.

Après tout regardez d'un côté Charles Premier vaincu en bataille rangée, prisonnier, jugé, condamné dans West-

minf-

minf

reur par f

niant

un N

de to

IV.

dern

de ce

fur le Parlement. 73 minster, & de l'autre l'Empereur Henri VII. empoisonné par son Chapelain en communiant, Henri III. assalliné par un Moine ministre de la rage de tout un Parti, trente assassinats médités contre Henri IV. plusieurs éxécutés, & le dernier privant ensin la France de ce grand Roi. Pesez ces attentats & jugez.

wester and and formula design

D NEU

ttre

e qu'il vourouloit pas;
es par Ar.
, il menapit pardon,
la tête du
, & ensuite
imenter en

VI. avoient es de la Liminables, e fur ridi-

guerres ci-

che le plus aglais, c'est es Premier, fes Vanes eût trai-

eux. dez d'un côvaincu en risonnier, ans West-

minf-

### NEUVIEME

passé qu'il

> leurs qu'il

> d'au

Gui

Ang

ilss

Affe

leme

eclés

nomi

les ga

la féli

de la

dans

téren

# LETTRE

SURLE

### GOUVERNEMENT.

L'Angleterre a été long-tems esclave, elle l'a été des Romains, des Saxons, des Danois, des Français. Guillaume le Conquérant sur tout la gouverna avec un Sceptre de ser, il disposoit des biens & de la vie de ses nouveaux Sujets comme un Monarque de l'Orient;

fur le Gouvernement. 75 il défendit sous peine de mort qu'aucun Anglais os at avoir du feu & de la lumiere chez lui passé huit heures du soir, soit qu'il prétendit par la prévenir leurs assemblées nocturnes, soit qu'il voulut essaier par une défense si bisare, jusqu'où peut aller le pouvoir d'un homme sur d'autres hommes.

RE

MENT

ireux dans

ent d'An-

t entre la ords & le

rs fublifte.

long-tems

é des Ro

des Da

Guillaume

out la gou-

re de fer,

& de la

iets com

1'Orient;

Il est vrai qu'avant & après Guillaume le Conquérant les Anglais ont eu des Parlemens, ils s'en vantent, comme si ces Assemblées apellées alors Parlemens, composées de tirans eclésiastiques, & de pillards nommés Barons, avoient été les gardiens de la liberté & de la félicité publique.

Les Barbares qui des bords de la mer Baltique fondoient dans le reste de l'Europe, aportérent avec eux l'usage de ces

D 2 Etats

Neuvième Lettre Etats ou Parlemens dont on fait tant de bruit, & qu'on connoit si peu. Les Rois alors n'étoient point despotiques, cela est vrai; mais les Peuples n'en gémissoient que plus dans une servitude misérable. Les Chefs de ces Sauvages qui avoient ravagé la France, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre se firent Monarques: leurs Capitaines partagérent entr'eux les terres des vaincus, de-là ces Margraves, ces Lairs, ces Barons, ces Sous-tirans qui disputoient souvent avec leur Roi les dépouilles des Peuples. C'étoient des oiseaux de proie combattans contre un Aigle pour succer le sang des colombes; chaque Peuple avoit cent tirans au lieu d'un maître. Les Prêtres se mirent bien-tôt de la partie. De tout tems le sort des

des des avoi leur

> péc cirr Ce

hor ils

lei lei

leundes

rent rent

pui le tar dont on & qu'on Rois alors spotiques, es Peuples e plus dans able. Les iges qui arance, II-Angleterre : leurs Cat entr'eux is, de-là ces rs, ces Bas qui dispue leur Roi euples. C'éde proje un Aigle les colomavoit cent aître. Les ien-tôt de ms le fort

für le Gouvernement. 77 des Gaulois, des Germains, des Insulaires d'Angleterre avoit été d'être gouverné par leurs Druïdes & par les Chefs de leurs villages, ancienne efpéce de Barons, mais moins tirans que leurs successeurs. Ces Druïdes se disoient médiateurs entre la divinité & les hommes, ils faisoient desloix, ils excommunioient, ils condamnoient à la mort. Les Evêques succedérent peu à peu à leur autorité temporelle dans le Gouvernement Got & Vandale. Les Papes se mirent à leur tête & avec des Brefs, des Bulles & des Moines firent trembler les Rois, les déposérent, les firent affassiner, & tirérent à eux tout l'argent qu'ils purent de l'Europe. L'imbécile Inas l'un des tirans de l'Eptarchie d'Angleterre fut le pre78 Neuvième Lettre

mier qui dans un pelerinage à Rome se soumit à païer le denier de faint Pierre, (ce qui étoit environ un écu de notre monnoie) pour chaque maison de son territoire. Toute l'Isle suivit bien-tôt cet exemple, l'Angleterre devint petit à petit une Province du Pape, le Saint Pere y envoïoit de tems en tems ses Légats pour y lever des impots exorbitans. Jean fans-terre fit enfin une cession en bonne forme de son Roïaume à Sa Sainteté qui l'avoit excommunié, & les Barons qui n'y trouvérent pas leur compte, chassérent ce misérable Roi, ils mirent à sa place Louis VIII. pere de faint Louis Roi de France; mais ils se dégoûtérent bien-tôt de ce nouveau venu & lui firent repasser la mer.

Tan-

ainli

loien

la pl

me Lettre un pelerinage mic à paier le de Pierre, (cequ in écu de nous ur chaque ma rritoire. Tour 1-tôt cet exemre devint per vince du Pare. y envoioit de es Légats pour ots exorbitant e fit enfin un ne forme deson Sainteté quilla ié, & les Ba vérent pas leur ent ce milen ent à sa place de faint Louis mais ils se de ôt de ce non-

fur le Gouvernement. 79 Tandis que les Barons, les Evêques, les Papes déchiroient ainsi l'Angleterre où tous vouloient commander, le Peuple, la plus nombreuse, la plus vertueuse même, & par conséquent la plus respectable partie des hommes, composée de ceux qui étudient les loix & les sciences, des Négocians, des Artisans, en un mot de tout ce qui n'étoit point tiran; le Peuple, dis-je, étoit regardé par eux comme des animaux audessous de l'homme ; il s'en falloit bien que les Communes eussent alors part au Gouvernement, c'étoient des Vilains: leur travail, leur fang apartenoient à leurs Maîtres qui s'apelloient Nobles.Le plus grand nombre des hommes étoit en Europe ce qu'ils sont encore en plusieurs endroits du Nord, serfs d'un D4

Tan-

firent repalled

80 Neuvième Lettre d'un Seigneur, espèce de bétail qu'on vend & qu'on achete avec la terre, il a fallu des fiécles pour rendre justice à l'humanité, pour fentir qu'il étoit horrible que le grand nombre semât & que le petit nombre recueillit, & n'estce pas un bonheur pour le genre humain que l'autorité de ces petits brigands ait été éteinte en France par la puissance légitime de nos Rois, & en Angleterre par la puissance légitime des Rois & du Peuple.

Heureusement dans les secousses que les querelles des Rois & des Grands donnoient aux Empires, les sers des Nations se sont plus ou moins relachés; la liberté est née en Angleterre des querelles des tirans, les Barons sorcérent Jean sans-terre & Hepri III.

1

àla

mai

la }

afi

ttre éce de bé. l'on achete a fallu des iustice à entir qu'il le grand ue le petir & n'eft. r pour le autorité de it été étein. a puillance ois, & en uissance le u Peuple. ans les seerelles des donnoient ers des Naou moins est née en relles des forcerent

Henri III.

sur le Gouvenement. à accorder cette fameuse Charte, dont le principal but étoit à la vérité de mettre les Rois dans la dépendance des Lords; mais dans laquelle le reste de la Nation sut un peu savorisée, afin que dans l'occasion elle se rengeât du parti de ses prétendus protecteurs. Cette grande Charte qui est regardée comme l'origine sacrée des libertés Anglaises, fait bien voir elle-même combien peu la liberté étoit connue. Le titre feul prouve que le Roi se croïoit absolu de droit, & que les Barons & le Clergé même ne le forçoient à se relâcher de ce droit prétendu, que parce qu'ils étoient les plus forts.

Voici comme commence la grande Charte:,, Nous accor-,, dons de notre libre volonté ,, les Priviléges suivans aux Ar-

D 5 ,, che-

"Roïaume, &c.

Dans les articles de cette Charte il n'est pas dit un mot de la Chambre des Communes, preuve qu'elle n'éxistoit pas encore, ou qu'elle éxistoit sans pouvoir. On y spécifie les hommes libres d'Angleterre, triste démonstration qu'il y en avoit qui ne l'étoient pas. On voit par l'Article 32, que ces hommes prétendus libres devoient des services à leur Seigneur. Une telle liberté tenoit encore beaucoup de l'esclavage.

Par l'Article 21. le Roi ordonne que ses Officiers ne pourront dorénavant prendre de force les chevaux & les charettes des hommes libres qu'en païant, & ce Réglement parut au Peuple une vraie liberté,

parce

Lettre ues, Abbés, ns de notre

dit un mot Communes, istoit pasenéxistoit sans cifie les hometterre, trise il y en avoit ass. On voit une ces hom-

enoit encore avage. le Roi oriers ne pour-

res devoient

ers ne pourprendre de z les charetibres qu'en ment parut ie liberté, parce fur le Gouvernement. 83 parce qu'il ôtoit une plus grande tirranie.

Henri VII. usurpateur heureux & grand politique qui faisoit semblant d'aimer les Barons, mais qui les haïssoit & & les craignoit, s'avisa de procurer l'alienation de leurs terres. Par-là, les Vilains qui dans la suite acquirent du bien par leurs travaux, achetérent les chateaux des illustres Pairs qui s'étoient ruinés par leurs solies. Peu à peu toutes les terres changérent de Maîtres.

La Chambre des Communes devint de jour en jour plus puiffante, les familles des anciens Pairs s'éteignirent avec le tems, & comme il n'y a proprement que les Pairs qui soient nobles en Angleterre dans la rigueur de la Loi, il n'y auroit plus du tout de noblesse en ce Païs-là si les

D6 Rois

Rois n'avoient pas créé de nouveaux Barons de tems en tems, & conservé l'ordre des Pairs qu'ils avoient tant craint autrefois, pour l'oposer à celui des Communes devenu trop redoutable.

tois

no

26

ПЦ

Tous ces nouveaux Pairs qui composent la Chambre haute, reçoivent du Roi leur titre & rien de plus, presque aucun d'eux n'a la terre dont il porte le nom, l'un est Duc de Dorset & n'a pas un pouce de terre en Dorsethire.

L'autre est Comte d'un village qui sçait à peine où ce village est situé, ils ont du pouvoir dans le Parlement, non ailleurs.

Vous n'entendez point ici parler de haute, moïenne & basse Justice, ni du droit de chasser sur les terres d'un Citoïen, Lettre
s crééde noutems en tems,
lre des Pain
t craint autre.
er à celuide
u trop redou-

aux Pairs qui imbre haute, leur titre & refque aucm dont il por a est Duc de un pouce de

nte d'un viline où ce vilont du pouement, non

z point ich moienne & du droit de es d'un Citoien, fur le Gouvernement. 85 toien, lequel n'a pas la liberté de tirer un coup de fusil sur son

propre champ.

Un homme parce qu'il est Noble ou parce qu'il est Prêtre, n'est point ici exempt de païer certaines taxes, tous les impots sont réglés par la Chambre des Communes, qui n'étant que la seconde par son rang, est la premiere par son crédit.

Les Seigneurs & les Evêques peuvent bien rejetter le Bill des Communes pour les taxes; mais il ne leur est pas permis d'y rien changer; il faut ou qu'ils le reçoivent ou qu'ils le rejettent sans restriction. Quand le Bill est consirmé par les Lords & aprouvé par le Roi, alors tout le monde paie, chacun donne non selon sa qualité (ce qui est absurde,) mais selon son revenu; il n'y a point de Taille

ni

86 Neuvième Lettre

ni de Capitation arbitraire; mais une Taxe réelle sur les terres. Elles ont toutes été enclavées sous le fameux Roi Guillaume III. & mises au-dessous

de leur prix.

La Taxe subsiste toujours la même quoique les revenus des terres aïent augmenté, ainli personne n'est foulé & personne ne se plaint. Le Paisan n'a point les pieds meurtris par des sabots, il mange du pain blanc, il est bien vétu, il ne craint point d'augmenter le nombre de ses bestiaux ni de couvrir son toit de tuiles, de peur que l'on ne hausse ses impots l'année d'après. Il y a ici beaucoup de Païsans qui ont environ deux cent mille francs de bien, & qui ne dédaignent pas de continuer à cultiver la terre qui les a enrichis, & dans laquelle ils vivent libres.

DIXIE'ME

vai

#### DIXIEME

## LETTRE

### SUR LE COMMERCE.

L E Commerce qui a enri-chi les Citoïens en Angleterre, a contribué à les rendre libres, & cette liberté a étendu le Commerce à fon tour; de-là s'est formée la grandeur de l'Etat; c'est le Commerce qui a établi peu à peu les forces navales, par qui les Anglais sont les maîtres des mers. Ils. ont à present près de deux cent vaisseaux de guerre, la postérité aprendra peut-être avec surprise qu'une petite Isle, qui n'a de soi-même qu'un peu de plomb, de l'étain, de la terre

elle fur les ites été enx Roi Guil. au-deffous toujours la

arbitraire;

evenus des nté, ainli & person-Paisan n'a eurtris par ge du pain vétu, il ne gmenter le tiaux ni de tuiles, de susse ses ins. Il y aici

ns qui ont mille francs dédaignent cultiver la is, & dans

ores. DIXIEME à foulon, & de la laine groffiere, est devenue par son Commerce assez puissante pour envoier en 1723. trois Flottes à la fois en trois extrémités du monde, l'une devant Gibraltar conquise & conservée par ses armes, l'autre à Portobello pour ôter au Roi d'Espagne la jouissance des trésors des Indes, & la troisième dans la mer Baltique pour empêcher les Puissan-

Quand Louis XIV. faifoit trembler l'Italie, & que fes armées déja maitresses de la Savoie & du Piedmont étoient prêtes de prendre Turin, il fallut que le Prince Eugéne marchat du fond de l'Allemagne au secours du Duc de Savoie; il n'avoit point d'argent sans quoi on ne prend ni ne désend les Villes, il eut recours

3

lui p

avec

tit!

for

99

"

Mi

d'E

tent

Cit

0x

re,

Ale

ettre a laine grof. ar fon Comite pour enois Flottes à cerémités du nt Gibraltan vée par les tobello pour gne la jouis. es Indes, & a mer Baltir les Puissan. battre. XIV. faisoit & que ses ares de la Sa. ont étoient Turin, ce Engéne le l'Allema-Duc de Sa. nt d'argent

rend nine

eut recour

sur le Commerce à des Marchands Anglais; en une demie heure de tems on lui prêta cinquante millions, avec cela il delivra Turin, battit les Français, & écrivit à ceux qui avoient prêté cette fomme ce petit billet : ,, Mes-,, sieurs j'ai reçu votre argent & je me flatte de l'avoir emploié

, à votre satisfaction.

Tout cela donne un juste orgueil à un Marchand Anglais, & fait qu'il ose se comparer, non fans quelque raison, à un Citoien Romain, aussi le Cadet d'un Pair du Roiaume ne dédaigne point le Négoce. Milord Toumfond Ministre d'Etat a un frere qui se contente d'être Marchand dans la Cité. Dans le tems que Milord Oxford gouvernoit l'Angleterre, son cadet étoit Facteur à Alep, d'où il ne voulut pas revenir, & où il est mort.

90 Dixiéme Lettre

Cette coutume, qui pourtant commence trop à se passer, paroit monstrueuse à des Allemands entêtés de leur quartier, ils ne sçauroient concevoir que le fils d'un Pair d'Angleterre ne soit qu'un riche & puissant Bourgeois, au lieu qu'en Allemagne tout est Prince; on a vû jusqu'à trente Altesses du même nom, n'aiant pour tout bien que des armoiries & de l'orgueil.

En France est Marquis qui veut, & quiconque arrive à Paris du fond d'une Province avec de l'argent à dépenser & un nom en Ac ou en Ille peut dire un homme comme moi, un homme de ma qualité, & mépriser souverainement un Négociant; le Négociant entend lui-même parler si souvent avec dédain de sa profession,

qu'il

Lettre
, qui pourtant à se passer, sie à des Alle leur quarter, concevoir que d'Angleterre he & puissant jeu qu'en Al-Prince; ont e Altesses de ant pour tout moiries & de Marquis qui su pour tout moiries & de Marquis qui

ue arriveà Pa e Province a à dépenser de u en Ille peu comme moi, na qualité, de ainement m Négociant en rier si souven la profellion,

fur le Coummerce. 91 qu'il est assez sot pour en rougir; je ne sçais pourtant lequel eit le plus utile à un Etat, ou un Seigneur bien poudré qui sçait précisément à quelle heure le Roi se léve, à quelle heure il se couche, & qui se donne des airs de Grandeur en jouant le rôle d'esclave dans l'antichambre d'un Ministre, où un Négociant qui enrichit fon Pais, donne de son Cabinet des ordres à Suratte & au Caire, & contribue au bonheur du monde.



ONZIE.

#### ONZIE'ME

peu

fent tite rail

fro

rai

pul

# LETTRE SUR L'INSERTION

DE LA PETITE VEROLE.

N dit doucement dans l'Europe chrétienne que les Anglais font des fous & des enragés, des fous, parce qu'ils donnent la petite vérole à leurs enfans pour les empêcher de l'avoir, des enragés, parce qu'ils communiquent de gaieté de cœur à ces enfans une maladie certaine & affreuse dans la vue de prévenir un mal incertain; les Anglais de leur côté disent, les autres Européens sont des lâches & des déna-

fur l'insert. de la p. vérole. 93 dénaturés, ils sont lâches en ce qu'ils craignent de faire un peu de mal à leurs Enfans, dénaturés, en ce qu'ils les exposent à mourir un jour de la petite vérole; pour juger qui a raison dans cette dispute, voici l'histoire de cette sameuse insertion dont on parle hors l'Angleterre avec tant d'éfroi.

RE

ERTION

VEROLE

cement dans

rétienne que

les fous &des

, parce qu'il

vérole à leus

empêcher de

agés, parce

ent de gaieté

ans une ma-

affreuse dans

r un mal in-

lais de leur

utres Euro

ches & des

Les femmes de Circassie sont de tems immémorial dans l'usage de donner la petite vérole à leurs ensans même à l'âge de six mois, en leur faisant une incision au bras, & en insérant dans cette incision une pustule qu'elles ont soigneusement enlevée du corps d'un autre ensant, cette pustule fait dans le bras où elle est insinuée l'esset du levain dans un morceau de pâte, elle y sermente

& répand dans la masse du sang les qualitez dont elle est empreinte; les boutons de l'enfant à qui l'on a donné cette petite vérole artificielle servent à porter la même maladie à d'autres; c'est une circulation presque continuelle en Circassie, & quand malheureusement il n'y a point de petite vérole dans le Pais, on est aussi embarassé qu'on l'est ailleurs dans une mauvaise année.

& (

à

par

cat

Ce qui a introduit en Circassie cette coutume qui paroit si étrange à d'autres peuples, est pourtant une cause commune à toute la terre, c'est la tendresse maternelle & l'in-

térêt.

Les Circassiens sont pauvres, & leurs filles sont belles, aussi ce sont elles dont ils sont le plus de trasic, ils sournissent de ettre
naffe du fang
elle est em
ons de l'en
donné cette
cielle fervent
e maladie à
e circulation
e en Circalneureufement
petite vérole
est aussi emailleurs dans

ée.

oduit en Cin

ne qui paroit

res peuples,

caufe com
carre, c'elt la

elle & l'in-

font panfont belles, ont ils font fournissent de

fur l'insert. de la p. vérole. 95 de beautés les Harems du Grand Seigneur, du Sophi de Perse, & de ceux qui sont assez riches pour acheter & pour entretenir cette marchandise précieuse: ils élevent ces filles en tout bien & en tout honneur à caresser les hommes, à former des dances pleines de lafciveté & de molesse, à ralumer par tous les artifices les plus voluptueux, le goût des Maîtres dédaigneux à qui elles sont destinées : ces pauvres créatures répetent tous les jours leur lecon avec leur mere, comme nos petites filles répétent leur catéchisme sans y rien comprendre.

Or il arrivoit souvent qu'un pere & une mere après avoir bien pris des peines pour donner une bonne éducation à leurs ensans, se voioient tout

d'un

96 Onzieme Lettre.

d'un coup frustrés de seur espérance, la petite vérole se mettoit dans la famille, une fille en mouroit, une autre perdoit un œil, une troisséme relevoit avec un gros nez, & les pauvres gens étoient ruinés sans ressource; souvent même quand la petite vérole devenoit épidémique, le commerce étoit interrompu pour plusieurs années, ce qui causoit une notable diminution dans les Sérails de Perse & de Turquie.

Une Nation commerçante est toujours fort alerte sur ses intérêts, & ne néglige rien des connoissances qui peuvent être utiles à son négoce. Les Circassiens s'aperçurent que sur mille personnes il s'en trouvoit à peine une seule qui fut attaquée deux sois d'une

perite

ils

n'e

roi

Lettre.

és de leur el
tite vérole le
famille, une
une autre per
troisiéme re
os nez, & les
coient ruine
puvent même
vérole deve
, le commes
npu pourplu
e qui causoi
ninution dans
rse & de Tur-

commerçante alerte fur fes néglige rien s qui peufon négoce s'aperçurent onnes il s'en ne feule qui fois d'une petite

sur l'insert. de la p. vérole. 97 petite verole bien complette, qu'a la vérité on essuie quelquefois trois ou quatre petites véroles legéres, mais jamais deux qui soient décidees & dangereuses, qu'en un mot jamais on n'a véritablement cette maladie deux fois en sa vie; ils remarquérent encore que quand les petites véroles sont très-bénignes, & que leur éruption ne trouve à percer qu'une peau délicate & fine, elles ne laissent aucune impression sur le visage : de ces observations naturelles, ils concluent que si un enfant de six mois ou d'un an avoit une petite vérole bénigne, il n'en mouroit pas, il n'en seroit pas marqué & feroit quit+ te de cette maladie pour le reste de ses jours.

Il restoit donc pour conser-

ver la vie & la beauté de leurs enfans de leur donner la petitite vérole de bonne heure, c'est ce que l'on sit en insérant dans le corps d'un enfant un bouton que l'on prit de la petitite vérole la plus complette, & en même tems la plus savorable qu'on pût trouver.

L'expérience ne pouvoit pas manquer de réussir, les Turcs qui sont gens censés adoptérent bien-tôt après cette coutume, & aujourd'hui il n'y à point de Bacha dans Constantinople, qui ne donne la petite vérole à son sils & à sa sille en

les faisant sévrer.

Il y a quelques gens qui prétendent que les Circassiens prirent autresois cette coutume des Arabes; mais nous laissons ce point d'histoire à éclaicir par quelque sçavant BénédicLettre eauté de fein onner la per bonne heure, fit en inseran un enfant m prit de la pe is complette, ms la plus la t trouver. ne pouvoit pa Tir, les Tura enses adopte rès cette coll rd'hui il n'y dans Confian donne la peti s & à fa fille en

gens qui pre ircassiens pre ette coutume iis nous laib istoire à éclaséquant Bénédic

fur l'insert. de la p. vérole. 99 nédictin, qui ne manquera pas de composer là-dessus plusieurs volumes in folio avec les preuves; tout ce que j'ai à dire sur cette matiere c'est que dans le commencement du régne de Georges Premier Madame de Wostley-Montaigu une des femmes d'Angleterre qui a le plus d'esprit & le plus de force dans l'esprit, étant avec fon Mari en ambassade à Constantinople, s'avisa de donner sans scrupule la petite vérole à un enfant dont elle étoit acouchée en ce païs ; fon Chapelain eut beau lui dire que cette expérience n'étoit pas chrétienne, & ne pouvoit réussir que chez des Infideles, le fils de Madame de Wostley s'en trouva à merveille. Cette dame de retour à Londres fit part de son expérience à la E 2 Prin-

100 Onzieme Lettre Princesse de Galles qui est aujourd'hui Reine; il faut avouer que Titres & Couronnes à part, cette Princesse est née pour encourager tous les arts & pour faire du bien aux hommes; c'est un Philosophe aimable sur le Trône, elle n'a jamais perdu ni une occasion de s'instruire, ni une occasion d'exercer sa générosité; c'est elle qui aïant entendu dire qu'une fille de Milton vivoit encore, & vivoit dans la misere, lui envoïa sur le champ un present considérable; c'est elle qui protége ce pauvre pere Couraier; c'est elle qui daigna être la médiatrice entre, le Docteur Clarck & M. Leibnitz. Dès qu'elle eût entendu parler de l'inoculation ou insertion de la petite vérole, elle en fit faire l'épreuve sur quaLettre s qui est au-I faut ayouer Couronnes à cesse est nee tous les arm ien aux homosophe aimaelle n'a jane occasion une occasion érosité : c'est entendu dire Milton vivolt dans la mifur le chamo lérable; c'elt ce pauvre peelle qui dais iatrice entre & M. Leib eut entenda ition ou ine vérole, el. preuve fur

qua-

fur l'insert. de la p. vérole. 101 quatre criminels condamnés à mort à qui elle fauva doublement la vie, car non-seulement elle les tira de la potence, mais à la faveur de cette petite vérole artificielle, elle prévint la naturelle qu'ils auroient probablement eûe, & dont ils seroient morts peutêtre dans un âge plus avancé.

La Princesse assurée de l'utilité de cette épreuve, sit inoculer ses enfans: l'Angleterre suivit son éxemple, & depuis ce tems dix mille enfans de famille au moins, doivent ainsi la vie à la Reine & à Madame Wostley-Montaigu, & autant de filles leurs doivent leur beauté.

Sur cent personnes dans le monde soixante au moins ont la petite vérole, de ces soi-E 3 xante 102 Onzieme Lettre

xante vingt en meurent dans les années les plus favorables, & vingt en conservent pour toujours de facheux restes: Voilà donc la cinquiéme partie des hommes que cette maladie tue ou enlaidit fûrement. De tous ceux qui sont inoculés en Turquie ou en Angleterre, aucun ne meurt s'il n'est infirme & condamné à mort d'ailleurs, personne n'est, marqué, aucun n'a la petite vérole une seconde fois, suposé que l'inoculation ait été parfaite; il est donc certain que fi quelqu'Ambassadrice Française avoit raporté ce secret de Constantinople à Paris, elle auroit rendu un service éternel à la nation; le Duc de Villequier pere du Duc d'Aumont d'aujourd'hui, l'homme de France le mieux constitué

di

fur l'insert. de la p. vérole. 103 & le plus sain ne seroit pas mort à la sleur de son âge.

Lettre

meurent dans

plus favora.

en conserven

facheux ref

la cinquieme

nes que cette

enlaidit füre

ceux qui fon

uie ou en An-

ne meurt si

condamné

personne n'el

n'a la petit

de fois, supo

on ait été pat

c certain que adrice Fran

rté ce fecret

e à Paris, &

service eter-

Duc d'Au-

ex constitue

Le Prince de Soubise qui avoit la fanté la plus brillante, n'auroit pas été emporté à l'àge de vingt-einq ans, Monseigneur Grand-pere de Louis XV. n'auroit pas été enterré dans sa cinquantiéme année, vingt mille personnes mortes à Paris de la petite vérole en 1723. vivroient encore. Quoi donc est-ce que les Français n'aiment point la vie ? est-ce que leurs femmes ne se foucient point de leur beauté? en vérité nous fommes d'étranges gens, peut-être dans dix ans prendra-t-on cette méthode anglaise, si les Curez & les Médecins le permettent, ou bien les Français-dans trois mois se serviront de l'inoculation par fantailie, files Anglais s'en E 4

104 Onzieme Lettre

s'en dégoûtent par inconstance. l'aprens que depuis cent ans les Chinois sont dans cet usage, c'est un grand préjugé que l'exemple d'une nation qui passe pour être la plus sage & la mieux policée de l'Univers. Il est vrai que les Chinoiss'y prennent d'une façon differente, ils ne font point d'incision, ils font prendre la petite vérole par le nez comme du tabac en poudre, cette façon est plus agréable, mais elle revient au même, & sert également à confirmer, que si on avoit pratiqué l'inoculation en France, on auroit sauvé la vie à des mil--liers d'hommes.

Lettre inconstance epuis cent an dans cet us d préjugéque nation ou plus fage & e l'Univers.

noiss'v prep n differente l'incifion, is petite vérole e du tabac en

con est plus le revient a lement à con-

voit pratique France, on

ie à des mil

DOU.

## LETTRE

DOUZIEME

SUR LE CHANCELIER

BACON.

TL n'y a pas long-tems que I'on agitoit dans une compagnie célébre cette question usée & frivole, quel étoit le plus grand homme de Céfar, d'Alexandre, de Tamerlan de Cromwel, &cc.

Quelqu'un répondit que c'étoit sans contredit Isaac Newton: cet homme avoit raison, car si la vraie grandeur consiste à avoir reçu du Ciel un puisfant génie, & à s'en être fervi pour s'éclairer soi-même & meux

les

106 Douzieme Lettre

les autres, un homme comme Monsieur Newton, tel qu'il s'en trouve à peine en dix siécles, est véritablement le grand homme, & ces Politiques & ces Conquérans dont aucun siécle n'a manqué, ne sont d'ordinaire que d'illustres méchans. C'est à celui qui domine sur les esprits par la force de la vérité, non à ceux qui font des esclaves par la violence, c'est à celui qui connoit l'Univers, non à ceux qui le défigurent que nous devons nos respects.

Puis donc que vons éxigez que je vous parle des hommes célébres qu'a porté l'Angleterre, je commencerai par les Bacons, les Lockes, les Newtons,&c. les Généraux & les Ministres viendront à leur tour.

Il faut commencer par le fameux meux Co nu en Eu Bacon qu mille. Il e Sceaux, celier for mier; ce intrigue cupation mandoie tier, il grand P rien & qui est c'est qu'i où l'on l'art de moinsla été, cor les homr

mort qu

nemis è

dres, 1

dansto

e Lettre omme comme on, tel qu'ils'en en dix siécles nt le grand Politiques & dont aucun ué, ne son d'illustres me elui qui dompar la force on à ceux qui par la violenqui connoit a ceux qui la nous devons

vons éxiger des hommes é l'Angleter erai par les es, les New. aux & les Mi. leur tour. er par le fa meux

fur le Chancelier Bacon. 107 meux Comte de Verulam connu en Europe sous le nom de Bacon qui étoit fon nom de famille. Il etoit fils d'un Garde des Sceaux, & fut long-tems Chancelier fous le Roi Jacques Premier; cependant au milieu des intrigues de la Cour, & des occupations de sa Charge qui demandoient un homme tout entier, il trouva le tems d'être grand Philosophe, bon Historien & Ecrivain élegant, & ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'il vivoit dans un siècle où l'on ne connoissoit guéres l'art de bien écrire, encore moins la bonne Philosophie. Il a été, comme c'est l'usage parmi les hommes, plus estimé après fa mort que de son vivant: ses ennemis étoient à la Cour de Londres, ses admirateurs étoient dans toute l'Europe.

E 6

Lorf-

108 Douziéme Lettre

Lorsque le Marquis d'Effiat amena en Angleterre la Princesse Marie, fille de Henri le Grand, qui devoit épouser le Prince de Galles, ce Ministre alla visiter Bacon, qui alors étant malade au lit, le reçut les rideaux fermés. Vous ref. semblez aux Anges, lui dit d'Effiat, on entend toujours parler d'eux, on les croit bien supérieurs aux hommes, & on n'a jamais la confolation de les voir.

Vous sçavez, Monsieur, comment Bacon fut accusé d'un crime qui n'est guére d'un Philosophe, de s'être laissé corrompre par argent; vous fçavez comment il fut condamné par la Chambre des Pairs à une amende d'environ quatre cent mille livres de notre monnoie, à perdre sa Dignité

de

'qu'il

me c

fe, je

pond

dire

on pa

varice

roug

en ci

01 ap

Milor

été so

Voit p

dire c

un si g

il que i

le m

parler

Chance

l'Europ

fur le Chancelier Bacon. 109 de Chancelier & de Pair.

ne Lettre

Marquis d'E

gleterre la P

fille de Henri

levoit époule

les, ce Min

con, qui

au lit, le m

rmés. Vous

Anges, luid

entend town

on les croit le

hommes, &

onfolation de

z, Monsieu

n fut accused

guére d'un h

'être laisse m

gent; yous ly

I fut condami

re des Pain

environ quan res de not

dre sa Digon

Aujourd'hui les Anglais révérent sa Mémoire au point qu'ils ne veulent point avouer qu'il ait été coupable. Si vous me demandez ce que j'en penfe, je me fervirai pour vous répondre d'un mot que j'ai oui dire à Milord Bolingbrooke; on parloit en sa presence de l'avarice dont le Duc de Malboroug avoit été accusé, & on en citoit des traits sur lesquels on apelloit au témoignage de Milord Bolinbrooke, qui aiant été son ennemi déclaré, pouvoit peut-être avec bienséance dire ce qui en étoit. C'étoit un si grand homme répondit il que j'ai oublié ses vices.

Je me bornerai donc à vous parler de ce qui a mérité au Chancelier Bacon l'estime de l'Europe. Le

110 Douzième Lettre

Le plus singulier & le meilleur de ses ouvrages, est celuiqui est aujourd'hui le moins lû & le plus inutile, je veux parler de son (novum scientiarum organum) c'est l'échafaut avec lequel on a bati la nouvelle philosophie, & quand cet édifice a été élevé au moins en partie, l'échafaut n'a plus été d'aucun usage:

Le Chancelier Bacon ne connoissoit pas encore la nature; mais il scavoit & indiquoit tous les chemins qui ménent à elle. Il avoit méprisé de bonne heure ce que les Universités apelloient la Philosophie, & il faisoit tout ce qui dépendoit de lui, afin que ces. Compagnies instituées pour la perfection de la raison humaine, ne continuassent pas de la gater par leurs quiddités, leur hor-

horre

fubita

imper

l'igno

bles,

dicul

rendi

15011

phie

yrai c

couve

On a

PImp

Estan

le, le

en qu

vieilla

apelle

non,

trouv

mone

ces f

fent

gran

Lettre
ier & le meil
iges, est celu
ii le moins li
ii le veux par
m feientiarum
echafaut avec
nouvelle plaind cet édifice
ins en pacue,
is été d'aucum

hor

fur le Chancelier Bacon. III horreur du vuide, leurs formes fubstancielles, & tous ces mots impertinens que non-seulement l'ignorance rendoit respectables, mais qu'un mêlange ridicule avec la Religion avoit mendue prosume sanctes.

rendus presque sacrés.

Il est le pere de la Philosophie expérimentale : il est bien vrai qu'avant lui on avoit découvert des secrets étonnants. On avoit inventé la Boussole, l'Imprimerie, la gravure des Estampes, la peincure à l'huile, les glaces, l'art de rendre en quelque façon la vue aux vieillards par les lunettes qu'on apelle besicles, la poudre à canon, &c. on avoit cherché, trouvé & conquis un nouveau monde; qui ne croiroit que; ces sublimes découvertes eufsent été faites par les plus grands Philosophes, & dans des

righters

112 Douzième Lettre des tems bien plus éclairés que le nôtre ? point du tout : c'est dans le tems de la plus stupide barbarie que ces grands changemens ont été faits sur la terre : le hazard feul a produit presque toutes ces inventions, & il y a même bien de l'aparence que ce qu'on apelle hazard a eu grande part dans la découverte de l'Amérique, du moins a-t-on toujours cru que Christophe Colomb n'entreprit fon voïage que sur la foi d'un Capitaine de vaisseau qu'une tempête avoit jetté jusqu'à la hauteur des Isles Caraïbes.

Quoiqu'il en soit les hommes scavoient aller au bout du monde, ils scavoient détruire des Villes avec un tonnerre artificiel plus terrible que le tonnerre véritable; mais ils ne connoissoient pas la circulation

tion du l'air, les ta lumie planette qui sout categor niversel autre !

> comme Lesi nantes font pa d'honn C'est

que qu les Art ne Phi

Lad de fair de pre batir o de la

te au

Lettre éclairés qu lu tout : c'el plus stupide grands chan its fur la ter eul a produ inventions. ien de l'am on apelle la e part dansh mérique, d jours cru qu nb n'entrepri fur la foi d'u iiseau qu'un etté jusqu'à l Caraïbes. foit les hom er au boutd pient détruis tonnerre a le que le ton mais ils at

s la circula

fur le Chancelier Bacon. 113 tion du fang, la pefanteur de l'air, les loix du mouvement, la lumiere, le nombre de nos planettes, &c. & un homme qui foutenoit une thése sur l'universel (à parte rei) ou telle autre sottise, étoit regardé comme un prodige.

Les inventions les plus étonnantes & les plus utiles, ne font pas celles qui font le plus d'honneur à l'esprit humain.

C'est à un instinct méchanique qui est chez la plupart des hommes que nous devons tous les Arts, & nullement à la sai-

ne Philosophie.

La découverte du feu, l'art de faire du pain, de fondre & de préparer les métaux, de bâtir des maisons, l'invention de la navette, sont d'une toute autre nécessité que l'Imprimerie

merie & la Boussole; cependant ces Arts surent inventés par des hommes encore sauvages.

Quel prodigieux usage les Grecs & les Romains ne firentils pas depuis des méchaniques? cependant on croïoit de leur tems qu'il y avoit des cieux de cristal, & que les étoiles étoient de petites lampes qui tomboient quelques ois dans la mer, & un de leurs grands Philosophes après bien des recherches avoit trouvé que les astres étoient des cailloux qui s'étoient détachez de la terre.

En un mot personne avant le Chancelier Bacon n'avoit connu la Philosophie expérimentale, & de toutes les épreuves physiques qu'on a faites depuis lui, il n'y en a presque pas une qui ne soit indiquée dans fur le dans foi hii-mem espèces tiques

relatice ne touverte toucho

mental
coup dans
de l'I
for ca

donté losoph prome terrer

> pris, livre

fieur

cettre

ole; cepes

nt invente

encore far

x usage la ns ne firent échaniques vioit de leu des cieux de coiles étoies ui tomboien x mer, & un nilosophes a nilosophes a

nerches avoi stres étoien étoient déta

fonne avan acon n'avon phie expen tes les épres 'on a faite en a presque oit indique

sur le Chancelier Bacon. 115 dans son livre. Il en avoit fait lui-même plusieurs, il sit des espéces de machines Pneumatiques, par lesquelles il devina l'Elasticité de l'air ; il a tourné tout au tour de la découverte de sa pesanteur, il y touchoit; cette vérité fut faisie par Toricelli. Peu de tems après la Phisique expérimentale commença tout d'un coup à être cultivée à la fois dans presque toutes les parties de l'Europe. C'étoit un tréfor caché dont Bacon s'étoit douté, & que tous les Philosophes encouragés par sa promesse s'éforcérent de déterrer.

Mais ce qui m'a le plus furpris, ç'a été de voir dans son livre en termes exprès cette attraction nouvelle dont Monsieur Newton passe pour l'inventeur. 116 Douzieme Lettre

5, Il faut chercher, dit Bacon, 5, s'il n'y auroit point une ef5, pece de force magnétique 5, qui opére entre la terre & les 5, choses pesantes, entre la Lu5, ne & l'Ocean, entre les Pla5, nettes, &c. en un autre endroit il dit:

Il faut ou que les corps graves foient portés vers le , centre de la terre, ou qu'ils , en soient mutuellement atti-, rés, & en ce dernier cas, il est 3, évident que plus les corps en , tombant s'aprocheront de la , terre, plus fortement ils s'at-, tireront. Il faut, poursuit-il, 3 expérimenter si la même hor-, loge à poids ira plus vîte sur , le haut d'une montagne, ou , au fond d'une mine, si la " force des poids diminue sur ,, la montagne & augmente , dans la mine, il y a aparence , que fur le

3 que la

3 tractio

Ce pr

phie a é

gant, u prit. Ses très-est pour in plaire,

re de les me les de la cole cole Monta

Son a passe mais je elle po

Thou

fur le Chancelier Bacon. 117 que la terre a une vraie at-, traction.

Ce précurseur de la Philosophie a été aussi un écrivain élégant, un historien, un bel esprit/ word a Henry hird

ettre

dit Bacon

nt une el

nagnétique

terre &

ntre la La

tre les Pla

autre en

e les com

rtés vers le

e, ou qu'il

lement atti

ier cas, ile

les corps ea

heront dela

nent ils s'at-

pourfuitil,

a même ko!

plus vite fin

ntagne, o

nine, lik

diminue fa

augment

a aparence

3,0116

Ses essais de morale sont très-estimés, mais ils sont faits pour instruire plûtôt que pour plaire, & n'étant ni la fatire de la nature humaine comme les maximes de Monsieur de la Rochefoucault, ni l'école du scepticisme comme Montagne, ils font moins lûs que ces deux livres ingénieux.

Son histoire de Henri VII. a passé pour un chef-d'œuvre; mais je serois fort trompé si elle pouvoit être comparée à l'ouvrage de notre illustre de Thou.

En parlant de ce fameux imposteur do.

posteur Parkins Juis de maissance, qui prit si hardiment se nom de Richard IV. Roi d'Angleterre, encouragé par la Ducesse de Bourgogne & qui disputa la Couronne à Henri VII. Voici comme le Chancelier Bacon s'exprime.

de Th

ce phi

trefois

qu'à pi

raison

" Environ ce tems le Roi " Henri sut obsedé d'esprits ma-" lins par la magie de la Du-" chesse de Bourgogne, qui " évoqua des ensers l'ombre

"d'Edouard IV. pour venir "tourmenter le Roi Henri.

" Quand la Duchesse de " Quand la Duchesse de " Bourgogne eut instruit Par-" kins, elle commença à déli-" libérer par quelle région du " Ciel elle seroit paroître cette " cométe, & elle résolut qu'el-", le éclateroit d'abord sur l'ho-" rison de l'Irlande.

Il me femble que notre fage

fur le Chancelier Bacon. 119 de Thou ne donne guére dans ce phæbus, qu'on prenoit autrefois pour du fublime, mais qu'à présent on nomme avec raison galimathias.

Lettre

fdemaissan

urdiment le

Roid'An

e par la Du

e & quidit Henri VII. ancelier Ra

ems le Roi l'espritsma e de la Do

gogne, qui ers l'ombre pour venir

oi Henri, auchesse de nstruit Parença à desse région du

roître cette Esolut qu'el ord sur l'ho



micus prouve que laismouver

de TREI-

## TREIZIE'ME

WATER OF THE PROPERTY OF THE PERSON NAMED IN T

## LETTRE

SUR MR. LOKE.

I Amais il ne fut peut-être un esprit plus sage, plus métodique, un Logicien plus éxact que Mr Loke; cependant il n'étoit pas grand Mathématicien. Il n'avoit jamais pu se soumettre à la fatigue des calculs ni à la fécheresse des vérités Mathématiques qui ne présente d'abord rien de sensible à l'esprit, & personne n'a mieux prouvé que lui qu'on pouvoit avoir l'esprit géométre sans le secours de la Géométrie; avant lui de grands Philosophes avoient décidé politi-TREE-

fitiven me de n'en fi est bie été d'a

Dai arts & poulfa la fot on rai

fur l'a

Le on de apris leil ét lopon noire de pi

Dio lui qu avoir furoi

penda

sur Mr Loke.

121

sitivement ce que c'est que l'ame de l'homme; mais puisqu'ils n'en sçavoient rien du tout, il est bien juste qu'ils aient tous été d'avis différens.

ME

OKE

eut-êtrem

plus méto

n plus éxad

ependant i

Mathéma

amais pul

rue des cal

esse des ve

ies qui no

ien de sen-

ersonne n'i

lui qu'on

rit géomé

de la Géo.

de grandi

décidepo

Dans la Grece, berceau des arts & des erreurs, & où l'on poussa si loin la grandeur & la fotise de l'esprit humain, on raisonnoit comme chez nous sur l'ame.

Le Divin Anaxagoras à qui on dressa un Autel, pour avoir apris aux hommes que le Soleil étoit plus grand que le Péloponése, que la neige étoit noire, & que les Cieux étoient de pierre, affirma que l'ame étoit un esprit aerien, mais cependant immortel.

Diogéne, un autre que celui qui devint cinique après avoir été faux-monnoieur, affuroit que l'ame étoit une por-

F tion

122 Treiziéme Lettre tion de la substance même de Dieu, & cette idée au moins étoit brillante.

Epicure la composoit de parties comme le corps; Aristote qu'on a expliqué de mille saçons, parce qu'il étoit inintelligible, croïoit, si l'on s'en raporte à quelques uns de ses disciples, que l'entendement de tous les hommes étoit une seule & même substance.

Le divin Platon, maître du divin Aristote, & le divin Socrate, maître du divin Platon, disoient l'ame corporelle & éternellé, le démon de Socrate lui avoit apris sans doute ce qui en étoit. Il y a des gens à la vérité qui prétendent qu'un homme qui se vantoit d'avoir un génie samilier, étoit indubitablement un sou ou un fripon; mais ces gens-là sont trop dissicles. Quand

glife miers maine poreli

faint Pere pos d elle n le Cit

foit for de J
pas c
vantu
un pe

Mille enfuite fragab Docter teur fragab

bien :

fur Mr Loke.

Quant à nos Peres de l'Eglife plusieurs dans les premiers siécles ont cru l'ame humaine, les Anges & Dieu cor-

porels.

Le monde se rafine toujours. saint Bernard, selon l'aveu du Pere Mabillon, enseigna à propos de l'ame qu'après la mort, elle ne voïoit point Dieu dans le Ciel, mais qu'elle conversoit seulement avec l'humanité de Jesus-Christ, on ne le crut pas cette fois sur sa parole. L'avanture de la Croisade avoit un peu décredité ses Oracles. Mille Scolastiques font venus ensuite comme le Docteur iréfragable, le Docteur subtil, le Docteur angélique, le Docteur séraphique, le Docteur chérubique, qui tous ont été bien sûrs de connoître l'ame très-clairement, mais qui n'ont F 2

etoit induou ou un fri.

ettre

même de

au moins

oit de par-

: Aristote

e mille fa-

oit inintel.

on s'en m. ns de ses

endemen

étoit une

maître du

e divin So in Platon

orelle &

de Socra

ans doute

a des gens

dent qu'un

pit d'avoir

nce.

font trop Quand pas laissé d'en parler comme s'ils avoient voulu que personne n'y entendit rien.

Notre Descartes né pour découvrir les erreurs de l'antiquité, mais pour y substituer les siennes, & entraîné par cet esprit sistématique qui aveugle les plus grands hommes, s'imagina avoir démontré que l'ame étoit la même chose que la pensée, comme la matiere, selon lui, est la même chose que l'étendue : il assura que l'on pense toujours, & que l'ame arrive dans le corps pourvue de toutes les notions métaphisiques, connoissant Dieu, l'espace, l'infini, aiant toutes les idées abstraites, remplie enfin de belles connoissances, qu'elle oublie malheureusement en sortant du ventre de sa mere.

Mr

toire

mes, idées

toit

tout

pour

ame

dev

hun

Ana

Phili

ler ofe a

100

exa

nou

fur Mr Loke 125 M. Mallebranche de l'Oratoire dans ses illusions sublimes, non-seulement admit les

idées innées; mais il ne doutoit pas que nous ne vissions tout en Dieu, & que Dieu pour ainsi dire ne sut notre

ame.

Tant de raisonneurs aïant fait le roman de l'ame, un fage est venu qui en fait modestement l'histoire; Loke a dévelopé à l'homme la raison humaine, comme un excellent Anatomiste explique les resforts du corps humain. Il s'aide par tout du flambeau de la Phisique, il ose quelquesois parler affirmativement, mais il ose aussi douter; au lieu de définir tout d'un coup ce que nous ne connoissons pas, il examine par dégrés ce que nous voulons connoître. Il F3 prend

111

ettre

ler comme

que person.

né pour de

de l'anti

7 Substituer

ûné par cet

qui avengle

mes, s'ima-

tré que l'a chose que la

a matiere,

nême chole

affura que

, & quel'a

corps pour

notions me

oissant Dieu,

aiant toute

s, remple

nnoissances

eureusemen

entre de l

prend un enfant au moment de fa naissance, il suit pas à pas les progrès de son entendement, il voit ce qu'il a de commun avec les bêtes, & ce qu'il a au-dessus d'elles, il consulte sur tout son propre témoignage, la conscience de sa pensée.

Thonn

aulli

person

croire

& je I

posé !

quelqi

conce

vante

le chi

naissa

conn

pé d

foin

pu r'

Lo

idées

reno

qu'or

quet

1108

fon

" Je laisse, dit-il, à discuter " à ceux qui en sçavent plus , que moi si notre ame existe

, avant ou après l'organisation de notre corps; mais

, j'avoue qu'il m'est tombé en partage une de ces ames gros-

, lieres qui ne pensent pas tou-

, jours, & j'ai même le mal-, heur de ne pas concevoir

, qu'il soit plus nécessaire à l'ame de penser toujours qu'au

, corps d'être toujours en mou-

Pour moi je me vante de l'hon-

Sur Mr Loke. 127 l'honneur d'être en ce point aussi stupide que Loke, personne ne me fera jamais croire que je pense toujours; & je ne me sens pas plus disposé que lui à imaginer que quelques femaines après ma conception j'étois une fort sçavante ame, scachant alors mille choses que j'ai oubliées en naissant, & aïant fort inutilement possedé dans l'utérus des connoissances qui m'ont échapé dès que j'ai pu en avoir besoin, & que je n'ai jamais bien pu r'aprendre depuis.

noment

t pas à

enten.

l'il a de

5, & ce

, il con-

opre te

nce defa

discuter

vent plus

me existe

organila-

ps; mais

tombé en

mes grol

it pas tou-

ne le mal

concevoir

faire alla

urs qu'au

s en mon-

vante de l'hon-

Loke après avoir ruiné les idées innées, après avoir bien renoncé à la vanité de croire qu'on pense toujours, établit que toutes nos idées nous viennent par les sens, éxamine nos idées simples & celles qui font composées, suit l'esprit

F4 (

de l'homme dans toutes ses opérations, fait voir combien les langues que les hommes parlent sont imparfaites, & quel abus nous faisons des termes à tous momens.

Il vient enfin à considérer l'étendue ou plûtôt le néant des connoissances humaines. C'est dans ce chapitre qu'il ose avancer modestement ces paroles. Nous ne serons jamais peut-être capables de connoître si un être purement matériel pense ou non.

Ce discours sage parut à plus d'un Théologien une déclaration scandaleuse, que l'ame est matérielle & mortelle.

Quelques Anglais, dévots à leur manière, sonnérent l'allarme. Les superstitieux sont dans la societé ce que les poltrons sont dans une armée,

10

ils ont,

reurs p

Loke vo

ligion:

tant po

cette a

tion pl

très-inc

de la r

qu'exar

a de la

matier

peut

àlan

logien

trage

leur a

aux ma

que D

Roi,

d'eux

fait 1

fur Mr Loke 129 ils ont, & donnent des terreurs paniques. On cria que Loke vouloit renverser la Religion: il ne s'agissoit pourtant point de Religion dans cette affaire; c'étoit une question purement philosophique, très-indépendante de la foi & de la révélation ; il ne falloit qu'examiner fans aigreur s'il y a de la contradiction à dire la matiere peut penser, & si Dieu peut communiquer la penfée à la matiere. Mais les Théologiens commencent trop fouvent par dire que Dieu est outragé quand on n'est pas de leur avis. C'est trop ressembler aux mauvais Poëtes qui crioient que Despreaux parloit mal du Roi, parce qu'il se moquoit

Le Docteur Stillngsleet s'est fait une réputation de Th.o-F 5 logien

es ses ombien

ommes es, & des ter-

nsidérer e néant amaines tre qu'il

nent ces ns jamais connoître

matériel

rut à plus déclara l'ame est

dévots à rent l'aleux font

d'eux.

e les polarmée,

Treizième Lettre 130 logien modéré pour n'avoir pas dit positivement des injures à Loke. Il entra en lice contre lui, mais il fut battu; car il raisonnoit en Docteur, & Loke en Philofophe instruit de la force & de la foiblesse de l'esprit humain, & qui se battoit avec des armes dont il connoissoit la trempe.

Si j'osois parler après Mr Loke sur un sujet si délicat, je dirois, les hommes disputent depuis long-tems fur la nature & sur l'immortalité de l'ame. A l'égard de son immortalité, il est impossible de la démontrer, puisqu'on dispute encore sur sa nature, & qu'assurément il faut connoître à fonds un être créé, pour décider s'il est immortel ou non. La raison humaine est si peu capable de dé-

demont mortali ligion la reve de tou

qu'on la foi faut p

se est de me porte quell

pour c'est

comp

le re

fe :

fur Mr Loke. 131 démontrer par elle-même l'immortalité de l'ame, que la Religion a été obligée de nous la révéler. Le bien commun

ligion a été obligée de nous la révéler. Le bien commun de tous les hommes demande qu'on croie l'ame immortelle, la foi nous l'ordonne, il n'en faut pas d'avantage, & la chofe est décidée; il n'en est pas de même de sa nature, il importe peu à la Religion de quelle substance soit l'ame, pourvû qu'elle soit vertueuse;

pourvû qu'elle foit vertueuse; c'est une horloge qu'on nous a donnée à gouverner; mais l'ou-

vrier ne nous a pas dit de quoi le ressort de cet horloge est

composé.

n'avoir

des in

ra en li-

fut bat-

en Doc.

Philofo-

rce & de

humain.

c des ar-

oiffoit la

après Mi

délicat, it

disputent

la nature

de l'ame

nortalité,

a demon-

ite encore

furement

fonds un

der s'il el

La raison

Je suis corps, & je pense; je n'en sçai pas d'avantage. Irai-je attribuer à une cause inconnue, ce que je puis si ai-fément attribuer à la sense cause se seconde que je connois?

F6 Ici

132 Treizième Lettre

Ici tous les Philosophes de l'Ecole m'arrêtent en argumentant, & disent, il n'y a dans le corps que de l'étendue & de la folidité, & il ne peut avoir que du mouvement & de la sigure. Or du mouvement & de la figure, de l'étendue & de la solidité ne peuvent faire une pensée, donc l'ame ne peut pas être matiere. Tout ce grand raisonnement tant de fois répeté se réduit uniquement à ceci. Je ne connois point du tout la matiere, j'en devine imparfaitement quelques proprietés; or je ne sçai point du tout si ces propriétés peuvent être jointes à la pensée, donc parce que je ne sçai rien du tout, j'assure positiviment que la matiere ne scauroit penser. Voilà nettement la maniere de raisonner de

de l'Ecc vec limp confesses êtes aus votre im ne ne pe ment un & comp ment un

le fort, conceve prit, co rer quel Le fu tour &

pour le ceux que peut pe du corp

fent co effet o

furde

de l'Ecole. Loke diroit avec simplicité à ces Messieurs, confessez du moins que vous êtes aussi ignorans que moi, votre imagination ni la mienne ne peuvent concevoir comment un corps a des idées, & comprenez-vous mieux comment une substance telle qu'elle soit, a des idées. Vous ne concevez ni la matiere ni l'esprit, comment osez-vous assurer quelque chose.

s de l'E.

rgumen.

y a dans

ne & de

eut avoir

de lafi.

ement & endue &

vent fai-

l'ame ne

e. Tout

ent tant

duit uni-

ne con-

matiere,

faitement

or je ne

ces pro-

jointes à

e que je

, j'affore

là nette

aisonner

Le supersticieux vient à son tour & dit, qu'il saut bruler pour le bien de leurs ames, ceux qui soupçonnent qu'on peut penser avec la seule aide du corps. Mais que diroient-ils si c'étoient eux-mêmes qui sus-fent coupables d'irréligion? En effet quel est l'homme qui osera assurer sans une impieté abfurde, qu'il est impossible au

Créa-

134 Treiziéme Lettre

Créateur de donner à la matiere la pensée & le sentiment! Voïez, je vous prie, à quel embaras vous êtes réduit, vous qui bornez ainsi la puissance du Créateur! Les bêtes ont les mêmes organes que nous, les mêmes sentimens, les mêmes perceptions; elles ont de la mémoire, elles combinent quelques idées. Si Dieu n'a pas pû animer la matiere & lui donner le sentiment, il faut de deux choses l'une, ou que les bêtes soient de pures machines, ou qu'elles aient une ame spirituelle.

Il me paroit presque démontré que les bêtes ne peuvent être de simples machines: voici ma preuve, Dieu leur a fait précisément les mêmes organes du sentiment que les nôtres, donc s'ils ne sentent point,

Dieu

Dien le. O. me ne il n'a ganes

n'y e donc pures

peuve rituel ne re non

organ tiere d'ape lez in

de co nes pl fentir fer,

hum

fur Mr Loke. 135
Dieu a fait un ouvrage inutile. Or Dieu de votre aveu même ne fait rien envain, donc
il n'a point fabriqué tant d'organes de fentiment pour qu'il
n'y eût point de fentiment,
donc les bêtes ne font point de
pures machines.

er à la ma

fentiment

à quelem

duit, vous

a puissance

etes ont la

les mêmes

ont de la

inent quel n'a pas pi

& lui don-

il faut de

ou que la

res machi-

nt une ame

ue démon-

euventêtre

: voicima

fait pre-

s organe

es nôtres,

nt point,

Les bêtes, selon vous, ne peuvent pas avoir une ame spirituelle, donc malgré vous il ne reste autre chose à dire, sinon que Dieu a donné aux organes des bêtes, qui sont matiere, la faculté de sentir & d'apercevoir laquelle vous apellez instinct dans elles.

Eh qui peut empêcher Dieu de communiquer à nos organes plus déliés cette faculté de fentir, d'apercevoir & de penfer, que nous apellons raison humaine? De quelque côté que vous vous tourniez, vous

êtes

136 Treizième Lettre êtes obligez d'avouer votre ignorance & la puissance immense du Créateur : ne vous révoltez donc plus contre la fage & modeste Philosophie de Loke; loin d'être contraire à la Religion, elle lui serviroit de preuve si la Religion en avoit besoin; car quelle Philosophie plus religieuse que celle, qui n'affirmant que ce qu'elle conçoit clairement en seachant avouer sa foiblesse, vous dit qu'il faut recourir à Dieu des qu'on éxamine les premiers principes.

D'ailleurs il ne faut jamais craindre qu'aucun fentiment philosophique puisse nuire à la Religion d'un Païs. Nos Mistères ont beau être contraires à nos démonstrations, ils n'en sont pas moins révérés

par

par les qui sça la raiso différe Philoso de Re

de Ke qu'ils peupl toulia

Div

vingt posée de le ront Loke tiém

mes qui li lisent qui é nom

bien

este là r le n par les Philosophes chrétiens qui sçavent que les objets de la raison & de la foi sont de différente nature; jamais les Philosophes ne seront une Secte de Religion. Pourquoi ? C'est qu'ils n'écrivent point pour le peuple, & qu'ils sont sans entousiasme.

· votre

nce im-

ne vous

ontre la

losophie

re con.

elle Ini

la Reli.

in ; car

olus reli.

affirmant

it claire.

vouer fa

u'il faut

s qu'on

s princi-

it jamais

entiment

nune

ais. Nos

tre con-

rations,

révéres

par

Divisez le genre humain en vingt parts. Il y en a 19. composées de ceux qui travaillent de leurs mains, & qui ne sçauront jamais s'il y a eu un Loke au monde; dans la vingtiéme partie qui reste, combien trouve-t-on peu d'hommes qui lisent! & parmi ceux qui lisent, il y en a vingt qui lisent des Romans contre un qui étudie la Philosophie; le nombre de ceux qui pensent est excessivement petit, & ceuxlà ne s'avisent pas de troubler Ce le monde.

138 Treiziéme Lettre

Ce n'est ni Montagne, ni Loke, ni Bayle, ni Spinofa, ni Hobbes, ni Milord Shafterbury, ni Mr Colins, ni Mr Toland, &c. qui ont porté le flambeau de la discorde dans leur Patrie; ce sont pour la plûpart des Théologiens, qui aïant eu d'abord l'ambition d'être chefs de Secte, ont eu bien-tôt celle d'être chess de parti. Que dis-je, tous les livres des Philosophes modernes mis ensemble ne feront jamais dans le monde autant de bruit feulement qu'en a fait autrefois la dispute des Cordeliers, fur la forme de leur manche & de leur capuchon.

QUA-

phie

ila

trous

Puni

lons

dres

la Lu mer, mer

que

QUATORZIE'ME

Lettre
Ontagne, n
ni Spinofa

Ailord Shabilins, nill

ont portel

ont pour logiens, or

l l'ambium

re cheft d

tous les les moderne

feront jama

tant de bri

a fait auto

Cordelien

ur manchel

QUA

## LETTRE SUR DESCARTES ET NEW TON.

N Français qui arrive à Londres trouve les choses bien changées en Philosophie comme dans tout le reste, il a laissé le monde plein, il le trouve vuide; à Paris on voic l'univers composé de tourbillons de matiere subtile; à Londres on ne voit rien de cela; chez nous c'est la pression de la Lune qui cause le flux de la mer, chez les Anglais c'est la mer qui gravite vers la lune; de façon que quand vous croïez que la lune devroit nous donner

ner marée haute, ces Messieurs croient qu'on doit avoir marée basse, ce qui malheureusement ne peut se vérisser, car il auroit falu pour s'en éclaircir éxaminer la lune & les marées au premier instant de la création.

Vous remarquerez encore que le foleil, qui en France n'entre pour rien dans cette affaire, y contribue ici environ pour son quart: chez vos Cartésiens tout se fait par une impullion qu'on ne comprend guéres, chez Mr Newton c'est par une attraction dont on ne connoit pas mieux la cause; à Paris vous vous figurez la terre faite comme un melon, à Londres elle est aplatie des deux côtés. La lumiere pour un Cartésien éxiste dans l'air, pour un Newtonien elle vient du

fur De du solei mie. Vo fes opér des Alk subtile jusques

glaife.
L'effe a totalet vous action de matiers l'ame e pensée

Defe Defe Pétend Newton Voille rietés.

Non no

fur Descartes & Newton. 141 du soleil en six minutes & demie. Votre Chimie fait toutes ses opérations avec des Acides, des Alkalis & de la matiere subtile: l'Attraction domine jusques dans la Chimie Anglaise.

leffieur

oir ma

eureuse

her, on

n éclair.

t les ma

int de la

encore

France

Ins cette

ici envi

chez vo

par une

omprend

vton c'el

nt on ni

cause;

ez la ter-

nelon, a

atic de

ere pour

ns l'air, lle vient L'effence même des choses a totalement changé: vous ne vous accordez ni sur la définition de l'ame ni sur celle de la matiere. Descartes assure que l'ame est la même chose que la pensée, & Loke lui prouve assez bien le contraire.

Descartes assure encore que l'étendue seule fait la matière, Newton y ajoute la solidité.

Voilà de furieuses contrarietés.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Ce fameux Newton, ce deftructructeur du sistème Lettre tructeur du sistème Cartésien, mourut au mois de Mars de l'an passé 1727. il a vécu honoré de ses compatriotes & a été enterré comme un Roi qui auroit fait du bien à ses Suites

Sujets.

On a lû ici avec avidité, & l'on a traduit en Anglais l'Eloge que Mr de Fontenelle a prononcé de Mr Newton dans l'Académie des Sciences. On attendoit en Angleterre le jugement de Monsieur de Fontenelle comme une déclaration solemnelle de la supériorité de la Philosophie anglaise; mais quand on a vû qu'il comparoit Descartes à Newton, toute la Societé roïale de Londres s'est foulevée. Loin d'acquiescer au jugement, on a critiqué ce difcours, plusieurs même (& ceuxlà ne sont pas les plus Philo-10for information for the corte parce

çais.
Il f
grand
différ

leur tune phie,

De image te, gulie me o

fe ca vrage voit a parai

> lante que il c

> Sue

fur Descartes & Newton. 143
c Cartella fophes ) ont été choqués de cette comparaison seulement, a véculo parce que Descartes étoit Français.

Il faut avouer que ces deux grands hommes ont été bien différens lun de l'autre dans leur conduite, dans leur fortune, & dans leur Philoso-

phie.

bien à fe

avidité. h

Anglais II

ontenelle

Newton dan

ciences. Or

eterre le i

eur de Fon

déclaration

périorité de

rlaife; man

I comparen

on, toute la

ondresse

cquiescera

tiqué ce dil

ne (& cells

Descartes étoit né avec une imagination brillante & forte, qui en fit un homme singulier dans la vie privée comme dans sa maniere de raisonner; cette imagination ne put se cacher même dans ses ouvrages philosophiques, où l'on voit à tout moment des comparaisons ingénieuses & brillantes; la nature en avoit presque sait un Poëte, & en effet il composa pour la Reine de Suede un divertissement en

vers,

144 Quatorzième Lettre vers, que pour l'honneur de sa mémoire on n'a pas sait im-

ou'il

étoit

miler

cole ;

plus

versit

fe ret

cond

les pi

phie

aussi

dus

tend

voïa

haif

fonn

d'Ut

d'At

ce de

de n

çon

noît

primer.

Il essaia quelques tems du métier de la guerre, & depuis étant devenu tout à fait Philosophe, il ne crut pas indigne de lui de faire l'amour. Il eût de sa maitresse une fille nommée Francine qui mourut jeune, & dont il regretta beaucoup la perte; ainsi il éprouva tout ce qui apartient à l'humanité.

Il crut long-tems qu'il étoit nécessaire de fuir les hommes, & sur tout sa Patrie pour philosopher en liberté. Il avoit raison, les hommes de son tems n'en sçavoient pas assez pour l'éclaircir, & n'étoient guéres capables que de lui nuire.

Il quitta la France, parce qu'il

Lettre honneur de pas fait in

es tems de e, & depin à fait Phirut pas indire l'amou esse une su

qui mouni gretta ben nsi il éprop rtient à l'ho

ns qu'il étoi les homms rie pour pli

rté. Il avoi mes de foi ent pas alla & n'étoien

ance, para

ne delui m

fur Descartes & Newton. 145 qu'il cherchoit la vérité qui y étoit persécutée alors par la misérable Philosophie de l'Ecole; mais il ne trouva pas plus de raison dans les Universités de la Hollande, où il se retira: car dans le tems qu'on condamnoit en France les seules propositions de sa Philosophie qui fussent vraies, il sut aussi persécuté par les prétendus Philosophes qui ne l'entendoient pas mieux, & qui voïant de plus près sa gloire, haïssoient davantage sa personne. Il sut obligé de sortir d'Utrecht, il essuia l'accusation d'Atheisme, derniere ressource des calomniateurs, & lui qui avoit emploié toute la sagacité de son esprit à chercher de nouvelles preuves de l'exifstance d'un Dieu, sut soupconné de n'en point reconnoître.

146 Quatorzième Lettre

Tant de persécutions supofoient un très-grand mérite & une réputation éclatante: aussi avoit-il l'un & l'autre. La raison perça même un peu dans le monde à travers les ténébres de l'Ecole & les préjugés de la superstition populaire; son nom sit ensin tant de bruit, qu'on voulut l'attirer en France par des récompenses; on lui proposa une pension de mil écus ; il vint sur cette espérance, païa les frais de la patente qui se vendoit alors, n'eût point la pension & s'en retourna philosopher dans fa folitude de Northolland, dans le tems que le grand Gallilée à l'âge de quatre-vingt ans gémissoit dans les prisons de l'Inquisition, pour avoir démontré le mouvement de la terre.

Enfin

au n

mail

te,

ans

reu

trie

5

nor

un

tem

lasti

fon

mor

U

lagi

itions supod mérite & tante : auff tre. La rai. n peu dans s les tené c les prem on popula nfin tant de t l'attirer en compenier e pension de fur cette elfrais de la endoit alon, nsion & sea her dans h olland, dans and Gallilet re-vingt and s prisons de ir avoir de

ement de la

fur Descartes Newton. 147
Ensin il mourut à Stokolm
d'une mort prématurée, &
causée par un mauvais régime
au milieu de quelques Sçavans
ses ennemis, & entre les
mains d'un Médecin qui le haïfsoit.

La carriere du Chevalier Newton a été toute différente, il a vécu quatre-vingt cinq ans, toujours tranquille, heureux & honoré dans sa Patrie.

Son grand bonheur a été non-seulement d'être né dans un païs libre, mais dans un tems où les impertinences scolastiques étant bannies, la raison seule étoit cultivée, & le monde ne pouvoit être que son écolier & non son ennemi.

Une oposition singuliere dans laquelle il se trouve avec Descar-

G2 tes

148 Quatorziéme Lettre tes, c'est que dans le cours d'une si longue vie, il n'a eu ni passion ni soiblesse, il n'a jamais aproché d'aucune semme: c'est ce qui m'a été consirmé par le Médecin & le Chirurgien, entre les bras de qui il est mort. On peut admirer en cela Newton; mais il ne saut pas blâmer Descartes.

s'en

Vuic

est p

blig

PHE

igno faits

faite

Mo

ofé

toit

Ceu

sere

rice

gran

a tro

la I

L'opinion publique en Angleterre sur ces deux Philosophes, est que le premier étoit un rêveur, & que l'autre étoit

Très-peu de personnes à Londres lisent Descartes, dont effectivement les ouvrages sont devenus inutiles, très-peu lisent aussi Newton, parce qu'il faut être sort sçavant pour le comprendre; cependant tout le monde parle d'eux; on n'accorde rien au Français, & on donne

Lettre
cours d'un
'a eu ni pu
il n'a jame
femme: c'el
onfirmé pu
Chirurgia,
e qui il el
airer en cal
ne faut ou

ique en An eux Philob remier don l'autre éton

perfonnes i cartes, doa uvrages for très-peu l parce qui ant pour l endant ton ix; onn'n cais, & on donne tout à l'Anglais. Quelques gens croient que si on ne s'en tient plus à l'horreur du Vuide, si on sçait que l'air est pesant, si on se fert de lunettes d'aproche, on en a l'obligation à Newton. Il est ici l'Hercule de la fable à qui les ignorans attribuoient tous les faits des autres Héros.

Dans une critique qu'on a faite à Londres du discours de Monsieur de Fontenelle, on a osé avancer que Descartes n'étoit pas un grand Géomettre. Ceux qui parlent ainsi peuvent se reprocher de battre leur nourice; Descartes a fait un aussi grand chemin du point où il a trouvé la Géométrie jusqu'au point où il l'a poussée, que Newton en a fait après lui : il est le premier qui ait trouvé la manière de donner les E-

G 3 qua-

quations algébriques des Courbes. Sa Géométrie, grace à lui, devenue aujourd'hui commune, étoit de fon tems si profonde, qu'aucun Professeur n'ofa entreprendre de l'expliquer, & qu'il n'y avoit en Hollande que Schooten& en France que Fermat qui l'entendissent.

Il porta cet esprit de géométrie & d'invention dans la Dioptrique, qui devint entre fes mains un art tout nouveau, & s'il s'y trompa en quelque chose, c'est qu'un homme qui découvre de nouvelles terres, ne peut tout d'un coup en connoître toutes les propriétés: ceux qui viennent après lui & qui rendent ces terres fertiles, lui ont au moins l'obligation de la découverte. Je ne nierai pas que tous les autres ouvrages de Monsieur Descartes fourmillent d'erreurs.

152 Quatorziéme Lettre

valit

dept

riere

D

ave

de

puis

peti

dar

qui

tol

abi

Ils

que

Il poussa ses erreurs métaphisiques jusqu'à prétendre que deux & deux ne font quatre que parce que Dien l'a voulu ainfi. Mais ce n'est point trop dire qu'il étoit estimable même dans ses égaremens : il se trompa, mais ce fut au moins avec méthode & avec un elprit conséquent ; il détruisit les chiméres absurdes dont on infatuoit la jeunesse depuis deux mille ans ; il aprit aux hommes de son tems à raisonner, & à se servir contre luimême de ses armes; s'il n'a pas paié en bonne monnoie, c'est beaucoup d'avoir décrié la fausse.

Je ne crois pas qu'on ose à la vérité comparer en rien sa Philosophie avec celle de Newton; la premiere est un essai, la seconde est un chefd'œus-

fur Descartes & Newton. 153 d'œuvre; mais celui qui nous a mis sur la voie de la vérité, vaut peut-être celui qui a été depuis au bout de cette carrière.

Descartes donna la vue aux aveugles, ils virent les fautes. de l'Antiquité & les siennes. La route qu'il ouvrit est depuis lui devenue immense. Le petit livre de Robaut a fait pendant quelques tems une phisique complette; aujourd'hui tous les recueils des Académies de l'Europe ne font pas même un commencement de sistème : en aprofondissant cet abîme, il s'est trouvé infini. Il s'agit maintenant de voir ce que Mr Newton a creusé dans ce précipice.

G ; QUIN-

ettre
urs méta
undre que
ont qua

in l'a voul'est point estimable

iens: ilk
au moin
ec un el-

détruist s dont on e depuis

aprit aux

contre lui ; s'il n'a monnoie,

oir décrit

en rien celle de re est un

un chef

## QUINZIE ME. LETTRE SUR LE SISTESME

fait

tes,

vers

pliq

lui,

nes

d'ai

lim

mo

fau

ent

bie

ten

célé

late

net

ro

to

DE L'ATTRACTION.

L's découvertes du Chevalier Newton qui lui ont fait une réputation li univerfelle, regardent le sistème du monde, la lumiere, l'infini en géométrie, & enfin la cronologie à laquelle il s'est amusé pour se délasser.

Je vais vous dire, (si je puis sans verbiage) le peu que j'ai pu attraper de toutes ces su-

blimes idées.

A l'égard du Sistême de notre monde, on disputoit depuis fur le Sistème de l'Attract. 155 puis long-tems sur la cause qui fait tourner & qui retient dans leurs orbites toutes les Planettes, & sur celle qui fait descendre ici bas tous les corps vers la surface de la terre.

ESME

TION.

du Che

li univer istème di

l'infini e

la crono

eft amul

( si je puis

u que ja

es ces li

me de no

utoit de

Le Sistème de Descartes expliqué & fort changé depuis lui, sembloit rendre une raison plausible de ces phénoménes, & cette raison paroissoit d'autant plus vraie qu'elle est simple & intelligible à tout le monde. Mais en philosophie il faut se d'fier de ce qu'on croit entendre trop aisement, aussi bien que des choses qu'on n'entend pas.

La pesanteur, la chute accélérée des corps tombant sur la terre, la révolution des Planettes dans leurs orbites, leurs rotations autour de leur axe, tout cela n'est que du mouve

G6 ment:

156 Quinzième Lettre ment:or le mouvement ne peutêtre conçu que par impulsion, donc tous ces corps font pouffés. Mais par quoi le sont-ils? tout l'espace est plein, donc il est rempli d'une matiere trèssubtile, puisque nous ne l'apercevons pas, donc cette matiere va d'Occident en Orient, puisque c'est d'Occident en Orient que toutes les Planettes sont entraînées. Ainsi de suposition en suposition & de vraisemblance en vraisemblance, on a imaginé un vaste tourbillon de matiere subtile, dans lequel les Planettes font entraînées autour du foleil; on crée encore un autre tourbillon particulier qui nâge dans le grand, & qui tourne journellement autour de la planette. Quand tout cela est fait, on prétend que la pesanteur défür le dépendent re fub de not aller de la terr

fois p
le do
ment
& rep
tous l
Voilà
dans

Ma force de cer loit s' fupofé core puisse

Mr tir far billon

fanteu

Lettre ent ne peut. impulsion, s font poul le font-ils ein, donci natiere me ious ne la nc cettema en Orient ccident en les Plane. es. Ainfi de osition & de vraisemblané un valle iere fubtile, anertes font du foleil; on atre tourbil. i nage dans ourne jour de la plane: ela est fait, pefanteur

dépend de ce mouvement journalier: car, dit-on, la matiere subtile qui tourne autour de notre petit tourbillon, doit aller dix-sept sois plus vîte que la terre: or si elle va dix-sept sois plus vîte que la terre, elle doit avoir incomparablement plus de sorce centrisuge & repousser par conséquent tous les corps vers la terre. Voilà la cause de la pesanteur dans le Sistème Cartésien.

Mais avant que de calculer la force centrisuge & la vîtesse de cette matiere subtile, il falloit s'assurer qu'elle existat, & suposé qu'elle existe, il est encore démontré saux qu'elle puisse être la cause de la pesanteur.

Mr Newton femble anéantir fans ressource tous ces tourbillons grands & petits, & celui celui qui emporte les planettes autour du foleil, & celui qui fait tourner chaque planette sur elle-même.

Premiement, à l'égard du prétendu petit tourbillon de la terre, il est prouvé qu'il doit perdre petit à petit son mouvement, il est prouvé que si la terre nage dans un fluide, ce fluide doit être de la même densité que la terre, & si ce fluide est de la même densité, tous les co ps que nous remuons doivent éprouver une résistance extrême, c'est-à-dire, qu'il faudroit un levier de la longueur de la terre pour soulever le poids d'une livre.

2°. A l'égard des grands tourbillons, ils font encore plus chimériques: il est imposfible de les accorder avec les régles de Kepler dont la vérifur le té est Newto lution Jupites n'est p fluide

révolu celle Ilp nettes dans séque! gnées leurs proch la ter aller plus p puisqu te, ét avoir ceper

que 1

elt p

Lettre
les plane.
eil, & ceh
chaque plame.
egard dupts
llon de la ten
mouvemen;
e fi la ten
de, ce fluided
i ce fluided
it e, tous la

remuons da une réfilana à dire, qui ler de la lou re pour font e livre.

font encone: il est importante avec la dont la ven

fur le Sistème de l'attract. 159 té est démontrée. Monsieur Newton fait voir que la révolution du fluide dans lequel Jupiter est suposé entraîné, n'est pas avec la révolution du fluide de la terre, comme la révolution de Jupiter est avec celle de la terre.

Il prouve que toutes les planettes faisant leurs révolutions dans des éllipses, & par conséquent étant bien plus éloignées les unes des autres dans leurs périhelies & bien plus proches dans leurs aphelies, la terre, par exemple, devroit aller plus vîte quand elle est plus pres de Vénus & de Mars, puisque le fluide qui l'emporte, étant alors plus pressé, doit avoir plus de mouvement, & cependant c'est alors meme que le mouvement de la terre est plus ralenti.

I

160 Quinzieme Lettre

Il prouve qu'il n'y a point de matiere céleste qui aille d'Occident en Orient, puisque les Cométes traversent ces espaces tantôt de l'Orient à l'Occident, tantôt du Septentrion au Midi.

Enfin pour mieux trancher encore, s'il est possible, toute dissiculté, il prouve, ou du moins rend fort probable & même par des expériences, que le Plein est impossible, & il nous raméne le Vuide, qu'A-ristote & Descartes avoient banni du monde.

Aïant par toutes ces raisons & par beaucoup d'autres encore, renversé les tourbillons du Cartésianisme, il désespéroit de pouvoir connoître jamais s'il y a un principe secret dans la nature, qui cause à la sois le mouvement de tous les

notre h
fent ce
roit cer
grellion
lee; &
par eu
quarres
qui fai
grayes

corps (

fanteur

retiré (

près de

ou'il fe

jardin;

tomber

allerà

de fur

tous les

ché fi 1

vain .

gaire 1

de mist

me, de

Ettren'y a poin ste qui all ient, puisqu ersent ces el Drient'à l'O Septention eux tranche

offible, tom uve, ou d probable b expérience mpossible, b Vuide, qu'h s avoientho

es ces railo d'autres & es tourbillon , it defent connoître 1 principe le re, qui can

fur le Sistème de l'attract. 161 corps célestes & qui fait la pesanteur sur la terre. S'étant retiré en 1666. à la campagne près de Cambridge; un jour qu'il se promenoit dans son jardin, & qu'il voïoit des fruits tomber d'un arbre, il se laissa aller à une méditation profonde sur cette pesanteur, dont tous les Philosophes ont cherché si long-tems la cause envain, & dans laquelle le vulgaire ne soupçonne pas même de mistere. Il se dit à lui-même, de quelque hauteur dans notre hémisphére que tombasfent ces corps, leur chute seroit certainement dans la progression découverte par Galilée; & les espaces parcourus par eux seroient comme les quarrés des tems. Ce pouvoirqui fait descendre les corps. graves, est le même sans au-

cune:

162 Quinzieme Lettre cune diminution sensible à quelque profondeur qu'on soit dans la terre, & sur la plus haute montagne. Pourquoi ce pouvoir ne s'étendroit-il pas jusqu'à la lune ? & s'il est vrai qu'il pénétre jusques-là, n'y at-il pas grande aparence que ce pouvoir la retient dans son orbite & détermine son mouvement? mais si la lune obéit à ce principe, quelqu'il soit, n'estil pas encore tres-raifonnable de croire que les autres planettes y sont également soumifes?

Si ce pouvoir éxiste, il doit (ce qui est prouvé d'ailleurs) augmenter en raison renversée des quarrés des distances. Il n'y a donc plus qu'à examiner le chemin que feroit un corps grave en tombant sur la terre d'une hauteur médiocre, & le chefur le chemin me tem roit de Pour et git plus de la te lune à Voil raisonn en Ang ses me

toient terre p qu'il e de foi calcul

on s'e

Newton abando médio

que de drer c

Lettre
fentible à que
u'on foit da
la plus han
rquoi ce pa
voit-il pas d
& s'il eft u
ques-la, n'n
aparence a
tient dan la
la lune obin
qu'il foit ab

c éxilte, ildu
uvé d'aillem
uifon renren
d'aillem
d'ilfances
qu'à examin
eroit un on
nt fur la to
aédiocre, la

res-raifonna

les autres of

galement h

fur le Sistème de l'attrast. 163 chemin que feroit dans le même tems un corps qui tomberoit de l'orbite de la lune. Pour en être instruit, il ne s'agit plus que d'avoir la mesure de la terre, & la distance de la lune à la terre.

Voilà comment Mr Newton raifonna. Mais on n'avoit alors en Angleterre que de très-fauffes mesures de notre globe; on s'en raportoit à l'estime incertaine des Pilotes qui comptoient soixante mille d'Angleterre pour un dégré ; au lieu qu'il en faloit compter près de soixante & dix. Ce faux calcul ne s'accordant pas avec les conclusions que Monsieur Newton vouloit tirer, il les abandonna. Un Philosophe médiocre & qui n'auroit eu que de la vanité, eût fait quadrer comme il eût pû la mesu164 Quinzieme Lettre re de la terre avec son Sistème. Monsieur Newton aima mieux abandonner alors fon projet. Mais depuis que Monfieur Picart eût mesuré la terre éxactement, en traçant cette Méridiéne qui fait tant d'honneur à la France, Mr Newton reprit ses premieres idées, & il trouva son compte avec le calcul de Mr Picart; c'est une chose qui me paroit toujours admirable, qu'on ait découvert de si sublimes vérités avec l'aide d'un Quart de cercle, & d'un peu d'aritmétique.

La circonférence de la terre est de cent vingt-trois millions deux cens quarante-neus mille six cent pieds de Paris. De cela seul peut suivre tout le

Sistème de l'Attraction.

On connoit la circonférence de la terre, on connoit celle

le de l' diamet volutio: orbite. iours ; trois m montre mouve cent qu neuf co Paris p teorem tré que feroit hauteu roit to de Par

> Main laquelle vitene verse ces, el

polivo

Lettre vec fon Sile Newton ain ner alors for puis que Mo nefuré la ten traçant co it tant d'hi Mr Newtr eres idées. mpte avec cart; c'elim aroit todou on ait déon es véritésan rt de cercle. nétique. ence de la te ingt-trois quarante-na ieds de Pari raction. a circonferm n connoit of

fur le Sistème de l'attract. 165 le de l'orbite de la lune, & le diamétre de cet orbite. La révolution de la lune dans cet orbite, se fait en vingt-sept jours, fept heures, quarantetrois minutes, donc il est démontré que la lune dans son mouvement moien parcourt cent quatre-vingt sept mille neuf cent soixante pieds de Paris par minute, & par un téorème connu, il est démontré que la force centrale qui seroit tomber un corps de la hauteur de la lune, ne le feroit tomber que de quinze pieds de Paris dans la premiere minute.

Maintenant si la régle par laquelle les corps pésent, gravitent, s'atirent en raison inverse des quarrés des distances, est vraie; si c'est le même pouvoir qui agit suivant cette

régle

régle dans toute la nature, il est évident que la terre étant éloignée de la lune de soixante demi diamétres, un corps grave doit tomber sur la terre de quinze pieds dans la premiere seconde, & de cinquante quatre mille pieds dans la premiere minute.

Or est-il qu'un corps grave tombe en esset de quinze pieds dans la premiere seconde, & parcourt dans la premiere minute cinquante-quatre mille pieds, lequel nombre est le quarré de soixante multiplié par quinze, donc les corps pésent en raison inverse des quarrés des distances, donc le même pouvoir fait la pésanteur sur la terre, & retient la lune dans son orbite.

Etant donc démontré que la lune pése sur la terre, qui est

elt le ment pa tré que fent fu centre annuel. Les être for rale, & planette gles tro tes ces font e planett titude, gravitat les plan même d fin la re étant pr il deme

re pese

ne, &

Fune &

e Lettre
e la nature,
la terre étam
ine de foixanes, un com
er fur la tem
dans la proda de cinqua-

pieds dans l

corps grange quinze ped e quinze ped e feconde, a premiere manda e quatre manda e de montre el e multiple compara inverse de unces , don fait la pela

bite. émontré qua terre, q

& retient

fur le Sisseme de l'attract. 167 est le centre de son mouvement particulier, il est démontré que la terre & la lune pésent sur le soleil, qui est le centre de leur mouvement annuel.

Les autres planettes doivent être foumises à cette loi générale, & si cette loi éxiste, ces planettes doivent suivre les régles trouvées par Kepler. Toutes ces régles, tous ces raports sont en effet gardés par les planettes avec la derniere éxactitude, donc le pouvoir de la gravitation fait pefer toutes les planettes vers le soleil, de même que notre globe; enfin la réaction de tout corps étant proportionnel à l'action, il demeure certain que la terre pése à son tour sur la lune, & que le soleil pése sur l'une & fur l'autre, que cha-

cun

cun des Satellites de Saturne pése sur les quatre, & les quatre sur lui, tous cinq sur Saturne, Saturne sur tous; qu'il en est ainsi de Jupiter, & que tous ces globes sont attirés par le soleil, réciproquement attiré par eux.

Ce pouvoir de gravitation agit à proportion de la matiere que renferment les corps; c'est une vérité que Monsieur Newton a démontrée par des expériences. Cette nouvelle découverte a fervi à faire voir que le soleil, centre de toutes les planettes, les attire toutes en raison directe de leurs masses combinées avec leur éloignement. De-là s'élevant par dégrés jusqu'à des connoissances qui sembloient n'être pas faites pour l'esprit humain, il ose calculer combien de matiere

me contie combien il chaque plan fut voir qui loix de la m

que globe ce charement di Son feul de la gravita de touces les nates dans l les célefres. la lune devie nates dans l

les nœuds de la révolutions et la ceux de la race d'environnées. Le de la mer ef

tes simple de La proximité con plein , e Lettre
es de Saturne
es, & les qua
s cinq fur Safur tous; qu'il
upiter, & que
ont attirés par
oquement as-

de gravitation on de la matie ent les corps; que Monsieur contrée par de ette nouvelle de rvi à faire voir centre de toues, les attiretos directe de leur nées avec leur De-là s'élevant qu'à des connois mbloient n'èm l'esprithumain combien de ma

sur le Sistème de l'attract. 160 tiere contient le foleil, & combien il s'en trouve dans chaque planette, & ainli il fait voir que par les simples loix de la méchanique, chaque globe céleste doit être nécessairement à la place où il est. Son seul principe des loix de la gravitation rend raison de toutes les inégalités aparentes dans le cours des globes célestes. Les variations de la lune deviennent une fuite nécessaire de ces loix. De plus on voit évidemment pourquoi les nœuds de la lune font leurs révolutions en dix-neuf ans, & ceux de la terre dans l'espace d'environ vingt-six mille années. Le flux & le reflux de la mer est encore un esset très-simple de cette Attraction. La proximité de la lune dans fon plein, & quand elle est nounouvelle, & son éloignement dans ses quartiers, combinés avec l'action du soleil, rendent une raison sensible de l'élévation & de l'abaissement de l'Ocean.

Après avoir rendu compte par sa sublime théorie du cours & des inégalites des planettes, il assujettit les cométes au frein de la même loi. Ces seux si long-tems inconnus, qui étoient la terreur du monde & l'écueil de la Philosophie, placés par Aristote au-dessous de la lune, & renvoïés par Descartes au-dessus de Saturne, sont mis ensin à leur véritable place par Newton.

Il prouve que ce sont des corps solides, qui se meuvent dans la sphére de l'action du soleil, & décrivent une Ellipse si excentrique & si aprochante

de

de la pa

cometes

de cinq

volution.

h cométe

me qui p

les Céfar

alus qu'u

que les co

durs & o

cendit fi

len'en ét

ne fixiém

que; elle

aquerur a

deux mil

que celui

me. Elle

aconson

lielle n'a

opaque,

cost alor

des com

fur le Sistème de l'attract. 171 de la parabole, que certaines cométes doivent mettre plus de cinq cent ans dans leur révolution.

Monfieur Halley croit que la cométe de 1680, est la même qui parut du tems de Jules Cesar: celle-là sur tout sert plus qu'une autre à faire voir que les cométes sont des corps durs & opaques; car elle defcendit si près du foleil, qu'elle n'en étoit éloignée que d'une sixième partie de son disque ; elle dût par conséquent aquerir un dégré de chaleur deux mille fois plus violent que celui du fer le plus enflammé. Elle auroit été dissoute & consommée en peu de tems. si elle n'avoit pas été un corps opaque. La mode commencoit alors de deviner le cours des cométes. Le célébre Matéma-

tre gnement combinés

eil, ren. ble de l'ésement de

u compte e du cours planettes, es au frein es feux li qui étoient de & l'éphie, pladeflous de deflous de deflous de

s par Def-Saturne, ir véritable

e font des é meuvent l'action du une Elliple aprochante

172 Quinzieme Lettre tématicien Jacques Bernoulli conclut par son Sistême que cette fameuse Cométe de 1680. reparoitroit le 17. Mai 1719. Aucun Astronôme de l'Europe ne se coucha cette nuit du 17. Mai, mais la fameuse Cométe ne parut point. Il y a au moins plus d'adresse, s'il n'y a pas plus de sûreté, à lui donner cinq cent soixante & quinze ans pour revenir. Un Géométre Anglais nommé Wilston, non moins chimérique que Géométre, a sérieusement asirmé que du tems du Déluge, il y avoit eu une Cométe qui avoit inondé notre globe, & il a eu l'injustice de s'étonner qu'on se soit moqué de lui. L'antiquité penfoit à peu près dans le goût de Wilston; elle croïoit que les Cométes étoient touiours

for le S
jours le
quelque
terre.
re foup

fumées qui les plane leur cou

les que l Cométes moins pl Ce n

force de tion, ag céleftes toutes le

car si le son de être qui

pouvoir il l'est s tié, il

sur le Sistème de l'attract. 173 jours les avant-courieres de quelque grand malheur fur la Newton au contraiterre. re soupçonne qu'elles sont très-bienfaisantes, & que les fumées qui en sortent, ne servent qu'à secourir & vivisier les planettes qui s'imbibent dans leur cours de toutes ces particules que le soleil a détachées des Cométes. Ce sentiment est du moins plus probale que l'autre.

Ce n'est pas tout, si cette force de gravitation, d'Attraction, agit dans tous les globes célestes, elle agit sans doute sur toutes les parties de ces globes; car si les corps s'atirent en raison de leurs masses, ce ne peut être qu'en raison de la quantité de leurs parties, & si ce pouvoir est logé dans le tout, il l'est sans doute dans la moitié, il l'est dans le quart, dans

G3

noulli le que

1680. 1719. Europe

du 17. Come-

V a au

s'il n'y à hi

ante &

ir. Un nommé

himériférieu-

ine Coé notre

ftice de

é penle gout

croioit nt tou-

jours

174 Quinzième Lettre la huitteme partie, ainsi jusqu'à l'infini : de plus si ce pouvoir n'étoit pas également dans chaque partie, il y auroit toujours quelques côtés du globe qui graviteroient plus que les autres, ce qui n'arrive pas; donc ce pouvoir éxiste réellement dans toute la matiere, & dans les plus petites particules de la matiere.

Ainsi voila l'Attraction qui est le grand ressort qui fait mou-

voir toute la nature.

Newton avoit bien prévû, après avoir démontré l'éxistence de ce principe, qu'on se révolteroit contre ce seul nom; dans plus d'un endroit de son livre il précautionne son lecteur contre l'Attraction même, il l'avertit de ne le pas confondre avec les qualités ocultes des anciens, & de se

con-

bout de

les corp

les plus

immual

Il ef

protesta

grand I

Mr de

mêmes

aient r

chimér

Mr Sor

l'Acade

de Mr

fçavan

peté tend d

Newto

mot d

fur le Sistème de l'attract. 175 contenter de connoître qu'il y a dans tous les corps une force centrale qui agit d'un bout de l'Univers à l'autre sur les corps les plus proches, & sur les plus éloignés, suivant les loix immuables de la mécanique.

e pou-

lement

y au-

ôtés du

olus que

ve pas;

reelle-

atiere.

particu-

a quiest

it mou-

n pré-

atré l'é-

, qu'on

ce feul

endroit

utionne

raction

e le pas

qualités

de se

con-

Il est étonnant qu'après les protestations solemnelles de ce grand Philosophe, Mr Sorin & Mr de Fontenelles, qui euxmêmes méritent ce nom, lui aient reproché nettement les chiméres du Péripatétisme; Mr Sorin dans les mémoires de l'Académie de 1709. & Mr de Fontenelle dans l'éloge même de Mr Newton.

Presque tous les Français, fçavans & autres, ont répeté ce reproche. On entend dire partout, pourquoi Newton ne s'est-il pas servi du mot d'impulsion que l'on com-H 4 prend

prend ii bien, plûtôt que du terme d'Attraction qu'on ne comprend pas.

Newton auroit pu répondre à ces critiques; premièrement vous n'entendez pas plus le mot d'impullion que celui d'Attraction, & si vous ne concevez pas pourquoi un corps tend vers le centre d'un autre corps, vous n'imaginez pas plus par quelle vertu un corps en peut pousser un autre.

Secondement, je n'ai pas pû admettre l'impulsion; car il faudroit pour cela que j'eusse connu qu'une matiere céleste pousse en effet les planettes; or non-seulement je ne connois point cette matiere, mais j'ai prouvé qu'elle n'éxiste pas.

Troissémement, je ne me fers

fers du pour ex decouve certain principe hérence de plus veront s Que n apris ?

Je vi roit con la méca trales fa

pourque

nous dir

re, qui font feu tes & 1 proport

a propo

demoni

fur le Sistème de l'attract. 177 fers du mot d'Attraction que pour exprimer un effet que j'ai decouvert dans la nature, effet certain & indisputable d'un principe inconnu, qualité inhérente dans la matiere, dont de plus habiles que moi trouveront s'ils peuvent la cause.

Que ne nous avez-vous donc apris ? insiste-t-on encore, & pourquoi tant de calculs, pour nous dire ce que vous-même ne

comprenez pas?

n ne

épon-

endez

ullion

& fi

rquoi

i'ima-

e ver-

Ter un

j'euf-

iere,

e me

fers

Je vous ai apris (pourroit continuer Newton) que
la mécanique des forces centrales fait péfer tous les corps
à proportion de leur matiere, que ces forces centrales
font feules mouvoir les Planettes & les Cométes dans des
proportions marquées. Je vous
démontre qu'il est impossible
qu'il y ait une autre cause de
H5 la

718 Quinzième Lettre la pesanteur & du mouvement de tous les corps célestes: car les corps graves tombent sur la terre selon la proportion démontrée des forces centrales, & les planettes achevant leurs cours suivant ces mêmes proportions, s'il y avoit encore un autre pouvoir qui agît surtous ces corps, il augmenteroit leurs vîtesses, ou changeroit leurs directions. Or jamais aucun de ces corps n'a un seul dégré de mouvement, de vîtesse, de détermination, qui ne soit démontré être l'effet des forces centrales, donc il est impossible qu'il y ait un autre principe.

Qu'il me soit permis de faire encore parler un moment Newton. Ne sera-t-il pas bien reçu à dire, je suis dans un cas bien différent des

An-

Ancien ple, l'ex pes, & te parc vuide; le cas marqué monte d'aifferoi pliquer L'Anat mier que ce que tent, en vérité

aura-tparce quoi le la cau inconr

grand Le re

etoit

sur le Sistème de l'attract. 179 Anciens; ils voioient, par exemple, l'eau monter dans les pompes, & ils disoient, l'eau monte parce qu'elle a horreur du vuide; mais moi je suis dans le cas de celui qui auroit remarqué le premier que l'eau monte dans les pompes, & qui laisseroit à d'autres le soin d'expliquer la cause de cet effet. L'Anatomiste qui a dit le premier que le bras se remue parce que les muscles se contractent, enfeigna aux hommes une vérité incontestable; lui en aura-t-on moins d'obligation, parce qu'il n'a pas sçû pourquoi les muscles se contractent? la cause du ressort de l'air est inconnue, mais celui qui a découvert ce ressort a rendu un grand service à la Phisique. Le ressort que j'ai découvert étoit plus caché, plus univer-H6

ment : car

nt sur on détrales.

t leurs s pro-

encore gît sur

mentehange-

jamais

un seul de vi-

n, qui

l'effet noilest

n autre

nis de n mo-

ra-t-il
je sins
ent des

An-

fel, ainsi on doit m'en sçavoir plus de gré. J'ai découcouvert une nouvelle proprieté de la matiere, un des secrets du Créateur, j'en ai calculé, j'en ai démontré les effets, peut-on me chicaner sur le nom que je lui donne?

Ce font les tourbillons qu'on peut apeller une qualité oculte, puisqu'on n'a jamais prou-

te, puisqu'on n'a jamais prouvé leur éxistences. L'Attraction au contraire est une chose réelle, puisqu'on en démontre les essets & qu'on en calcule les proportions. La cause de cette cause est dans le sein de Dieu. Procedes huc, & non ibis amplius.

SEIZIE-

monde

plus di

ne se existat

ges q té d'

qu'on les lo meuve miere Ga

## SEIZIEME LETTRE SUR L'OPTIQUE

oprie-

es fe-

effets,

qu'on ocul-

prou-

e reel.

tre les

ule les

e cette

ien.

DE MR NEWTON.

N nouvel Univers a été découvert par les Philofophes du dernier siècle, & ce monde nouveau étoit d'autant plus difficile à connoître, qu'on ne se doutoit pas même qu'il existat. Il sembloit aux plus sages que c'étoit une témérité d'oser seulement songer qu'on pût deviner par quelles loix les corps célestes se meuvent, & comment la lumiere agit.

Galilée par ses découvertes

Seizième Lettre astronomiques, Kepler par ses calculs, Descartes au moins dans sa dioptrique, & Newton dans tous ses ouvrages, ont vû la mécanique des ressorts du monde. Dans la Géométrie on a affujetti l'infini au calcul. La circulation du fang dans les animaux & de la féve dans les végétables, a changé pour nous la nature. Une nouvelle manière d'éxister a été donnée aux corps dans la machine Pneumatique; les objets se sont raprochés de nos yeux à l'aide des Télescopes; enfin ce que Newton a découvert sur la lumiere, est digne de tout ce que la curiolité des hommes pouvoit attendre de plus hardi, après tant de nouveautés.

Jusqu'à Antonio de Dominis, l'arc-en-ciel avoit paru un mi-

miracle

losophe

effet n

du sole

nom 11

tion m

nomén

les réf

goutte

gacité

de div

Mai

hui av

fe tro

lumie

raifor

corps

que:

par 1

pour

detr

fur l'Opt. de Mr Newton. 1832 miracle inexplicable: ce Philosophe devina que c'étoit un effet nécessaire de la pluie & du soleil. Descartes rendit son nom immortel par l'explication mathématique de ce phénomène si naturel; il calcula les réslections & les résractions de la lumiere dans les gouttes de pluie, & cette sagacité eût alors quelque chose de divin.

r fee

oins

Wton

ont

Horts

aétrie

cal-

fang

a féve

chan-

Une

Telef.

ewton

niere,

la cu-

ès tant

mi-

Mais qu'auroit-il dit si on lui avoit sait connoître qu'il se trompoit sur la nature de la lumiere? Qu'il n'avoit aucune raison d'assurer que c'étoit un corps globuleux, qu'il est faux que cette matiere s'étendant par tout l'Univers, n'attende pour être mise en action que d'ètre poussée par le soleil, ainsi qu'un long bâton qui agit à un bout quand il est pressé par

184 Seizième Lettre par l'autre; qu'il est très-vrai qu'elle est dardée par le foleil, & qu'enfin la lumiere est transmise du soleil à la terre en près de sept minutes, quoiqu'un boulet de canon conservant toujours sa vîtesse ne puisse faire ce chemin qu'en vingtcinq années.

Quel eût été son étonnement? si on lui avoit dit, il est faux que la lumiere se réflechisse directement en rebondissant sur les parties solides des corps : il est faux que les corps soient transparens quand ils ont des pores larges, & il viendra un homme qui démontrera ces paradoxes, & qui anatomifera un feul raïon de lumiere avec plus de dextérité que le plus habile artiste ne disseque le corps humain.

Cet

ton ave que la li raions C hle don che. U. par lui nent to ge ou fu leur ord l'autre ces; le feu, le fiéme verd,

fixiéme violet: tamisé Prismes couleur qu'un q

dans l

abond

sur l'Opt. de Mr Newton. 185 Cet homme est venu. Newton avec le seul secours du Prisme a démontré aux yeux que la lumiere est un amas de raïons colorés, qui tous ensemble donnent la couleur blanche. Un feul raïon est divisé par lui en sept raïons qui viennent tous se placer sur un line ge ou sur un papier blanc dans leur ordre, l'un au-dessus de l'autre & à d'inégales distances; le premier est couleur de feu, le fecond citron, le troisième jaune, le quatrième verd, le cinquieme bleu, le sixième indigo, le septième violet; chacun de ces raïons tamisé ensuite par cent autres Prismes ne changera jamais la couleur qu'il porte, de même qu'un or épuré ne change plus dans les creusets; & pour surabondance de preuve que chacun

s-vrai oleil, trans-

n près qu'un rvant

puisse vingt.

tonne-

reflerebonfolides

que les quand

, & il

es, &

raion e dex-

le ar-

Cet

cun de ses raïons élémentaires porte en soi ce qui sait sa couleur à nos yeux, prenez un petit morceau de bois jaune, par exemple, & exposez-le au raïon couleur de seu, ce bois se teint à l'instant en couleur de seu, exposez-le au raïon verd, il prend la couleur verte, & ainsi du reste.

Quelle est donc la cause des couleurs dans la nature, rien autre chose que la disposition des corps à réstechir les raïons d'un certain ordre, & à absorber tous les autres. Quelle est cette secrette disposition ? it démontre que c'est uniquement l'épaisseur des petites parties constituantes dont un corps est composé. Et comment se fait cette réslexion ? On pensoit que c'étoit parce que les raïons rebondissoient comme

une

fur l'enne ba corps : Newto fophes ne fon

que les que la nos yeu mêmes

corps for eff train pier quand

l'huile les rer tits.

trême ; que pa chaque aïant

qu'on

fur l'Opt. de Mr Newton. 187 nne balle fur la furface d'un corps solide. Point du tout; Newton enseigne aux Philofophes étonnés que les corps ne font opaques, que parce que leurs pores sont larges, que la lumiere se résléchit à nos yeux du fein de ces pores mêmes; que plus les pores d'un corps font petits, plus le corps est transparent; ainsi le papier qui réflechit la lumiere quand il est sec, la transmet quand il est huilé, parce que l'huile remplissant ses pores les rend beaucoup plus petits.

ntaires

fa con-

z un pe.

ine, par

au rajon

se teint

de feu,

rerd, il

& ainli

e, rien

polition

es raions

à absor-

uelle eft

In pen-

que les

comme

ше

C'est là qu'éxaminant l'extrême porosité des corps, chaque partie aïant ses pores, & chaque partie de ses parties aïant les siens, il fait voir qu'on n'est point assuré qu'il y ait un pouce cubique de matiere 188 Seizième Lettre tiere folide dans l'Univers; tant notre esprit est éloigné de concevoir ce que c'est que la matiere.

bles for

delà il f

DOUVOIL

& la r

Tant

one le

cret de

les fect

vont &

gui trai

des pa

trent:

seur d

ceffaire

fés l'un

pour o

ou refl

le ou u

Aïant ainsi décomposé la lumiere, & aïant porté la sagacité de ses découvertes jusqu'à démontrer le moien de connoître la couleur composée par les couleurs primitives, il fait voir que ces raïons élémentaires séparés par le moïen du Prisme, ne sont arrangés dans leur ordre que parce qu'elles font réfractées en cet ordre même; & c'est cette proprieté inconnue jusqu'à lui de se rompre dans cette proportion, c'est cette réfraction inégale des raions, ce pouvoir de réfracter le rouge moins que la couleur orangée, &c. qu'il nomme réfrangibilité.

Les raïons les plus réflexibles fur l'Opt. de Mr Newton. 189 bles font les plus réfrangibles, delà il fait voir que le même pouvoir cause la réslection & la réfraction de la lumie-

Tant de merveilles ne sont que le commencement de ses découvertes ; il a trouvé le secret de voir les vibrations & les secousses de lumiere qui vont & viennent fans fin, & qui transmettent la lumiere ou la réflechissent selon l'épaisseur des parties qu'elles rencontrent; il a osé calculer l'épaisseur des particules d'air nécessaire entre deux verres pofés l'un sur l'autre, l'un plat, l'autre convexe d'un côté, pour opérer telle transmission ou réflection, & pour faire telle ou telle couleur.

De toutes ces combinaisons il trouve en quelle proportion la

loigné It que

e la lu-

julqu'à le con-

sée par , il fait

mentaibien du és dans

qu'elles ordre

oprieté fe rom-

ortion, inégale de ré-

que la

réflexibles

190 Seizieme Lettre la lumiere agit fur les corps & les corps agissent sur elle.

Il a si bien vû la lumiere, qu'il a déterminé à quel point l'art de l'augmenter & d'aider nos yeux par des Télescopes,

doit se borner.

Descartes par une noble confiance, bien pardonnable à l'ardeur que lui donnoient les commencemens d'un art prefque découvert par lui, Defcartes espéroit voir dans les astres avec des lunettes d'aproche, des objets aussi petits que ceux qu'on discerne sur la terre.

Newton a montré qu'on ne peut plus perfectionner les lunettes à cause de cette réfraction & de cette réfrangibilité même, qui en nous raprochant les objets, écartent trop les raïons élémentaires; il a cal-

portion

raions

hleus,

tration

on ne f

l'éxister

galités

verre,

frangib

verre étant c

de l'au

qui vie

& de 1 cinq n

défaut

gibilite

lafigur

ne per

nettes

faut s'e

même

fur l'Opt. de Mr Newton. 191 calculé dans ces verres la proportion de l'écartement des raïons rouges & des raïons bleus, & portant la démonstration dans des choses dont on ne soupçonnoit pas même l'éxistence, il examine les inégalités que produit la figure du verre, & ceile que fait la réfrangibilité. Il trouve que le verre objectif de la lunette étant convexe d'un côté & plat de l'autre, si le côté plat est tourné vers l'objet, le défaut qui vient de la construction & de la position du verre, est cinq mille fois moindre que le défaut qui vient par la réfrangibilité; & qu'ainsi ce n'est pas la figure des verres qui fait qu'on ne peut perfectionner les lunettes d'aproche; mais qu'il faut s'en prendre à la matiere même de la lumiere.

orps &

miere.

el point

d'aider

escopes,

ble con-

le à l'ar-

ient les

art prefi

dans les

d'apro-

li petits

ne fur la

n'on ne

r les lu-

e réfrac-

ngibilité

rapro-

ent trop

s;ila

cal

Voilà

192 Seiziéme Lettre

Voilà pourquoi il inventa un Télescope qui montre les objets par réslection, & non point par résraction. Cette nouvelle sorte de lunette est très-dissicile à faire, & n'est pas d'un usage bien aisé; mais on dit en Angleterre, qu'un Telescope de réslection de cinq pieds fait le même esset qu'une lunette d'approche de cent pieds.



DIX-SEPT-

DI

L E

SUR !

carriere par Ne lui le fi condui

fon prenance grands jusques

Defa

s'arrêt lis ve DIX-SEPTIE ME
LETTRE
SUR L'INFINI

ET

SUR LA CRONOLOGIE.

E labirinthe & l'abîme de l'Infini est aussi une carriere nouvelle parcourue par Newton, & on tient de lui le fil avec lequel on s'y peut conduire.

Descartes se trouve encore son précurseur dans cette étonnante nouveauté, il alloit à grands pas dans sa géométrie jusques vers l'Infini; mais il s'arrêta sur le bord. Mr Wallis vers le milieu du dernier I siecle

-SEPT-

nta un es ob-

diffici-

dit en cope de s fait le

ette d'a-

194 Dix-septiéme Lettre siecle sut le premier qui réduilit une fraction par une division perpétuelle, à une suite infinie.

Milord Brounker se servit de cette suite pour quarrer l'hi-

perbole.

Mercator publia une démonstration de cette quadrature. Ce fut à peu près dans ce tems que Newton à l'âge de vingttrois ans, avoit inventé une méthode générale pour faire fur toutes les courbes ce qu'on venoit d'essaïer sur l'hiperbole.

C'est cette méthode de soumettre par tout l'Infini au calcul algébrique, que l'on apelle calcul différentiel, ou des fluxions & calcul intégral. C'est l'art de nombrer & de mesurer avec éxactitude ce dont on ne peut pas même concevoir l'existence.

En

Wollnt.

En eff

os qu'on

ous, qua

ra des lig

les qui fo

ament pet (hine

te tant qu'

geant infi

tion, devi

gime cou

friment m

Qu'il y a

finis d'infi

tieme n'ef

dernier.

Tout ce

Pexcès de

effet l'effor

letendue d

intes qui é

connues.

fur l'Inf. & fur la Cron. 195
En effet ne croiriez-vous
pas qu'on veut fe moquer de
vous, quand on vous dit qu'il
y a des lignes infiniment grandes qui forment un angle infiniment petit.

tre

i rédui-

ne divi-

fuite in-

le fervit

rrer l'hi-

démonf

adrature.

s ce tems

de vingt-

enté une

our faire

s ce qu'on

iperbole.

de de sou-

ini an cal-

l'on apel-

1, ou des

intégral

rer & do de cedoni

ne conce

Qu'une droite qui est droite tant qu'elle est finie, changeant infiniment de direction, devient courbe infinie: qu'une courbe peut devenir in-

finiment moins courbe.

Qu'il y a des quarrés d'infini, des cubes d'infini & des infinis d'infini, dont le pénultième n'est rien par raport au dernier.

Tout cela qui paroit d'abord l'excès de la déraison, est en esset l'essort de la finesse & de l'étendue de l'esprit humain, & la méthode de trouver des vérités qui étoient jusqu'alors inconnues.

I 2 Cet

196 Dix-septieme Lettre

Cet édifice si hardi est même fondé sur des idées simples. Il s'agit de mesurer la Diagonale d'un quarré, d'avoir l'aire d'une courbe, de trouver une racine quarrée à un nombre qui n'en a point dans l'arithemétique ordinaire.

Et après tout, tant d'ordres d'Infinis ne doivent pas plus révolter l'imagination que cette proposition si connue, qu'entre un cercle & une tangente, on peut toujours faire passer des courbes; ou cette autre, que la matiere est toujours divisible. Ces deux vérités sont depuis long-tems démontrées, & ne sont pas plus compréhensibles que le reste.

On a disputé long-tems à Newton l'invention de ce fameux calcul. Mr Leibnits a passé en Allemagne pour l'in-

ven-

venteu Newto Bernot cul into de la

resté au voir pu & lui. C'est

à Héry circula rault c fève. H fe font voir vi

vermil faits. disputé tion de calc

étoile quel P blême fur l'Inf. & sur la Cron. 197 venteur des différences que Newton apelle fluxions, & Bernoulli à révendiqué le calcul intégral, mais l'honneur de la premiere découverte a demeuré à Newton, & il estressé aux autres la gloire d'avoir pû faire douter entr'eux & lui.

C'est ainsi que l'on contesta à Hérvey la découverte de la circulation du sang; à Mr Perrault celle de la circulation de la séve. Hartsoeker & Lecwenkok se sont contestés l'honneur d'avoir vû le premier les petits vermisseaux dont nous sommes faits. Ce même Hartsoeker a disputé à Mr Huguens l'invention d'une nouvelle maniere de calculer l'éloignement d'une étoile fixe, on ne sçait encore quel Philosophe trouva le problème de la roulette.

13

Quoi-

ttre est mêlées simléurer la rré, d'a-

rré, d'aurbe, de quarrée à a point

ordinaire. t d'ordres

n que cet-

tangente, aire passer

antre, que urs divilis sont de

ntrées, & apréhensi

de ce faeibnits a pour l'in.

ven

198 Dix-septieme Lettre

Quoiqu'il en foit, c'est par cette géométrie de l'Infini que Newton est parvenu aux plus sublimes connoissances.

Il me reste à vous parler d'un autre ouvrage plus à la portée du genre humain, mais qui se sent toujours de cet esprit créateur que Newton portoit dans toutes ses recherches; c'est une cronologie toute nouvelle, car dans tout ce qu'il entreprenoit, il falloit qu'il changeat les idées reçûes par les autres hommes.

Accoutumé à débrouiller des cahos, il a voulu porter au moins quelque lumiere dans celui de ces fables anciennes confondues avec l'Histoire, & fixer une Cronologie incertaine. Il est vrai qu'il n'y a point de famille, de ville, de

na-

nation

ler so

olus I

moins

la cri

puisqu

se de

datte

tonq

cent

Cron

il for

ordin

les

ques.

de 1

fur l'Inf. & fur la Chron. 199
nation qui ne cherche à reculer fon origine : de plus les
premiers Historiens font les
plus négligens à marquer les
dattes ; les livres étoient
moins communs mille fois
qu'aujourd'hui , parconséquent étant moins exposés à
la critique , on trompoit le
monde plus impunément ; &
puisqu'on a évidemment suposé des faits , il est assez probable qu'on à aussi suposé des
dattes.

'eft par

fini que

ux plus

ler d'un

la por-

n, mais

de cet

New-

utes fes

ine cro.

elle, car

entrepre-

changeat

les autres

puiller des

orter an

ere dans

inciennes

stoire, &

ie incer-

'il n'y a

ville, de

1120

En général il parut à Newton que le monde étoit de cinquent ans plus jeune que les Cronologistes ne le disent; il sonde son idée sur le cours ordinaire de la nature & sur les observations astronomiques.

On entend ici par le cours de la nature le tems de cha-

Is que

200 Dix-septième Lettre que génération des hommes. Les Egiptiens s'étoient servis les premiers de cette maniere incertaine de compter. Quand ils voulurent écrire les commencemens de leur histoire, ils comptoient trois cent quarante & une générations depuis Ménes jusqu'à Seton, & n'aiant pas de dattes fixes, ik évaluérent trois générations à cent ans ; ainsi ils comptoient du régne de Ménes au régne de Seton onze mille trois cent quarante années.

Les Grecs avant de compter par Olimpiades suivirent la méthode des Egiptiens, & étendirent même un peu la durée des générations, poussant chaque génération jusqu'à qua-

rante années.

Or en cela les Egiptiens & les Grecs se trompérent dans leur

leur c felon nature environ

mais i régne d'ann qu'en

vent Rois homn

toire cifes, eu ne tion,

te tro
Rois.
d'env.

que re l'un p les tr

depuis

sur l'Inf. & sur la Cron. 201 leur calcul. Il est bien vrai que selon le cours ordinaire de la nature, trois générations sont environ cent à lix vingt ans; mais il s'en faut bien que trois régnes tiennent ce nombre d'années. Il est très-évident qu'en général les hommes vivent plus long-tems que les Rois ne régnent ; ainsi un homme qui voudra écrire l'Hiftoire sans avoir de dattes précifes, & qui sçaura qu'il y a eu neuf Rois chez une Nation, aura grand cort s'il compte trois cent ans pour ces neuf Rois. Chaque génération est. d'environ trente-six ans, chaque régne est environ de vingt l'un portant l'autre. Prenez les trente Rois d'Angleterre depuis Guillaume le Conquérant jusqu'à Georges Premier, ils ont régné six cens quarante-

tre ommes, it servis

naniere Quand es comnistoire,

ent quaions de-

ton, & fixes, ik

rations à nptoient un régne

rois cent

e compfuivirent iens, & eu la du-

pouffant n'à qua-

tiens & nt dans

leur

202 Dix-septieme Lettre rante-huit ans, ce qui réparti fur les trente Rois, donne à chacun vingt & un an & demi de régne. Soixante-trois Rois de France ont régné, l'un portant l'autre, chacun à peu pres vingt ans. Voilà le conrs ordinaire de la nature ; donc les anciens se sont trompés quand ils ont égalé en général la durée des régnes à la durée des générations; donc ils ont trop compté, donc il est à propos de retrancher un peu de leur calcul.

encol

liere,

les of

lent

ne ré

mêm

diffé

tems

& do

diffe

c'est-

Ciel.

foit

une

que

Les observations astronomiques semblent prêter encore un plus grand secours à notre Philosophe, il en paroit plus fort en combattant sur son terrain.

Vous fçavez, Monsieur, que la terre, outre son mouvement annuel qui l'emporte autour du soleil

fur l'Inf. & fur la Cron. 202 foleil d'Occident en Orient dans l'espace d'une année, a encore une révolution singulière, tout à fait inconnue jusqu'à ces derniers tems. Ses pôles ont un mouvement trèslent de rétrogradation d'Orient en Occident, qui fait que chaque jour leur position ne répond pas précisément aux mêmes points du Ciel. Cette différence insensible en une année devient assez forte avec le tems, & au bout de soixante & douze ans on trouve que la différence est d'un dégré, c'est-à-dire de la trois cent foixantième partie de tout le Ciel. Ainsi après soixante & douze années le colure de l'équinoxe du Printems qui paffoit par une fixe, répond à une autre fixe; de la vient, que le soleil au lieu d'être dans 16

tre répare donne

an & te-trois né, l'un n à peu

le conrs

trompés général

la durée c ils ont

està pro-1 peu de

ronomi-

encore à notre oit plus

fon ter-

eur, que vement itour du

foleil

204 Dix-septiéme Lettre la partie du Ciel où étoit le Belier du tems d'Hiparque, se trouve répondre à cette partie du Ciel où étoit le Taureau, & les Gemeaux font à la place où le Taureau étoit Tous les signes one changé de place; cependant nous retenons toujours la maniere de parler des Anciens: nous disons que le soleil est dans le Belier au Printems par la même condescendence que nous disons que le soleil tourne.

Hiparque sut le premier chez les Grecs qui s'aperçut de quelques changemens dans les constellations, par raport aux équinoxes, ou plûtôt qui l'aprit des Egiptiens. Les Philosophes attribuérent ce mouvement aux étoilles; car alors on étoit bien soin d'imaginer

une

une te

terre,

done

rent ti

neren

ment

avance

que to

faire

d'Ori

te eri

fecon

ils cri

du de

vers

cent

pérer

nomi

leur fi

ple, u

alors

, ter

,, ob

fur l'Inf. & sur la Cron. 205 une telle révolution dans la terre, on la croïoit en tous sens immobile. Ils créérens donc un Ciel où ils attachérent toutes les étoiles, & donnérent à ce Ciel un mouvement particulier qui le faisoit avancer vers l'Orient, pendant que toutes les étoiles sembloient faire leur route journalière d'Orient en Occident. A cette erreur ils en ajoutérent une seconde bien plus essentielle, ils crurent que le Ciel prétendu des étoiles fixes, avançoit vers l'Orient d'un dégré en cent années; ainsi ils se trompérent dans leur calcul astronomique aussi bien que dans leur sistème phisique. Par exemple, un Astronome auroit dit alors " l'équinoxe du Prin-, tems a été du tems d'un tel , observateur dans un tel si-"gne,

re toit le

que, se pare Tausont à

n étoit les ont

pendant la manciens:

oleil est

ems par nce que eil tour.

premier aperçut ns dans

raport itôt qui

Les Phi-

ar alors naginer

une

206 Dix-septième Lettre , gne, à une telle étoille, il , a fait deux dégrés de che-, min depuis cet observateur nous; or deux dé-" grés valent deux cent ans, , donc cet Observateur vivoit , deux cent ans avant moi. Il est certain qu'un Astronome qui eût raisonné ainsi, se seroit trompé justement de cinquante quatre ans. Voila pourquoi les Anciens, doublement trompés, composérent leur grande année du monde, c'est à dire, de la révolution de tout le Ciel, d'environ trente-six mille ans; mais les Modernes sçavent que cette révolution imaginaire du Ciel des étoilles, n'est autre chose que la révolution des pôles de la terre, qui se fait en vingtcinq mille neuf cent années. Il est bon de remarquer ici en

déte terre pliqu

fixer par de l'

d'hui & de poin ait d

que par l

noxe

te que l'exp

tems tion Prin Péqu

fur l'Inf. & fur la Cron. 207 en passant que Newton en déterminant la figure de la terre, a très-heureusement expliqué la raison de cette révobirtion.

ttre

ille, il

de che-

ervateur

leux dé-

ent ans,

ur vivoit

ant moi.

Aftrono-

ains, se

nent de

s. Voila

, double-

posérent

monde,

evolution

Penviron

mais les

nue cette

e du Ciel

tre chose

pôles de

n vingt-

années

oner ici

en

Tout ceci posé, il reste pour fixer la Cronologie, de voir par quelle étoille le colure de l'équinoxe coupe aujourd'hui l'écliptique au Printems, & de sçavoir s'il ne se trouve point quelqu'Ancien qui nous ait dit en quel point l'écliptique étoit coupé de son tems par le même colure des équinoxes.

Clément Alexandrin raporte que Chiron qui étoit de l'expédition des Argonautes, observa les constellations au tems de cette fameuse expédition, & fixa l'équinoxe du Printems au milieu du Belier, l'équinoxe de l'Automne au milieu

milieu de la Balance, le fossiice de notre Eté au milieu du Cancer, & le fossiice d'Hiver au milieu du Capricorne.

Long-tems après l'expédition des Argonautes, & un an avant la guerre du Péloponése, Meton observa que le point du solstice d'Eté, passoit par le huitième dégré du Cancer.

Or chaque signe du Zodiaque est de trente degrés. Du tems de Chiron le solstice étoit à la moitié du signe, c'est à dire, au quinzième degré; un an avant la guerre du Péloponése, il étoit au huitième, donc il avoit retardé de sept degrés. Un degré vaut soixante & douze ans, donc du commencement de la guerre du Péloponése à l'entreprise des Argonautes, il n'y a que sept

fept qui fi & no comm

ainfi Ciel di éto l'expe

doit ê
cent
& no
cent

quen d'env ne pe époq

ne le me in fortu

foudr mer de: vero

fur l'Inf. & sur la Cron. 200 fept fois soixante & douze ans qui font cinq cens quatre ans, & non pas sept cent années comme le disoient les Grecs: ainsi en comparant l'état du Ciel d'aujourd'hui à l'état où il étoit alors, nous voions que l'expédition des Argonautes doit être placée environ neuf cent ans avant Jesus-Christ, & non pas environ quatorze cent ans, & que par conséquent le monde est moins vieux d'environ cinq cent ans qu'on ne pensoit. Par là toutes les époques sont raprochées, & tout s'est fait plus tard qu'on ne le dit. Je ne sçai si ce sistème ingénieux fera une grande fortune, & si on voudra se réfoudre sur ces idées à réformer la Cronologie du monde : peut-être les sçavans trouveroient-ils que c'en seroit trop d'ac-

ttre le folsti-

dien du d'Hiver e.

expédi-& un an Pélopoa que le

, passoit du Can-

Zodiarés. Du ice étoit ie, c'est

degré; du Pémitiéme,

de sept

guerre atreprise

y a que fept

210 Dix-septiéme Lettre d'accorder à un même homme l'honneur d'avoir perfectionné à la fois la Phisique, la Géométrie & l'Histoire: ce feroit une espece de Monarchie universelle dont l'amour propre s'accommode mal aifément; aussi dans le tems que de très-grands Philosophes l'attaquoient sur l'Attraction, d'autres combattoient son Siftéme cronologique. Le tems qui devroit faire voir à qui la victoire est dûe, ne fera peutêtre que laisser la dispute plus. indécife.



DIX-HUF-

çais

teaux

pour

crea

cond

moir gles cho:

#### DIX-HUITIE'ME

## LETTRE

SUR LA TRAGEDIE.

I ES Anglais avoient déjà un Théatre aussi bien que les Espagnols, quand les Français n'avoient que des tréteaux. Shakespear qui passoit pour le Corneille des Anglais, fleurissoit à peu près dans le tems de Lopez de Vega; il créa le théatre ; il avoit un génie plein de force & de fécondité, de naturel & de sublime, sans la moindre étincelle de bon goût, & sans la moindre connoissance des régles. Je vais vous dire une chose hazardée, mais vraie, c'est

IX-HUF

e homperfecnilique,

oire : ce Monar-

l'amour mal aisé-

ems que

raction, t fon Sif-

Le tems

à qui la

era peut-

pute plus

212 Dix-huitieme Lettre c'est que le mérite de cet Auteur a perdu le théatre anglais; il y a de si belles scénes, des morceaux si grands & si terribles répandus dans fes Farces monstrueuses, qu'on apelle Tragédies, que ses pieces ont toujours été jouées avec un grand succès. Le tems qui seul fait la réputation des hommes, rend à la fin leurs défauts respectables. La plûpart des idées bifarres & gigantefques de cet auteur, ont acquis au bout de deux cens ans le droit de passer pour sublimes; les auteurs modernes l'ont presque tous copié; mais ce qui réulfissoit dans Shakespear, est lissé chez eux, & vous croïez bien que la vénération qu'on a pour cet ancien, augmente à mesure qu'on méprise les modernes. On ne fait

fait p droit vais fi feulen table.

Vo Trag piece étran tre,

> qu'el Vou Ham fent char

en fi qu'il terie leur furp

ces Cha de l bea fur la Tragédie. 213 fait pas réflexion qu'il ne faudroit pas l'imiter, & le mauvais succès de ses copistes fait seulement qu'on le croit inimitable.

cet Au-

tre an-

lles scé.

grands

as dans

s, qu'on

e ses pie-

Letems

tion des

fin leurs a plûpart

gigantes.

ont ac-

cens ans

our fubli-

nodernes

oié: mais

Shakef-

eux, &

la véné.

cet an-

ire qu'on

On ne

fait

Vous fçavez que dans la Tragédie du More de Venise, piece très-touchante, un mari étrangle sa femme sur le théatre, & quand la pauvre femme est étranglée, elle s'écrie qu'elle meurt très-injustement. Vous n'ignorez pas que dans Hamlet, des fossoieurs creufent une fosse en bûvant, en chantant des vaudevilles, & en faisant sur les têtes de mort qu'ils rencontrent, des plaisanteries convenables à gens de leur métier; mais ce qui vous surprendra, c'est qu'on aimité ces sottises sous le régne de Charles Second qui étoit celui de la politesse, & l'âge d'or des beaux arts.

214 Dix-huitieme Lettre

Otway dans fa Venife fauvée, introduit le Senateur Antonio & la courtisanne Naki au milieu des horreurs de la conspiration du Marquis de Bedmar. Le vieux Sénateur Antonio fait auprès de sa courtisanne toutes les singeries d'un vieux débauché impuissant & hors du bon sens, il contrefait le taureau & le chien, il mord les jambes de sa maitresse qui lui donne des coups de pied & des coups de fouet. On a retranché de la piece d'Otway ces boufonneries faites pour la plus vile canaille; mais on a laissé dans le Jules César de Shakespear les plaisanteries des cordonniers & des favetiers Romains introduits sur la scéne avec Brutus & Cassius, c'est que la sottise d'Otway est moderne, & que celle celle Vo doute fent

famei aient erreu tradu

frapa

pour répo rapo d'un

de t

Tou gen céléi mes page

tre of main les

a p

fur la Tragédie. 215 celle Shakespear est ancienne.

Vous vous plaindrez fans doute que ceux qui jusqu'à present vous ont parlé du théatre anglais, & fur tout de ce fameux Shakespear, ne vous aient encore fait voir que ses erreurs, & que personne n'ait traduit aucun de ces endroits frapans qui demandent grace pour toutes ses fautes. Je vous répondrai qu'il est bien aisé de raporter en prose les erreurs d'un poëte, mais très-difficile de traduire ses beaux vers. Tous les grimauds qui s'érigent en critiques des Ecrivains célébres, compilent des volumes : j'aimerois mieux deux pages qui nous fissens connoître quelques beautés; car je maintiendrai toujours avec les gens de bon goût, qu'il y a plus à profiter dans douze vers d'Homére & de Virgile,

que

enife fauateur Anane Naki ars de la arquis de

ès de fa les lingeauché imbon fens,

Sénateur

eau & le ambes de donne des

s coups de ché de la

us vile caaissé dans

shakespear cordon-

Romains avec Bru-

e la fottine, & que

celle

que dans toutes les critiques qu'on a faites de ces deux

grands hommes.

J'ai hazardé de traduire quelques morceaux des meilleurs poëtes anglais: en voici un de Shakespear. Faites grace à la copie en faveur de l'original, & souvenez-vous toujours quand vous voïez une traduction, que vous ne voïez qu'une foible estampe d'un beau tableau.

J'ai choisi le monologue de la Tragédie d'Hamlet, qui est sçu de tout le monde & qui commence par ce Vers.

To be, or not to be that is the question.

C'est Hamlet Prince de Dannemarck qui parle.

Demeure; il faut choisir, & passer à l'instant De la vie à la mort, ou de l'être au néant:

Dieux

Faur-il vieill

Suporter ou

C'eft la fin d

Après de lon

tranqu

reveil

Doit Succede

On nous mer

De tourmens

0 mort! me

Tout cœur vanti

Eh qui pou

sur la Tragédie. 217

Dieux cruels! s'il en est, éclairez mon courage.

ttre

ritiques

es deux

meilleur

Voici un

s grace a

le l'origi.

s toujours

ie traduc-

iez qu'une

beau ta-

ologne de

et, qui elt

de & qui

s the quefin.

e de Dan

Meral infan

ètre au neant

ers.

Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'ou-

Suporter ou finir mon malheur & mon sort? Qui suis-je? qui m'arrête? & qu'est-ce que

C'est la fin de nos maux, c'est mon unique asse:

la mort?

Après de longs transports, c'est un sommeil tranquile;

On s'endort & tout meurt; mais un affreux réveil

Doit succeder peut -être aux douceurs du sommeil;

On nous menace, on dit que cette courte vie, De tourmens éternels est aussi-tôt suivie.

O mort! moment fatal! affreuse éternité,

Tout cœur à ton seul nom se glace épouvanté.

Eh qui pourroit sans toi suporter cette vie,

K De

#### 218 Dix-huitiéme Lettre

De nos Prêtres menteurs benir l'hipocrisse; D'une indigne maitresse encenser les erreurs;

Ramper sous un Ministre, adorer ses hauteurs,

Et montrer les langueurs de son ame abatue,
A des amis ingrats qui détournent la vue?
La mort seroit trop douce en ces extrémités;

Mais le serupule parle & nous crie, arrêtez
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un Héros guerrier, fait un chrétien timide, &c.

Ne croïez pas que j'aie rendu ici l'Anglais mot pour mot; malheur aux faiseurs de traductions littérales, qui en traduisant chaque parole, énervent le sens. C'est bien là qu'on peut dire que la lettre tue & que l'esprit vivisie.

Voici

Voice d'un fat Dryden les Seco cond qui une répit s'il n'av partie die grand lu etre un

When j cons.
Yet fool d by

Cemo

De desseins s Les mortels Dans des ma

Nous ne viv

vie. Demain, d

nos

Voici encore un passage d'un fameux tragique anglais, Dryden poëte du tems de Charles Second, auteur plus sécond que judicieux, qui auroit une réputation sans mêlange, s'il n'avoit fait que la dixiéme partie de ses ouvrages, & dont le grand désaut est d'avoir you-

Ce morceau commence ainsi.

When j confider life, t'is all a cheat. Yet fool'd by hope, men favour the deceit.

lu etre universel.

De desseins en regrets, & d'erreurs en desirs. Les mortels insensés proménent leur solie. Dans des malheurs presens, dans l'espoir des plaisirs,

Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.

Demain, demain dit on, va combler tous nos vœux;

K 2 Demain

ces exuémi-

ettre

nipocrise:

nser les er-

ter fes have

ame abatue

ent la vue?

eux homicide, un chrétien ti-

pour mot; de traducen traduiénervent qu'on peut & que l'el-

Voici

#### 220 Dix-buitième Lettre

Demain vient, & nous laisse encor plus malheureux.

hors

plis

auffi

écha

quel

fait

che

81

rôl

neil

fans

d'ai

nag

Queile est l'erreur, hélas! du soin qui nous sévore?

Nul de nous ne voudroit recommencer son

De nos premiers momens nous maudissons l'aurore,

Et de la nuit qui vient, nous attendons en-

Oe qu'ont en vain promis les plus beaux de nos jours, &c.

C'est dans ces morceaux détachés que les tragiques Anglais ont jusqu'ici excellé: leurs pieces presque toutes barbares, dépourvues de bienséance, d'ordre, de vrai-semblance, ont des lueurs étonnantes au milieu de cette nuit. Le stile est trop ampoulé, trop hors Lettre
ille encor plus

lu soin qui nous

commencer son

nous maudiffens

us attendens en-

les plus beaux de

orceaux déques Anglas ellé : leurs utes barba-le bienféan-rai-femblan-étonnantes e nuit. Le

ooulé, trop

hors

fur la Tragédie. 221 hors de la nature, trop copié des écrivains hébreux si remplis de l'enflure asiatique; mais aussi il faut avouer que les échasses du stile figuré, sur lefquelles la langue anglaise est guindée, élévent aussi l'esprit bien haut, quoique par une

marche irrégulière.

Le premier Anglais qui ait fait une piece raisonnable & écrite d'un bout à l'autre avec élégance, est l'illustre Mr Adisfon. Son Caton d'Utique est un chef-d'œuvre pour la diction, & pour la beauté des vers. Le rôle de Caton est à mon gré fort au-dessus de celui de Cornelie dans le Pompée de Corneille: car Caton est grand fans enflure, & Cornelie qui d'ailleurs n'est pas un personnage nécessaire, vise quelquesfois au galimatias. Le Caton K 3

222 Dix-huitieme Lettre de Mr Adisson me paroit le plus beau personnage qui soit sur aucun théatre, mais les autres rôles de la piece n'y répondent pas, & cet ouvrage si bien écrit est défiguré par une intrigue froide d'amour, qui répand sur la piece une lan-

gueur qui la tue.

La coutume d'introduire de l'amour à tort & à travers dans les ouvrages dramatiques, passa de Paris à Londres vers l'an 1660, avec nos rubans & nos perruques. Les femmes qui parent les spectacles, comme ici, ne veulent plus souffrir qu'on leur parle d'autre chose que d'amour. Le sage Adisson eut la molle complaisance de plier la sévérité de fon caractere aux mœurs de son tems, & gâta un chefd'œuvre pour avoir voulu plai-Depuis re.

sur la Tragédie. Depuis lui les pieces sont devenues plus régulières, le peuple plus difficile, les auteurs plus corrects & moins hardis. J'ai vû des pieces nouvelles fort fages, mais froides. Il semble que les Anglais n'aient été faits jusqu'ici que pour produire des beautés irrégulières. Les monstres brillans de Shakespear plaisent mille fois plus que la fagesse moderne. Le génie poëtique des Anglais refsemble jusqu'à present à un arbre touffu planté par la nature, jettant au hazard mille rameaux & croissant inégalement & avec force; il meurt, si vous voulez forcer sa nature & le tailler en arbre des jardins de Marly.

deans de bent gour des pass

K 4 DIX-NEU-

Lettre
roit le plus
ii foit fur
ais les auce n'y réet ouvrage

figure par

d'amour,

ce une lan-

troduire de à travers s dramaties à Londres vec nos ru-

fpectacles, eulent plus parle d'au-

our. Le famolle comla févérité

ux mæun ta un chef-

youlu plai-Depuis

#### DIX-NEUVIE ME

# LETTRE

## SUR LA COMEDIE.

E ne sçai comment le sage & ingénieux Mr de Muralt dont nous avons les lettres sur les Anglais & sur les Français, s'est borné, en parlant de la Comédie, à critiquer un comique nommé Shadwal. Cet Auteur étoit assez méprisé de son tems; il n'étoit point le poëte des honnêtes gens : ses pieces goûtées pendant quelques. représentations par le peuple, étoient dédaignées par tous les gens de bon goût & refsembloient à tant de pieces que j'ai vûes en France atti-

rer

teurs

tout

nou

cell

la n

Cha

qui

par

trai

for

de:

fi

sur la Comédie. 225 rer la foule & révolter les Lecteurs, & dont on a pû dire (tout Paris les condamne & tout Paris les court.) Mr de Muralt auroit dû, ce semble, nous parler d'un auteur excellent qui vivoit alors, c'étoit Mr Wicharley qui fut long-tems l'amant déclaré de la maitresse la plus illustre de Charles Second. Cet homme qui passoit sa vie dans le plus grand monde en connoissoit parfaitement les vices & les ridicules, & les peignoit du pinceau le plus ferme & des couleurs les plus vraies

RE

SEDIE.

nt le fage

de Muralt

lettres fur

Français,

lant de la

r un comi-

1. Cet Au-

risé de son

int le poë-

s: fes pie-

quelques

le peuple,

par tous

ût & ref.

de pieces

nce atti-

Il a fait un mitantrope qu'il a imité de Moliere. Tous les traits de Wicharley font plus forts & plus hardis que ceux de notre misantrope; mais auf-fi ils ont moins de finesse & de bienséance. L'auteur Anglais

226 Dix-neuviéme Lettre glais a corrigé le seul défaut qui soit dans la piece de Moliere; ce défaut est le manque d'intrigue & d'intérêt ; la piece anglaise est interressante & l'intrigue en est ingénieuse: elle est trop hardie sans doute pour nos mœurs. C'est un capitaine de vaisseau plein de valeur, de franchise, & de mépris pour le genre humain; il a un ami fage & sincére dont il se défie, & une maitresse dont il est tendrement aimé, sur laquelle il ne daigne pas jetter les yeux; au contraire il a mis toute sa confiance dans un faux ami qui est le plus indigne homme qui respire, & il a donné son cœur à la plus coquette & à la plus perfide de toutes les femmes ; il est bien assuré que cetce femme est une Pénelope,

pa

tre

tol

rie

de

ta

sur la Comédie. 227 Lettre & ce faux ami un Caton. Il ul défaut part pour s'aller battre conce de Mo. tre les Hollandois, & laisse e manque et; la pietout fon argent, ses pierreries, & tout ce qu'il a au monessante & de à cette femme de bien, génieuse : & recommande cette femme fans douelle-même à cet ami fidéle, C'est un fur lequel il compte li fort. n plein de Cependant le véritable honie, & de nête homme dont il fe défie e humain; tant, s'embarque avec lui, & & fincére la maitresse qu'il n'a pas seuune mailement daigné regarder, se déendrement guise en Page & fait le voïage ne daigne fans que le Capitaine s'aperçoi-; an conve de son sexe de toute la camla confianpagne. ni qui est mme qui onné son ette & ala

es les fem-

é que cet-

énelope,

Le Capitaine aïant fait sauter fon vaisseau dans un combat, revient à Londres, sans fecours, fans vaisseau & fans argent, avec fon page & fon ami, ne connoissant ni l'a-

mitié K 6

228 Dix neuvième Lettre mitié de l'un, ni l'amour de l'autre. Il va droit chez la perle des femmes qu'il compte retrouver avec sa cassette & sa sidélité: il la retrouve mariée avec l'honnête fripon à qui il s'étoit confié, & on ne lui a pas plus garde son dépôt que le reste. Mon homme a toutes les peines du monde à croire qu'une femme de bien puisse faire de pareils tours; mais pour l'en convaincre mieux, cette honnête Dame devient amoureuse du petit page & veut le prendre à force ; mais comme il faut que justice se fasse, & que dans une piece de théatre le vice soit puni & la vertu récompensée, il se trouve afin de compte que le Capitaine se met à la place du Page, couche avec fon infidéle,

déle ami, d'épo repre

fon pieco

est b

Mol fing die

la p force de

> fair fair

sur la Comédie. 229 déle, fait cocu son traitre ami, lui donne un bon coup d'épée au travers du corps, reprend sa cassette & épouse fon page. Vous remarquerez qu'on a encore lardé cette piece d'une Comtesse de Pimbesche, vieille plaideuse parente du Capitaine, laquelle est bien la plus plaisante créature & le meilleur caractère qui soit au théatre. Wicharley a encore tiré de

Moliere une piece non moins singuliere & non moins hardie, c'est une espece d'école

des femmes.

ettre

nour de

chez la

il comp-

cassette

retrouve

e fripon

ié, & on

carde fon

Ion hom-

s du mon-

femme de

le pareils

l'en con-

e honnê-

amoureule t le pren-

comme il fasse, &

de thea.

& la ver-

fe trouve

le Capi-

place du

fon infi-

déle

Le principal personnage de la piece est un drole à bonnes fortunes, la terreur des maris de Londres, qui pour être plus sûr de son fait, s'avise de faire courir le bruit que dans fa derniere maladie, les Chi-

rur-

230 Dix-neuvième Lettre rurgiens ont trouvé à propos de le faire Eunuque. Avec cette belle réputation tous les maris lui aménent leurs femmes, & le pauvre homme n'est plus embarassé que du choix; il donne sur tout la préférence à une petite campagnarde qui a beaucoup d'innocence & de tempéramment, & qui fait fon mari cocu avec une bonne foi qui vaut mieux que la malice des Dames les plus expertes. Cette piece n'est pas si vous voulez l'école des bonnes mœurs, mais en vérité c'est l'école de l'esprit du bon Comique.

Un Chevalier Vanbrouck a fait des Comédies encore plus plaisantes, mais moins ingénieuses. Ce Chevalier étoit un homme de plaisir, par dessus cela, poëte & architecte: on

pré-

il bat

ment.

fameu

pelan

de ni

dHo

étoie.

que le

ce ch

mode.

On

Vanbi

que la

legire

vivant

ment

aïant i

ce avai

fut mis

quelque

mais p

attiré

part d

prétend qu'il écrivoit comme il bâtissoit, un peu grossierement. C'est lui qui a bâti ce fameux château de Blenheim, pesant & durable monument de notre malheureuse batailse d'Hochstet. Si les apartemens étoient seulement aussi larges que les murailles sont épaisses, ce château seroit assez commode.

On a mis dans l'épitaphe de Vanbrouck, qu'on souhaitoit que la terre ne lui sut point legère, attendu que de son vivant il l'avoit si inhumainement chargée. Ce Chevalier aïant sait un tour en France avant la guerre de 1701. sut mis à la Bastille & y resta quelque tems, sans avoir jamais pû sçavoir ce qui lui avoit attiré cette distinction de la part de notre Ministère. Il sit une

icore plus pins ingérétoit un par dessas

ettre

propos

vec cet-

tous les

eurs fem-

nme n'est

u choix;

préféren-

pagnarde

nnocence

avec une

nieux que

s les plus

e n'est pas

e des bon-

rérité c'est

bon Co-

nbrouck a

tecte: on pré-

une Comédie à la Bastille, & ce qui est à mon sens fort étrange, c'est qu'il n'y a dans cette piece aucun trait contre le païs dans lequel il essuita cette violence.

Celui de tous les Anglais, qui a porté le plus loin la gloire du théatre comique, est feu Mr Congreve. Il n'a fait que peu de pieces, mais toutes font excellentes dans leur genre. Les régles du théatre y font rigourensement observées, elles sont pleines de caracteres nuancés avec une extrême finesse; on n'y essure pas la mauvaise plaisanterie; vous y voïez par tout le langage des honnêtes gens avec des actions de fripon, ce qui prouve qu'il connoissoit bien fon monde, & qu'il vivoit dans ce qu'on apelle la bonne compompagnie. la preique la connu int, c'éto dimer for d'auteur, c'eto putation & parloit de me de ba, de lui, & re convers que sur le

ment; je woit eu l qu'un gent mtre, je renu voir mé de cett tée.

omme o

Ses piéco innelles S alles de gaies, & les plus fo Lettre aftille & fens fort n'y a dans alt contre esfaia cet-

Anglais, in la gloiique, est Il n'a fait mais toudans leur du théatre ent obserines de caec une exn'y essuie isanterie; out le langens avec n, ce qui

Moit bien

n'il vivoit

la bonne

com.

sur la Comédie. 232 compagnie. Il étoit infirme & presque mourant quand je l'ai connu ; il avoit un défaut, c'étoit de ne pas affez estimer son premier métier d'auteur, qui avoit fait sa réputation & fa fortune. Il me parloit de ses ouvrages comme de bagatelles au - dessous de lui, & me dit à la premiere conversation de ne le voir que sur le pied d'un gentilhomme qui vivoit très-uniment; je lui répondis que s'il avoit en le malheur de n'être qu'un gentilhomme comme un autre, je ne le serois jamais venu voir, & je fus tres-choqué de cette vanité li mal placée.

Ses piéces sont les plus spirituelles & les plus éxactes; celles de Vanbrouck les plus gaies, & celles de Wicherley les plus fortes.

234 Dix-neuvième Lettre

Il est à remarquer qu'aucun de ces beaux esprits n'a mal parlé de Moliere. Il n'y a que les mauvais auteurs Anglais qui aient dit du mal de ce grand homme. Ce sont les mauvais musiciens d'Italie qui méprisent Lully, mais un Bononcini l'estime & lui rend justice de même qu'un Mead sait cas d'un Helvetius & d'un Silva.

L'Angleterre a encore de bons Poëtes comiques, tels que le Chevalier Steele, & Mr Cibber excellent Comédien, & d'ailleurs poëte du Roi, titre qui paroit ridicule, mais qui ne laisse pas de donner mille écus de rente & de beaux priviléges. Notre grand Corneille n'en a pas eu tant.

Au reste ne me demandez pas que j'entre icidans le moindre détail de ces pieces anglaises dont je suis si grand

par-

partifa porte plaifan des C point c vous v

medie tre mo ler à L ans, d'

& de les jour plaisir (tophan

La fine lulion, perdu p

Il n'e la Trag chez ell fions,

> confact teurs

Lettre ier qu'aucun prits n'a mal Il n'y a que eurs Anglais mal de ce Ce font les s d'Italie qui mais un Bo & lui rend i'un Mead fair & d'un Silva a encore de ques, tels que ele, & Mi Comédien. e du Roist dienle, mai s de donne e & de beam grand Co eu tant. e demander dans le moin es pieces an his si grand

pat.

sur la Comédie. partisan, ni que je vous raporte un bon mot ou une plaifanterie des Wicharley & des Congreves; on ne rit point dans une traduction: Si vous voulez connoître la Comédie Anglaise, il n'y a d'autre moien pour cela que d'aller à Londres, d'y rester trois ans, d'aprendre bien l'anglais, & de voir la Comédie tous les jours; je n'ai pas grand plaisir en lisant Plaute & Aristophane: pourquoi? c'est que je ne suis ni Grec ni Romain. La finesse des bons mots, l'allusion, l'apropos, tout cela est perdu pour un étranger.

Il n'en est pas de même dans la Tragédie, il n'est question chez elle que de grandes passions, & de sottises héroïques consacrées par de vieilles erreurs de sable ou d'histoire.

Oedi-

Oedipe, Electre apartiennent aux Espagnols, aux Anglais, & à nous comme aux Grecs; mais la bonne Comédie est la peinture parlante des ridicules d'une nation, & si vous ne connoissez pas la nation à fonds, vous ne pouvez juger de la peinture.



Il a'co el par de même dans

VINGT-

s'en

fipa pall

lem

un

de

Lettre
vartiennent
x Anglais,
aux Grecs;
nédie est la
es ridicules
si vous ne
nation à
puvez juger

### VINGTIEME

# LETTRE

SUR LES SEIGNEURS QUI CULTIVENT LES LETTRES.

IL a été un tems en France où les beaux Arts étoient cultivés par les premiers de l'Etat. Les Courtifans sur tout s'en mêloient, malgré la difsipation, le goût des riens, la passion pour l'intrigue, toutes divinités du païs.

Il me paroit qu'on est actuellement à la Cour dans tout un autre goût que celui des \* Lettres, peut-être dans peu de tems la mode de penser reviendra-t-elle: un Roi n'a

\*L'Auteur écrivoit cela en 1727.

VINGT.

238 Vingtieme Lettre qu'à vouloir; on fait de cette Nation-ci tout ce qu'on veut. En Angleterre communément on pense, & les Lettres y sont plus en honneur qu'en France. Cet avantage est une suite nécessaire de la forme de leur gouvermement. Il y a à Londres environ huit cent personnes qui ont le droit de parler en public, & de soutenir les intérêts de la Nation : environ cinq ou six mille prétendent au même honneur à leur tour, tout le reste s'érige en juge de ceux - ci, & chacun peut faire imprimer ce qu'il pense sur les affaires publiques ; ainsi toute la Nation est dans la nécessité de s'inftruire. On n'entend parler que des gouvernemens d'Athénes & de Rome; il faut bien malgré qu'on en ait, lire les Auteurs

teurs étude aux be les hou

état. I Magil Méde cléfia lettres

que l'o
tes les
que r
d'avoi
me ce

de con n'y ap gneur vint vi

d'Italie une de aussi po ce qu'

Roche nos S les. t de cette on veut. munément tresy font en France. e suite néne de leur y a à Lonent persont de parler Soutenir les ion: enviille prétenneur à leur s'érige en & chacun er ce qu'il ires publila Nation té de s'inf. d parler que d'Athénes t bien mallire les Auteurs

fur les Seigneurs, &c. 239 teurs qui en ont traité; cette étude conduit naturellement aux belles Lettres. En général les hommes ont l'esprit de leur état. Pourquoi d'ordinaire nos Magistrats, nos Avocats, nos Médecins, & beaucoup d'Eclésiastiques, ont-ils plus de lettres, de goût & d'esprit, que l'on n'en trouve dans toutes les autres professions? c'est que réellement leur état est d'avoir l'esprit cultivé, comme celui d'un Marchand est de connoître son négoce. Il n'y a pas long-tems qu'un Seigneur Anglais fort jeune me vint voir à Paris en revenant d'Italie: il avoit fait en vers une description de ce païs-là aussi poliment écrite, que tout ce qu'ont fait le Comte de Rochester & nos Chaulieux, nos Sarrasins & nos Chapelles.

240 Vingtieme Lettre

La traduction que j'en ai faite est si loin d'atteindre à la force & à la bonne plaisanterie de l'original, que je suis obligé d'en demander sérieusement pardon à l'auteur & à ceux qui entendent l'anglais; cependant comme je n'ai pas d'autre moien de faire connoître les vers de Milord....les voici dans ma langue.

Qu'ai-je donc vû dans l'Italie,
Orgueuil, astuce, & pauvreté,
Grands complimens, peu de bonté,
Et beaucoup de cérémonie.
L'extravagante Comédie
Que souvent l'Inquisition, \*
Veut qu'on nomme religion,
Mais qu'ici nous nommons solie.

La

YI

Et

Peu vers f on tr

me a

<sup>\*</sup> Il entend sans doute les farces que certains Prédicateurs jouent dans les places publiques.

sur les Seigneurs, &c. 241

La nature envain bienfaisante, Veut enrichir ces lieux charmans: Des Prêtres la main désolante Etouffe ses plus beaux présens. Les Monfignors, soi-disant grands, Seuls dans leur palais magnifiques, Y sont d'illustres fainéants, Sans argent & sans domestiques. Pour les petits, sans liberté, Martirs du joug qui les domine, Ils ont fait vœu de pauvreté, Priant Dieu par oisiveré. Et toujours jeunant par famine. Ces beaux lieux du Pape benis, Semblent habités par les diables, Et les habitans misérables Sont damnés dans le paradis.

Peut-être, dira-t-on que ces vers font d'un hérétique; mais on traduit tous les jours & mème affez mal, ceux d'Horace L &

ttre
yen ai faiindre à la
plaifante-

que je suis der serieuuteur & à l'anglais; je n'ai pas ire connoi-

l'Italie, pauvreté, peu de bonté,

ilord .

lie
ion,\*
ligion,
mons folie,

farces que cerlans les places & de Juvenal qui avoient le malheur d'être païens. Vous sçavez bien qu'un traducteur ne doit pas répondre des sentimens de son autheur, tout ce qu'il peut faire, c'est de prier Dieu pour sa conversion, & c'est ce que je ne manque pas de faire pour celle du Mylord.



SOSTOLED STOPE CLER VINGT-

noîti

que l' me à drois l'hom poête qui b

natio

ns. Vous traductenr VINGT ET UNIEME e des fenr, tout ce est de prier

LETTRE

SUR LE COMTE

DE ROCHESTER

ET MR WALLER.

T Our le monde connoit de réputation le Comte de Rochester. Mr de Saint-Evremont en a beaucoup parlé; mais il ne nous a fait connoître du fameux Rochester, que l'homme de plaisir, l'homme à bonnes fortunes: je voudrois faire connoître en lui l'homme de génie & le grand poëte. Entr'autres ouvrages qui brilloient de cette imagination ardente qui n'aparte-L 2 noit

ttre voient le

erfion, &

nanque pas

u Mylord

noit qu'à lui, il a fait quelques fatires sur les mêmes sujets que notre célébre Despreaux avoit choisis. Je ne sçai rien de plus utile pour se perfectionner le goût, que la comparaison des grands génies qui se sont exercés sur les mêmes matieres.

Voici comme Mr Despreaux parle contre la raison humaine dans sa satire sur l'homme.

Cependant à le voir plein de vapeurs le-

Soi-même se bercer de ses propres chimeres,

Lui seul de la nature est la baze & l'apui,

Et le dixième Ciel ne tourne que pour lui.

De tous les animaux il est ici le maître;

Qui pourroit le nier, poursuis-tu? moi peutêtre:

Ce maître prétendu qui leur donne des loix;

Ce

prin

dan

mai

reso

font

gen

not

ner

cei

Ce n'el

Cest

Des fa

Sur le C. de Rochester, & c. 245 Ce Roi des animaux combien a t-il de Rois?

Voici à peu près comme s'exprime le Comte de Rochester dans sa satire sur l'homme; mais il saut que le lecteur se resouvienne toujours que ce sont ici des traductions libres de poëtes anglais, & que la géne de notre versification & les bienséances délicates de notre langue ne peuvent donner l'équivalent de la licence impétueuse du stile anglais.

Cet esprit que je hais, cet esprit plein d'er-

Ce n'est pas ma raison, c'est la tienne Doc-

C'est ta raison frivole, inquiere, orgueila

Des sages animaux rivale dédaigneuse, L 3 Qui

Lettre

t quelques
fujets que
eaux avoit

dujets que eaux avoit il rien de perfectioncomparainies qui se mêmes ma-

Despreaux on humaine nomme.

de vapeus le-

es propres chi-

paze & l'apui, que pour lui, ci le maître;

is-tu? moi peut

donne desloir,

Ce

### 246 Vingt & unième Lettre

Qui croit, entr'eux & l'Ange occuper le milieu.

Et pense être ici bas l'image de son Dieu. Vil atome importun, qui croit, doute, difpute,

Rampe, s'éleve, tombe, & nie encor sa chute, Qui nous dit, je suis fibre, en nous montrant fes fers, 100011 200

Et dont l'œil trouble & faux croit percer l'Univers :

Allez réverends fous, bien-heureux fanati-

Compilez bien l'amas de vos riens scolastiques,

· Peres de visions, & d'énigmes sacrés, Auteurs du labirinthe où vous vous égarez, Allez obscurément éclaircir vos misteres, Et courez dans l'école adorer vos chimeres. Il est d'autres erreurs, il est de ces dévots, Condamnés par eux-même à l'ennui du repos.

Ce

Ce mi

Tranc

Non,

Inuti

Ton

Reve

L'hor

OU!

quì

un

mi

&

p0

bu

fa

po

til

fur le C. de Rochester, &c. 247

Lettre

ge occuper h

le son Dieu.

oit, doute, dif-

encor fa chate,

nous montrant

ux croit percer

heureux fanati.

riens scolasti-

es lacrés,

vous égarez,

os misteres,

os chimeres.

ces dévots,

à l'ennui de

Ca

Ce mistique encloîtré, fier de son indolence, Tranquile au sein de Dieu qu'y peut-il faire ? il pense.

Non, tu ne penses point, misérable, tu dors : Inutile à la terre, & mis au rang des morts, Ton esprit énervé croupit dans ta molesse, Réveille-toi, sois homme, & sors de son yvresse.

L'homme est né pour agir, & tu prétens penser!

Que ces idées foient vraies ou fausses, il est toujours certain qu'elles sont exprimées avec une énergie qui fait le poëte.

Je me garderai bien d'éxaminer la chose en philosophe, & de quitter ici le pinceau pour le compas. Mon unique but dans cette lettre, est de faire connoître le génie des poëtes anglais, & je vais continuer sur ce ton.

L<sub>4</sub> On

248 Vingt & unième Lettre

On a beaucoup entendu parler du célébre Waller en France. Messieurs de la Fontaine, Saint-Evremond, & Bayle, ont fair son éloge; mais on ne connoit de lui que son nom. Il eût à peu près à Londres la même réputation que Voiture eût à Paris, & je crois qu'il la méritoit mieux. Voiture vint dans un tems où l'on fortoit de la barbarie, & où l'on étoit encore dans l'ignorance. On vouloit avoir de l'esprit, & on n'en avoit pas encore; on cherchoit des tours au lieu de pensées: les faux brillans se trouvent plus aisément que les pierres précieuses. Voiture né avec un génie frivole & facile, fut le premier qui brilla dans cette aurore de la littérature française; s'il étoit venu après les grands hommes qui. for te qui or Louis inconn de hui ou il a Mr De c'eft de res, c goût de encare & dum

hom palents Dien in & dan Segral il infa

homm

le mondil ne di Waller n'étoit

ouvrag grace Lettre tendu par er en Fran-Fontaine, & Bayle, mais on ne on nom. Il Londres la ue Voiture rois qu'il la Oiture vint 'on fortoit ù l'on étoit rance. On 'esprit, & encore : on au lieu de brillans fe ent que les Voiture né de & faciqui brilla de la litte l étoit ves hommes

qui

Sur le C. de Rochester, &c. 249 qui ont illustre le fiecle de Louis XIV. ou il auroit été inconnu, ou l'on n'auroit parlé de lui que pour le mépriser, ou il auroit corrige son stile. Mr Despreaux le loue, mais e'est dans ses premieres satires, c'est dans le tems où le goût de Despreaux n'étoit pas encore formé; il étoit jeune & dans l'age où l'on juge des hommes par la réputation, & non pas par eux-mêmes; d'ailleurs Despreaux étoit souvent bien injuste dans ses louanges & dans ses censures. Il louoit Segrais, que personne ne lit; il insultoit Quinaut que tout le monde sçait par cœur, & il ne dit rien de la Fontaine. Waller meilleur que Voiture, n'étoit pas encore parfait: ses ouvrages galans respirent la grace; mais la négligence les fait

250 Vingt & unième Lettre fait languir, & fouvent les penfées fausses les désigurent. Les Anglais n'étoient pas encore parvenus de son tems à écrire avec correction : fes ouvrages férieux sont pleins d'une vigueur qu'on n'attendroit pas de la molesse de ses autres pieces. Il a fait un éloge funébre de Cromwel, qui avec ses défauts passe pour un chef-d'œuvre: pour entendre cet ouvrage, il faut sçavoir que Cromwel mourut le jour d'une tempête extraordinaire.

La piece commence ainsi.

Il n'est plus, c'en est fait, soumettons-nous au sort:

Le Ciel a signalé ce jour par des tempères, Et la voix du tonnerre éclatant sur nos têtes, Vient d'annoncer sa mort.

Par ses derniers soupirs, il ébranle cette sse,

Cette Isle

Et foum

Mer tu

Semblent

Que l'ef

Tel au (

Tel d'un

Obéi dan Sòn pala

de Cr Roi C fur le C. de Rochester, &c. 251

Cette Isle que son bras sit trembler tant de fois,

Quand dans le cours de ses explois, Il brisoit la tête des Rois,

Et soumetroit un peuple à son joug seul docile.

Mer tu t'en es troublée. O mer 1 tes flots

Semblent dire en grondant anx plus lointains rivages,

Que l'éfroi de la terre, & ton maître n'est

Tel au Ciel autrefois s'envola Romulus,
Tel il quitta la terre au milieu des orages,
Tel d'un peuple guerrier il reçut les homamages:

Obéi dans sa vie, à sa mort adoré,. Son palais sut un temple, &c.

C'est à propos de cet éloge de Cromwel, que Waller sit au Roi Charles Second cette ré-Lo ponse

Lettre

It les penirent. Les
as encore
as à écrire
ouvrages
d'une viadroit pas

autres pie-

ge funébre

vec fes dechef-d'æncet ouvraque Cromd'une tem-

oumettons-nons

ice ainli.

des tempères, nt sur nostètes, sa mort. pranse cette sile.

Cette

252 Vingt & unieme Lettre ponse qu'on trouve dans le dictionnaire de Baile. Le Roi pour qui Waller venoit, selon l'usage des Rois & des Poëtes, de presenter une piece farcie de louanges, lui reprocha qu'il avoit fait mieux pour Cromwel: Waller répondit, Sire, nous autres poëtes nous réuliffons mieux dans les fictions que dans les vérités, cette réponse n'étoit pas si sincère que celle de l'Ambassadeur Hollandois qui, lorsque le même Roi fe plaignoit que l'on avoit moins d'égard pour lui que pour Cromwel, répondit, ah Sire, ce Cromwel étoit tout aurre chose.

Mon but n'est pas de faire un commentaire sur le caractere de Waller ni de personne; je ne considére les gens après seur mort que par leurs

ou-

OUVI

m01

leme

Cou

der

org

d'al

Col

con

Bou

& t

der

gran

fon

nor

leui

reno

yeu

besi

Gr

2,16

re

Lettre dans le . Le Roi oit, selon es Poëtes. ece farcie ocha qu'il ur Cromlit, Sire. ous réusiss fictions , cette réincère que ur Hollanmême Roi on avoit r lui que ondit, ah

le caracle caracles gens par leurs ou-

étoit tout

Jur le C. de Rochester, &c. 253 ouvrages, tout le reste est pour moi aneanti; je remarque seulement que Waller né à la Cour avec foixante mille livres de rente, n'eut jamais ni le sot orguenil ni la non chalance d'abandonner son talent. Les Comtes de Dorset & de Roscommon, les deux Ducs de Boukinkam, Milord Halifax & tant d'autres, n'ont pas cru déroger en devenant de trèsgrands poëtes & d'illustres écrivains. Leurs ouvrages leur font plus d'honneur que leur nom. Ils ont cultivé les lettres comme s'ils en eussent attendu leur fortune : ils ont de plus rendu les arts respectables aux yeux du peuple, qui en tout a besoin d'être mené par les Grands, & qui pourtant se régle moins fur eux en Angleterre qu'en aucun lieu du monde.

#### VINGT-DEUXIEME

de to

ger.

fies

mal

goût

angl

noti

vres où j'

mai

vre

du

# LETTRE SUR MR POPE

POETES FAMEUX.

JE voulois vous parler de Mr Prior un des plus aimables poëtes d'Angleterre, que vous avez vû à Paris Plénipotentiaire & Envoié extraordinaire en 1712. je comptois vous donner aussi quelqu'idée des poëssies de Milord Roscommon, de Milord Dorset, &c. mais je sens qu'il me faudroit faire un gros livre, & qu'après bien de la peine, je ne vous donnerois qu'une idée fort imparsaite de:

de tous ces ouvrages. La poefie est une espece de musique, il faut l'entendre pour en juger. Quand je vous traduis quelques morceaux de ces poëfies étrangéres, je vous note imparsaitement leur musique; mais je ne puis exprimer le goût de leur chant.

RE

OPE

MEUX.

parler de

plus aima.

terre, que

lénipoten.

aordinaire

vous don-

e des poê.

nmon, de

nais je sens

e un gros

ien de la

donnerois

mparfaite

de

Il y a fur tout un poëme anglais que je désespérerois de vous faire connoître; il s'apelle Hudibras, le sujet est la guerre civile & la secte des Puritains tournée en ridicule. C'est Dom-Guichote, c'est notre Satire Ménipée fondus ensemble : c'est de tous les livres que j'ai jamais lûs, celui où j'ai trouvé le plus d'esprit; mais c'est aussi le plus intraduisible. Qui croiroit qu'un livre qui faisit tous les ridicules du genre humain, & qui a plus 256 Vingt-deuxième Lettre plus de pensées que de mots, ne peut souffrir la traduction? c'est que presque tout y fait allusion a des avantures particulieres: le plus grand ridicule tombe principalement sur les Théologiens que peu de gens du monde entendent: il faudroit à tout moment un commentaire, & la plaisanterie expliquée cesse d'être plaisanterie: tout commentateur de bons mots est un sot.

Voilà pourquoi on n'entendra jamais bien en France les livres de l'ingénieux Docteur Suift, qu'on apelle le Rabelais d'Angleterre. Il a l'honneur d'être Prêtre comme Rabelais, & de se moquer de tout comme lui; mais on lui fait grand tort, selon mon petit sens, de l'apeller de ce nom. Rabelais dans fon extravagant & inin-

tel-

telli

volu

que

goût

d'en

tion

Rab

On 1

mier

ché

tant

misé

lofor

dans

fon

ne o

véri

fur Mr Pope, &c. 257 telligible livre a répandu une extrême gaieté & une plus grande impertinence; il a prodigué l'érudition, les ordures & l'ennui; un bon conte de deux pages est acheté par des volumes de fottises : il n'y a que quelques personnes d'un goût bisarre qui se piquent d'entendre & d'estimer tout cet ouvrage, le reste de la nation rit des plaisanteries de Rabelais & méprise le livre. On le regarde comme le premier des boufons, on est fâché qu'un homme qui avoit tant d'esprit, en ait fait un si misérable usage ; c'est un Philosophe ivre qui n'a écrit que dans le tems de son ivresse.

Lettre

de mots,

aduction?

y faitally.

Darticulie-

icule tom.

les Théo-

gens du

il faudroit

commen-

erie expli-

ifanterie!

de bons

n'enten-

France les

x Docteur

e Rabelais

l'honneur

Rabelais

tout comfait grand

fens, de

Rabelais

& inin-

Mr Suift est Rabelais dans fon bon sens, & vivant en bonne compagnie; il n'a pas à la vérité la gaieté du premier,

mais

mais il a toute la finesse, la raison, le choix, le bon goût qui manque à notre Curé de Meudon. Ses vers sont d'un goût singulier & presque inimitable; la bonne plaisanterie est son partage en vers & en prose, mais pour le bien entendre, il faut faire un petit

voïage dans fon païs.

Vous pouvez plus aifément vous former quelqu'idée de Mr Pope; c'est, je crois, le poëte le plus élégant, le plus correct, & ce qui est encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre. Il a réduit les sifflemens aigres de la trompette anglaise aux sons doux de la flute: on peut le traduire parce qu'il est extrêmement clair, & que ses sujets pour la plûpart sont généraux & du ressort de toutes les nations.

On

France

par la la fait Mr

Voic

poëme

que je

ma lib

core un

pis que

mot po

Umbriel à

gné,

Va d'une ai

Chercher er

fonde,

Où loin des

monde

La Déesse :

Les triftes

Et le fouf

Lettre inesse, la bon gout Eure de font d'un resque inilaifanterie vers & en e bien ene un petit is aisément idée de Mr is, le poëte lus correct, beaucoup, qu'ait en réduit les e la tromfons dour it le traduitrêmement iets pour la aux & di

nations.

AND.

fur Mr Pope, &c. 259 On connoîtra bien-tôt en France son essai sur la critique, par la traduction en vers qu'en fait Mr l'Abbé du Rénel.

Voici un morceau de fon poëme de la boucle de cheveux que je viens de traduire avec ma liberté ordinaire: car encore une fois je ne fais rien de pis que de traduire un poëte mot pour mot.

Umbriel à l'instant, vieux Gnome rechi-

Va d'une aîle pesante & d'un air renfrongné,

Chercher en murmurant la caverne pro-

Où loin des doux raïons que répand l'œil du

Les eristes Aquilons y sifflent à l'entour, Et le sousse mal sain de seur aride haleine,

### 260 Vingt deuxième Lettre

Y porte aux environs la sièvre & la migraine.

Sur un riche sopha, derriere un paravent, Loin des slambeaux, du bruit, des parleurs & du vent,

La quinteuse Déesse incessamment repose, Le cœur gros de chagrins, sans en sçavoir la cause,

N'aïant pensé jamais, l'esprit toujours troublé,

L'œil chargé, le teint pâle, & l'hipocondre enflé.

La médifante envie est assise auprès d'elle Vieux spectre séminin, décrepite pucelle,

Avec un air dévot déchirant son prochain,

Et chansonnant les gens l'Evangile à la main.

Sur un lit plein de fleurs, négligemment

Une jeune beauté non loin d'elle est cou-

C'est

C'est l'Affect Ecoure sans

dant, Qui rougit

De cent m

joie,

la pro

Er pleine de Se plaint av

> Si ve dans l'e lire dan tion, v descrip le Lutri En ment

glais, petit m phes: je ne le re; il fur Mr Pope, &c. 261

C'est l'Affectation qui grasseie en parlant, Ecoute sans entendre, & lorgne en regardant,

Qui rougit sans pudeur, & rit de tout sans joie,

De cent maux différens prétend qu'elle est

Et pleine de santé sous le rouge & le fard, Se plaint avec molesse, & se pâme avec art.

Si vous lisiez ce morceau dans l'original, au lieu de le lire dans cette soible traduction, vous le compareriez à la description de la Molesse dans le Lutrin.

En voilà bien honnêtement pour les poëtes anglais, je vous ai touché un petit mot de leurs philosophes: pour de bons historiens je ne leur en connois pas encore; il a fallu qu'un Français ait

t, des parleurs

in parayent,

Lettre

fans en sçavoir

it toujours tros-

& Phipoconde

auptès delle

fon prochain,

l'Evangile à la

0.0

d'elle est ou-

C'eff

262 Vingt-deuxième Lettre ait écrit leur histoire; peutêtre le génie anglais qui est ou froid ou impétueux, n'a pas encore saisi cette éloquence naïve & cet air noble & simple de l'Histoire: peut-être aussi l'esprit de parti qui fait voir trouble, a décredité tous leurs historiens : la moitie de la nation est toujours l'ennemie de l'autre ; j'ai trouvé des gens qui m'ont affuré que Milord Malboroug étoit un poltron, & que Mr Pope étoit un fot : comme en France quelques Jesuites trouvent Pascal un petit esprit, & quelques Jansénistes disent que le Pere Bourdaloue n'étoit qu'un bavard. Marie Stuard est une sainte Héroine pour les Jacobites; pour les autres, c'est une débauchée, une adultere, une homicide: ainfi

fi en factum est vrai Mr Go teur de d'écriri mais M préven que les fi bons qu'ils r bles tr coméd morces bles,

Les profité d'angue, tour en leur av

devroi

fommes nous qu

fur Mr Pope, &c. 263 si en Angleterre on a des factums & point d'histoire. Il est vrai qu'il y a à present un Mr Gordon excellent traducteur de Tacite, très-capable d'écrire l'histoire de son païs, mais Mr Rapin de Thoiras l'a prévenu. Enfin il me paroit que les Anglais n'ont point de si bons historiens que nous, qu'ils n'ont point de véritables tragédies, qu'ils ont des comédies charmantes, des morceaux de poësie admirables, & des philosophes qui devroient être les précepteurs du genre humain. Les Anglais ont beaucoup

Lettre

re; peut

us qui est

ueux, n'a e éloquen-

noble &

: peut-être

redité tous

moitie de

urs l'enne-

trouvé des

iré que Mi.

oit un pol-

pe étoit un

rance quel-

vent Pasca

& quelque

que le Pe

etoit qu'us

ard est une

er les la

es autres,

hée, une

Les Anglais ont beaucoup profité des ouvrages de notre langue, nous dévrions à notre tour emprunter d'eux après leur avoir prêté: nous ne fommes venus les Anglais & nous qu'après les Italiens qui

en

en tout ont été nos maîtres, & que nous avons surpassés en quelque chose. Je ne sçai à laquelle des trois nations il faudra donner la préférence; mais heureux celui qui sait sentir leurs différens mérites.



lengue, nous dévrions à noire

mmes venus les Angleis &c

TONIV après les Italiens qui

AUX

en fave me en que par mais c' qu'on tre

ragemen pour tou thémati

Médeci

ches de

Lettre
maîtres,
furpaffés
le ne fçai
nations il
eférence;
in fait fenérites.

## VINGT-TROISIEME

## LETTRE

SUR LA CONSIDERATION

QU'ON DOIT

AUX GENS DE LETTRES.

I en Angleterre ni en aucun païs du monde, on ne trouve des établissemens en faveur des beaux arts comme en France. Il y a presque par tout des Universités; mais c'est en France seule qu'on trouve ces utiles encouragemens pour l'Astronomie, pour toutes les parties des Mathématiques, pour celle de la Médecine, pour les recherches de l'Antiquité, pour la Mein-

VINGT:

266 Vingt-troisième Lettre Peinture, la Sculture & l'Architecture. Louis XIV. s'est immortalisé par toutes ces sondations, & cette immortalité ne lui a pas coûté deux cent

mille francs par an.

l'avoue que c'est un de mes étonnemens, que le Parlement d'Angleterre qui s'est avisé de promettre vingt mille guinées à celui qui feroit l'impossible découverte des Longitudes, n'ait jamais pensé à imiter Louis XIV. dans fa magnificence envers les Arts.

Le mérite trouve à la vérité en Angleterre d'autres récompenses plus honorables pour la nation; tel est le refpect que ce peuple a pour les talens, qu'un homme de mérite y fait toujours fortune. Mr Adisson en France eût été de quelque Académie, & au-

roit

rolt f

de qu

fion (

plûtôt

affaire

auroit

die d

contr

en pl

été S

lieur l

des M

Congr

impor

Suife

eft be

que le

de Mr

d'avoir

pêche

ductio

valu

l'ai v

fur les Gens de Lettres. 267 roit pù obtenir, par le crédit de quelque femme, une penfion de douze cent livres, ou plûtôt on lui auroit fait des affaires, sous prétexte qu'on auroit aperçu dans sa tragédie de Caton quelques traits contre le portier d'un homme en place; en Angleterre il a été Secretaire d'Etat. Monfieur Newton étoit Intendant des Monnoies du Roïaume: Mr Congreve avoit une charge importante: Mr Prior a été Plénipotentiaire: le Docteur Suift est Doien d'Irlande & y est beaucoup plus consideré que le Primat. Si la religion de Mr Pope ne lui permet pas d'avoir une place, elle n'empêche pas moins que fa traduction d'Homere ne lui ait valu deux cens mille francs. l'ai vû long-tems en France l'Au-M 2

Lettre & l'ArIV. s'est
s ces fon-

s ces fonmortalité eux cent

n de mes Parlement à avisé de e guinées impossible ngitudes,

à imiter a magnifis.

à la vél'autres rélonorables est le resa pour les ne de mé-

fortune, ce eût été ie, & au-

roit

268 Vingt-troisième Lettre l'auteur de Rhadamiste prêt de mourir de faim, & le fils d'un des plus grands hommes que la France ait eû, & qui commençoit à marcher sur les traces de son pere, étoit réduit à la misere sans Monsieur Fagon. Ce qui encourage le plus les arts en Angleterre, c'est la considération où il sont: le portrait du premier Ministre se trouve sur la cheminée de son cabinet, mais j'ai vû celui de Mr Pope dans vingt maisons.

Mr Newton étoit honoré de fon vivant, & l'a été après sa mort comme il devoit l'ètre. Les principaux de la nation se sont disputés l'honneur de porter le Poêle à son convoi. Entrez à Westminster, ce ne font pas les tombeaux des Rois qu'on y admire, ce sont les

aux p ont co

y voi on vo des S & je

> vûe d a exc form

dans dent

trous

terré lébre felle ( même

dusà ont affect

mém

fur les Gens de Lettres. 269 les monumens que la reconnoissance de la nation a érigés aux plus grands hommes qui ont contribué à sa gloire; vous y voïez leurs statues comme on voïoit dans Athénes celles des Sophocles & des Platons, & je suis persuadé que la seule vûe de ces glorieux monumens a excité plus d'un esprit, & a formé plus d'un grand homme.

ttre

prêt de ils d'un

nes que

ii com-

les tra-

réduit à

ieur Fa-

rage le

cheminée

s j'ai vu

ns vingt

honore

été après

evoit l'è-

de la na-

'honneur

fon con-

nfter, ce

eaux des

, ce font

On a même reproché aux Anglais d'avoir été trop loin dans les honneurs qu'ils rendent au fimple mérite; on a trouvé à redire qu'ils aient enterré dans Westminster la célébre comédienne Mademoifelle Ofils, à peu près avec les mêmes honneurs qu'on a rendus à Mr Newton: quelques uns ont prétendu qu'ils avoient affecté d'honorer à ce point la mémoire de cette Actrice,

M 3 afir

270 Vingt-troisième Lettre afin de nous faire fentir davantage la barbare & lâche injustice qu'ils nous reprochent d'avoir jetté à la voirie le corps de Mademoiselle le Couvreur.

Mais je puis vous assurer que les Anglais dans la pompe sunébre de Mademoiselle Osils, enterrée dans leur saint Denis, n'ont rien consulté que leur goût; ils sont bien loin d'attacher l'infamie à l'art des Sophocles & des Euripides, & de retrancher du corps de leurs Citoïens, ceux qui se dévouent à reciter devant eux des ouvrages dont leur nation se glorisie.

Du tems de Charles Premier, & dans le commencement de fes guerres civiles commencées par des Rigoristes fanatiques, qui eux-mêmes en surent ensin les victimes, on écri-

voit

voit be tacles les Pronotre moien Un

ferupi qui fi avoit au liei auroit

homn

pour la procerire u tre d' qu'on innoce

& la R des Rat ges de f prouver phocle

in, o

fur les Gens de Lettres. 271 voit beaucoup contre les spectacles, d'autant plus que Charles Premier & sa semme, fille de notre Henri le Grand, les aimoient extrémement.

ettre

itir da-

ache in.

rochent

le corps

ouvreur, urer que

ompe fu-

le Ofils,

aint De-

sulté que

ien loin

l'art des

uripides,

corps de

qui se dé-

vant eux

ur nation

Premier,

ment de

commen-

es fana-

es en fu-

, on écri-

voit

Un Docteur nommé Prynn, ferupuleux à toute outrance, qui se seroit cru damné s'il avoit porté un manteau court au lieu d'une soutane, & qui auroit voulu que la moitié des hommes eût massacré l'autre pour la gloire de Dieu, & la propaganda fide s'avisa d'écrire un fort mauvais livre contre d'assez bonnes comédies qu'on jouoit tous les jours trèsinnocemment devant le Rois & la Reine. Il cita l'autorité des Rabins & quelques passages de saint Bonaventure pour prouver que l'Oedipe de Sophocle étoit l'ouvrage du Malin, que Térence étois ex-M4

272 Vingt-troisième Lettre communié ipso facto, & il ajouta que sans doute Brutus qui étoit un Janseniste trèssévére n'avoit assassiné César, que parce que César, qui étoit Grand-Prêtre, avoit composé une tragédie d'Oedipe; enfin il dit que tous ceux qui afsistoient à un spectacle, étoient des excommuniés qui renioient leur Crême & leur Baptême; c'étoit outrager le Roi & toute la famille Roïale. Les Anglais respectoient alors Charles Premier, ils ne voulurent pas fouffrir qu'on parlat d'excommunier ce même Prince, à qui ils firent depuis couper la tête; Monsieur Prynn fut cité devant la Chambre étoilée, condamné à voir fon beau livre brûlé par la main du boureau, & lui à avoir les oreil-

fur oreill fe vo. On de flé

munical la Signifoler fuprin quels

impri cles; & le nons de in

nous comm gées p damne

tacle r ligieux qu'on Louis

ont é
re œu
revûe

sur les Gens de Lettres. 273 oreilles coupées; son procès se voit dans les actes publics.

On se garde bien en Italie de flétrir l'Opéra & d'excommunier le Signor Senozini ou la Signora Cuzzoni: pour moi j'oserois souhaiter qu'on pût suprimer en France je ne sçai quels mauvais livres qu'on a imprimés contre nos spectacles; car lorsque les Italiens & les Anglais aprennent que nous flétrissons de la plus grande infamie un art dans lequel nous excellons, que l'on excommunie des personnes gagées par le Roi, que l'on condamne comme impie un spectacle representé chez des Religieux & dans les Convents, qu'on deshonore des jeux où Louis XIV. & Louis XV. ont été acteurs, qu'on déclare œuvre du démon des pieces revûes par les Magistrats les M.5 plus

ettre, & il

Brutus ste trèsce César,

, qui éoit com-Oedipe ;

ceux qui tacle, é-

iniés qui e & leur

itrager le

ille Roiapectoient

nier, ils fouffeir

mmunier à qui ils

la tete; cité de-

étoilée,
beau li-

main du

avoir les oreil-

274 Vingt-troisiéme Lettre plus sévéres, & representées devant une Reine vertueuse: quand, dis-je, des étrangers aprennent cette insolence. ce manque de respect à l'Autorité Roïale, cette barbarie Gotique qu'on ose nommer sévérité chrétienne, que voulez-vous qu'ils pensent de notre nation, & comment peuvent-ils concevoir, ou que nos loix autorisent un art déclaré si infame, ou qu'on ose marquer de tant d'infamie un art autorisé par les loix, récompensé par les Souverains, cultivé par les plus grands hommes, & admiré des nations; & qu'on trouve chez le même Libraire la déclamation du Pere le Brun contre nos spectacles, à côté des ouvrages immortels des Racines, des Corneilles, des Molieres, &c.

VINGT-

n'est

nôtr

fon :

anci

form

Paris

quelq

fection

La

dres m

les pl

mes,

régle

### VINGT-QUATRIE'ME

ttre sentées tueuse;

ence,

barbanom-

e, que sent de

ou que

art dé-

i'on ofe

infamie

s loix,

Souve-

es plus

admire

trouve

e la dé-

Brun

à côté

els des

s, des

NGT.

## LETTRE

SUR LES ACADE MIES.

L ES Anglais ont eu longtems avant nous une Académie des sciences; mais elle n'est pas si bien reglée que la nôtre, & cela par la seule raison peut-être qu'elle est plus ancienne; car si elle avoit été formée après l'Académie de Paris, elle en auroit adopté quelques sages loix & eût persectionné les autres.

La Societé Roïale de Londres manque des deux choses les plus nécessaires aux hommes, de récompenses & de régles. C'est une petite fortu-M 6

276 Vingt-quatrième Lettre ne fûre à Paris pour un Géométre, pour un Chimiste, qu'une place à l'Académie; au contraire il en coûte à Londres pour être de la Societé Roïale. Quiconque dit en Angleterre, j'aime les arts, veut être de la Societé, en est dans l'instant; mais en France pour être membre & pensionnaire de l'Académie, ce n'est pas assez d'être amateur, il faut être sçavant & disputer la place contre des concurrens d'autant plus redoutables, qu'ils font animés par la gloire, par l'intérêt, par la difficulté même, & par cette inflexibilité d'esprit que donne d'ordinaire l'étude opiniatre des sciences de calcul.

L'Académie des sciences est sagement bornée à l'étude de la nature, & en vérité c'est

un

rature

fembl

une

ne voi

à côt

bes n

coura

Paris sé, il

les mé

mie soi

des fold bien p

gue l'

taires.

un champ assez vaste pour occuper cinquante ou soixante personnes. Celles de Londres mêle indisséremment la littérature à la phisique : il me semble qu'il est mieux d'avoir une Académie particulière pour les belles lettres, asin que rien ne soit consondu, & qu'on ne voie point une dissertation sur les coëssures des Romaines, à côté d'une centaine de courbes nouvelles.

Puisque la Societé de Londres a peu d'ordre & nul encouragement, & que celle de Paris est sur un pied tout oposé, il n'est pas étonnant que les mémoires de notre Académie soient supérieurs aux leurs des soldats bien disciplinés & bien païés, doivent à la longue l'emporter sur des volontaires. Il est vrai que la Socié-

nces est ude de té c'est

ettre

n Géo.

imiste.

nie; au

à Lon-

Societé

en An-

s, veut

est dans

ice pour

onnaire

l'est pas

il faut

outer la

currens

itables,

la glot-

la diffi-

ette in-

donne

piniatre

m

278 Vingt-quatriéme Lettre té Roïale a eu un Newton, mais elle ne la pas produit : il y avoit même peu de ses confreres qui l'entendissent; un génie comme Mr Newton apartenoit à toutes les Académies de l'Europe, parce que toutes avoient beaucoup a aprendre de lui. Le fameux Docteur Suift forma le dessein dans les dernieres années du régne de la Reine Anne, d'établir une Académie pour la langue à l'exemple de l'Académie Française : ce projet étoit apuié par le Comte d'Oxford grand Trésorier, & encore plus par le Vicomte Bollinbrooke Secrétaire d'Etat, qui avoit le don de parler sur le champ dans le Parlement avec autant de pureté, que Suift écrivoit dans son cabinet, & qui auroit été le protecteur

des

dar

Rei

tect

COI

mo

sur les Académies. 279 tecteur & l'ornement de cette Académie. Les membres qui la devoient composer étoient des hommes dont les ouvrages dureront autant que la langue anglaise; c'étoient le Docteur Suift, Mr Prior que nous avons vû ici Ministre public, & qui en Angleterre a la même réputation que la Fontaine a parmi nous : c'étoient Mr Pope le Boileau d'Angleterre, Mr Congréve qu'on peut en apeller le Moliere : plufieurs autres dont les noms m'échapent ici, auroient tous fait fleurir cette compagnie dans sa naissance; mais la Reine mourut subitement: les Wigs se mirent dans la tête de faire pendre les protecteurs de l'Académie, ce qui, comme vous croïez bien, fut mortel aux belles lettres. Les mem-

ettre
Ewton,
roduit:
de ses
lissent;
Newton

Acaderce que coup a fameux

e dessein inées du ine, d'é-

pour la le l'Acae projet

, & en-

nte Bold'Etat,

arler fur rlement

é, que on cabile pro-

tecteur

280 Vingt-quatrième Lettre membres de ce corps auroient eu un grand avantage sur les premiers qui composérent l'Académie Française; car Suisc Prior, Congréve, Driden, Pope, Adisson, &c. avoient fixé la langue Anglaise par leurs écrits; au lieu que le Chapelain, Colleter, Cassaigne, Faret, Perrin, Cotin, vos premiers Académiciens étoient l'oprobre de votre nation, & que leurs noms font devenus fi ridicules, que si quelqu'auteur passable avoit le malheur de s'apeller aujourd'hui Chapelain ou Cotin, il seroit obligé de changer de nom. Il auroit salu sur tout que l'Académie Anglaise se proposat des occupations toutes différentes de la nôtre. Un jour un bel esprit de ce païs-là me demanda les mémoires de l'Académeinmie

mie point pondi prime vingt il en il ne ftile

bien
Tout
dit-il
c'est
affur
étoit

le C untr lier home

que g teur la fe, & daire

un e

fur les Académies. 281 mie Française; elle n'écrit point de mémoires, lui répondis-je; mais elle a fait imprimer foixante ou quatrevingt volumes de complimens: il en parcourut un ou deux, il ne pût jamais entendre ce stile, quoiqu'il entendit fort bien tous nos bons auteurs. Tout ce que j'entrevois, me dit-il, dans ces beaux discours, c'est que le Récipiendaire aïant assuré que son prédecesseur étoit un grand homme, que le Cardinal de Richelieu étoit un très-grand homme, le Chanlier Seguier un affez grand homme, Louis XIV. un plus que grand homme, le Directeur lui répond la même chose, & ajoûte que le Récipiendaire pouroit bien aussi être un espece de grand homme, & que pour lui Directeur, il n'en

Lettre auroient e fur les rent l'Acar Suife Driden,

avoient laise par u que le Cassaigne, tin, vos

ation, & devenus

malheur hui Cha-

roit oblim. Il au-

PAcadeposat des

fférentes un bel

demanl'Acadé-

mic

282 Vingt-quatrième Lettre n'en quitte pas sa part.

Il est aisé de voir par quelle fatalité presque tous ces discours académiques ont fait si peu d'honneur à ce Corps, vitium est temporis potius quam bominis. L'usage s'est insensiblement établi que tout Académicien répéteroit ces éloges à sa réception : ç'a été une espece de loi d'ennuier le public. Si on cherche ensuite pourquoi les plus grands génies qui sont entrés dans ce Corps, ont fait quelque fois les plus mauvaises harangues, la raison en est encore bien aisée, c'est qu'ils ont voulu briller, c'est qu'ils ont voulu traiter nouvellement une matiere toute usée : la nécessité de parler, l'embaras de n'avoir rien à dire & l'envie d'avoir de l'esprit, sont trois chofes fes ca le mê me : 1 pensée ché de

des giviide, mange tion.

Au dans la faire cours est cours une la pas.

tres s'age & fenter mémo ches (

Ces m

par quelle s ces difont fait si Corps, vitius quam est insensi. tout Aca. ces éloc'a été une uier le puhe ensuite grands ge es dans ce relque fois narangues, core bien ont voule ont vould une manécessité is de n'a

envie d'a

trois cho-

fes capables de rendre ridicule même le plus grand homme: ne pouvant trouver de pensées nouvelles, ils ont cherché des tours nouveaux, & ont parlé sans penser, comme des gens qui macheroient à vuide, & séroient semblant de manger en périssant d'inanition.

Au lieu que c'est une loi dans l'Académie Française de faire imprimer tous ces discours, par lesquels seuls elle est connue, ce devroit être une loi de ne les imprimer pas.

L'Académie des belles Lettres s'est proposée un but plus sage & plus utile, c'est de prefenter au public un recueil de mémoires remplis de recherches & de critiques curieuses. Ces mémoires sont déja estimés

chez

284 Vingt-quatrième Lettre chez les étrangers, on fouhaiteroit seulement que quelques matieres y fussent plus aprofondies, & qu'on n'en eût point traité d'autres. On se feroit, par exemple, fort bien passé de je ne sçai quelle dissertation sur les prérogatives de la main droite sur la main gauche, & quelques autres recherches, qui fous un titre moins ridicule, n'en sont gué: res moins frivoles. L'Académie des Sciences dans fes recherches plus difficiles & d'une utilité plus fensible, embrasse la connoissance de la nature & la perfection des arts. Il est à croire que des études si prosondes & si suivies, des calculs si exacts, des découvertes si fines, des vûes si grandes, produiront enfin quelque chose qui servira au bien de l'Univers. Tuf-

Julq l'avon c'est « barbar plus ut ble qui

plus ed les plu fonner rans or

jourd'l putes Renau l'angle

d'un g avec la phe Co

l'Améri ner de d Je su

de là qui lement gle; mi

les Phil

e Lettre fur les Accadémies. 285 on fouhai Jusqu'à present, comme nous e quelques ' l'avons deja observé ensemble, plus apro. c'est dans les siécles les plus n'en eut barbares que ce sont faites les plus utiles découvertes ; il semes. On fe , fort bien ble que le partage des tems les plus éclairés & des compagnies quelle di les plus sçavantes, soit de rairérogatives ur la main fonner sur ce que des ignorans ont inventé. On sçait aus autres rejourd'hui après les longues difs un titre putes de Mr Hugens & de Mr en sont gue Renaud, la détermination de L'Acade l'angle le plus avantageux lans fes red'un gouvernail de Vaisseau ciles & d'uavec la quille; mais Christostible, em phe Colomb avoit découvert ce de la nal'Amérique sans rien soupçonn des arts. ner de cet angle. des études ivies, des des décou s vues l

Je suis bien loin d'inférer de là qu'il faille s'en tenir seulement à une pratique aveugle; mais il seroit heureux que les Phisiciens & les Géométres

ont enfin

fervira all

101-

286 Vingt-quatrième Leftre joignissent autant qu'il est pollible, la pratique à la spéculation. Faut-il que ce qui fait le plus d'honneur à l'efprit humain, foit fouvent ce qui est le moins utile. Un homme avec les quatre régles d'arithmétique & du bon sens, devient un grand Négociant, un Jacques Cœur, un Delmet, un Bernard, tandis qu'un pauvre algébriste passe sa vie à chercher dans les nombres des raports & des propriétés étonnantes, mais fans usage, & qui ne lui aprendront pas ce que c'est que le change. Tous les arts font à peu près dans ce cas; il y a un point, passé. lequel, les recherches ne sont plus que pour la curiosité: ces vérités ingénieuses & inutiles ressemblent à des étoiles, qui placées trop loin de nous, ne don-

donnent
Pour l
quel ferv
pas aux
& à la n
faire impl
complime
mer les l
cle de L
toutes le
qui s'y fo
le & Mo
la Fontal
les qu'on
riger fero

quées. L'I

teurs aprei

langue ave

roit à jama

livres franç

ce foin aux

roient un

monumen

oui dire

fur les Académies. 287 donnent point de clarté.

Pour l'Académie Française, quel service ne rendroit-elle pas aux lettres, à la langue, & à la nation, si au lieu de faire imprimer tous les ans des complimens, elle faisoit imprimer les bons ouvrages du siécle de Louis XIV. épurés de toutes les fautes de langage qui s'y sont glissées; Corneille & Moliere en sont pleins, la Fontaine en fourmille : celles qu'on ne pourroit pas corriger feroient au moins marquées. L'Europe qui lit ces auteurs aprendroit par eux notre langue avec sureté, sa pureté roit à jamais fixée; les bons livres français imprimés avec ce soin aux dépens du Roi, seroient un des plus glorieux monumens de la nation. J'ai oui dire que Mr Despréaux avoit

qu'il est e à la spé. • que ce qui neur à l'est fouvent ce

régles d'abon fens, Négociant, un Delmet,

s qu'un paue fa vie à ombres des riétés éton-

usage, & ont pas ce

nge. Tous près dans oint, passe

es ne font iolité : ces & inutiles

nous, ne

don-

288 XXIV. Lett. sur les Ac. avoit fait autresois cette proposition, & qu'elle a été renouvellée par un homme dont l'esprit, la sagesse & la saine critique sont connus; mais cette idée a eu le sort de beaucoup d'autres projets utiles, d'être aprouvée & d'être négligée.

# FIN.

PENSE'

j'ai fa tems Monsie compa

prie, a lut fait livres respect

plus j

# VINGT-CINQUIE'ME

# LETTRE

SUR LES

PENSE'ES DE M. PASCAL.

Monsieur Pascal. Ne me comparez point ici, je vous prie, à Ezechias qui voulut faire brûler tous les livres de Salomon. Je respecte le génie & l'éloquence de Pascal; mais plus je les respecte, plus N je

290 Vingt-cinquième je suis persuadé, qu'il auroit lui-même corrigé beaucoup de ces pensées qu'il avoit jettées au hazard sur le papier, pour les éxaminer ensuite: & c'est en admirant son génie que je combats quelques-unes de ses idées.

Il me paroit qu'en général l'esprit dans lequel Mr Pascal écrivit ces pensées, étoit de montrer l'homme dans un jour odieux. Il s'acharne à nous peindre tous méchans & malheureux : il écrit contre la nature humaine à peu près comme il écrivoit

con-

contre pute à nature qu'à ce dit éloc

res au prendr manité

trope ! rer qu ni si 1 heure

fuis de que s le livr

dessein pensée livre .

mes é

sur les Pens. de M. Pascal. 291 contre les Jésuites : il impute à l'essence de notre nature ce qui n'apartient qu'à certains hommes : il dit éloquemment des injures au genre humain. J'ose prendre le parti de l'humanité contre ce misantrope sublime : j'ose assurer que nous ne sommes ni si méchans ni si malheureux qu'il le dit : je suis de plus très-persuadé que s'il avoit suivi dans le livre qu'il méditoit, le dessein qui paroit dans ses pensées, il auroit fait un livre plein de paralogismes éloquens, & de faussetés

qu'il orrige

ensées uu ha-

pour e : & on gé-

quel-

ees. en gé-

lequel es pen-

n jour

à nous ans &

t con-

ine à crivoit

con-

292 Vingt-cinquieme Lettre setés admirablement dé duites. Je croi même que tous ces livres qu'on a faits depuis peu, pour prouver la Religion chretienne, sont plus capables de scandaliser que d'édifier. Ces auteurs prétendent-ils en sçavoir plus que Jesus-Christ & ses Apôtres ? c'est vouloir soutenir un chêne en l'entourant de roseaux; on peut écarter ces roseaux inutiles sans craindre de faire tort à l'arbre.

J'ai choisi avec discretion quelques pensées de Pascal, je mets les ré-

pon-

fur les Pens. de M. Pascal. 293 ponses au bas; c'est à vous à juger si j'ai tort ou raison.

dé.

que

n a

pour chrecapa-

rs préir plus

ir foul'en-

iscrees de es répon-



Les

inger it al tort on

L'Es grandeurs & les mise-res de l'homme sont telle-ment visibles, qu'il faut nécessairement que la vériable Religion nous enseigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur, & en méme tems quelque grand principe de misere. Car il faut que la véritable Religion connoisse à fond notre nature, c'est-à-dire qu'elle connoisse tout ce qu'elle a de grand, Es tout ce qu'elle a de misérable, & la raison de l'un & de l'autre. Il faut encore qu'elle nous rende raison des étonnantes contrarietés qui s'y rencontrent.

I. Cet-

mes droi

Reli

con

bril

la c

àla

I.

ner, paroit fausse & dangereuse; car la sable de Promethée & de Pandore, les Androgines de Platon & les dogmes des Siamois &c. rendroient aussi bien raison de ces contrarietés aparentes. La Religion chrétienne n'en demeurera pas moins vraie, quand même on n'en tireroit pas ces conclusions ingénieuses, qui ne peuvent servir qu'à faire briller l'esprit.

Le Christianisme n'enseigne que la simplicité, l'humilité, la charité: vouloir le réduire à la métaphisique, c'est vouloir en saire une source d'er-

reurs.

tre

mile-

telle-

eut né-

riiable

qu'il y

d prin-

en mé-

d prin-

il faut

on con-

ature.

onnoisse

rand,

le misé-

de l'un

encore

on des

qui s'y

I. Cet-

N4 II. Qu'on

#### II.

Qu'on examine sur cela toutoutes les Religions du monde, & qu'on voie s'il y en a une autre que la Chrétienne qui y

fatisfasse.

Sera-ce celle qu'enseignoient les Philosophes, qui nous proposent pour tout bien un bien qui est en nous? Est-ce là le vrai bien? Ont-ils trouvé le remede à nos maux? Est-ce avoir guéri la présomption de l'homme que de l'avoir égalé à Dicu? Et ceux qui nous ont égalés aux bétes, & qui nous ont donné les plaisirs de la terre pour tout bien, ont-ils aporté le remede à nos concupiscences.

II. Les

Le

ense

git o

losop

Dieu

d'être

fait l

pas d

doit

11 8'8

verit

tes le

# nous mones. I I se nord de mo

da tou-

monde.

e qui y

ignoient

s propo-

bien qui

le vrai

oir qué-

Phonime

Dieu?

ous ont

terre apor-

oncupis-

Les Philosophes n'ont point enseigné de religion: ce n'est pas leur philosophie qu'il s'agit de combattre. Jamais philosophe ne s'est dit inspiré de Dieu; car dès-lors il eût cessé d'être Philosophe, & il eût fait le prophète. Il ne s'agit pas de sçavoir si Jesus-Christ doit l'emporter sur Aristote, il s'agit de prouver que la religion de Jesus-Christ est la véritable, & que celles de Mahomet, des Payens & toutes les autres, sont fausses.

## III se pensen:

Et cependant sans ce mistere N 5 le le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses retours és ses plis dans l'abîme du péché originel; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mistere, que ce mistere n'est inconcevable à l'homme.

roit

du p

de n

fon.

mifte

de c

elt p

des

rent

ya

org

d'un

facu

Cellx

nifes

palli

l'am

cher

#### III.

Est-ce raisonner que de dire. L'homme est inconcevable, sans ce mistere inconcevable: Pourquoi vouloir aller plus loin que l'Ecriture? n'y a-t-il pas de la témérité à croire qu'elle a besoin d'apui, & que ces idées philosophiques peuvent lui en donner?

Qu'auroit répondu Mr Pafcal

fur les Penf. de M. Pascal. 299 cal à un homme qui lui auroit dit, je sçai que le mistere du peché originel est l'objet de ma foi & non de ma raison. Je conçois fort bien fans mistere ce que c'est que l'homme. Je vois qu'il vient au monde comme les autres animaux, que l'acouchement des meres est plus douloureux à mesure qu'elles sont plus délicates que quelquefois des femmes & des animaux femelles meurent dans l'enfantement ; qu'il y a quelquefois des enfans mal organisés qui vivent privés d'un ou deux sens, & de la faculté du raisonnement : que ceux qui font le mieux organifes font ceux qui ont les passions les plus vives, que l'amour de soi-même est égal chez tous les hommes, & qu'il leur est aussi nécessaire que N6

Lettre le de tous, réhensibles eud de noles retours me du pé-

me du péforte que concevable ce misteà l'hom-

ne de dire.

able, fans
le: Pourplus loin
a-t-il pas
pire qu'el.

& que ces peuvent

Mr Pafcal

300 Vingt-cinquieme Lettre les cinq fens : que cet amour propre nous est donné de Dieu pour la conservation de notre être, & qu'il nous a donné la religion pour regler cet amour propre : que nos idées font justes ou inconféquentes, obscures ou lumineufes, felon que nos organes font plus ou moins folides, plus ou moins déliés, & selon que nous fommes plus ou moins passionnés : que nous dépendons en tout de l'air qui nous environne, des alimens que nous prenons, & que dans tout cela il n'y a rien de con-tradictoire. L'homme n'est point une énigme comme vous vous le figurez, pour avoir le plaisir de la deviner. L'homme paroit être à sa place dans la nature, supérieur aux animaux, aufquels il est femfem férie il re la p

la p
ce d
mal
de

fon Si I fero

cont

dans

Stera

voio les deux

fur les Penf. de M. Pafcal. 301 semblable par les organes; inférieur à d'autres êtres, ausquels il ressemble probablement par la pensée. Il est comme tout ce que nous voïons, mêlé de mal & de bien, de plaisir & de peine. Il est pourvû de passions pour agir, & de raifon pour gouverner ses actions. Si l'homme étoit parfait, il seroit Dieu, & ces prétendues contrariétés que vous apellez contradictions, font les ingrédiens nécessaires qui entrent dans le composé de l'homme, qui est ce qu'il doit être.

ettre

amour

nné de

tion de

nous a

que nos

inconfé-

lumineu-

anes font

, plus ou

elon que

u moins

s dépen-

qui nous

nens que

ue dans de conne n'est

comme, pour

deviner.

à sa pla-

périeur

Is il est

fem-

# n'est point univI

Suivons nos mouvemens, obfervons-nous nous-mémes, Es voïons si nous n'y trouverons pas les caracteres vivans de ces deux natures. Tant 302 Vingt-cinquième Lettre

Tant de contradictions se trouveroient-elles dans un sujet

ait i

nou

vrai abat

fles

doi

troi

mail

men faire des i

auff

ren

fip

roit

n'éx

nou

701

no

qua

simple?

Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux ames, un sujet simple leur paroissant incapable de telles of soudaines varietés, d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur.

# diens necessivel qui entrent

Nos diverses volontés ne font point des contradictions dans la nature, & l'homme n'est point un sujet simple. Il est composé d'un nombre innombrable d'organes. Si un feul de ses organes est un peu altéré, il est nécessaire qu'il change toutes les impressions du

fur les Pens. de M. Pascal. 303 du cerveau, & que l'animal ait de nouvelles pensées & de nouvelles volontés. Il est trèsvrai que nous sommes tantôt abatus de tristesse, tantôt enflés de présomption, & cela doit être quand nous nous trouvons dans des situations opofées. Un animal que fon maître caresse & nourrit, & un autre qu'on égorge lentement & avec adresse pour en faire une dissection, éprouvent des sentimens bien contraires; aussi faisons-nous; & les dissérences qui font en nous font si peu contradictoires, qu'il seroit contradictoire, qu'elles n'éxistassent pas.

ettre

tions se

un sujet

Phomme

a qui ont

deux a-

leur pa-

telles &

l'une pré-

un borris

l'homme

mple. Il nbre in.

Siun

un peu

ire qu'il

Les fous qui ont dit, que nous avions deux ames, pouvoient par la même raison nous en donner trente ou quarante; car un homme SEL

dans

304 Vingt-cinquiéme Lettre dans une grande passion à souvent trente ou quarante idées differentes de la même chose, & doit nécessairement les avoir, selon que cet objet lui paroit fous differentes faces.

Cette prétendue duplicité de l'homme est une idée aussi absurde que métaphisique. J'aimerois autant dire que le chien qui mord & qui caresse est double, que la poule qui a tant de soin de ses petits, & qui enfuite les abandonne jusqu'à les méconnoître est double, que la glace qui represente des objets différens, est double; que l'arbre qui est tantôt chargé, tantôt dépouillé de feuilles, est double. J'avoue que l'homme est inconcevable; mais tout le reste de la nature l'est aussi, & il n'y a pas plus de contradictions aparentes dans l'hom-

me

Dieu

gagne

Tous

donc c

il fa

peut-

qu'il

60° d

riez

re go

fur les Pens. de M. Pascal. 305 me que dans tout le reste.

#### V.

Ne parier point que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas. Lequel prendrez-vous donc? Pesons le gain & la perte en prenant le parti de croire que Dieu est. Si vous gagnez, vous gagnez tout, si vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il est sans bésiter. Oui, il faut gager; mais je gage peut-être trop. Voions, puisqu'il y a pareil bazard de gain & de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pouriez encore gager. The dome

V. II

Lettre fion à fouante idées e chose, &

e chole, & les avoir, hii paroit s. duplicité

idée aush sique. J'ai. ne le chien sse est doui a tant de & qui enjusqu'à les uble, que nte des ob-

nble; que charge, feuilles,

que l'hommais tout l'est aussi,

le contrans l'hom-

V

Il est évidemment saux de dire. Ne point parier que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas: car celui qui doute & demande à s'éclairer, ne parie assurément ni pour ni contre.

D'ailleurs cet article paroit un peu indécent & puérile; cette idée de jeu de perte & de gain, ne convient point à

la gravité du sujet.

De plus, l'intérêt que j'ai à croire une chose, n'est pas une preuve de l'éxistence de cette chose. Je vous donnerai, me dites-vous, l'empire du monde, si je crois que vous aïez raison. Je souhaite alors de tout mon cœur que vous aïez raison; mais jusqu'à ce que vous

fur le vous n puis v Com direà l

fans (Dieu; me D fi peu tit no

fraïant tout p je vo j'ai à un int

front un bor million un feur vous v

prenez con, parler fur les Pens. de M. Pascal. 307 vous me l'aïez prouvé, je ne puis vous croire.

Commencez, pouroit - on direà Mr Pascal, par convaincre ma raison : j'ai intérêt, fans doute, qu'il y ait un Dieu; mais si dans votre sistême Dieu n'est venu que pour si peu de personnes, si le petit nombre des élus est si esfraïant, si je ne puis rien du tout par moi-même, dites-moi, je vous prie, quel intérêt j'ai à vous croire ? n'ai-je pas un intérêt visible à être persuadé du contraire ? de quel front ofez-vous me montrer un bonheur infini, auquel d'un million d'hommes, à peine un seul a droit d'aspirer? si vous voulez me convaincre, prenez-vous-y d'une autre façon, & n'allez pas tantôt me parler de jeu de hazard, de pari,

Lettre

t faux de r que Dieu l n'est pas: te & de, ne parie ni contre.

de puérile; de perte & ent point à

icle paroit

t que j'ai à l'est, pas une ce de cette innerai, me e du mone vous aïez e alors de le vous aïez l'à ce que

volls

pari, de croix & de pile, & tantôt m'éfraïer par les épines que vous femez fur le chemin que je veux & que je dois fuivre. Votre raisonnement ne serviroit qu'à faire des athées, si la voix de toute la nature ne nous crioit qu'il y a un Dieu avec autant de force, que ces subtilités ont de foiblesse.

#### VI.

En voiant l'aveuglement & la misere de l'homme, & ces contrarietés étonnantes qui se découvrent dans sa nature; & regardant tout l'univers muet & l'homme sans lumiere, abandonné à lui-même, & comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans sçavoir qui ly a mis,

fur le mis, o ce qu'ii jentre me qu'o dans ui

ble, connoît aucun fur cei n'entre

mistra

En la reçois amis qui fort élo.

"Je "m'y a "ni plu "ni plu ne Lettre de pile, & r les épines » r le chemin je dois fiji. nement ne des athées, te la nature u'il y a m t de force. ont de foi-

euglement & nne, & 18

antes qui

nature; &

univers much miere, abat.

, Es commi

coin de l'uni-

ir qui ly a 1115

fur les Penf. de M. Pascal. 309 mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, j'entre en éfroi comme un bomme qu'on auroit porté endormi dans une isle deserte & éfroiable, & qui s'éveilleroit sans connoître où il est, & sans avoir aucun moien d'en sortir; & sur cela j'admire comment on n'entre pas en désespoir d'un si misérable état.

#### VI.

En lisant cette réflexion, je reçois une lettre d'un de mes amis qui demeure dans un païs fort éloigné. Voici ses paroles.

», Je suis ici comme vous "m'y avez laissé, ni plus gai, ,, ni plus triste, ni plus riche, , ni plus pauvre, jouissant d'u-

, ne

310 Vingt-cinquiéme Lettre , ne fanté parfaite, aïant tout " ce qui rend la vie agréable, , fans amour, fans avarice, , fans ambition & fans envie, , & tant que tout cela durera, , je m'apellerai hardiment un

, homme très-heureux.

Il y a beaucoup d'hommes aussi heureux que lui; il en est des hommes comme des animaux. Tel chien couche & mange avec sa maitresse; tel autre tourne la broche & est tout aussi content; tel autre devient enragé & on le tue. Pour moi quand je regarde Paris ou Londres, je ne vois aucune raison pour entrer dans ce désespoir dont parle Mr Pascal; je vois une ville qui ne ressemble en rien à une isle déserte; mais peuplée, opulente, policée, & où les hommes sont heureux autant que la nature hu

à se

face !

re di

autar

voir

ailes.

Po

de n

ce n

qu'on

re. R

un cai

comm

éxécut

eft un 1

ne doit

c'est la

Penser

mes &

fur les Penf. de M. Pascal. 311 humaine le comporte. Quel est l'homme sage qui sera prêt à se pendré, parce qu'il ne sçait pas comme on voit Dieu sace à sace, & que sa raison ne peut débrouiller le mistere de la Trinité? il faudroit autant se désespérer de n'avoir pas quatre pieds & deux aîles.

tout

ivie,

rera,

nt un

en elt

che &

ffe; tel

e & est

le tue.

arde Pa-

ois aucu-

dans ce

r Pascal;

e restem

deserte

ite, poli-

a nature

hu

Pourquoi nous faire horreur de notre être! notre éxistance n'est point si malheureuse qu'on veut nous le faire acroire. Regarder l'univers comme un cachot, & tous les hommes comme des criminels qu'on va éxécuter, est l'idée d'un fanatique; croire que le monde est un lieu de délices où l'on ne doit avoir que du plaisir, c'est la rêverie d'un Sibarite. Penser que la terre, les hommes & les animaux sont ce qu'ils

312 Vingt-cinquième Lettre qu'ils doivent être dans l'ordre de la Providence, est je croi d'un homme sage.

## VII.

espér

un jo

la to

nous

La

ple el

monde

seule q dee san Etat.

montre leph a

pion,

s anci

Les Juifs pensent que Dieu ne laissera pas éternellement les autres peuples dans ces ténébres; qu'il viendra un libérateur pour tous; qu'ils sont au monde pour l'annoncer: qu'ils sont formés exprès pour être les bérauts de ce grand avénement, & pour apeller tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur.

## VII.

Les Juiss ont toujours attendu un libérateur; mais leur libérafur les Penf. de M. Pascal. 313 libérateur est pour eux & non pour nous ; ils attendent un Messie qui rendra les Juiss maîtres des Chrétiens, & nous espérons que le Messie réunira un jour les Juiss aux Chrétiens: ils pensent précisément sur cela tout le contraire de ce que nous pensons.

## VIII.

La loi par laquelle ce peuple est gouverné, est tout ensemble la plus ancienne loi du
monde, la plus parfaite & la
seule qui ait toujours été gardée sans interruption dans un
Etat. Cest ce que Philon Juis
montre en divers lieux, & Joseph admirable n nt contre Appion, où il fait voir qu'elle est
si ancienne, que le nom même
de

tre
s l'orest je

ne Dieu nent les s téné-

libérals font oncer : ès pour

grand apeller à eux

ateur.

ours atnais leur libéra-

314 Vingt-cinquieme Lettre de loi n'a été connu des plus anciens que plus de mille ans après, ensorte qu'Homere qui a parlé de tant de peuples, ne s'en est jamais servi. Et il est aisé de juger de la persection de cette loi par sa simple lecture, où l'on voit qu'on y a pourvû à toutes choses avec tant de sagesse, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens Législateurs Grecs & Romains en aïant quelque lumiere, en ont emprunté leurs principales loix; ce qui paroit par celles qu'ils apellent des douze tables, & par les autres preuves que Josephe en donne.

Ho

Min

Helic

loine

prou

avoit

1

les G

pris o peut ê mens

car al

peut ê

grande

## VIII.

Il est très-saux que la loi des Juiss soit la plus ancienne, puis-

fur les Pens. de M. Pascal. 315 puisqu'avant Moise leur législateur, ils demeuroient en Egipte, le païs de la terre le plus renommé pour ses fages loix.

s plus

re qui

les, ne

t il eft

rfection

de lectu-

a pour-

ec tant

te, tant

plus an-

cs & Ro.

e lumiere,

s princiroit par

des douze

tres preume.

la loi des

encienne,

Il est très-faux que le nom de loi n'ait été connu qu'après Homére: il parle des loix de Minos; le mot de loi est dans Hesiode: & quand le nom de loi ne se trouveroit ni dans Hesiode ni dans Homére, cela ne prouveroit rien. Il y avoit des Rois & des Juges, donc il y avoit des loix.

Il est encore très-faux que les Grecs & les Romains aient pris des loix des Juifs. Ce ne peut être dans les commencemens de leurs républiques; car alors ils ne pouvoient connoître les Juiss : ce ne peut être dans le tems de leur grandeur; car alors ils avoient

316 Vingt-cinquième Lettre pour ces barbares, un mepris connu de toute la terre.

#### IX.

Ce peuple est encore admirable en sincérité. Ils gardent avec amour & fidélité le livre où Moise déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers Dieu, & qu'il sçait qu'ils le seront encore plus après sa mort; mais qu'il apelle le ciel Ed la terre à témoin contr'eux, qu'il le leur a assez dit : qu'enfin, Dieu s'irritant contr'eux, les dispersera par tous les peuples de la terre : que comme ils l'ont irrité en adorant des Dieux qui n'étoient point leurs Dieux, il les irritera en apellant un peuple qui n'éteit point Jon peuple. Cependant ce livre qui

exe

cha croi det ran

qui la co ll per a fall

batre jours la ch fur les Pens. de M. Pascal. 317 qui les déshonore en tant de façons, ils le conservent aux dépens de leur vie. C'est une sincerité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature.

epris

ardent le li-

ils ont

envers

u'ils le

rès la

les per-

comme

at lear

en apel

it point

qui

## cous diesel .XI short dues che-

Cette sincérité a partout des exemples & n'a sa racine que dans la nature. L'orgeuil de chaque Juif est interressé à croire que ce n'est point sa détestable politique, son ignorance des arts, sa grossiéreté qui l'a perdu; mais que c'est la colére de Dieu qui le punit. Il pense avec satisfaction qu'il a fallu des miracles pour l'abatre; & que sa nation est toujours la bien aimée du Dieu qui la châtie.

O3 Qu'un

318 Vingt-cinquieme Lettre

Qu'un Prédicateur monte en chaire & dife aux Français: Vovs étes des miférables qui n'avez ni cœur ni conduite, vous avez été battus à Hochstet Es à Ramilly, parce que vous n'avez pas sçu vous défendre, , il se fera lapider; mais s'il dit, » vous êtes des Catholiques ché-, ris de Dieu; vos péchés infâmes avoient irrité l'Eternel , qui vous livra aux Hérétiques , à Hochstet & à Ramilly; mais , quand vous êtes revenus au "Seigneur, alors il a beni vo-" rre courage à Denain. Ces paroles le feront aimer de l'auditoire.

all mon red X.

S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, & non les créatures. X.

en (

ionte Fran-

ables duite.

chflet

vous

ndre,

Idit,

s ché-

infâ-

ernel

tiques

; mais nus au eni vo-

re faut

screa-

X.

#### X.

Il faut aimer & très-tendrement les créatures; il faut aimer sa patrie, sa semme, son pere, ses ensans, & il faut si bien les aimer, que Dieu nous les fait aimer malgré nous. Les principes contraires ne sont propres qu'à faire de barbares raisonneurs.

#### XI.

Nous naissons injustes; car chacun tend à soi. Cela est contre tout ordre. Il faut tendre au général. Et la pente vers soi est le commencement de tout desordre en guerre, en police, en œconomie, & c.

04

XI.

#### XI.

Cela est selon tout ordre. Il est aussi impossible qu'une société puisse se former & subfister sans amour propre, qu'il seroit impossible de faire des enfans sans concupiscence, de fonger à se nourrir sans apétit, &c. C'est l'amour de nous même qui assiste l'amour des autres ; c'est par nos besoins mutuels que nous sommes utiles au genre humain ; c'est le fondement de tout commerce; c'est l'éternel lien des hommes. Sans lui il n'y auroit pas eu un art inventé, ni une societé de dix personnes sormée; c'est cet amour propre que chaque animal a reçu de la nature, qui nous avertit de respec-

ter

roi

rité

la I

fon

bli

cul

nou

fag

Le

ne p

ausi

sur les Pens. de M. Pascal. 321 ter celui des autres. La loi dirige cet amour propre & la Religion le perfectionne. Il est bien vrai que Dieu auroit pû faire des créatures uniquement attentives au bien d'autrui. Dans ce cas les marchands auroient été aux Indes par charité, & le masson eût scié de la pierre pour faire plaisir à fon prochain. Mais Dieu a établi les choses autrement. N'acusons point l'instinct qu'il nous donne, & faifons-en l'ufage qu'il commande.

104

des

, de

apé-

nous

des

foins

uti-

est le erce; hom-

it pas

mée;

e cha-

natu-

ter

## XII.

Le sens caché des prophéties ne pouvoit induire en erreur, es il n'y avoit qu'un peuple aussi charnel que celui-là qui s'y pût méprendre.

) 5 Car

322 Vingt-cinquieme Lettre

Car quand les biens sont promis en abondance, qui les empéchoit d'entendre les véritables biens, sinon leur cupidité qui déterminoit ce sens aux biens de la terre?

#### XII.

En bonne foi le peuple le plus spirituel de la terre l'auroit-il entendu autrement? ils étoient esclaves des Romains; ils attendoient un libérateur qui les rendroit victorieux, & qui feroit respecter Jérusalem dans tout le monde. Comment avec les lumières de leur raison, pouvoient-ils voir ce vainqueur, ce monarque dans Jesus pauvre & mis en croix? comment pouvoient-ils entendre par le nom de leur capita-

En

sur les Pens. de M. Pascal. 323 tale, une Jérusalem céleste? eux à qui le décalogue n'avoit pas seulement parlé de l'immortalité de l'ame ? comment un peuple si attaché à sa loi pouvoit-il, sans une lumiére supérieure, reconnoître dans les prophéties qui n'étoient pas leur loi, un Dieu caché sous la figure d'un Juif circoncis, qui par sa Religion nouvelle a détruit & rendu abominable la Circoncision & le Sabat, sondemens sacrés de la loi Judaique! Pascal né parmi les Juiss, s'y feroit mépris comme eux. Encore une fois, adorons Dieu fans vouloir percer dans l'obscurité de ses mistères.

pro-

em-

ibles

iens

l'au-

ains;

k qui

dans

avec

vain-18 Je-

coix?

capi-

## XIII.

Le tems du premier avéne-06 ment 324 Vingt-cinquieme Lettre ment de Jesus-Christ est prédit le tems du second ne l'est point, parce que le premier devoit étre caché; au lieu que le second doit être éclatant & tellement manisesse, que ses ennemis mêmes le reconnoîtront.

# XIII.

Le tems du second avénement de Jesus-Christ a été prédit encore plus clairement que le premier. Mr Pascal avoit aparemment oublié que Jesus-Christ, dans le chapitre 21. de saint Luc, dit expressément.

"Lorsque vous verrez une "armée environner Jérusalem, "fçachez que la désolation est "proche.... Jérusalem sera "foulée aux pieds, & il y au-"ra des signes dans le soleil "& fur les Penf. de M. Pascal. 325, & dans la lune & dans les , étoiles : les flots de la mer , feront un très-grand bruit..... , les vertus des cieux seront , ébranlées , & alors ils ver-, ront le fils de l'homme , qui , viendra sur une nuée avec , une grande puissance & une , grande majesté.

Ne voilà t-il pas le fecond avénement prédit distinctement? mais, si cela n'est point arrivé encore, ce n'est point à nous d'oser interroger la

Providence.

redit

int,

étre

econd

ment

mê-

é pré-

t que

avoit

Jesus-21. de

ent. z une

alem,

n fera

vau-

22 &

## XIV.

Le Messie, selon les Juiss charnels, doit être un grand Prince temporel. Selon les Chrétiens charnels, il est venu nous dispenser d'aimer Dieu & nous donner

326 Vingt-cinquieme Lettre donner des Sacremens qui opérent tout sans nous. Ni l'un ni l'autre n'est la religion chrétienne ni juive.

#### XIV.

Cet article est bien plûtôt un trait de satire qu'une réflexion Chrétienne. On voit que c'est aux Jésuites qu'on en veut ici. Mais envérité aucun Jésuite at-il jamais dit que Jesus-Christ est venu nous dispenser d'aimer Dieu? la dispute sur l'amour de Dieu est une pure dispute de mots, comme la plûpart des autres querelles scientifiques qui ont causé des haines si vives, & des malheurs si affreux.

Il y a encore un autre défaut dans cet article. C'est qu'on y supose que l'attente

d'un

rép

or tic

live

n'o

les

sens.

ne

elles

qu'i

fur les Penf. de M. Pafcal. 327 d'un Messie étoit un point de Religion chez les Juiss. C'étoit seulement une idée consolante répandue parmi cette nation. Les Juiss espéroient un Libérateur. Mais il ne leur étoit pas ordonné d'y croire comme article de foi. Toute leur religion étoit renfermée dans le livre de la Loi. Les Prophêtes n'ont jamais été regardés par les Juiss comme Législateurs.

ion

ici.

mer

our e de

des

ques

VI-

eux. dé-

"est

nte

'un

### XV.

Pour examiner les prophéties, il faut les entendre. Car si l'on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est sur que le Messie ne sera point venu; mais si elles ont deux sens, il est sur qu'il sera venu en Jesus Christ.

XV.

# XV.u trongeluck

La religion Chrétienne est si véritable, qu'elle n'a pas besoin de preuves douteuses : or fi quelque chose pouvoit ébranler les fondemens de cette sainte & raisonnable religion, c'est ce sentiment de Mr Pascal. Il veut que tout ait deux sens dans l'Ecriture; mais un homme qui auroit le malheur d'ètre incrédule pouroit lui dire: celui qui donne deux sens à ses paroles veut tromper les hommes, & cette duplicité est toujours punie par les loix. Comment donc pouvez-vous fans rougir admettre dans Dieu ce qu'on punit & ce qu'on détefte dans les hommes. Que disje, avec quel mépris & avec qu'elle que vou par

que den n'o

auti me rior

projero

aux infin

Suri

fur les Pens de Mr Pascal. 329 quelle indignation ne traitezvous pas les oracles des Païens, parce qu'ils avoient deux sens? ne pouroit-on pas dire plûtôt que les Propheties qui regardent directement Jesus-Christ n'ont qu'un sens, comme celle de Daniel, de Michée & autres? ne pouroit-on pas même dire que quand nous n'aurions aucune intelligence des prophéties, la religion n'en feroit pas moins provée.

be-

ran-

c'est

d. Il fens

10M-

d'élire:

à ses

Com-

fans

eu ce

létese dis-

## XVI.

La distance infinie des corps aux esprits, figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle.

XVI.

#### XVI.

feul

rie

fon Av

Ma

Il est à croire que Mr Pascal n'auroit pas emploié ce galimatias dans son ouvrage, s'il avoit eu le tems de le faire.

#### XVII.

Les foiblesses les plus aparentes sont des forces à ceux qui prennent bien les choses. Par exemple, les deux Généalogies de saint Mathieu & de saint Luc; il est visible que cela n'a pas été fait de concert.

# XVII.

Les éditeurs des Pensées de Pas-

fur les Pens. de Mr Pascal. 331 Pascal auroient-ils dû imprimer cette Pensée, dont l'exposition seule est peut-être capable de faire tort à la religion? A quoi bon dire que ces généalogies, ces points fondamentaux de la religion Chrétienne se contrarient, sans dire en quoi elles peuvent s'accorder ? il falloit presenter l'antidote avec le poison. Que penseroit-on d'un Avocat qui diroit , Ma par-"tie se contredit; mais cette , foiblesse est une force pour » ceux qui sçavent bien pren-, dre les choses ?

age,

ire.

Par

elogies

faint la n'a

# XVIII.

Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puifque nous en faisons profession. Mais que l'on reconnoisse la vérité 332 Vingt-cinquième Lettre rité de la religion dans l'obscurité même de la religion, dans le peu de lumiere que nous en avons, & dans l'indisserence que nous avons de la connoître.

# rengions divisions it course

avoit feroit bliez-

chaqu

aura

vous.

trop :

Je a

ne confi

reprou

choles.

Voilà d'étranges marques de vérité qu'aporte Pascal! quelles autres marques a donc le mensonge ? quoi! il suffiroit pour être crû, de dire, je suis obscur, je suis inintelligible. Il seroit bien plus sensé de ne présenter aux yeux que les lumieres de la foi, au lieu de ces ténébres d'érudition.

plus le manerXIX claret contro

S'il n'y avoit qu'une reli-

fur les Penf. de M. Pascal. 333 gion, Dieu servit trop manifeste.

obscu-

dans

us en rence

tre.

fcal!

donc A roit

ie fuis

le. Il le ne

es lule ces

reli-

gion

# STORE THE PROPERTY OF THE PROP

Quoi! vous dites que s'il n'y avoit qu'une religion, Dieu seroit trop manifeste? Eh oubliez-vous que vous dites à chaque page, qu'un jour il n'y aura qu'une religion? Selon vous, Dieu fera donc alors trop manifeste. antenific a point on procuain

#### XXII.

Je dis que la religion Juive ne consistoit en aucune de ces choses, mais seulement en lamour de Dieu, & que Dieu reprouvoit toutes les autres choses. d.XX les converents.

#### XX.

Oll

tun gér

Quoi! Dieu réprouvoit tout ce qu'il ordonnoit lui-même avec tant de foin aux Juifs & dans un détail si prodigieux! n'est-il pas plus vrai de dire que la loi de Moïse consistoit, & dans l'amour & dans le culte. Ramener tout à l'amour de Dieu, sent bien moins l'amour de Dieu que la haine que tout Janseniste a pour son prochain Moliniste.

#### XXI.

La chose la plus importante à la vie, c'est le choix d'un métier; le hazard en dispose, la coutume fait les maçons, les soldats, les couvreurs. XXI.

## XXI.

tout

ême

fs &

eux!

dire

oit,

cul-

ir de

nour

tout

hain

tante

es fol-

Qui peut donc déterminer les foldats, les maçons & tous les ouvriers mécaniques, sinon ce qu'on apelle hazard & la coutume ? il n'y a que les arts de génie ausquels on se détermine de soi-même; mais pour les métiers que tout le monde peut faire, il est très-naturel & très-raisonnable que la coutume en dispose.

# XXII.

Que chacun examine sa pensée, il la trouvera toujours occupée au passé & à l'avenir. Nous ne pensons presque point au present; & si nous y pensons, 336 Vingt-cinquiéme Lettre fons, ce n'est que pour en prendre la lumiere pour disposer l'avenir. Le present n'est jamais notre but. Le passé & le present sont nos moiens, le seul avenir est notre objet.

### XXII.

Il faut, bien loin de se plaindre, remercier l'auteur de la nature, de ce qu'il nous donne cet instinct qui nous emporte sans cesse vers l'avenir. Le trésor le plus prétieux de l'homme est cette esperance qui nous adoucit nos chagrins, & qui nous peint des plaisirs sururs dans la possession des plaisirs presens. Si les hommes étoient assez malheureux pour ne s'occuper que du present, on ne sémeroit point, on ne bâtiroit point,

éta

éta

len

roit

fur les Penf. de M. Pascal. 337 point, on ne planteroit point, on ne pourvoiroit à rien : on manqueroit de tout au milieu de cette fausse jouissance. Un esprit comme Mr Paschal pouvoit-il donner dans un lieu commun aussi faux que celuilà? La nature a établi que chaque homme jouiroit du present en se nourissant, en faifant des enfans, en écoutant des sons agréables, en occupant sa faculté de penser & de sentir, & qu'en sortant de ces états, souvent au milieu de ces états même, il penseroit au lendemain, sans quoi il périroit de misére aujourd'hui.

pren.

poler

amais

e pre-

lave-

plain.

de la

s don-

mpor-

l'hom-

i nous

& qui

futurs plaifirs ctoient

es'oc-

on ne

atiroit

# XXIII.

Mais quand j'y ai regardé de plus près, j'ai trouvé que P cet cet éloignement que les hommes ont du repos, & de demeurer avec eux-mémes, vient d'une cause bien effective, c'est-à-dire, du malheur naturel de notre condition foible & mortelle, & si miserable, que rien ne nous peut consoler, lorsque rien ne nous empéche d'y penser, & que nous ne voions que nous.

# XXIII.

Ce mot, ne voir que nous, ne forme aucun fens.

Qu'est-ce qu'un homme qui n'agiroit point, & qui est suposé se contempler? Nonfeulement je dis que cet homme seroit un imbécile, inutile à la societé, mais je dis que cet homme ne peut éxister: car que cet homme contempleroit-

pre

fur les Penf. de M. Pafcal. 339 roit-il? fon corps, ses pieds, fes mains, ses cinq sens? Ou il seroit un idiot, ou bien il feroit usage de tout cela : resteroit-il a contempler sa faculté de penser? Mais il ne peut contempler cette faculté qu'en l'exerçant. Ou il ne pensera à rien, ou bien il pensera aux idées qui lui sont déja venues, ou il en composera de nouvelles : or il ne peut avoir d'idées que du dehors. Le voilà donc nécessairement occupé ou de ses sens ou de ses idées, le voilà donc hors de soi, ou imbécile.

nes

rer

une ire,

tre

ous

110

que

qui

om-

nuti-

que

ter:

ple-

Encore une fois, il est impossible à la nature humaine de rester dans cet engourdissement imaginaire; il est absurde de le penser, il est insensé d'y prétendre. L'homme est né pour l'action, comme le seu P2 tend

340 Vingt-cinquième Lettre tend en haut & la pierre en bas. N'être point occupé & n'éxister pas est la même chose pour l'homme. Toute la disférence consiste dans les occupations douces ou tumultueuses, dangereuses ou utiles.

## XXIV.

Les hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement & l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leur misere continuelle: & ils ont un autre instinct secret qui reste de la grandeur de leur premiere nature, qui leur sait connoître, que le bonbeur n'est en esset que dans le repos.

#### XXIV.

Cet instinct secret étant le premier principe & le fondedement nécessaire de la societé, il vient plutôt de la bonté de Dieu, & il est plûtôt l'instrument de notre bonheur, qu'il n'est le ressentiment de notre misere. Je ne sçai pas ce que nos premiers peres faisoient dans le paradis térestre, mais si chacun d'enx n'avoit pensé qu'à foi , l'existence du genre humain étoit bien hazardée. N'est-il pas absurde de penfer qu'ils avoient des sens parfaits, c'est-à-dire des instrumens d'action parfaits, uniquement pour la contemplation? Et n'est-il pas plaisant que des têtes pensantes puissent imagi-

100

les.

tre cre en upé &

la dif-

s occu-

dinct feper lediation au reffentiantinuelinstinct andeur

le bon-

XXIV.

342 Vingt-cinquième Lettre ner que la paresse est un titre de grandeur, & l'action, un rabaissement de notre nature?

#### XXV.

C'est pourquoi lorsque Cineas disoit à Pirrhus, qui se proposcit de jouir du repos avec ses amis, après acoir conquis une grande partie du monde, qu'il seroit mieux d'avancer lui-méme son bonheur, en jouissant des-lors de ce repos, sans l'aller chercher par tant de fatigues; il lui donnoit un conseil qui recevoit de grandes difficultés, & qui n'étoit guéres plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un & l'autre suposoit que l'homme se pût contenter de soi-même & de ses biens presens, sans remplir le vuide sur les Pens. de M. Pascal. 343 vuide de son cœur d'espérances imaginaires, ce qui est faux. Pirrhus ne pouvoit être heureux ni devant ni après avoir conquis le monde.

titre

, un

ropo.

c les

s une

ui-me-

issant

s l'al.

fati-

confeil

l'au-

de ses

# A do tamen XXV.

L'exemple de Cineas est bon dans les satires de Despreaux, mais non dans un livre philosophique. Un Roi sage peutêtre heureux chez lui; & de ce qu'on nous donne Pirrhus pour un sou, cela ne conclut rien pour le reste des hommes.

# XXVI.

On doit donc reconnoître, que Phomme est si malheureux, qu'il P4 s'en3 44 Vingt-cinquième Lettre s'ennuieroit même sans aucune cause étrangére d'ennui, par le propre état de sa condition.

voi

fa

#### XXVI.

Au contraire l'homme est si heureux en ce point, & nous avons tant d'obligation à l'auteur de la nature, qu'il a attaché l'ennui à l'inaction, asin de nous forcer par-là à être utiles au prochain & à nous même.

#### XXVII.

D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu son fils unique, & qui, accablé de procès & de querelles, étoit ce matin si troublé, n'y pense plus mainfir les Penf. de M. Pascal. 345
maintenant? Ne vous en étonnez pas: il est tout occupé à
voir par où passera un cerf que
ses chiens pour suivent avec ardeur depuis six heures. Il n'en
faut pas davantage pour l'homme, quelque plein de tristesse
qu'il soit. Si l'on peut gagner
sur lui de le faire entrer en
quelque divertissement, le voilà
heureux pendant ce tems là.

Cune

ar le

est si

nous

l'au-

atta-

afin re unous

re qui

uni-

roces

maplus

ain-

### XXVII.

Cet homme fait à merveilles; la dislipation est un reméde plus sur contre la douleur, que le Quinquina contre la siévre: ne blamons point en cela la nature qui est toujours prête à nous secourir.

ge for other range with not ex-

PS XXVIII

# XXVIII.

Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes & tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgéz à la vûe des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, & se regardant les uns les autres avec douleur & sans esperance, attendent leur tour. C'est l'image de la condition des bommes.

cr

ti

# XXVIII.

Cette comparaison assurément n'est pas juste: des malheureux enchaînés qu'on égorge l'un après l'autre, sont malheu-

fur les Penf. de M. Pascal. 347 heureux, non-sculement parce qu'ils fouffrent, mais encore parce qu'ils éprouvent ce que les autres hommes ne fouffrent pas. Le sort naturel d'un homme n'est ni d'être enchaîné ni d'être égorgé; mais tous les hommes sont faits comme les animaux & les plantes, pour croitre, pour vivre un certain tems, pour produire leur semblable & pour mourir. On peut dans une satire montrer l'homme tant qu'on voudra du mauvais côté; mais pour peu qu'on se serve de sa raison, on avouera que de tous les animaux, l'homme est le plus parfait, le plus heureux, & celui qui vit le plus long-tems. Au lieu donc de nous étonner & de nous plaindre du malheur & de la briéveté de la vie, nous devons nous étonner & nous féliciter de P 6 Dois notre

re

ombre es &

egor-

propre

ant les

nt leur condi-

affurées mallégor-

it mal-

348 Vingt-cinquième Lettre notre bonheur & de sa durée. A ne raisonner qu'en Philosophe, j'ose dire qu'il y a bien de l'orgueuil & de la témérité à prétendre que par notre nature nous devons être mieux que nous ne sommes.

# XXIX.

pai

que

CO

ple

aux

des

do

Les fages parmi les Païens, qui ont dit qu'il n'y a qu'un Dieu, ont été persécutés, les Juifs baïs, les Chrétiens encore plus.

#### Tensi N. XXIX. Se zuenusit

Ils ont été quelquesois perfécutés, de même que le seroit aujourd'hui un homme qui viendroit enseigner l'adoration

sur les Pens. de M. Pascal. 349 tion d'un Dieu, indépendance du culte reçu. Socrate n'a pas été condamné pour avoir dit, il n'y a qu'un Dieu; mais pour s'être élevé contre le culte extérieur du païs, & pour s'être fait des ennemis puissans fort malà propos. A l'égard des Juiss, ils étoient haïs, non parce qu'ils ne croïoient qu'un Dieu, mais parce qu'ils haissoient ridiculement les autres nations, parce que c'étoient des barbares qui massacroient sans pirié leurs ennemis vaincus, parce que ce vil peuple, superstitieux, ignorant, privé des arts, privé du commerce, méprisoit les peuples les plus policés. Quant aux Chrétiens, ils étoient hais des Païens, parce qu'ils tendoient à abattre la religion & l'empire dont ils vinrent enfin à bout, comme les Progame teftans

tre durée hiloso

hilolopien de érité à re na-

mieux

Paiens, qu'un

és, les is enco-

in sai

is perle feme qui

adora-

testans se sont rendus les maîtres dans les mêmes païs, où ils surent long-tems haïs, persécutés & massacrés.

# flir des ennaXXX

Les défauts de Montagne font grands. Il est plein de mots fales & déshonnétes. Cela ne vaut rien. Ses sentimens sur l'homicide volontaire & sur la mort sont horribles.

àp

cas

toil

phi

# rancy prive XXX prive day

Montagne parle en Philosophe non en Chrétien: il dit le pour & le contre de l'homicide volontaire. Philosophiquement parlant, quel mal fait à la société un homme qui la quitte quitte quand il ne peut plus la fervir? Un vieillard a la pierre & foufre des douleurs infuportables; on lui dit, li vous ne vous faites tailler, vous allez mourir; si l'on vous taille, vous pourrez encore radoter, baver & traîner pendant un an, à charge à vous même & aux vôtres. Je supose que le bon homme prenne alors le parti de n'être plus à charge à personne: voilà à peu près le cas que Montagne expose.

maî-

ouils

perfé-

s fales

nort

rilofo.

ditle

ique.

fait à

jui la

# XXXI.

Combien les lunettes nous ontelles découvert d'astres qui n'étoient point pour nos Philosophes d'auparavant? On attaquoit hardiment l'Ecriture sur ce qu'on y trouve en tant d'endroits 352 Vingt-cinquiéme Lettre droits du grand nombre des étoiles. Il n'y en a que mille vingt-deux, disoit-on; nous le sçavons.

# e silies anoveros il trainmente

Il est certain que la sainte Ecriture en matiere de phisique s'est toujours proportionnée aux idées reçues ; ainsi elle supose que la terre est immobile, que le foleil marche &c. Ce n'est point du tout par un rafinement d'Astronomie qu'elle dit que les étoilles sont innombrables, mais pour s'accorder aux idées vulgaires. En effet quoique nos yeux ne découvrent qu'environ mille vingt-deux étoilles, cependant quand on regarde le ciel fixement, la vûe éblouie croit alors

fur les Penf. de M. Pascal. 353 lors en voir une infinité. L'E-criture parle donc selon ce préjugé vulgaire; car elle ne nous a pas été donnée pour faire de nous des phiticiens: & il y a grande aparence que Dieu ne révéla ni à Abacuc, ni à Baruc, ni à Michée qu'un jour un Anglais nommé Flamstead mettroit dans son catalogue plus de sept mille étoiles aperçues avec le Télescope.

sétoi-

vingt-

e sça.

fainte

phili-

rtion-

est im-

1e&c.

nomie

r s'ac-

gaires.

eux ne

mille

ndant I fixe-

loss

#### XXXII.

Est-ce courage à un homme mourant d'aller dans la foiblesse & dans l'agonie, affronter un Dieu tout puissant & éternel.

XXXII.

## XXXII.

Cela n'est jamais arrivé. Et ce ne peut être que dans un violent transport au cerveau, qu'un homme dise, je croi un Dieu & je le brave.

## XXXIII.

Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger.

#### XXXIII.

La difficulté n'est pas seulement de sçavoir si on croira des témoins qui meurent pour soutenir leur déposition, comme

tur

bon

fur les Penf. de M. Pascal. 355 me ont fait tant de fanatiques; mais encore si ces témoins font effectivement morts pour cela, si on a conservé leurs dépositions, s'ils ont habité les païs où on dit qu'ils font morts. Pourquoi Josephe né dans le tems de la mort du Christ, Josephe ennemi d'Hérode, Josephe peu attaché au Judaisme n'a-t-il pas dit un mot de tout cela. Voilà ce que Mr Pascal eût débrouillé avec succes, comme ont fait depuis tant d'écrivains éloquents.

un

oira.

pour

# XXXIV.

Les sciences ont deux extrémités qui se touchent. La premiere est la pure ignorance naturelle, où se trouvent tous les bommes en naissant; l'autre 356 Vingt-einquiéme Lettre extrémité est celle où arrivent les grandes ames, qui ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent sçavoir, trouvent qu'ils ne sçavent rien, & se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étoient partis.

#### XXXIV.

Cette pensée est un pur sophisme: & la fausseté consiste dans ce mot d'ignorance qu'on prend en deux sens dissérens; celui qui ne sçait ni lire ni écrire est un ignorant; mais un Mathématicien pour ignorer les principes cachés de la nature, n'est pas au point d'ignorance dont il étoit parti quand il commença à aprendre à lire. Mr Newton ne sçavoit

dai

fur les Pens. de M. Pascal. 357 voit pas pourquoi l'homme remue son bras quand il le veut; mais il n'en étoit pas moins sçavant sur le reste. Celui qui ne sçait pas l'hébreu & qui sçait le latin, est sçavant par comparaison avec celui qui ne sçait que le français.

rivent

ayant

es bom.

l'Ouvent

e meme

nt par.

pur fo.

confilte

e qu'on

Herens;

lire ni

ir igno-

és de la

oint d'i it parti aprenne sçavoit

#### XXXV.

Ce n'est pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement; car il vient d'ailleurs, & de dehors; & ainsi il est dependant, & par conséquent sujet à être troublé par mille accidens qui font les assistants inévitables.

XXXV-

#### XXXV.

Celui - là est actuellement heureux qui a du plaisir, & ce plaisir ne peut venir que de dehors. Nous ne pouvons avoir de sensations ni d'idées que par les objets extérieurs, comme nous ne pouvons nourrir notre corps qu'en y faisant entrer des substances étrangères qui se changent en la nôtre.

#### XXXVI.

L'extrême esprit est accusé de folie, comme l'extrême défaut. Rien ne passe pour bon que la médiocrité.

XXXVI.

Ce

& vo

prit, 6

trême

due, o

L'ext

eft un n

mynid

h folie blie est

leurs of mête 1

wec tro

ence.

méd onne

#### XXXVI.

ailir,

venir

e pou-

ons ni

ets ex-

ne pou-

s qu'en

Stances

accule

defaut

que la

XXVI.

Ce n'est point l'extrême esprit, c'est l'extrême vivacité & volubilité de l'esprit qu'on accuse de folie. L'extrême esprit, est l'extrême justesse, l'extrême finesse, l'extrême étendue, oposée diamétralement à la folie.

L'extrême défaut d'esprit, est un manque de conception, un vuide d'idées; ce n'est point la solie, c'est la stupidité. La solie est un dérangement dans les organes qui sait voir plusieurs objets trop vîte, ou qui arrête l'imagination sur un seul avec trop d'aplication & de violence. Ce n'est point non plus la médiocrité qui passe pour bonne, c'est l'éloignement des deux

360 Vingt-cinquième Lettre deux vices oposés; c'est ce qu'on apelle juste milieu & non médiocrité.

#### XXXVII.

Si notre condition étoit véritablement heureuse, il ne faudroit pas nous divertir d'y penser.

de

ag

par

ce d

depl

Les

memes

ries &

les uns

#### XXXVII.

Notre condition est précisément de penser aux objets extérieurs, avec lesquels nous avons un raport nécessaire. Il est faux qu'on puisse divertir un homme de penser à la condition humaine; car à quelque chose qu'il aplique son esprit, il l'aplique à quelque chose

fur les Penf. de M. Pascal. 361 se de lié nécessairement à la condition humaine; & encore une sois penser à soi avec abstraction des choses naturelles, c'est ne penser à rien, je dis à rien du tout, qu'on y prenne bien garde.

non

fau-

dy

ts ex-

e. Il

con-

quel.

n ef-

chofe Loin d'empêcher un homme de penser à sa condition, on ne l'entretient jamais que des agrémens de sa condition. On parle à un sçavant de réputation & de science, à un Prince de ce qui a raport à sa grandeur, à tout homme on parle de plaisir.

# XXXVIII.

device. La comparaison de

Les grands & les petits ont mémes accidens, mêmes fucheries & mémes passions. Mais les uns sont au haut de la roue, 362 Vingt-cinquiéme Lettre 63 les autres près du centre, 63 ainsi moins agités par les mêmes mouvemens.

#### XXXVIII.

Il est faux que les petits soient moins agités que les grands: au contraire leurs désessoires sont plus viss, parcequ'ils ont moins de ressource. De cent personnes qui se tuent à Londres, il y en a quatrevingt dix-neus du bas peuple, & à peine une d'une condition relevée. La comparaison de la roue est ingénieuse & faus-fe.

#### XXXIX.

On n'aprend pas aux hommes fur les Penf. de M. Pascal. 363 mes à être honnêtes gens, 65 on leur aprend tout le reste; 63 cependant ils ne se piquent de rien tant que de cela. Ainsi ils ne se piquent de sçavoir que la seule chose qu'ils n'aprennent point.

#### XXXIX.

e les s dé-

arce-

tuent latre-

uple,

dition

n de faul-

MES

On aprend aux hommes à être honnêtes gens, & sans cela peu parviendroient à l'ètre. Laissez votre fils prendre dans son enfance tout ce qu'il trouvera sous sa main, à quinze ans il volera sur le grand chemin: louez-le d'avoir dit un mensonge, il deviendra faux-témoin: flatez sa concupiscence, il sera surement débauché. On aprend tout aux hommes, la vertu, la religion.

Q 2 XL.

#### XL.

Le sot projet que Montagne a eu de se peindre! & cela non pas en passant, & contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir, mais par ses propres maximes, & par un dessein premier & principal; car de dire des sottisses par hazard & par soiblesse, c'est un mal ordinaire; mais d'en dire à dessein, c'est ce qui n'est pas suportable, & d'en dire de telles que celle-là.

#### XL.

Le charmant projet que Montagne a eu de se peindre naïvement comme il a sait!

car

cal

L

vien

mai

rital

vrai.

de fa tant de ve

maux

est in

fusen

far les Pens. de M. Pascal. 365 car il a peint la nature humaine; & le pauvre projet de Nicole, de Mallebranche, de Pascal de décrier Montagne!

#### LXI.

Lorsque j'ai considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foià tant d'imposteurs qui disent qu'ils ont des remedes, jusqu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains: il m'a paru que la véritable cause est, qu'il y a de vrais remédes; car il ne seroit pas possible qu'il y en eut tant de faux, & qu'on y donnat tant de créance, s'il n'y en avoit de véritables. Si jamais il n'y en avoit eu, & que tous les maux eussent été incurables, il est impossible que les hommes se fussent imaginés qu'ils en pouroient

qui

di-

366 Vingt-cinquiéme Lettre roient donner, & encore plus que tant d'autres eussent donné créance à ceux qui se fussent vantés d'en avoir. De même que si un homme se vantoit d'empecher de mourir, personne ne le croiroit, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y a eu quantité de remédes qui se sont trouvés veritables par la connoissance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'est pliée par-là, parce que la chose ne pouvant être niée en général, puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables ; le peuple, qui ne peut pas discerner lesquels d'entre ces effets particuliers sont les véritables, les croit tous. De même ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la Ainfi mer.

for les P
Ainsi i
demment e
miracles,

demment i miracles; de fortilés g en a de

Il me humaine pour tom a imputé ces à la li ginat le table ave le premi malade premier n'à vû c forciers

cru: pe

mutatio

lieurs

fur les Penf. de M. Pascal. 36?
Ainst il me paroit aussi évidemment qu'il n'y a tant de saux
miracles, de fausses révélations,
de sortiléges, & c. que parce qu'il
y en a de vrais.

ne

nt

re-

me

la

21,

icu-

ner

rti-

les

fets

#### XLI.

Il me semble que la nature humaine n'a pas befoin du vrai pour tomber dans le faux. On a imputé mille fausses influences à la lune, avant qu'on imaginât le moindre raport véritable avec le flux de la mer. Le premier homme qui a été malade a cru fans peine le premier charlatan: personne n'a vû de lonps-garoux ni de forciers, & beaucoup y ont cru: personne n'a vû de transmutation de métaux, & plusieurs ont été ruinés par la Q4 créan368 Vingt-cinquième Lettre créance de la pierre philosophale. Les Romains, les Grecs, tous les Païens ne croïoient-ils donc aux faux miracles dont ils étoientinondés, que parce qu'ils en avoient vû de véritables?

# Lime fen. ILX ne le su le fundine ni en le constitue de la con

Le port régle ceux qui sont dans un vaisseau. Mais où trouverons-nous ce point dans la morale?

#### XLII. a abalant

Dans cette seule maxime reçue de toutes les nations : ne , faites pas à autrui ce que vous , ne voudriez pas qu'on vous , fit.

XLIII.

fur les F

Ferox tam fine ment mieu hs autres que la gont être

lamour pi

turel.

C'est de cite a dit a point de on puisse

la mort qu

#### XLIII.

nt

ri-

011-

IS

Ferox gens nullam esse vitam sine armis putat. Ils aiment mieux la mort que la paix, les autres aiment mieux la mort que la guerre. Toute opinion peut être préserée à la vie dont l'amour paroit si fort & si naturel.

### XLIII.

C'est des Catalans que Tacite a dit cela; mais il n'y en a point dont on ait dit & dont on puisse dire, elle aime mieux la mort que la guerre.

Q5 XLIV

#### XLIV.

A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de dissérence entre les hommes.

#### XLIV.

Il y a très-peu d'hommes vraiment originaux : presque tous se gourvernent, pensent & sentent par l'insluence de la coutume & de l'éducation : rien n'est si rare qu'un esprit qui marche dans une route nouvelle; mais parmi cette soule d'hommes qui vont de compagnie, chacun a de petites différences dans la démar-

marche, aperçoiv

Il y a prit, l'un es profon ces des prit de juy prendre a principes

& rest li

L'usage d'hui qu'e métrique & conséq fur les Pens. de M. Pascal. 371 marche, que les vues fines aperçoivent.

#### XLV.

blus

gens s de

que

on: prit

ute

ette

de

pedéIl y a donc deux fortes d'efprit, l'un de pénétrer vivement 3 profondément les conséquences des principes, & c'est là l'esprit de justesse; l'autre de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, & c'est là l'esprit de Géométrie.

#### XLV.

L'usage veut, je croi, aujourd'hui qu'on apelle esprit géométrique, l'esprit methodique & conséquent.

Q6 XLVI.

#### XLVI.

La mort est plus aisée à suporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril.

#### XLVI.

On ne peut pas dire qu'un homme suporte la mort aisément ou mal-aisément, quand il n'y pense point du tout. Qui ne sent rien, ne suporte rien.

#### XLVII.

ionasi may sachit

Nous suposons que tous les bommes conçaivent & sentent de la même sorte les objets qui se présentent à eux: mais nous

fir les Pen/. le suposons B an nous n'en ce Je vois is mêmes mo mafions, & me deux bon memple, de l ment tous de même objet pa a disant l'un k est blanche formité d'api me puissante conformité d'ic has absolume quoiqu'il y ait Infirmative.

Ce n'étoit

blanche qu'il preuve. Le

fur les Pens. de M. Pascal. 373 le suposons bien gratuitement; car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on aplique les mêmes mots dans les mêmes occasions, & que toutes les fois que deux hommes voient, par exemple, de la nége, ils expriment tous deux la vue de ce même objet par les mêmes mots, en disant l'un & l'autre qu'elle est blanche: & de cette conformité d'aplication, on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idée; mais cela n'est pas absolument convaincant; quoiqu'il y ait bien à parier pour l'affirmative.

u'un

aifé.

and

Qui n.

les

qui

nous

# Notre LIVIX nent fe re-

Ce n'étoit pas la couleur blanche qu'il falloit aporter en preuve. Le blanc qui est un assem374 Vingt-cinquiéme Lettre assemblage de tous les raïons, paroît éclatant à tout le monde, éblouit un peu à la longue, fait à tous les yeux le même effet; mais on pouroit dire que peut-être les autres couleurs ne sont pas aperçues de tous les yeux de la même manière.

#### XLVIII.

Tout notre raisonnement se réduit à ceder au sentiment.

#### XLVIII.

Notre raisonnement se réduit à céder au sentiment, en fait de goût, non en fait de science.

XLIX.

for les Penf.

Ceux qui j y par régle, atres comme untre à l'és ien ont point a deux heures ii. L'autre a trois quarts d' de ma montre

gas dous enn

tre, le tems

En ouvrag musique, en mre, c'est ! lieu de mon 9

nonlon-

x le

atres

rçues

neme

nt se

ré-

t de

#### XLIX.

Ceux qui jugent d'un ouvrage par régle, sont à l'égard des autres comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit : il y a deux heures que nous sommes ici. L'autre dit, il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre : je dis à l'un, vous vous ennuïez, & à l'autre, le tems ne vous dure guéres.

#### XLIX.

En ouvrages de goût, en musique, en poësse, en peinture, c'est le goût qui tient lieu de montre: & celui qui n'en

376 Vingt-cinquième Lettre n'en juge que par régles, en juge mal.

## regions with a Levi ing time of

César étoit trop vieux, ce me semble, pour s'aller amuser à conquerir le monde. Cet amusement étoit bon à Alexandre; c'étoit un jeune homme qu'il étoit dissicle d'arrêter; mais César devoit étre plus meur.

# 

L'on s'imagine d'ordinaire qu'Alexandre & César sont sortis de chez eux dans le dessein de conquerir la terre; ce n'est point cela: Alexandre succéda à Philippe dans le généralat de la Gréce, & sut char-

for les Penf.

congé de la

le ranger les

mes du Roi

a l'ennemi c

mua fes conq

le, parce qui

hills s'étend de de même hillsboroug fer ion fans le M ax

un des premie hique. Il se bronce, comme accles Molini in à qui s'ext sule bataille, da mille homa da de tout. Au reste la hical est pe

tout fens. Il f

de Céfar pou

fur les Penf. de M. Pafcat. 377 chargé de la juste entreprise de vanger les Grecs des injures du Roi de Perse: il battit l'ennemi commun, & continua ses conquêtes jusqu'à l'Inde, parce que le rosaume de Darius s'étendoit jusqu'à l'Inde: de même que le Duc de Malboroug seroit venu jusqu'à Lion sans le Maréchal de Villars.

en

, 60

user

mu-

fre:

étoit

Cefar

naire

font

as le

erre;

e gé-

fut

hara

A l'égard de César il étoit un des premiers de la République. Il se brouilla avec Pompée, comme les Jansénistes avec les Molinistes, & alors ce suit à qui s'extermineroit: une seule bataille, où il n'y eût pas dix mille hommes de tués, décida de tout.

Au reste la pensée de Mr Pascal est peut-être fausse en tout sens. Il falloit la maturité de César pour se démêler de tant 378 Vingt-cinquième Lettre tant d'intrigues, & il est étonnant qu'Alexandre à son âge, ait renoncé au plaisir pour faire une guerre si pénible.

feul

béte.

fions

faire

Un

à se f

pagnoi

#### - all a find of LL agent and a series

#### LI.

Cela est encore plus utile que plaisant à considérer; car cela prouve que nulle societé d'homfur les Penf. de M. Pascal. 379 d'hommes ne peut subsister un seul jour sans régles.

tre

éton.

age,

faire

bose à

a des

aïant oix de , s'en

fquelles com-

leurs,

s utile

er; car

focieté

d'hom-

#### LII.

L'homme n'est ni Ange ni béte, & le malheur veut que qui veut faire l'Ange, fait la béte.

#### LII.

Qui veut détruire les passions au lieu de les régler, veut faire l'Ange.

#### animans & .III. les

Un cheval ne cherche point à se faire admirer de son compagnon: on voit bien entr'eux quelquelque forte d'émulati n à la course, mais c'est sans conséquence; car étant à l'étable, le plus pesant & le plus mal taillé ne céde pas pour cela son avoine à l'autre. Il n'en est pas de même parmi les honmes: leur vertu ne se satisfait pas d'elle même; & ils ne sont point contens s'ils n'en tirent avantage contre les autres.

#### LIII.

L'homme le plus mal taillé ne céde pas non plus son pain à l'autre; mais le plus sort l'enléve au plus soible, & chez les animaux & chez les hommes, les gros mangent les petits.

leant ne cherche pair

LIV.

jurles Penf.

Si Phomme ittadier lui-motien il est froutre. Con faire qu'une tut? Il aspironnitre au a avec lequelles tion. Mais les le out toutes u

n tel enchaîn

latre, que i

a connoître la

I sans le tous

Ine faudr

#### LIV.

Si l'homme commençoit par s'étudier lui-meme, il verroit combien il est incapable de passer outre. Comment se pour it-il saire qu'une partie connut le tout? Il aspirera peut etre à connoître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel rapart, Es un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connoître l'une sans l'autre, s' sans le tout.

#### LIV.

Il ne faudroit point détourner l'homme de chercher ce qui

tre
à la
confeable.

able, mal la son en est

it pas

point vanta-

l taillé n pain rr l'en-

nez les nmes, ts.

LIV.

382 Vingt-cinquième Lettre qui lui est utile, par cette considération qu'il ne peut tout connoître.

fur l

mangi

U

ve n

elle f

ment

éclair

plus f

ont c

grand

mont

parai

traire

C'el

Et de c

que to

Non possis quantum contendere linceus,

Non tamen idcirco contemnas lippus inungi.

Nous connoissons beaucoup de vérités: nous avons trouvé beaucoup d'inventions utiles: Consolons-nous de ne pas sçavoir les raports qui peuvent être entre une araignée & l'anneau de Saturne, & continuons à examiner ce qui est à notre portée.

#### LV.

Si le foudre tomboit sur les lieux bas, les poëtes & ceux qui ne sçavent raisonner que sur sur les Pens. de M. Pascal. 383 sur les choses de cette nature, manqueroient de preuves.

con.

tout

ndere

emnas

ncoup

itiles:

as fca-

euvent

&l'anconti-

i est à

ceux

r que

jur.

#### LV.

Une comparaison n'est preuve ni en poësie ni en prose: elle sert en poësie d'embellissement, & en prose elle sert à éclaircir & à rendre les choses plus sensibles. Les poëtes qui ont comparé les malheurs des grands à la soudre qui frape les montagnes, seroient des comparaisons contraires, si le contraire arrivoit.

#### LVI.

C'est cette composition d'esprit Es de corps, qui a fait que presque tous es Philosophes ont consondu 384 Vingt-cinquiéme Lettre fondu les idées des choses, & attribué aux corps ce qui napartient qu'aux esprits, & aux esprits ce qui ne peut convenir qu'aux corps.

#### vo ni en poliVI en plote:

Si nous sçavions ce que c'est qu'esprit, nous pourions-nous plaindre de ce que les philosophes lui ont attribué ce qui ne lui apartient pas; mais nous ne connoissons ni l'esprit ni le corps; nous n'avons aucune idee de l'un, & nous n'avons que des idées tres imparfaites de l'autre. Donc nous ne pouvons sçavoir quelles sont leurs limites.

LVII.

que,

boint

qu'on de la

lobjet

ne sça

greme he. O

ter,

ance,

termes merve

laurier

Mais i

#### LVII.

Comme on dit beauté poëtique, on devroit dire aussi beauté géométrique, & beauté médicinale. Cependant on ne le dit point; & la raison en est, qu'on sçait bien quel est l'objet de la géométrie, & quel est l'objet de la médecine; mais on ne sçait pas en quoi consiste l'agrement qui est l'objet de la piesie. On ne sçait ce que c'est que ce modéle naturel qu'il faut imiter, & à faute de cette connoissance, on a inventé de certains termes bizarres, siecle d'or, merveille de nos jours, fatal laurier, bel astre, &c. & on apelle ce jargon beauté poëtique. Mais qui s'in aginera une femme vetue sur ce modsle, verra une

LVII.

1 11 0-

venir

ie c'est

s-nous

hilofo-

qui ne

nous

t ni le

avons

rfaites

e pou-

leurs

386 Vingt-cinquième Lettre une jolie Demoifelle toute couverte de miroirs & de chaînes de laiton.

#### LVII.

Cela est très-saux; on ne doit point dire beauté géometrique ni beauté médecinale, purce qu'un théorème & une purgation n'affectent point les sens agréablement, & qu'on ne donne le nom de beauté qu'aux choses qui charment les sens, comme la musique, la peinture, l'éloquence, la poësie, l'architecture réguliere, &c.

La raison qu'aporte Mr Pascal est toute aussi fausse; on sçait très-bien en quoi consiste l'objet de la poësse, il consiste à peindre avec sorce, netteté, délicatesse & harmonie: la poë-

fie

fe: il

bien p
fatal la
tres fo

poëtice diter

des pe

dans le

primer

de fon

autres

lees de

roient d

gues. (

apercevi

d'inatter

génie ;

bont au

le mien

que les p

trompen

lei

ettre ite couchaines

; on ne géomeecinale, e & une point les & qu'on

ment les lique, la , la poëliere,&c. Mr Paf-

e beaute

offe; on confide confide nettere,

e: la poëfie fur les Pens. de M. Pascal. 387 sie est l'éloquence harmonieuse: il falloit que Mr Pascal eut bien peu de goût pour dire que satal laurier, bel astre & autres sottises, sont des beautés poëtiques; & il falloit que les éditeurs de ces Pensées sussent des personnes bien peu versées dans les belles lettres, pour imprimer une réslexion si indigne de son illustre auteur.

Je ne vous envoie point mes

Je ne vous envoie point mes autres remarques sur les Penfées de Mr Pascal qui entraîneroient des discutions trop longues. C'est assez d'avoir cru apercevoir quelques erreurs d'inattention dans ce grand génie; c'est une confolation pour un esprit aussi borné que le mien d'être bien persuadé que les plus grands hommes se trompent comme le vulgaire.

FIN.

### AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR de cet Ecrit a fait imprimer ci-devant dix Discours sur la Religion, qui se vendent en un seul Volume chez J. B. Herissant, ruë neuve Notre-Dame, & Ph. Nicolas Lottin, ruë S. Jacques à la Verité. Ces deux Discours-ci XI. & XII. peuvent être joints aux dix autres: ils peuvent aussi en être séparés, & en sont entierement indépendants. Ils ont été faits dans la vûë particulière de faire connoître les Impies du tems, & de combattre l'impièté moderne, celle sur tout qui regne dans les Lettres Philosophiques de M. de V.... C'en est ici la Critique.



## ONZIE'ME DISCOURS CONTRE

## LES IMPIES DU TEMS,

ET LES FONDEMENS

DE

## L'IMPIETE MODERNE

Amais, peut-être, l'Impiété ne parla plus haut, elle ne se montra jamais tant; & jamais elle n'eut plus de

LAnne de

raison de se tenir couverte, du moins par le défaut de raisons nouvelles qui pourroient la faire écouter. Les Impies ont tout dit: ils redisent, & ne disent rien qui méritat qu'on leur répondit, si l'expérience ne nous avoit appris que les plus misérables écrits en ce genre, quand on les laisse sans réponse, passent dans toute leur cabale pour des écrits triomphans. Un

Onziéme Discours

filence de prudence qu'on pourroit garder à leur égard, sera pris à coup fûr pour une impuissance bien déclarée de leur disputer le terrain. Voilà tout l'embarras que nous donnent

les écrits de l'Impie.

L'Impie n'a rien de folide à dire: il n'y a pas même le plus souvent du spécieux dans ses livres: mais le ton hardi supplée à tout; & la disposition des esprits lui vaut mieux que de la science, pour se faire lire. Et en se faisant lire par des hommes encore plus ignorans qu'eux, & aussi ennemis de la Religion qu'eux au fond de leur cœur, les impies, sans être redoutables par le fond de leur doctrine, trouvent le moyen d'allarmer l'Eglise & l'Etat.

On diroit qu'ils sçavent, si on ne les lisoit pas. On les croiroit gens d'esprit, si on ne les entendoit discourir sur la Religion. On craindroit leur réputation, si on n'avoit leurs écrits; & on éviteroit d'entrer en dispute avec eux, si on ne les avoit tâtés sur le désaut de preuves, de raifons & de pensée. Quelle ignorance est la leur, s'écrite encore M. Bossuet du

Orais. fun. L'Anne de Conzague. fond de aifé de le tueux, ils

folant, hardiel effrayé il n'y er font des forneme fur la 1

contredi nent pas; chofes de fomption qui ne pe qu'ils avai depreuve.

d'un ris de parlent, & qu'ils écriv L'Impie ir, n'est d qui sçait i neuse & au

que la Rel le courage pas la forc fond de son tombeau! Et qu'il seroit aisé de les consondre, si soibles & présomptueux, ils ne craignoient d'être instruits!

Il est donc en quelque sorte consolant, en annonçant l'impiété & sa hardiesse, de pouvoir dire au Public effrayé, que les impies vulgaires, & il n'y en a pas d'autres aujourd'hui, sont des gens sans bon sens, sans raifonnement, sans science, du moins fur la Religion; des hommes qui blasphêment ce qu'ils ignorent, qui contredisent ce qu'ils ne comprennent pas; & que comprennent-ils aux choses de Dieu? qui nient par préfomption, & non par conviction; qui ne peuvent rien prouver de ce qu'ils avancent; mais qui au défaut de preuves & de raisons, vous paient d'un ris dédaigneux quand ils vous parlent, & d'un mépris affecté lorsqu'ils écrivent.

L'Impie vulgaire, à le bien définir, n'est donc autre chose qu'un sot qui sçait rire d'une chose aussi sérieuse & aussi élevée au-dessus de lui que la Religion; un ignorant qui a le courage de mépriser ce qu'il n'a pas la force de combattre; & quand

Caractera des Impies.

Aij

n pourroit pris à coup bien déclatain. Voil à

us donnent lide à dire;

mais le ton la disposimieux que aire lire. Et

nommes enux, & auffi qu'eux au impies, fans

impies, fans ond de leur oyen d'allar

nt, si on ne coiroit gens tendoit discraindroit voit leurséntrer en dis-

les avoit taves, de raigonorance est Bossuet du il monte sur la chaire pour faire des leçons, c'est un mocqueur, & rien de plus. David les a connus sur ce pied-là, & il ne leur a point donné PJ. 1, 1. d'autre mérite: In cathedra derisorum.

Le Sage en avoit dit autant, en les menaçant d'un jugement tout pro-Prov. 19, 29 che: Parata sunt derisoribus judicia.

> Tel fait plus de bruit dans le monde, qui n'est lui-même que cet homme qui sçait mépriser ce qu'il ignore, qui peut nier ce qui le passe, qui rit plus indécemment, qui se moque plus audacieusement; attentis seulement à intéresser dans l'impiété les gens du monde & les personnes vicieuses, sans avoir même assez d'esprit pour couvrir ces soiblesses.

> Ils auront tout ce qu'il faut pour être de francs impies; mais ils manquent de tout ce qui est nécessaire pour faire des docteurs de l'impiété. Pour être impie, il ne faut qu'avoir beaucoup d'orgueil, avec des mœurs vicieus; un esprit inquiet & curieux, avec une ame incapable des sentimens du Christianisme & amolie par la volupté; un génie poetique, nourri de fables & de folles imaginations; du goût pour un cer-

tain ba tiets co du goû forte de intérêt : que la I chans.

Avec que l'on tains ho de l'imp ment en une man coup un toutes les monde. merveille flupides tans d'es

bien-tôt là dessus qu'il ente tre, dema honnêtes parmi ses

les plus

font noi

Pour ê

tain badinage qui se tourne volontiers contre la Religion, & trouver du goût dans le monde pour cette sorte de badinage; & ensin avoir un intérêt sensible à ne rien croire de ce que la Religion fait craindre aux méchans.

Avec ces qualités & ces penchans, que l'on ne sçauroit refuser à de certains hommes, on se trouve si près de l'impiété, on s'y sent si doucement entraîné, qu'on céde enfin à une manie, qui devient tout d'un coup un titre d'esprit, & vous ouvre toutes les entrées chez des grands du monde. Il ne faut donc rien de si merveilleux pour faire un impie. Des stupides s'en mê'ent: les plus ignorans d'entre les hommes, ainsi que les plus frivoles d'entre les femmes, font nombre dans cette fecte; & bien-tôt le domestique, qui ne sçait là-dessus que les fades plaisanteries qu'il entend faire à table à son maître, demandera une place parmi ces honnêtes gens, & en tiendra école parmi ses camarades.

Pour être docteur de l'impiété, assis sur la chaire empestée pour faire

Aiii

faire des , & rien s sur ce t donné erisorum.

t, en les out proulicia. s le mon-

cet homi'il ignoaffe, qui e moque atif feule-

piété les onnes visfez d'esesses.

aut pout ils manécessaire impiété. qu'avoit es mœuts

et & cupable des ne & aénie poe-

de folles r un cer-

Onzieme Discours des leçons au genre humain prétendu abusé; donner le démenti à Moise & aux Prophétes, à Jesus-Christ & aux Apôtres, à tant de grands hommes des siécles passés, & dans ces derniers tems à un B, un A, un P; pour faire entendre au dix-huitiéme siécle, qu'on commence à penser & à faire entrer la raison dans la Religion, que jusqu'ici on a rêvé; que l'établissement si merveilleux de cette Religion est un effet du hazard & des conjonctures; que le Batême est un jeu d'enfant, la Communion une folie, le fond de la Foi une chimére, la pratique de l'Evangile un renversement de l'ordre si sagement établi par la nature; & enfin l'immortalité

de l'ame, avec les récompenses & les

peines de l'autre vie, une imagina-

tion sans fondement, & qui prouve

seulement l'imbécillité de l'esprit

humain: Pour, dis-je, enseigner de

telles choses avec quelque succès,

il faut avoir ce qui manque à tous

les impies qui se mettent aujourd'hui

fur les rangs, une science étendue,

une métaphysique subtile, une suite

de principes du moins éblouissans;

contre les in mour d'esprit sdifficultés & mites, foit por ne&l'appuyer amil faut dor noins donner 1 a moyens q our établir que Cela fe trou nele jargon at faits & des ines, du talent efrivole de l'esq nelles, de la fac shardiesse à d Hies dans des www.morceaux tout le reste Inlongs. De 1 mour propre 1 wient impies eletoient dans noises; ils le ours, tout au the de théâtr his ils fe gard luteurs, & d'aff

Omœurs de n

ardoit plus qu

contre les impies du tems, &c. 7 un tour d'esprit fin, soit pour éluder les difficultés & se débarrasser des autorités, soit pour exposer son Systême & l'appuyer de vraisemblances; ensin il faut donner du neuf, ou du moins donner un air de nouveauté aux moyens qu'on emploie tant pour établir que pour détruire.

in préten-

iti à Moise

-Christ &

ands hom-

dans ces

A, un P;

-huitième

penser & à

Religion,

que l'éta-

e cette Re-

ard & des

ème est un

on une fo-

chimére.

in renver-

ent établi

mortalité enfes & les

imagina-

i prouve

l'esprit

eigner de

fucces, le à tous

jourd'hui

étendue,

une fuite

ouissans;

Cela se trouve plus difficilement que le jargon amusant, une science de faits & des premieres pages des livres, du talent pour la poesse, tout le frivole de l'esprit des cercles & des ruelles, de la facilité à s'énoncer, de la hardiesse à décider, d'heureuses faillies dans des piéces courtes, de beaux morceaux, fouvent disparates de tout le reste, dans des ouvrages plus longs. De tels hommes, fi leur amour propre les conseilloit bien, seroient impies comme incognito; ils le seroient dans de petites sociétés choisies : ils le seroient dans le difcours, tout au plus dans quelque Piéce de théâtre, & en coulant; mais ils se garderoient bien d'être Auteurs, & d'afficher.

O mœurs de notre siécle! L'impie leur doit plus qu'à son esprit. C'est l'impière. A iiii

Gout du fiécle pour

le bel air du monde que l'impiété. Cet esprit s'est glissé dans tous les états: cette solie a gagné le sex appellé jusqu'ici dévot: on rougira bien-tôt dans un certain monde, de croire, du moins de croire tout; & pour tout dire, il n'est point de moyen plus court pour parvenir à la réputation d'homme d'esprit & se faire courir, que celui de paroître désabusé de tout ce que croit le vulgaire, & de tout ce que prêche le Curé.

L'impiété est la philosophie du tems. Ridicule, sotte, impertinente, ignorante, aveugle philosophie! Mais enfin elle en prend le nom; & le nom d'une belle chose a toujours été puissant pour séduire les soibles esprits; & les soibles esprits ont toujours fait le grand nombre. Une semme se croira philosophe en donnant dans l'impiété: Quelle tentation!

Ajoutons à cette foiblesse de l'esprit humain bien ancienne, l'ignorance de nos jours. Elle est telle, que l'impie peut tout hazarder devant elle, sans craindre d'être repoussé; & presque sûr de passer pour

contre les in brant & pour bitant que de srèveries & le tors, Il ne reno moter for l'ig in des honnêts wez d'esprit p mimpiete, & l de du monde. Aoui est-ce o n imposer? Je tole à lui-mêm o'il magine, s out ce qu'il est il eft bien per woodemens & nqu'il oppose à hat de démon tompe quelqu'i more tout dan nonveut bien west le premie me effet de ses lyanne gra amonde, & pe ore plus de fri

ubil, des bags

inmées, des

magréableme

fçavant & pour habile homme, en ne débitant que des abfurdités, de vieilles rêveries & les plus grossieres erreurs. Il ne renonce pas, tant il peut compter sur l'ignorance, à l'admiration des honnêtes gens du siècle; s'il a assez d'esprit pour déguiser un peut son impiété, & la couvrir d'une morale du monde.

A qui est-ce que l'impie devroit en imposer? Je ne sçai s'il s'en impose à lui-même, s'il croit tout ce qu'il imagine, s'il reçoit pour bon tout ce qu'il est obligé de supposer, s'il est bien persuadé par les petits raisonnemens & les foibles conjectures qu'il oppose à des preuves qui ont force de démonstration. Si donc it trompe quelqu'un, c'est parce qu'on ignore tout dans notre siècle, ou qu'on veut bien être trompé; & l'impie est le premier à se moquer de ce rare esset de ses écrits.

Il y a une grande ignorance dans le monde, & peut - être y a-t-il encore plus de frivole. De l'esprit, du babil, des bagatelles joliment exprimées, des histoires ou des sables agréablement contées, des ima-

Av

l'impiété.

ns tous les
le sexe apn rougira
monde, de
re tout; &
point de

esprie & se e paroître oit le vulprêche le

Parvenir à

fophie du ertinente, losophie! e nom; & a toujous es foibles sont tou-Une femdonnant donnant litation!

fe de l'efe, l'ignoest telle, arder ded'être refser pour 10 Onziéme Discours

ges bien présentées, du badinage par tour, & particulierement sur la Religion: voilà le goût du monde; & voilà par où l'impie, après avoir introduit sa personne, fait entrer avec lui son impiété dans les maisons & dans les assemblées, qui jusqu'à lui n'avoient été que mondaines.

Légereté, peu de jugement des Impies.

L'impiété ne réussit pas toujours à celui qui la débite: mais le caractere vain & léger de l'impie l'emporte sur son intérêt. Il sçait conter, il peut imaginer, il se croit en droit d'inventer : il a le talent de parler plus hardiment des choses qu'il ne sçait point du tout, que de celles dont il a du moins quelque teinture : il se fait lire, lors même qu'on sçait qu'il dit faux : il peut amuser quand il ne sort pas de son caractere, qui est de dire joliment de petites choses. Pourquoi donc cet homme se jettera-t-il toujours sur la Religion, lorsqu'il n'en peut pas dire deux mots de suite qui soient raisonnables, & qui fassent honneur à son esprit? Demandez au papillon, pourquoi, pouvant s'égayerbien mieux fur tout autre objet, il vient toujours voler autour de

contre les in attebougie, p la Religion el millant : cha ompassion por nime, il y re in, & il s'y b Nepasarrêter démangeaiso Irla Religion urds pour foiwute force, p antfurrien, do. cai bien qu'or pronféquent lest trop méps lengager de g to querelles av a enfin tout l n l'ignorance hon, netiendra a même médi bs & l'habitu or questions. 1 on, quand o kdecifif, avec malignité usée delt s'attirer,

diemens à qu

nepris & les

tens qu'on m

contre les impies du tems, ére. II cette bougie, pour s'y brûler à la fin. La Religion est pour l'impie ce feu pétillant : chassez - le d'autour par compassion pour lui; ennemi de luimême, il y reviendra d'une lieue

loin, & il s'y brûlera.

Ne pas arrêter aux simples discours la démangeaison qu'on a de parler fur la Religion, c'est manquer d'égards pour soi-même. Vouloir écrire à toute force, pour ne paroître ignorant sur rien, dogmatiser sur ce qu'on sçait bien qu'on n'a pas étudié, & par conséquent qu'on ne sçait point, c'est trop mépriser le Public. C'est s'engager de gaieté de cœur dans des querelles avec plus fort que soi: car enfin tout l'esprit du monde avec l'ignorance du point en question, ne tiendra pas contre une science même médiocre, avec du bon sens & l'habitude de raisonner sur solume ces questions. Ecrire contre la Religion, quand on n'a que le ton hardi-mod a di & décisif, avec quelques traits d'une malignité usée sur d'autres sujets, c'est s'attirer, au lieu des applaudissemens à quoi on s'attendoit, le mépris & les autres mauvais traitemens qu'on mérite.

linage par fur la Re-

nonde; & s avoir inntrer avec nailons & ulqu'à lui

nes. oujours à caractere nporte fur er, il peut droit d'in-

parler plus 'il ne scait les dont il ture: il fe fcait qu'il

uand il ne qui est de ofes. Pour ettera-t-1

loriqu'il its de fuire qui fassent mandezau

uvant s'éautre obautour de

On pourroit sur cela penser que l'impie a moins d'amour propre qu'un autre homme. On n'en eut jamais tant, & si peu: on n'en eut jamais un plus suivi, & tout ensemble un plus bizarre: il n'y en eut jamais qui montrât mieux le fond de contradiction qui est dans l'homme; & combien l'homme pour s'aimer trop, est toujours par quelque endroit ennemi de lui-même. On se fait battre, on se fait écraser, on se livre aux traits piquans du Public, qui dira: Voilà bien l'orgueil & la présomption d'un Auteur gâté par le succès de quelques bagatelles, & par l'applaudissement de certaines semmes! Et c'est dans cet homme, l'amour propre qui attire toutes ces peines à l'amour propre. Après cela définissez l'impie.

Impies, a Le caractere le plus commun des n'ont point impies vulgaires, & c'est une suite de suite das leur Doctri- de leur ignorance, ainsi qu'une preune.

ve de leur folie, c'est de n'avoir pas de suite; d'innover perpétuellement sur eux-mêmes; d'être contraires à eux-mêmes dans un même Ecrit; de ne penser ni comme les autres, ni

mme eux - m
assauront trai
anables, en ce
spat le vice e
he moyen, et
ememe, quan
dengagé de so
he mentir à ell

miée du Proph itas fibi. Voila l'unique adicions qu'on ant dans les dif misde l'impie : ncherche quel ndoù l'on prés quences pour lahomme. H te ce qu'un 1 teavancera de ididans un aut menu à ce de all ait abandor whement que fe nat point dans mint de suite. ]

ece caractere

pas une énig

witte : & der

comme eux-mêmes sur un points qu'ils auront traité: peut-être moins blâmables, en ce qu'ils y sont entraînés par le vice essentiel de leur caufe. Le moyen, en effet, de se suivre soi-même, quand l'impiété qu'on s'est engagé de soutenir, est obligée de se mentir à elle-même, selon la pensée du Prophète: Mentita est ini-

quitas sibi.

enser que

opre qu'.

n eut ja-

en eur ja-

ensemble

ut jamais

de con-

mme; &

mer trop,

droit en-

ait battre,

ivre anx

qui dira:

présomp-

le fuccès

par l'ap-

femmes!

, l'amour

peines à

définissez

mun des

me fuite

ne preu-

avoir pas ellement

ntraires à Ecrit; de

ucres, m

Voilà l'unique raison de ces contradictions qu'on trouve si souvent, tant dans les discours que dans les écrits de l'impie : contradictions qu'on cherche quelquesois à accorder, ou d'où l'on prétend tirer des conséquences pour fixer le sentiment d'un homme. Il ne faut pas conclurre de ce qu'un Auteur de cette espece avancera de contraire à ce qu'il a dit dans un autre endroit, qu'il soit revenu à ce dernier sentiment, & qu'il ait abandonné le premier; maisseulement que ses sentimens ne tiennent point dans son esprit & n'y ont point de suite. De ce qu'un homme de ce caractere vous dira: L'homme n'est pas une énigme : l'homme est ce qu'il doit être : & deux pages après : J'aPf. 26 , 120

Il faut nécessairement que l'impie soit étourdi, qu'il soit téméraire, qu'il soit inconséquent, qu'il passe de question en question, sans rien sinir; & comme le sou de l'Evangile, qu'il commence de bâtir, & qu'il n'acheve pas; qu'il entame des sujets qui ne sont pas heureux pour lui, & qui seront au contraire très-savorables à ses adversaires.

L'impie ou ne veut point voir, ou réellement ne voit point où il s'engage. Il va devant lui, jusqu'à ce que quelque obstacle invincible l'arrête: & alors, il ne sçait plus ni franchir l'obstacle, ni retourner sur ses pas; ni demander grace, ni se confesser vaincu. Avant que le Système soit sormé, & tant que le plan n'est point arrangé, on va au hazard & on erre sans sin. On pose des principes, qu'il saut abandonner dans la suite à cause des conséquences; on adopte aujourd'hui une pensée, parce qu'elle plaît; & on la rejette demain,

contre les imp mequ'elle nui m gout, & m; & puis c on y a fait re ion en a été fo On attaque ce ligion, parce es; mais on I als tenoient antes où la Rel no'a pas voulu out le corps d es endroits l'att recavantage. L me fur d'autre attes réponses intou plutôt o niemême fort notation fur le Que l'impie v melures, Dan time tout tiens k, tout eft tel in chefs, qu reque chose, adeniertout. mps des preuv

nd de l'Evans

mie des myf

contre les impies du tems, &c. 15 parce qu'elle nuit. On outre l'impiété par goût, & parce qu'on en est plein; & puis on l'adoucit, parce qu'on y a fait réflexion, ou parce qu'on en a été fortement repris.

On attaque certains points de la Religion, parce qu'ils ont paru plus foibles; mais on ne s'est pas apperçu qu'ils tenoient immédiatement à d'autres où la Religion met sa force; on n'a pas voulu voir qu'ils tenoient à tout le corps de la Religion: par ces endroits l'attaque est repoussée avec avantage. Il faut reculer. On se jette fur d'autres choses, qui par d'autres réponses qu'on ne prévoit point, ou plutôt qu'on ne sçait point, ont le même sort, & jettent la même confusion sur le contradicteur.

Que l'impie voie, & qu'il prenne Méprife des ses mesures. Dans la Religion Chré-ils attaquent tienne tout tient tellement ensem- la Religion ble, tout est tellement lié à de certains chefs, qu'avant que de nier quelque chose, il faut s'être mis en état de niertout. Il faut aller jusqu'au corps des preuves : il faut aller au fond de l'Evangile; il faut aller à la pature des mysteres; il faut aller de-

Impies quad

pable, il ne ofe, finon ole dans fes d'écrire. que l'impie téméraire, qu'il passe fans rien fi-Evangile,

r, & qu'il me des suix pour lui, e très-favoint voir, ou où il s'enjusqu'à ce

incible l'ar-

olus ni franner fur les ni se cone Système plan n'el zard & on principes, is la funca

on adopte

parce qu'a

te demain,

16 Onzieme Discours

puis les Apôtres jusqu'aux Prophétes: il faut aller jusqu'à Jesus-Christ: il faut aller jusqu'à Dieu. Tout ce que vous laissez subsister, rappelle

le reste, & crie contre vous.

Qu'a-t-on fait, quand on aura répandu le doute sur le nombre des martyrs, ou sur le caractere de leur témoignage? Quand on auroit détruit cette preuve, il faudroit en détruire dix autres, & les détruire par le fondement. Quand on aura fait bien des efforts pour nous ôter le grand nombre des miracles, qu'at-on avancé? il faut nous les ôter tous, jusqu'à un; & il faut commencer par nous ôter celui de la Résurre-&ion de Jesus-Christ. On a bien servi l'impiété & bien affoibli le Chri-Mianisme, quand on a badiné sur le Batême, sur la Communion, sur la Pénitence; & qu'on laisse subsister l'Evangile, qu'on en parle même avec respect?

Nous disons aux Calvinistes, qu'ils n'ont pas bonne grace de supprimer le mystere de l'Eucharistie, comme chose trop incompréhensible, pendant qu'ils appuient toute leur Reli-

metre les impie n, ainsi que no mala croix. I impies, qu mer au péché tere inconcev nème - tems la m de la Trinf Mans se débars ne l'homme manos yeux fa Ilne fervira d il le témoignas B. I l'on n'an meu qu'une n ine font qu'un munime avec ! le ne sera rie tron'on aura Indra faire aus la succédé à la l'accomplir. and on aura 1 men Ifraël; il ment au per d qu'un mêm

us, avec l'and

nème traiteme

12 semplacé

contre les impies du tems, &c. 17 gion, ainsi que nous, sur un Dieu mort à la croix. Nous disons de même aux impies, qu'ils ne doivent pas toucher au péché originel, comme mystere inconcevable, sans porter en même - tems la main sur les mysteres de la Trinité & de l'Incarnation, sans se débarrasser d'un mystere tel que l'homme l'est & le sera toujours à nos yeux sans le péché originel. Il ne servira de rien d'avoir méprisé le témoignage de tous les Apôtres, si l'on n'anéantit en mêmetems celui de tous les Prophétes, qui n'ont eu qu'une même prédication, qui ne sont qu'un même fondement du Ephes. 2.20. Christianisme avec les Apôtres.

Ce ne fera rien, quand on aura dit ce qu'on aura voulu de la Loi; il en faudra faire autant de l'Evangile, qui a succédé à la Loi, & qui ne fait que l'accomplir. Ce ne sera rien, quand on aura maltraité Moise & l'ancien Israël; il faut faire le même traitement au peuple nouveau, qui n'est qu'un même peuple, pour le fonds, avec l'ancien: il faudra faire le même traitement à Jesus-Christ, qui a remplacé Moise, & de qui

e fublister rle même iftes, qu'ils Supprimer e , comme fible, penleur Reli-

175

ix Prophé

fus-Christ:

u. Tout ce

r, rappelle

on autaré-

nombre des

tere de leur

auroit dé-

droit en dé-

détruire par

n aura fait

nous ôter

icles, qu'a-

ous les ôter

ir commen-

la Réfurre-

a bien fer-

oli le Chri-

diné sur le

ion, fur la

, all

18 Onzieme Discours

Moïse a parlé. Tout ce que l'esprit humain pourra fournir à l'impie de difficultés & de chicanes sur différens points de la Religion, n'esseurera pas seulement la Religion, tant qu'on n'aura pas prouvé que Jesus-Christ son auteur, non-seulement n'est pas Dieu; mais que c'est un scé-

lérat & un imposteur.

Tout ce qu'on dira contre la providence, contre l'ordre du monde, fera dit en l'air, tant qu'on n'aura pas fait voir qu'il n'y a point de Dieu. Tout ce que dit l'impie contre la sévérité de la Loi Chrétienne, & pour se plaindre du sort de l'homme trop malheureux en cette vie, & trop rigoureux après sa mort, retombe sur la Divinité, quelque détour que l'impie prenne pour l'en décharger, ainsi que de la haine qu'il s'attireroit à lui-même pour avoir si mal parlé de Dieu. Il faut donc qu'il s'attende à être poussé jusqu'à nier qu'il y ait de Dieu. Que l'impie combatte quelque point dans la Religion Chrétienne, ou qu'il veuille établir la tolérance en faveur de toutes les Religions, & le raisonnable de celle qui

unire les impi mate rien, il ween adverta perentiereme Toila où l'imp par le premier nie de l'imp r coup qu'il p continue de 1 mde l'Evangi w vrai un fe icle, une feul on d'honorer ours ou celle wer Jefus-Ch dueux envers illaisse tout o sentimens rel ite, il la détr in, par les co unt de ses co me exposé à m, qui réduit daire qui ne ve la montré p blesse de l'im

I-même ne ser

enedémasqu

Monnage d'I

contre les impies du tems, 6. 10 ne coûte rien, il sera contraint, s'il trouve un adversaire pressant, de supprimer entierement la Religion avec la Divinité.

Voilà où l'impie se trouve engagé par le premier pas qu'il fait dans la voie de l'impiété, & par le premier coup qu'il porte à la Religion. S'il continue de parler magnifiquement de l'Evangile, de reconnoître pour vrai un seul mystere, un seul miracle, une seule preuve de la Religion, d'honorer la personne des Apôtres ou celle des Prophétes, de relever Jesus-Christ, de faire le respedueux envers la Divinité: si, disje, il laisse tout ce beau langage & ces sentimens religieux dans son impiété, il la détruira de ses propres mains, par les conséquences qui suivront de ses concessions; & il demeure exposé à cette sorte d'argument, qui réduit aux abfurdités l'adversaire qui ne veut pas se rendre.

J'ai montré par avance toute la foiblesse de l'impiété : mais l'impie pect de l'imlui-même ne seroit pas assez connu, Religion. si je ne démasquois tout-à-fait ici ce personnage d'homme respectueux

175 que l'espris

à l'impie de s fur diffén, n'éfleure. eligion, tant

é que Jesus-1 - feulement e c'est un scé-

ontre la produ monde, on n'aura pas int de Dieu contre la fé-

nne, & pour nomme trop , & trop riretombe fur détour que

décharger, s'attireroit mal parlé ils'attende

ier qu'il y e combatte igion Chré-

établir la toes les Relide celle qui

envers la Religion, qui pourroit tromper les simples, & qui est destiné en effet à en imposer aux petits esprits. Ne seroit - ce point pour ne se point faire peur à lui-même que l'impie se masqueroit ainsi? Non: il fe connoît bien lui-même : il se voit dans toute cette odieuse qualité d'impie, & il s'y voit avec complaifance. C'est pour ne pas faire horreur aux autres qu'il ne blasphême pas par tout: c'est pour ne pas éfaroucher d'abord les esprits, & révolter tout-à-fait les cœurs: c'est pour se faire écouter, pour se faire lire, & féduire par-là ses auditeurs ou ses lecteurs: c'est pour se ménager à luimême une dessense apparente contre des accusations trop fondées : c'est peut-être pour s'accoutumer au goût du Pays, qui ne souffre pas une doze trop forte d'impiété, ni une déclaration de guerre trop ouverte contre la Religion.

Quoi qu'il en soit : ce seint respect pour la Religion, qui est le comble de l'hypocrisse, est la manœuvre ordinaire des impies, soit qu'elle leur ait déja réussi, soit qu'ils esperent muels impies penqu'elle le sone foit don presonne ne more à l'impi de plus odie pouvoit nous interr, & not petroit sa bor nat ouvertement aisun air de dimpiété, & prédite quoi in telle de quoi

more que rier
se cercains éc
deligion Chi
mqu'on peut ,
m parlant d'e
mule Religion.
Stansces écrit
me qui trembl
vale fagemen
time tenns qu
t, ten ébranle
italia d'e
italia d'e
italia fagemen
time tenns qu
t, ten ébranle

a représente

plenous le fair

tole joue, &

feulement qu'elle leur réussira. Que toute ame soit donc sur ses gardes, & que personne ne s'avise ici de tenir compte à l'impie de ce qu'il y a en lui de plus odieux. Si quelque chose pouvoit nous intéresser encore en sa faveur, & nous toucher pour lui, ce seroit sa bonne soi, & s'il se donnoit ouvertement pour ce qu'il est: mais un air de dévotion avec un sond d'impiété, & peut-être d'athéisme, c'est de quoi irriter les hommes dont on se joue, & Dieu dont on se moque.

J'avoue que rien ne m'a révolté dans de certains écrits où l'on porte à la Religion Chrétienne tous les coups qu'on peut, comme d'y trouver, en parlant d'elle: Cette sainte & raisonnable Religion. Rien ne m'a tant blessé dans ces écrits, que de voir un homme qui tremble, qu'un Auteur qui parle sagement de la Religion, en même-tems qu'il la traite dignement, n'en ébranle les sondemens; de voir le plus déclaré des impies, craindre qu'on ne sasse des Athées, parce qu'on représente Dieu tel que l'Evangile nous le sait connoître, & nous

ui pounoit qui est desti-

r aux petits pint pour ne i-même que nsî? Non:il ne:il se voit puse qualité

ec complaias faire hore blaiphême r ne pas éfa-

its, & révols: c'est pour faire lire, &

urs ou ses leenager à luirente contre ndées : c'est mer au goût

as une doze ane déclaraerte contre

eint respect the comble anceuvre orqu'elle leur ils esperent 22 Onziéme Discours

oblige de le croire. Il fera le dévot, proposant de suivre en tout les dispositions de la providence; & cela pour faire tout de suite l'éloge de l'amour propre, en couvrir le vice, en relever les avantages prétendus; en faire tout le bien de l'homme, & en quelque sorte sa divinité.

Foible & orgueilleuse Philosophie de l'impie.

Le personnage qui plaît bien autant à l'impie, que celui de dévot & d'homme qui combat la Religion par Religion, c'est celui de Philosophe, ou d'homme, qui attaque la Religion par les principes de la raison. C'est quelque chose de si flatteur pour lui que d'être Philosophe à ce titre, que c'est peut-être d'abord à cette Philosophie qu'il a facrifié sa Religion. La Raison lui a paru s'être résugiée dans la Philosophie: le voilà impie par raison. Le voilà éclairé, inspiré, guidé, dirigé par la Raison, & par - là désabusé de la Religion de ses peres & de son pays. Tant de grands hommes l'ont suivie, & la suivent encore cette Religion si respectable: c'est qu'ils n'ont pas été Philosophes. Les ténebres d'un côté, & la lumiere de l'autre: la l'autorité, ici le raisonneme les impie
miles pieus es
ndemonstratio
mens d'un dou
d'un Philosop
ndes pirituel, o
nd; dans la Ph
d, du naturel, de
inducer, dit l'in
m que la Relig
hophie, ou qu
ind, d'où l'on p
indue,
lenen'éloigne

lenenéloigne
quel du Philoi
umlis d'un fi g
deligion divin
ne voilà évan
me femeluran
me, ayant pitié
méprilant fu
de qui s'appui
ta ll raifonne
adhaminé : c'e
quement de l'i
las cette révé
da faits : elle e
ucups mêmes c'elt ce que l'é
fait ce que l'é

de plu

contre les impies du temps, &c. 23, ment: les pieuses illusions de la foi, & les démonstrations de la Raison: les argumens d'un docteur, & les axiomes d'un Philosophe: dans la Religion du spirituel, du guindé, du surnaturel; dans la Philosophie, du sensible, du naturel, de l'humain: Y atilà balancer, dit l'impie Philosophe? Il faut que la Religion se réduise à la Philosophie, ou qu'elle se retire dans le ciel, d'où l'on prétend qu'elle est descendue.

Je ne m'éloigne pas beaucoup de l'orgueil du Philosophe, lorsque je le remplis d'un si grand mépris pour une Religion divine. Il est Philosophe: le voilà évanoui dans ses pensées, ne se mesurant plus qu'avec luimême, ayant pitié du reste des hommes; méprisant sur-tout le Théologien, qui s'appuie sur la révélation divine. Il raisonne en Théologien, ou en illuminé: c'est la même chose, au jugement de l'impie.

Mais cette révélation est évidente par les faits: elle est certaine dans les principes mêmes de la Raison, & dèslà c'est ce que l'esprit humain peut concevoir de plus raisonnable, & à

rs ra le dévot.

cout les difice; & cela éloge de l'ait le vice, en

étendus; en mme, & en

laît bien aude dévot& Religionpat Philofophe, e la Religion

raifon. C'est teur pour lui ce titre, que cette Philo-Religion. La

éfugiée dans impie par inspiré, gui

, & par - la de fes peres trands homivent enco-

Aable: c'est psophes. Les lumiere de

lumiere de le raisonne-

Onzieme Discours quoi la Raison elle - même veut que nous nous attachions. Quand on a pris une fois le nom de Philosophe, on est brouillé avec la révélation, & on n'écoute plus la Raison elle-même, lorsqu'elle se met du côté de la Religion. Y a-t-il donc deux Raisons; & dans cette raison qui éloigne le Philosophe de la Religion Chrétienne, plus de raison, que dans celle qui nous y fait entrer, & nous y foutient au milieu des objets de la foi? Je n'en suis pas persuadé, je n'en voi pas des preuves dans tout le verbiage qu'on me fait; mais on se le persuade à soi-même, & enfin on est Philosophe. Le nom du Philosophe fait rire; mais la cause qu'il soutient lui attire des auditeurs & des lecteurs; & sa Philosophie, dénuée du sens commun, plus difficile à entendre, que ce qu'elle attaque à raison de son obscurité, fait du progrès dans les ténebres, à la faveur de l'ignorance, & encore plus à la faveur du vice,

La Philosophie des impies de nos jours! Se moque-t-on de lui donner ce nom? Sans principes, sans suite, sans point fixe, sans dogme stable,

fans

labête, & à

ome, fait à l'i

are de Dieu?

contre les im miegle dans ntélellene s'e ime brutale i os contre la F attadiction de leologie ; une demots, un a de supposicion mh bien prou la Religion C Philosophie d t, qui s'envel anslachair, qu n'aux choses de vdes pensées h Hautant à s'abl , qu'elle crait lux Anges! miété de nos nde se démaso iont fait du br wire chose qu male, qui vie gion raisonn tore fur un ha omme n'étoit des démonstration fans régle dans ses pensées, sans autorité; elle ne s'en pique pas. Ce n'est qu'une brutale impétuosité des passions contre la Raison, une aveugle contradiction de ce qu'on appelle la Théologie; une confusion d'idées & de mots, un amas de conjectures & de suppositions contre la révélation si bien prouvée, & si évidente de la Religion Chrétienne.

e veut que

uand on a nilosophe,

rélation, &

n elle-mê-

a côté de la

ux Raisons; éloigne le

n Chrétiendans celle

nousy fou-

ts de la foi?

, je n'en voi

le verbiage

e le persuade

est Philoso.

he fait rire:

ent lui attire

teurs; & sa u sens com-

endre, que

son de son

ès dans les

ignorance,

r du vice,

pies de nos

, fans fuite,

gme stable,

fans

Philosophie de l'impiété moderne, qui s'envelope toute entiere dans la chair, qui n'atteint pas jusqu'aux choses de l'esprit, qui ne sort pas des pensées humaines, qui cherche autant à s'abbaisser jusqu'aux bêtes, qu'elle craint de s'élever jusqu'aux Anges! Tel est le fond de l'impiété de nos jours, qui a pris le soin de se démasquer dans des livres qui ont fait du bruit. Qu'on y trouveautre chose que cette Philosophie animale, qui vient s'opposer à une Religion raisonnable; & le prend encore sur un haut ton, comme si l'homme n'étoit plus reçû, après ces belles démonstrations, à se distinguer de la bête, & à se croire toujours homme, fait à l'image & à la ressemblance de Dieu?

bel esprit.

Folie de La folie de certains impies, qui l'impie ja-loux de la ne se sont peut-être donnés ce nom du dans le monde, que pour y avoir celui de beaux esprits, est d'attaquer de front tout homme qui aura écrit fur la Religion avec autant d'élévation d'esprit, que d'applaudissement

de la part du public.

Un auteur avoit écrit en cette maniere, & s'étoit attiré par - là une réputation éclattante. Tout le monde l'admiroit : les plus grands esprits reconnoissoient sa supériorité: ses adversaires dans la Religion redoutoient ses lumieres & ses raisons, Pour ne pas se décrier eux-mêmes, ils ont vanté son génie: les B. & les R. en ont parlé sur ce ton; le premier l'a fait, on peut dire avec magnificence ; & le trait n'est ignoré de personne. On cherchoit à expliquer cet Auteur, quand ses pensées concises pouvoient l'avoir rendu moins clair; mais on ne le nioit pas. P. l'avoit dit, c'étoit comme un mot facré, c'étoit un principe qu'on respectoit. On voyoit bien qu'il n'avoit rien fini; mais on convenoit que ce qu'il avoit posé étoit inébranlable. Ce qu'il a-

voitéba qu'aucu ver le ta s'applau homme d'avoir

dre, qu't le, entr dignora n'écrit. projet

fe aller f extravag piété ave tout - à deffensen C'eft : de la pré

Auteurs reflexion amépril prits libe

dace, pourvûs craindre

voit ébauché étoit si grand & si beau, qu'aucune autre main n'osoit achever le tableau. La nature humaine s'applaudissoit d'avoir produit un tel homme, & la Religion se félicitoit d'avoir trouvé un tel dessense.

es, qui

ce nom

y avoir

attaquer

ura écrit

d'éléva.

dissement

cette ma-

là une té-

le monde

esprits re-

té : ses ad-

on redou-

isons, Pour

k les R. en

premier l'a

nagnificen-

de person-

pliquer cet

es conciles

moins class

l'avoit dit,

cré, c'éton

ectoit. On

it rien fini;

e qu'il avoit

Ce qu'il a-

C'est contre un Auteur de cet ordre, qu'un de ces impies dont je parle, entreprend d'écrire avec autant d'ignorance que de témérité; & pour mieux dire, se déchaîne plutôt qu'il n'écrit. Sans paroître essrayé de son projet, sans avoir mesuré ses sorces, sans entendre ce qu'il combat, il laisse aller sa plume, qui n'écrit que des extravagances propres à décrier l'impiété avec l'impie, & à faire honneur tout - à - la sois à la Religion & à ses dessenses.

C'est ainsi que la Religion profite de la présomption de certains petits Auteurs, & de la folie d'un impie jaloux de la gloire du bel esprit. Une reslexion à ce sujet nous apprendra à mépriser les esforts du tous ces esprits libertins, qui avec la seule audace, dont ils sont suffisamment pourvûs, ont entrepris de se faire craindre sur la Religion, & de don-

Bij

ner là-dessus le ton au monde.

Que ces impies d'un ordre inférieur, ces hommes en second & en troisiéme dans la secte, sont ordinairement éloignés de l'esprit des maîtres & des docteurs en premier! Ceuxci qui connoissent bien mieux le foible de l'impiété, la ménagent davantage: ils sont plus réservés à la montrer, & plus retenus à en parler: ils exposent avec une sorte de modestie leurs difficultés sur la Religion : ils proposent en doutant ce qu'ils penfent peut - être à établir comme le fondement de leur doctrine. Ils sont rarement agresseurs: ils se gardent bien sur-tout de marquer du mépris pour certains grands Auteurs; ils les comblent au contraire de louanges, & marquent du moins par-là leur esprit & leur jugement; mais par - là ausi, comme par toute leur manœuvre, ils font bien plus dangereux, & font bien plus de mal.

Il n'en est pas ainsi de ces saçons de beaux esprits, de ces sçavans manqués qui ont levé aujourd'hui l'étendart de l'impiété. Ils la sont marcher devant eux, ils la prêchent à toute occasior gement gement gement gement gement gement gement gement dan & la coig gement dan & la coig gement dan et la coig gement de l'espri

dépens a leurs vais qu'eux fe lomptueu providence écrits qui l'impiété

Vant trouv

Qu'elle est bouche vangile! (lous la plu

contre les impies du tems, &c. 29 occasion, ils en parlent sans ménagement, ils tranchent les difficultés, & franchissent tous les doutes. Ils entrent dans le sanctuaire avec la hache & la coignée à la main, in securi & ascià: ils attaquent à droite & à gauche, n'épargnant rien, & ne craignant personne. Mais sur - tout s'il est quelque Auteur plus distingué pour son mérite & par sa réputation, c'est à celui-là qu'ils s'attachent, aux dépens de l'esprit & du jugement; & aux dépens aussi de leur cause, qui dans leurs vains efforts paroît aussi vaine, qu'eux ses dessenseurs paroissent présomptueux. C'est l'avantage que la providence nous a ménagé dans des écrits qui paroissent aujourd'hui: l'impiété y fait horreur, & l'impie y fait pitié.

La force de l'impie est dans sa ma- Malicearlice; & sa malice s'attache, ne pou- l'impie, vant trouver du faux, à trouver du ridicule, & à jetter de l'odieux sur de certains points de la Religion. Qu'elle est belle cette Religion dans la bouche des Prédicateurs de l'Evangile! Qu'elle paroît raisonnable sous la plume de l'Apologiste! Qu'-

Pf. 73.6.

Biij

s façons ans mani l'éten-

re infé-

nd & en

ordinai-

les maî-

er!Ceux-

ax le foi-

it davan-

la mon-

arler: ils

modestie

ion: ils

u'ils pen-

omme le

Ils font

gardent

u mépris

s; ils les

nuanges,

leur el-

par - là

nanœu-

eux,&

narcher toute

Onzieme Discours elle est éclattante, & aimable tout-àla fois, dans les Ecrits de l'Historien! Mais qu'elle est défigurée & méconnoissable dans les discours du libertin! Qu'elle est malignement expofée, & indignement couverte dans le tableau qu'en fait l'impie! C'est làdessus qu'il se joue cruellement, & qu'il se surpasse lui-même en faillies. Qui lui imposera silence? Qui le reprendra en face? Il a pour lui les rieurs, & il rit lui-même encore plus haut. Quelque grave que soit la personne qui prend la deffense de la Religion Chrétienne, il ne retient plus ce ris dédaigneux qu'excitent les perfonnes fimples, lorsqu'on leur voit croire des choses impossibles. Le sérieux succede au ris; & on lui entend dire gravement de ce qu'il y a de plus grave & de plus grand dans le christianisme: De bonne foi, pouvezvous croire de pareilles choses? A l'entendre, nous sommes des sots & des simples, qu'il faut détromper, & qu'il veut bien instruire de sa belle Philosophie.

C'est un morceau détaché du tout, & qui ne paroît plus, ainsi détaché, qu'une fe, qu'o c'étoit t point de deffus d tible, pa de traits fainte fo chant, é

qui parli caractere ce poin cette rii tiere, & comme Mais c

fant les c prifables lui-mêm ment con lui qui ve & des firm fion de 1 'àttirera

proches, prendre, cette mê

me le pro

contre les impies du tems, &c. qu'une chose humaine & peu sérieuse, qu'on vous présente, comme si c'étoit tout le Christianime : c'est un point de la Religion plus élevé audessus du sens humain, plus susceptible, par de certaines circonstances. de traits railleurs : ce sera peut-être la fainte folie de la croix. Un esprit méchant, & tout en semble superficiel, qui parle devant des gens de même caractere, donnera un tour risible à ce point de la Religion: il jettera cette rifée sur la Religion toute entiere, & il sera applaudi, du moins comme homme d'esprit.

e tout-à.

istorien!

mécon-

du liber-

nt expo-

te dans le

C'est là-

ement, &

en faillies.

Qui le re-

ur lui les

core plus

oit la per-

e de la Re-

tient plus

nt les per-

leur voit

es. Le le-

ui entend

adeplus

s le chri-

pouvez.

noses? A

des fots &

nper, å

le fa belle

édutout,

détaché,

Mais celui qui méprise, en déguifant les choses qu'il veut rendre méprisables, ne sera-t-il point méprisé lui-même, lorsqu'il sera véritablement connu pour ce qu'il est ? Celui qui veut faire passer pour des sots & des simples, ceux qui sont profession de la Religion Chrétienne, ne s'attirera-t-il point de leur part, & avec plus de justice, les mêmes reproches, pour n'avoir pas pû comprendre, ou avoir voulu combattre cette même Religion? C'est, & je me le propose, rendre service à cet-

Biv

Onzieme Discours te haute, & en même-tems accessible Religion, que de faire voir qu'on ne peut la rejetter, ou la combattre, que par le défaut d'intelligence & de fens naturel. Après cela j'établirai d'une maniere plus positive le raisonnable, ainsi que le divin de cette fainte Religion.

Défaut d'esprit, & peu d'intell'impie.

C'est un petit esprit que l'impie, qui prend tout d'un coup son parti, ligence de & le parti le plus périlleux, ou plutôt le seul périlleux, dans une chose, qui est, de son aveu, obscure & difficile. C'est un esprit soible, s'il ne peut pas approfondir la question de la foi, & malicieux, s'il ne le veut pas. C'est un esprit superficiel, qui n'est frappé que de la chose, & ne voit pas la raison de la croire. C'est un esprit où il ne peut tenir deux idées à la fois: Je ne le comprends pas; mais Dieu l'a dit. C'est un esprit court, qui n'a qu'une premiere vûe dont il s'éblouit, & qu'une seconde plus claire, & qui corrigeroit la premiere, offusque entierement. L'impie est lui-même ce qu'il dit de nous: un homme sans raisonnement, qui s'obstine à ne pas croire, par cet-

tontre les impi roremiere & inv refort fur l'espi boui font au-de arrop de le dir rest un fou, qu aplutôt que Di Religion par la f na qui le domine ilne connoît p e penie pas par me par la raisc iolence des passi witroublent fon Ungifonneme ittoutes les quali mera l'impie. Mgion Chretien k & léparément hous les esprits inis au - deffus lequels les imp Mons de croire to me Religion, fo Boui établissent mere, & de l'i ms avons de Di pette la Religi mi, ou en parti

miqué à la cor

contre les impies du tems, &c. 33 te premiere & invincible impression que font sur l'esprit vulgaire les choses qui sont au-dessus de lui. Ce n'est pas trop de le dire deux fois : L'impie est un fou, qui s'en croit lui-même plutôt que Dieu; qui pense sur la Religion par la force d'une impression qui le domine, qu'il ne sent pas, qu'il ne connoît pas ; qui à cet égard ne pense pas par l'esprit, & déterminé par la raison; mais par la violence des passions de son cœur,

qui troublent son esprit.

ccessible

r qu'on

abattre,

ce & de

établirai

e le rai-

de cette

l'impie,

on parti,

ou plu-

ne chose,

re & dif-

e, s'il ne

estion de

le veut

ciel, qui

e, & ne

re, C'est

nir deux

prends

un es-

remiere

'une se-

rrigeroit

erement.

'il dit de

nement,

par cet-

Un raisonnement simple va justifier toutes les qualités que je viens de donner à l'impie. Les preuves de la Religion Chrétienne réunies ensemble, & séparément, sont à la portée de tous les esprits; mais sur-tout des esprits au - dessus du commun, parmi lesquels les impies se rangent : les raisons de croire tout ce qu'enseigne cette Religion, sont tirées des preuves qui établissent la Religion toute entiere, & de l'idée naturelle que nous avons de Dieu: donc celui qui rejette la Religion Chrétienne en tout, ou en partie, prétendant s'être appliqué à la connoître, est, sous le

Onzieme Discours nom d'esprit fort, sous le nom de bel esprit, un petit esprit, & tout ce que j'ai dit un peu plus haut.

Exposition ce chrétien-

Il faut maintenant donner une exde la croya- position sidelle de la croyance chrétienne avec ses fondemens. Il faut cela, afin que l'impie connoisse ce qu'il attaque; & que ceux qui auront pù l'écouter, sçachent qu'il prend mal la Religion par ignorance, ou par malice, pour pouvoir l'attaquer

avec avantage.

Nous croyons un Dieu Créateur de l'Univers, qui ne s'est jamais laissé Act. 14. 16. lui-même sans témoignage, comme le fait remarquer saint Paul; ce qui rend inexcusables ceux qui ne l'ont pas connu: Un Dieu qui dans les tems anciens a donné sa loi aux Juiss; qui dans ces derniers tems nous a parlé par son Fils, prédit par ces mêmes Prophétes, & toujours promis; lequel a paru fur la terre avec toutes les marques de l'Envoyé de Dieu, Fils de Dieu, & Dieu lui - même, comme il l'a dit.

> Nous croyons tout ce que nous a enseigné cet unique Fils de Dieu; & qui est parvenu jusqu'à nous, soit

par les Arine C main en que no Nous cr

Jefus-C mis fon milieu ( tion du

ont crû lours ci lans qu toute no

l'erreur i ligion, n compréh foi ayant

Dieu & 1 jetter, sc foit. Les tent, ni Religion

difficult dans l'é laRelig Onziéme Discours
de bel par les Ecritures, soit par

par les Ecritures, soit par une Do-Arine qui nous a été transmise de main en main depuis les Apôtres; ce que nous appellons la Tradition. Nous croyons uniquement sur le fondement de la révélation divine, & fous l'autorité de l'Eglise, à laquelle Jesus-Christ montant au ciel, a promis son assistance, & sa présence au milieu d'elle jusqu'à la consommation du siécle. Nous croyons ce qu'ont crû nos peres, ce qu'on a toujours crû, ce qu'on a crû par - tout, sans qu'on y ait jamais rien changé: toute nouveauté passant parmi nous pour une Doctrine humaine, & pour l'erreur même.

Nous croyons tout dans notre Religion, même ce qu'il y a de plus incompréhensible; parce que notre soi ayant pour principe l'autorité de Dieu & sa parole, ne peut rien rejetter, sous quelque prétexte que ce soit. Les difficultés ni ne nous arrêtent, ni ne nous étonnent dans une Religion divine; quand d'ailleurs les difficultés particulieres se perdent dans l'évidence du tout, le corps de la Religion ne pouvant pas être vrai,

Bvj

n de bel ce que

une exce chréde ll faut noisse ce ui auront

'il prend ince, ou l'attaquer

Créateur mais laissé , comme l; ce qui ne l'ont

luifs; qui es a parlé s mêmes mis; le-

c toutes le Dieu, -même,

ne nous a Dieu; & ous, soit

Onzieme Discours & quelque partie de cette même Re-

ligion fausse.

Nous croyons qu'on ne peut rendre à Dieu un culte qui lui soit agréable, & se sauver, si ce n'est dans la Religion où l'on connoît Dieu selon que l'Evangile nous le fait con-1 Cor. 3,11. noître, & où on le sert par J. C. qui est le fondement. Nous croyons que quiconque ne connoît pas la Religion Chrétienne, & ne la professe pas, est dans la condamnation, quand nous n'y sçaurions d'autre raison que celle que saint Paul applique au choix que Dieu fait de l'un plutôt Rom. 11, que de l'autre : O profondeur des jugemens de Dieu! Et nous pensons que quiconque ayant connoissance de cette divine Religion, ne l'embrasse pas, & ne la croit pas dans tous ses points, est dans un aveuglement criminel.

> Nous croyons que toutes les preuves de la Religion Chrétienne réiinies, forment une démonstration du tout, à laquelle l'esprit humain ne peut se refuser; & qu'on n'en peut contredire aucune partie réunie au tout, sans tomber dans des absurdi-

33.

tonire les impie Nous rendons hi, qu'elle vie polus petit co ace bon usage duit à croire. I upas aux difficu

mens des advers foi feule; comr m chose à dire Me par des raisc mapprend le c s tailons invinc ons de croire, qu our foi devant koue nous rer

mens de l'incréa

parens que soli ande force que metet malheure motent. Voilà miChrétienne. d'imagination ( mpensée de ce villent pas en 1 umbre de ceux-C'est une Re

s choses si ra

deigne d'une

aqui ne présent

contre les impies du tems; &c. tés. Nous rendons ce témoignage à la foi, qu'elle vient de Dieu, jusqu'au plus petit commencement, jufqu'à ce bon usage de la Raison qui conduit à croire. Mais nous n'opposons pas aux difficultés & aux raisonnemens des adversaires de la Foi, notre Foi seule; comme si nous n'avions autre chose à dire, quand on nous presse par des raisons, sinon: La Foi nous apprend le contraire. C'est par les raisons invincibles que nous avons de croire, que nous justifions notre Foi devant le monde incrédule, & que nous renversons les raisonnemens de l'incrédulité, tou jous plus apparens que folides, qui ne prennent de force que dans les passions & l'interêt malheureux de ceux qui les écoutent. Voilà l'œconomie de la Foi Chrétienne. Toute autre chose est l'imagination de ses ennemis, ou une pensée de ceux qui ne la connoissent pas en la professant; & le nombre de ceux-ci est trop grand.

C'est une Religion qui enseigne des choses si raisonnables, qui les & aveugleenseigne d'une maniere si mesurée, versaires de & qui ne présente ses difficultés qu'a- la Religion Chrétienne.

ême Re-

eut renitagréadans la Dieu sefait con-

J. C. qui yons que s la Re-

nnation, autre raiapplique

un plutôc r des juge-

ions que ance de embraffe

tous ses nent cri-

es preune reuation du

imain ne 'en peut éunie au absurdi38 Onziéme Discours

vec les plus puissans motifs de croire, malgré ces dissicultés, que le libertin ignorant, & profondément aveuglé sur son ignorance, s'efforce d'entamer. Par où prendre une croyance si bien établie? Le contradicteur suppose d'abord que tout ce qu'on croit par la Foi, est crû légerement: sur ce fondement, il doute de tout ce qui n'est pas clair, & cherche à ne pas croire ce qui l'est. Il se fait bien-tôt illusion à lui - même sur de certains points capitaux, ou même sur le tout; & la présomption s'en mêlant, il entreprend de persuader aux autres, ce qu'il n'est parvenu à penser lui-même, qu'à force de le vouloir; si toutesois il est parvenu à penser là - dessus d'une maniere ferme & uniforme.

Il fent, s'il a un peu d'esprit, que le corps de la Religion n'est pas attaquable; mais il n'a pas assez de raison, lui qui croit en avoir tant, pour comprendre que les preuves de la Religion en général sont également les preuves de chaque point de la Religion en particulier. Il choisit les points qui lui paroissent plus susce-

notre les impi Moderailleries proption hum proltée; il ha doppose à cel mes: il revier net la force : il idicule fur tou avoir le souffrir lores avoir pro ha fait en quel t, il prend le co rageelf tout com tapres lui avoir : aprobibition, C me public; & icavide, à la v mérite du livr th deffense. C'est rarement atoujours des i guéres des ra din impie haza ion. Ce font de uelques pensée rapçon fur que

> aprits; plutôt q tentes, qu'on trand les chose

ngerme d'incre

Its.

contre les impies du tems, &c. 30 ptibles de railleries, & contre lesquels la corruption humaine se trouve toute révoltée : il hazarde ses pensées, qu'il oppose à celles des plus grands hommes: il revient au badinage, où il met sa force : il jette l'odieux avec le ridicule sur tout ce qui lui paroît

pouvoir le fouffrir.

de croi-

que le li-

ément a-

s'efforce

dre une

e contra-

ne tout ce

crû lége-

, & cher-

même fur

ou mê-

fomption

le persua-

It parve-

force de

It parve-

maniere

orit, que

pas atta-

z de rai-

int, pour

de laRe.

ment les

de la Re-

noisit les

is susce-

Après avoir proposé ses difficultés, & fait en quelque sorte le disciple, il prend le ton de maître. L'ouvrage est tout composé. Il l'annonce, & après lui avoir acquis le mérite de la prohibition, on le voit paroître dans le public; & on en voit le public avide, à la vérité, moins pour le mérite du livre, que par l'attrait de la deffense.

C'est rarement des livres : ce n'est pas toujours des discours en forme, ni guéres des raisonnemens suivis qu'un impie hazarde contre la Religion. Ce sont des traits en passant, quelques pensées coulées: c'est un toupçon sur quelque vérité de la Foi, un germe d'incrédulité jetté dans les esprits; plutôt qu'une de ces leçons hautes, qu'on se reserve de faire, quand les choses auront été préparées.

40 Onzieme Discours

Ce que l'impie avance plus ordinairement, & il le dit d'un ton magistral, c'est que la Religion ne doit pas nous ôter le bon sens; qu'il faut toujours en appeller à la Philosophie, c'est-à-dire à la Raison ( nous verrons ce qu'il prend pour la Raifon), pour sçavoir ce qu'il faut admettre, & ce qu'on doit rejetter. Aussi - tôt paroît le péché originel & à sa suite tous les mysteres. Le sujet lui paroît heureux pour se jouer, & propre à révolter le sens humain: il le propose en cette maniere, & le détachant de tout le reste, à quoi il tient. En un mot, ne connoissant lui-même, ni Dieu, ni l'homme, ni les premiers principes de la Religion, ni l'analogie de la Foi, il présente quelque point de la Foi avec un tour qui ne fait point d'honneur à la Foi, & blesse absolument la Raison. Il seroit aisé de le confondre sur sa malignité, ou fur son défaut d'intelligence; mais ou il éclate de rire, ou il se met en colere; & tout se termine à dire d'un air qui acheve d'imposer, que nous croyons en sots & en simples, nous qui croyons tout, &

ontre les impie

lous fommes re ar lages, & a anotre Religio menons, il est t personnes, de foi, failant vo deligion est la S Bla Force de mons pas en bêt a. Nous ne cro me, parinftine & wons par choix m, & voyant c feres, mais dan ite, malgré leur iendrons fur ce B, parce que mcroyons, par Me de croire, & moire pas. Nou mines choses ré lalon nous a m woir douter d scholes obscu

scholes révélé

Raison nou

Dieu ne pe

contre les impies du tems, &c. 41 par préférance les points les plus abfurdes.

plus ordi-

n ton ma-

n ne doit qu'il faut

Philoso-

ion ( nous

ur la Rai-

il faut ad-

it rejetter,

originel,

es. Le fu-

r se jouer,

humain:

iere, & le

à quoi il

nnoissant

omme, ni

Religion,

présente

cun tour a la Foi,

n. Il fe-

fa ma-

d'intelli-

rice, ou le termi-

ed'impo-

lots de en

out, &

Nous fommes redevables aux fous . Jultinea-& aux sages, & avant toutes cho- tre crovanses, à notre Religion elle-même. En-ce. treprenons, il est tems, en justifiant nos personnes, de justifier aussi notre Foi, faisant voir que cette sainte Religion est la Sagesse même, ainsi que la Force de Dieu. Nous ne croyons pas en bêtes; mais en hommes. Nous ne croyons pas par coutume, parinstinct & à l'aveugle; nous croyons par choix, avec discernement, & voyant clair; non dans les mysteres, mais dans les raisons de les croire, malgré leur obscurité: ( nous reviendrons sur ce point ). Nous parlons, parce que nous croyons; & nous croyons, parce qu'il est raisonnable de croire, & déraisonnable de ne croire pas. Nous avons la Foi de certaines choses révélées, parce que la Railon nous a mis au point de ne pouvoir douter de la révélation de ces choses obscures. Nous croyons ces choses révélées de Dieu, parce que la Raison nous a dit, avant la Foi, que Dieu ne peut pas tromper les

42 Onzieme Discours

hommes, non plus qu'être lui-même trompé. Nous croyons par la Raifon, qui a eu foin de s'en bien assurer, que Dieu nous a clairement révélé par son Fils les mysteres de la Trinité, de l'Incarnation, & c. & nous croyons par la Foi ces mysteres, parce que Dieu nous les a révélés. Choses incompréhensibles, ou faciles à comprendre, conformes, ou contraires à nos idées & à nos goûts, cela est égal, parce que la raison de les croire est égale.

Bon usage dans les mi-Foi. Analise de la Foi.

Voici comme nous nous rendons de la Raison raison à nous-mêmes, & à tout homsteres de la me qui nous le demande sérieusement, du bon usage que nous faifons de la Raison dans les mysteres de la foi. A la premiere vûe, de certaines choses dans la Religion paroissent au sens humain, non-seulement incompréhenfibles, mais incroyables. Le Péché originel, la Trinité, l'Incarnation sont des choses incroyables, nous a donc dit la Raison tout d'un coup. Si toutesois, at-elle ajouté, Dieu avoit certainement révélé ces mysteres, alors il faudroit les croire, malgré ce qui me

more les impie ledans ces my bidregardé co te je décou vr dans la raison mirée de la r tope la Raisc tordincroyable mpréhenfibles mi ensemble b has l'homme. Voilà comme la aret for la Relig jivons la premier lefe corrige elle ale, loriqu'ell k-même. Voila iel d'abord l'a devient enfuite mble, le plus so id dire, le foi in fans une ra mire, quoiqu'e us distincteme microit. Point il des choses a mes rend néces

wee qu'elles

maies, Voilà l'a

acord de la R

contre les impies du tems, &c. passe dans ces mysteres, & que j'ai d'abord regardé comme incroyable. Ce que je découvre, conclut la Raison, dans la raison de croire ces mysteres tirée de la révélation divine, c'est que la Raison qui les jugeoit d'abord incroyables, parce qu'ils sont incompréhensibles, est bien soible, & tout ensemble bien présomptueuse dans l'homme. ou contrai-

> Voilà comme la Raison peut nous égarer sur la Religion, quand nous suivons sa premiere lueur; & comme ellese corrige elle-même & nous redresse, lorsqu'elle s'entend mieux elle même. Voilà comme la Raison, qui est d'abord l'adversaire de la Foi, en devient ensuite la compagne inséparable, le plus solide appui, & pour ainst dire, le fondement. Point de foi, sans une raison nécessaire de croire, quoiqu'elle ne soit pas toujours distinctement connue de celui qui croit. Point de Raison, sans la foi des choses que la révélation divines rend nécessairement croyables, parce qu'elles font nécessairement vraies. Voilà l'analyse de la Foi, & l'accord de la Raison non-seulement

lui-même ar la Raibien affurement réteres de la kc. & nous fteres, parvélés, Choou faciles à

us rendons tout home sérieuse. nous fais mysteres ie, de cerligion paon-seule-

oûts . cela ison de les

mais inel, la Tries choses dit la Raiatefois, acertaine.

lors il faue qui me 44 Onziéme Discours avec la Foi, mais avec elle-même.

Méprife de l'Incrédule.

Ce qui trompe donc l'incrédule, c'est qu'il n'écoute qu'un certain premier cri de la Raison humaine qui repousse tout ce qui la passe: mais la Raison plus tranquille & s'étant plus profondément consultée elle même, l'auroit conduit à la Foi, comme elle nous y a conduits, par cette raison si simple, mais qu'on ne peut trop répéter, parce qu'il ne faut pas qu'on puisse l'oublier: Il faut sçavoir si Dieu l'a dit; & s'il l'a dit, il faut le croire.

Je reprens ici la justification de notre Foi, qu'il plast au libertin d'appeller sotte & simple, & j'entre dans le détail des raisons que nous avons de croire. Nous ne croyons pas en sots & en simples, lorsque nous croyons sur le fondement d'un fait, qui démontre lui seul la Divinité de toute notre Religion, s'il est vrai, & qu'on ne peut pas raisonnablement croire faux, ou même douteux: ce sait c'est la Résurrection de Jesus-Christ. Nous ne croyons pas en sots & en simples, lorsque nous croyons une Religion en faveur de laquelle tout

une les impies du t, l'antiquité, limité, la natu tjulqu'à la hau siles moyens q miere peut-êt dontelle s'est so bilte encore 1 mens. Nous n sk en simples ns une Religi indue du ciel av moviest Jesus-C me l'esprit hui montestableme Ala prophétie tracles fans nom te du fang des 1 de monde par u mid'autant plus moint eu d'autre it recevoir. No n fots & en fi laoyons des ch bles, & préter par la nécess nes, de qui celle

ti, avec qui elle

le corps & un r

dement de cet

contre les impies du tems, &.c. 45 dépose, l'antiquité, l'universalité, l'uniformité, la nature de sa Doctrine, & jusqu'à la hauteur de ses mysteres; les moyens qui l'ont établie, & la maniere peut-être plus miraculeuse dont elle s'est soutenue, & dont elle subsiste encore sur ses premiers fondemens. Nous ne croyons pas en sots & en simples, lorsque nous croyons une Religion visiblement descendue du ciel avec celui qui la forma, qui est Jesus-Christ; appuyée sur ce que l'esprit humain reconnoît plus incontestablement pour divin, qui est la prophétie; autorisée par des miracles sans nombre & certains; scellée du sang des Martyrs; reçûe dans le monde par un miracle, qui en seroit d'autant plus grand, s'il n'y avoit point eu d'autres miracles pour la faire recevoir. Nous ne croyons pas en sots & en simples, lorsque nous croyons des choses incompréhensibles, & prétendues incroyables, par la nécessité d'en croire d'autres, de qui celles-ci sont inséparables, avec qui elles ne font qu'un même corps & un même objet. Sur le fondement de cette inséparabilité,

même, crédule, certain humaine la passe:

lle & s'éconsultée tà la Foi, uits, par qu'on ne

'il ne faut : Il faut 'il l'a dit,

ertin d'apre dans le avons de as en fots s croyons

qui déde toute & qu'on nt croire

: ce fait is-Chrift, ots & en yons une

ielle tout

46 Onzieme Discours nous croyons dans la Religion des choses incompréhensibles, pour n'être pas obligés d'en rejetter d'autres qui sont claires jusqu'à la démonstration.

Difficultés répond.

Mais que deviennent les difficul-& obscuri és tés reconnues & sensibles dans la gion: Com- Religion Chrétienne ? Ce qu'elles ment on y deviennent? Elles se levent par l'impossibilité de les pousser loin, sans donner soi - même dans les dernieres absurdités : elles s'évanouissent dans les motifs de crédibilité qui établissent le fond de la Religion: elles se perdent dans la lumiere qui fort de Jesus - Christ reconnu pour Dieu dans toute la terre : elles font cet obscur du tableau, qui en adoucit le trop grand éclat, & en releve toute la beauté: elles découvrent, du moins certaines, que la Religion Chrétienne n'est pas l'ouvrage de l'homme, qui n'y auroit certainement pas laissé ces difficultés : elles font sentir à l'homme, qu'il est homme, & que Dieu est Dieu : elles discernent entre l'humble & le superbe, entre le cœur simple & le cœur mauvais: elles donnent le mérite à la

contre i & ex au que ment l'els

ren du re nts pour hire & t Mais cot monte

stelle d onnemer ent de f gion, & æqu'elle

umonter utant pas iyen a po 13, en ne

ar donna tles n'en #propof: mandoit C uns atten

appolant letre don asolutio

contre les impies du tems, &ci. 47 foi & exercent l'intelligence, pendant que de l'autre côté elles découvrent l'esprit faux & l'esprit chicaneur:elles mettent la Religion à couvert du reproche que de certains esprits pourroient lui faire, d'être trop

claire & trop découverte.

Mais comment avec de l'esprit surmonter ces difficultés? Comment les furmonter? En les méprisant par la justesse de l'esprit, & avec ce raisonnement que nous avons déja fait tant de fois : Il y a des raisons plus que suffisantes de croire toute la Religion, & de la croire également en ce qu'elle a de clair & en ce qu'elle a de difficile à entendre. Comment furmonter ces difficultés? En ne les créant pas (car l'impie en fait où il n'y en a point ), en ne les grossissant pas, en ne les exagérant pas, en ne leur donnant pas plus de poids qu'elles n'en ont naturellement; en ne les proposant pas, comme Pilate demandoit ce que c'étoit que la vérité, sans attendre de réponse; en ne les supposant pas insurmontables, sans s'être donné la peine d'en chercher la folution; en ne les féparant pas

igion des pourn'è. er d'autres lémonstra-

es difficulles dans la Ce qu'elles nt parl'imloin, fans s les ders'évanouil-Religion: umiere qui connu pour : elles font ui en adouk en releve ouvrent, du Religion uvrage de certaine. ultés : elles ilefthom. u: elles dif-& le super-

e & le cœur

mérite à la

du fond de la Religion, & n'en faifant pas un point, & pour ainsi dire une Religion à part dans la Religion.

Comment croire des choses si difficiles, & qui n'entrent pas dans l'efprit humain? En les liant avec leur principe, avec leurs effets, avec toutes leurs circonstances. En liant, par exemple, l'Incarnation du Fils de Dieu, & sa mort sur une croix, avec l'amour de Dieu pour les hommes, avec la gloire de Dieu dans la délivrance du genre humain, avec la réunion de sa miséricorde & de sa justice dans cette voie de rédemption, avec sa sagesse & sa force rendues manifestes par la prédication de la croix: en liant le péché originel avec la grandeur de Dieu & sa justice, avec l'infidélité du chef de la race humaine & son ingratitude; avec l'éclaircissement que ce péché répand fur l'état de l'homme, sur le gouvernement du monde, sur mille choses dans la nature. Comment surmonter ces difficultés, & croire des choses qui passent si fort l'esprit humain? En reconnoissant comme un premier principe princip divin l'homn que l'ho

même p Je re Religio l'esprit croit no mes &

n'est p steres d de la R les moe sont seu obscurit

elles no

contente tems inf nous écla Autant élevées a

touver of an Dieu, fonnes,

faites, ou carnatio contre les impies du tems, &c. 49 principe de la Raison, que ce qui est divin doit nécessairement passer l'homme par quelque endroit, puisque l'homme se passe infiniment lui-

même par tant d'endroits.

Je reviens à ces obscurités dans la Religion, qui font tant de peine à l'esprit fort, au moyen desquelles il croit nous en faire tant à nous-mêmes & nous embarrasser si fort. Ce n'est pas ici les oracles & les mysteres du Paganisme. La Doctrine de la Religion Chrétienne touchant les moeurs est claire, & nos mysteres sont seulement profonds. Il y a des obscurités: nous n'en rougissons pas: elles nous servent plus qu'elles ne nous embarrassent; & voici, s'il faut contenter l'esprit fort, & en mêmetems instruire les simples, comme nous éclaircissons cette difficulté.

Autant que les pensées de Dieu sont élevées au-dessus de celles des hommes, autant l'esprit humain doit se trouver court sur des choses qui sont en Dieu, comme la Trinité des Personnes, &c. & sur d'autres qu'il a faites, ou qu'il a reglées, comme l'Incarnation de son Fils, l'imputation

C

n'en faiainsi dire la Reli-

oles si difs dans l'esavec leur avec touliant, par du Fils de

hommes, ans la delin, avec la

& de sa judemption, te rendues tion de la

justice, ade la race e; aveclé-

hé répand le gouverille choses surmonter

des choses thumain? in premier principe 50 Onzieme Discours

du péché de notre premier pere, &c. Cet obscur de la Religion Chrétienne empêche d'abord que nous ne la rejettions comme toute humaine, telle que nous la devrions juger, si elle étoit en toutes choses à la portée de notre entendement. Par cet endroit l'obscur de la Religion Chrétienne est un commencement de preuve de sa Divinité; & la preuve de sa vérité devient complette, lorsqu'à cet obscur vient se joindre un plus grand clair, avec des raisons tirées de ce clair, pour croire la Religion véritable, malgré ce qui lui reste d'obscur.

Ce n'est donc pas comme toute obscure, que la Religion Chrétienne se fait reconnoître pour divine; mais en ce que cet obscur est environné d'une grande clarté, & en ce que cette clarté sournit des raisons invincibles pour croire dans cette Religion, même ce qui y est incompréhensible. Cela posé, je dirai à quelqu'un: Non, mauvais plaisant, la Religion Chrétienne ne demande pas à être crûe, sur cela seul qu'elle est obscure, qu'elle est inintelligible; c'est

vous chez à Mais e raifont feur, en ce ce une ch

doit le On à la R tient, r remen faire le culiere

mes, &

L'improvertem crainte & enfin tier, effiblie, ou pour lai

l ne crepeu de Mahom Juif, ou d'une Re est la C

ou qu'i

contre les impies du tems, &c. vous qui par ce tour malicieux cherchez à révolter les esprits contre elle. Mais elle se fait croire par les esprits raisonnables, en ce qu'elle a de l'obfcur, comme une chose divine; & en ce que le clair y domine, comme une chose qui est faite pour les hommes. & où la raison bien conduite doit les faire entrer.

On n'a pas renoncé ouvertement Pensées des à la Religion Chrétienne : on s'y impies sur l'indifférentient, parce qu'il faut tenir extérieu- ce des Relirement à quelque Religion, & en gions, &c. faire le lien d'une société plus particuliere avec quelques personnes. L'impie donc qui n'a pas abjuré ouvertement toute Religion, dans la crainte d'être poussé de pays en pays, & enfin d'être chassé du monde entier, est sur ses gardes. Mais il s'oublie, ou plutôt il veut bien s'oublier. pour laisser voir, que non-seulement il ne croit pas tout, mais qu'il croit peu de chose de ce que croit ou le Mahométan, ou le Chinois, ou le Juif, ou le Chrétien. Il aura parlé d'une Religion sainte & raisonnable, qui est la Chrétienne, lorsqu'il débitera ou qu'il infinuera que toutes les Re-

Cij

re. &c. Chrénousne maine.

uger, si la por-Par cet on Chré-

nent de a preuve ette. lossindre un

s raisons ire la Ree qui lui

ne toute hrétiendivine; est envi-

& en ce raisons ns cette incom.

e dirai à plaifant, demande I qu'elle est

le : c'est

Onzieme Discours ligions sont indifférentes au souverain Etre; que toutes, différentes par les cérémonies, & pour ainsi dire, par les modifications, sont la même chose pour le fond, qui est le culte de l'Etre suprême; que toutes, sous diverses formes bizares & superstitieuses, selon le génie des peuples & les coutumes des ancêtres, sont bonnes quant à l'essentiel : qu'ainsi on doit se tolérer sans faire tant de bruir sur la différence des Religions, & que toute l'irréligion consiste à se damner les uns les autres pour cela; comme la grande sottise des hommes à se tourmenter soi-même là-dessus.

On leur entend dire à pleine bouche que toutes les Religions en effet sont bonnes à l'Etre suprême, & que dès qu'on le reconnoît, il lui est indifférent de quelle maniere on pense de lui, & on le serve; que le culte le plus simple, & celui qui, selon la pensée de l'impie, se réduit à rien, est toujours le plus raisonnable, par la raison sans doute qu'ilest le plus commode. Quelques-uns ajoutent, qu'il est égal à Dieu, retiré comme il est en lui-même, que les hom ligion rons conte gion fur la

de; q fausse que l' son, c nature & qui

fes, or droit p feté de ligion. à l'imp comme autre p

leur a to dire de l'abfurc mêmes & on l qu'ils f

ment.

hommes aient ou n'aient pas une Religion. D'autres, comme nous le verrons dans la suite de ce discours, se contentent de dire, que nulle Religion de celles qu'on voit aujourd'hui sur la terre, n'est vraie avec certitude; que la plupart sont évidemment fausses; & qu'ainsi le meilleur usage que l'homme puisse faire de sa Raisson, c'est de s'en tenir à la Religion naturelle, qui ne peut pas tromper; & qui dans l'incertitude où sont làdessus les choses, doit suffire.

fouve-

ites par

ire, par

même e culte

es, fous

upersti-

uples &

ont bon-

ainsi on

de bruit

is,& que se dam-

la; comimes à se

flus. ine bou-

s en ef-

rême, &

il lui est

iere on

que le ui qui,

e réduit

e qu'il est

es-uns a-

, que les

Si nous débitions de pareilles choses, ou d'approchantes, on ne voudroit pas d'autres preuves de la fausseté de toutes nos pensées sur la Religion. Mais enfin, qui a donné droit à l'impie de penser sur la Religion, comme il ne pourrois souffrir qu'un autre pensât? C'est un piége qu'on leur a tendu plus d'une fois, de leur dire des choses qui approchent de l'absurdité & de la témérité où euxmêmes poussent leurs suppositions, & on les a vûs se révolter contre ce qu'ils font eux - mêmes perpétuellement. Ils ne peuvent souffrir que nous prononcions seulement ce mot:

Ciij

Supposons, & cela en attendant que nous prouvions: & eux ne font autre chose que supposer, sans se croire

obligés de prouver.

J'ai bien nommé suppositions, ce que nous venons de voir que quelques impies avancent sur l'indifférence de l'Etre suprême par rapport au culte qui lui est dû de la part des hommes. Tout ceci, en effet, n'est point établi de la part des impies, il est deviné. Or par où établissent-ils qu'on peut deviner sur ce que demande en fait de Religion, ou ce que ne demande pas de nous cet Etre suprême? Et comment osent-ils, sur un point de cette importance, opposer une chose devinée, à une chofe aussi certaine & aussi universellement reconnue, que la Religion intérieure que Dieu demande des hommes, avec un culte extérieur?

Nous allons voir, non pas au hazard & fans principes (nous laissons aux impies cette façon de raisonner) mais par les principes les plus clairs de la Raison, qu'il y a une Religion véritable, portant elle seule les caracteres & les signes de la vérité, & que

la sim vinité gion. S'en

ligions une ve la reco pouve monninid'ar

Avan ligiot de ce faux c

dis-je,

vât le évider le vrai tons di feur, (

clurre

contre les impies du tems, &c. la simple reconnoissance d'une Divinité nous conduit à cette Reli-

gion.

ant que

ont au-

croire

ons, ce

e quel-

indiffé-

rapport

part des

et, n'est

npies, il

issent-ils

que de-

, ou ce

cetEtre

-ils, fur

ice, op-

ine cho-

erfelle-

gion in-

shom-

S'ensuit-il, parce qu'il y a des Religions fausses, qu'il n'y en air pas & vérité éune véritable, & qu'on ne puisse pas la Religion la reconnoître? Comme si l'on ne Chrétienne. pouvoit plus connoître la bonne monnoie, parce qu'il y en a de fausse; ni d'ami fincere, parce que nous fommes environnés d'amis trompeurs. Avant que de prononcer que la Religion Chrétienne même n'a point de certitude de sa vérité, & que le faux qui ne s'y peut cacher, nous fait douter de ce qui y paroît vrai : avant, dis-je, que de prendre ce ton décifif, il faudroit que l'impie nous prouvât le faux de cette Religion aussi évidemment que nous en prouvons le vrai. Mais au lieu que nous partons de l'évidence pour venir à l'obfcur, & l'expliquer d'une maniere, que non-seulement notre Religion n'en souffre pas, mais qui lui sert même de preuve; l'impie part de l'obscur & s'y arrête, pour en conclurre contre l'évidence, des choses absurdes; des choses qui choquent Civ

au halaiffons

(fonner) is clairs eligion es cara-

& que

les principes, tant de la Théologie, que l'impie ne veut pas entendre, ou qu'il ignore, que de la Philosophie, qu'il prend pour regle, & en laquelle il se croit maître.

Avant que nous puissions passer au contradicteur que notre Religion n'est pas vraie avec certitude, il faut qu'il ôte des esprits l'idée de la certitude d'une chose, & qu'il y établisse mieux celle du doute. Il faut qu'il prouve par des argumens aussi clairs que ceux que nous employons dans notre cause, que les preuves de la Religion Chrétienne, ni féparément, ni réunies, ne prouvent point invinciblement que la Religion Chrétienne vienne de Dieu. Pour cela il faut qu'il attaque, & qu'il détruise l'une après l'autre, la preuve des Prophéties, celle des Miracles, celle du nombre des Martyrs de cette Religion, & celle du caractere de ses sectateurs; celle de son établissement & celle de son indéfe-Stibilité; celle de la nature & celle des effets de sa doctrine. S'il ne peut combattre que quelques-unes de ces preuves, sans pouvoir détruire les mme les impre ms, n'ofant pa intqu'il fasse v ms de preuves, heux ou trois, m prouver un

Pour faire enter n Chrétienne ment véritable, conginel, parc ace que la Co don Dieu cruci Thomme qu'il a p know & pour n resprits: il faut ( heune seconde we que Jesus nte Religion, e uce que s'il n'e the Christ Soit 1 nure pour dén illa dit de lui nus enfeignons Envoyé de Di 16, pour leur ion; & enfin D will'a dit, en le

Essortes de mir

emilieu à ceci

contre les impies du tems, &c. 57
autres, n'ofant pas même y toucher, il faut qu'il fasse voir, comment un corps de preuves, diminué, s'il veut, de deux ou trois, n'est plus suffisant pour prouver une chose telle que celle-ci.

Pour faire entendre que la Religion Chrétienne n'est pas nécessairement véritable, parce que le Péché originel, parce que le Batême, parce que la Communion, parce qu'un Dieu crucifié dans la nature d'homme qu'il a prise pour l'amour de nous & pour notre falut, y blesse les esprits: il faut ( je suis obligé de le dire une seconde fois) que l'impie prouve que Jesus-Christ, auteur de cette Religion, est un imposteur; parce que s'il n'est pas prouvé que Jesus-Christ soit un imposteur, il demeure pour démontré qu'il est ce qu'il a dit de lui - même, & ce que nous enseignons de lui, c'est-à-dire, l'Envoyé de Dieu vers les hommes, pour leur apporter la Religion; & enfin Dieu lui-même, puifqu'il l'a dit, en le confirmant par toutes fortes de miracles. Il n'y a point de milieu à ceci. Que l'impie y pren-

ologie, idre, ou olophie, laquelle

ns passer Religion e, il faut le la ceril y étae. Il faut nens aussi

preuves preuves e, ni féprouvent la Relile Dieu.

aque, & autre, la des Mi-Martyrs du cara-

e de son n indéfecelle des ne peut

es de ces ruire les 58 Onzieme Discours

ne garde: pour peu qu'il s'avance contre la Religion Chrétienne, il faut qu'il aille jusqu'au bout: il faut qu'il aille jusqu'à l'imposture & à la scélératesse de son Auteur. S'il épargne Jesus-Christ en quelque saçon que ce soit, Jesus-Christ l'écrasera.

Je voudrois bien entendre les belles choses qu'un de ces Philosophes, s'il vouloits'y arrêter un peu davantage, pourroit nous dire sur la Religion des Chinois, sur celle des Mamétans, sur celle des Indiens, soit pour mettre ces Religions au-desfus de la nôtre, soit pour établir un point de comparaison; & nous conduire de là, non à l'une de ces trois Religions (ce n'est pas son but); mais ou nous laisser en chemin, ou nous mener droit à cette Religion, qui n'en est pas une, dès-là qu'elle n'a d'intérieur qu'en idée, & d'extérieur que pour la forme.

Voilà certainement à quoi les impies de nos jours veulent nous conduire, par le mépris qu'il affectent de toutes les Religions; & à quoi ils ont réduits pour eux-mêmes la Religion. De là à l'Athéisme, le pas est glissant: il est aisé. S'ils ne l'ont pas

contre les im hi, ce n'est pa Divinité : car el nun Dieu tel was le présente nislamème che intil eft dans mar qui lui dû p we font pas d ielt donc que murne pas leur Messeuls. l'attaquerai le iondécouverts namers. Ici je fi our n'avoir pas menglement tro ure violence à neche un Etre widee d'une I reconnoît un ensil n'en chai ne & dans tous ment peut-il per titule à lui - mê thonorable, ou m point de ne

delui, non pas

blic de louang

k hommage

fait, ce n'est pas par respect pour la Divinité; car ensin point de Dieu, ou un Dieu tel que le veut & que nous le présente l'impie, c'est à peuprès la même chose, pour la nécessité dont il est dans le monde, & l'honneur qui lui dû par les hommes. S'ils ne se son pas déclarés Athées, ce n'est donc que pour les hommes, pour ne pas leur faire horreur, & être laissés seuls.

J'attaquerai les Athées: car ils fe sont découverts dans des écrits particuliers. Ici je suppose que l'impie, pour n'avoir pas à se reprocher un aveuglement trop visible, & ne pas faire violence à toute créature qui prêche un Etre suprême, ne rejette pasl'idée d'une Divinité. Mais quand il reconnoît un Dieu, si en mêmetems il n'en change l'idée en lui-même & dans tous les hommes, comment peut-il penser, ou que Dieu se refuse à lui - même quelque chose d'honorable, ou qu'il méprise l'hôme au point de ne vouloir rien recevoir de lui, non pas même le sacrifice public de louange pour sa grandeur, & l'hommage de l'action de graces

Cvj

s'avance tienne, il it: il faue te & à la S'il éparjue façon l'écrafera, re les belilofophes, eu davan-

r un point ir un point induire de rois Reliut); mais , ou nous

ar la Reli-

e des Ma-

liens, foir

gion, qui n'elle n'a extérieur

oi les imnous conaffectent à quoi ils es la Rele nas est

le pas est l'ont pas 60 Onzieme Discours pour les biens qu'il lui a faits.

le sçavons, & nous le disons encore plus haut que l'impie, parce que ce font nos saints Prophétes qui l'ont Ps. 15, 1. dit: Dixi Domino: Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges. J'ai dic au Seigneur: Vous êtes mon Dieu, & dès-là vous n'avez pas besoin de mes biens. Mais si ce n'est pas le besoin de Dieu que la Religion des hommes, c'est leur utilité; & c'est une grande raison pour que Dieu l'exige. Laissons pour un moment l'utilité de l'homme.

Il est Dieu, & il n'a besoin ni de

nous, ni de ce qui est à nous: nous

Ce n'est pas par besoin que Dieu exige de nous une Religion convenable à sa grandeur, c'est pour sa gloire. J'ai lû dans un écrit moderne d'un esprit fort, qu'il voudroit bien sçavoir ce que c'est que cette gloire de Dieu dont on parle tant. Cette gloire de Dieu, c'est sa grandeur, c'est son Etre même, qu'il faut que tout glorifie, à commencer par l'homme. Que tout ce qui respire loue le Seigneur. Omnis spiritus laudet Dominum. Cette gloire de Dieu, c'est

contre les impe nexcellence; mable, la créa en, ne peut m men la manie m'il le veut, fa multer à son dité d'Etre sup nue Dieu ne pe nest Dieu. Oninterrogera on renveriera ks, avant que note que celle-ci equ'elle doit à sa n'est pas pern mme de bâtir de ion sur des idés morejette. Un i ndra: Je le p

fonne ne le pe mé peuser cont mensée est un m milée; & ce qu me peur à tous Des-là que l'in a homme ne oqu'ici, il pens ton ne peut p alon, que par

contre les impies du tems, &e. 61 fon excellence; & la créature raifonnable, la créature si inférieure à Dieu, ne peut manquer de glorissier Dieu en la maniere qu'elle le peut, & qu'il le veut, sans mépriser Dieu & insulter à son excellence & à sa qualité d'Etre suprême. Or c'est-là ce que Dieu ne peut souffrir, dès-là qu'il est Dieu.

On interrogera tous les hommes, & on renversera en soi toutes les idées, avant que d'en trouver une autre que celle-ci sur la Divinité, & ce qu'elle doit à sa propre gloire. Or il n'est pas permis à l'esprit d'un homme de bâtir des Systêmes de Religion sur des idées que l'esprit humain rejette. Un impie dira tant qu'il voudra: Je le pense ains: mais si personne ne le pense avec lui, il est censé penser contre la nature. Dès-là sa pensée est un monstre en genre de pensée; & ce qu'elle ensante doit faire peur à tous les hommes.

Dès-là que l'impie pense comme nul homme ne pense & n'a pensé jusqu'ici, il pense contre la Raison; & on ne peut penser ainsi contre la Raison, que par l'intérêt qu'on a de

its. Din ni de us: nous

is encore ce que ce qui l'ont es tu, quo-

s. J'ai dit on Dieu, besoin de pas le be-

igion des ; & c'est que Dieu moment

pue Dieu n convepour fa moderne roit bien e gloire

Cette andeur, faut que ncer par

i respire cus laudet ieu, c'est

62 Onziéme Discours rejetter l'idée naturelle de Dieu, pour rejetter en même-tems toute Religion, & Dieu lui-même s'il le faut. Voilà donc l'impie revenu à cet intérêt qu'il combat si fort dans l'homme Chrétien, lorsqu'il suppose que c'est sa grande raison pour croire la Religion Chrétienne. L'impie croit donc, en fait de Religion, comme il établit lui-même, qu'il ne faut pas croire. C'est ainsi que l'iniquité a beau tourner, pour tâcher de dire quelque chose de raisonnable, il faut qu'elle combatte la Raison, qu'elle se mente à elle-même, & qu'enfin elle se trouve prise dans ses propres raisonnemens.

L'aveu qu'il

Reprenons le nôtre, & partons de ya un Dieu, là : Il y a un Dieu. Le Déiste, tel Rel. Chrét. que nous supposons ici l'impie, convient de cette vérité, & même il en fait sa Religion. S'il y a un Dieu, il est créateur de l'homme; car enfin l'homme ne s'est pas fait lui - même, & quelque chose de moindre que lui ne peut l'avoir fait. Si Dieu est créateur, il doit exiger un culte de la créature raisonnable : nous l'avons dit. & nous verrons dans la suite de

tontre les impi ficours, que 6.non-feuleme is l'établissent. mable doit à D plque Religion me d'être en pe Ade le tenir d thonable doit prout, jusqu'à mou quelle est whement donn mici une véri Menaces même leligion, dont je Différentes Rel tre révélées & at examiner féri une l'applicati left le premier i in disent ces a caracteres & 1 ique ces Reli norenfin chois Heltement une are dont Dieu

hoix ne peut to

ion du Mahom

hinois, ni fu

Irani Prophé

ce discours, que des impies déclarés, non-seulement en conviennent, mais l'établissent. Si la créature raisonnable doit à Dieu un culte, & que quelque Religion dans l'univers se vante d'être en possession de ce culte, & de le tenir de Dieu, la créature raisonnable doit chercher & souiller par tout, jusqu'à ce qu'elle ait reconnu quelle est cette Religion véritablement donnée du ciel: c'est encore ici une vérité accordée & établie par ces mêmes adversaires de la Religion, dont je viens de parler.

Différentes Religions se vanteront d'être révélées & de venir du ciel. Il saut examiner sérieusement, & avec toute l'application de son esprit (c'est le premier usage qu'on en doit saire, disent ces mêmes hommes) les caracteres & les signes de Divinité que ces Religions s'attribuent, pour ensin choisir celle où il y a manifestement une révélation de la maniere dont Dieu veut être servi. Ce choix ne peut tomber ni sur la Religion du Mahométan, ni sur celle du Chinois, ni sur celle de l'Indien. Il n'y a ni Prophéties, ni Miracles, ni

de Dieú, ems toute ème s'il le venu à cet fort dans 'il luppole pour croie. L'impie giou, comu'il ne faut

e l'iniquité

ier de dire

ble, il fant

on, qu'elle & qu'enfin es propres partons de Déifte, tel npie, con-

Dieu, il car enfin - même, lre que lui u est créa-

ême il en

is l'avons la fuite de Martyrs, ni établissement surnaturel, ni doctrine digne de Dieu dans toutes ces Religions: en un mot, l'esprit humain n'y découvre rien de divin. Il faut donc que le choix tombe sur le Judaïsme, ou sur le Christianisme: l'une & l'autre Religion ayant des preuves, & les mêmes preuves

de Divinité.

Le Judaisme d'à-présent est visiblement une Religion déroutée. Son origine est divine, sa Loi est sainte: le Juif a été manifestement le peuple de Dieu; mais aussi manisestement il ne l'est plus, & il n'a plus même de forme de Religion. Tout lui manque, & le signe qu'il porte sur lui par ce dépouillement, c'est d'être un peuple déchu des faveurs du ciel, un peuple réprouvé. Mais ce même peuple, qui ne peut attirer à lui personne de ceux qui cherchent la véritable Religion, renvoit lui-même au Christianisme, par les termes exprès de sa Loi & de ses Prophétes, & d'autres témoignages encore qu'il lui rend malgré lui. La R. C. outre ses preuves indépendantes, a donc, pour être préférée au Judaisme, les

untre les impie gres que le Ju relui-même; sclusion de to squi font fur wes de Divin Religions ne po Toila le Déiste In d'un premi naune Religio de Religion il hométisme, n is mené malgre Ime Le voilà, endre, fans pren mais force de p retien. Le voi t,qu'il n'a pas : Il faut chercher Trent être fervi , ! agion naturelle un Chrétienne

> L'elprit fort, de connoître un I applus dire que mne au premier sple est la mei

rérité & de Div

contre les impies du tems, &c. 65 preuves que le Judaisme lui fournit contre lui-même; & pour être choisi à l'exclusion de toutes les autres Religions qui font sur la terre, elle a des preuves de Divinité qu'aucune de ces Religions ne peut nous montrer. gion ayant

Voilà le Déiste par la simple confession d'un premier Etre, conduit, non à une Religion en idée, non à quelle Religion il voudra, non au Mahométisme, non au Judaïsme; mais mené malgré lui au Christianisme. Le voilà, non pas autorisé à attendre, sans prendre encore de parti; mais forcé de prendre celui d'être Chrétien. Le voilà par cette seule idée, qu'il n'a pas effacée de son esprit: Il faut chercher à servir Dieu, comme il veut être servi, retiré de la simple Religion naturelle, & attiré à la Religion Chrétienne par les caracteres de vérité & de Divinité qu'elle seule porte.

L'esprit fort, dès-là qu'il veut bien reconnoître un Dieu créateur, ne peut plus dire que toute Religion est bonne au premier Etre, que la plus simple est la meilleure, que toutes tendent au même but, & par consé-

imaturel. dans tounot, l'efien de dioix tombe Christia.

s preuves

it est visioutée. Son est sainte: t le peuple estementil même de i manque, lui par ce e un peu-

u ciel, un nême peului perent la vélui-même ermes ex-

rophétes, core qu'il . C. outre a donc, ailme, les 66 Onzieme Discours

quent sont égales; que celle des Chrétiens, peut-être plus raisonnable par de certains endroits, souffre par d'autres de plus grandes difficultés; & qu'ainsi le parti le plus naturel est d'honorer l'Etre suprême chacun à sa maniere, si toutesois l'Etre suprême se met en peine qu'on le serve.

Contre ces paroles en l'air & ces absurdes pensées, nous établissons par l'idée naturelle d'un premier Etre, que ce premier Etre ne peut fe laisser lui-même sans culte; qu'il faut le servir en la maniere qu'il l'a prescrit & dans la Religion qu'il a lui - même établie; qu'aucune Religion, hors la Chrétienne, ne porte ce caractere; que c'est là par conséquent qu'il faut le servir, ou n'avoir aucune part avec Dieu. C'est-là ce que l'impie a à contredire par quelque chose qui soit autorisé, ou qui foit un de ces premiers principes qu'on ne nie point.

Comment L'adversaire ne manquera pas de la Religion dire, que si l'usage naturel de l'esprit exempte de est de chercher comment Dieu veut chercher en être servi, la Religion Chrétienne ne

mue les impies me pas de cet odoit y être en soutes les au ales ait toutes ter enfin à ce avéritable. La meles fausses R desprit leur fau savertissent ell ther d'autres; Religion fait ne & des - là n medenous y ari ralleurs. Le jo mr.lanuit nous deligion Chréti Connoiffez - m oi, si vous y ê lavous n'y ête n Religions di lez pas, si vou mmoi; ou, si molire, il faut & C'est ici une herfaire ne sçav aloinqu'à prou loutce qu'on p

enos principes

comme les au

contre les impies du tems, &. dispense pas de cette recherche; & Religions qu'on doit y être en suspens, comme quelle est la dans toutes les autres, jusqu'à ce qu'on les ait toutes examinées, pour s'arrêter enfin à celle qu'on jugera être la véritable. La réponse est aisée. Comme les fausses Religions sont sentir à l'esprit leur fausseté, & dès - là nous avertissent elles - mêmes d'en chercher d'autres; de même la véritable Religion fait sentir à l'esprit sa vérité; & dès - là nous avertit ellemême de nous y arrêter, sans chercher ailleurs. Le jour nous dit qu'il est jour: la nuit nous dit qu'il est nuit. La Religion Chrétienne seule nous dit: Connoissez-moi, & demeurez en moi, si vous y êtes; ou venez à moi, si vous n'y êtes pas. Toutes les autres Religions difent : Ne me con-

Tout ce qu'on peut donc conclurredenos principes, c'est que le Chrétien, comme les autres hommes, doit le servir de son esprit & de sa raison

noissez pas, si vous voulez demeu-

rer en moi; ou, si vous venez à me

connoître, il faut en chercher une

autre. C'est ici une chose de fait, & l'adversaire ne sçauroit nous pousser

plus loin qu'à prouver ce fair.

celle des us raisonna. oits, souffre des difficule plus natur re suprême si toutefois peine qu'on n l'air & ces établissons un premier etre ne peut

culte; qu'il ere qu'il l'a gion qu'il a icune Reliie, ne porte par conféou n'avoit

C'est-là ce e par quelsé, ou qui s principes

uera pas de el de l'esprit Dieu veut rétienne ne

pour connoître la Religion où il est né; & s'y tenir, non par la raison qu'il y est né, mais parce que cette Religion est la véritable. Et ceci tourne au blâme de tant de Chrétiens, qui n'ont jamais cherché à connoître le vrai & le grand de leur Religion, & à s'y affermir par-là; de tant de Chrétiens, qui sont Chrétiens comme ils seroient Turcs, avec la même indifférence, & la même ignorance. Mais cette recherche ne tiendroit pas le Chrétien un moment en suspens sur sa Religion; comme l'éclat du soleil ne permet pas à celui qui ouvre les yeux, de douter un moment qu'il foit jour.

La Religion Chrétienne est visible, cela lui est propre; & la visibilite ne sousser pas la suspension. Elle est visible pour ceux qui y sont; & outre cela elle a le Saint - Esprit, qui fait croire par des motifs, dont la visibilité paroît le plus grand. Ainsi le Chrétien peut à chaque instant, & sans aucune suspension, saire toutà-la sois un acte de la Foi & un acte de la Raison sur la vérité de la Religion Chrétienne. Je croi, & je dois croire. On dira que le fanatique

mine les impies du tentir & croit v dans l'impressio mit veiller : cel apendant jamais & qui croit qu'i seffet il veille. I 1 Chrétien & du 1 dont il s'agit. d une heureuse elle de confondre pour le fonds, isconfondre tou met, du moins nce de côté de I pout de suite le rai ance en matiere idiparoît entiere a; mais ce que n ement, c'est, ave a les Religions mesur le point d us m'avancer d lans cette idée le Emire coute Reli u, dans l'esprit de Blaisser subsister

ede chaque pays

in cours du moi

me de la politique

contre les impies du tems, &c. 69 croit sentir & croit voir. Celui qui dort, dans l'impression forte d'un reve, croit veiller: cela ne le confondra cependant jamais avec celui qui sent, & qui croit qu'il veille, parce qu'en effet il veille. Il en est de même du Chrétien & du fanatique dans le cas dont il s'agit.

C'est une heureuse imagination que celle de confondre toutes les Religions pour le fonds, afin de pouvoir les confondre toutes, sinon dans la fausseté, du moins dans l'indifférence du côté de Dieu; & établir tout de suite le raisonnable de la tolérance en matiere de Religion. Dieu disparoît entierement dans cetteidée; mais ce que nous y voyons clairement, c'est, avec le mépris de toutes les Religions, l'indifférence parfaite sur le point de la Religion. Je puis m'avancer davantage : on voit dans cette idée le dessein formé de détruire toute Religion, quant au fonds, dans l'esprit des hommes; & de ne laisser subsister les dehors de celle de chaque pays, que pour un certain cours du monde, & dans le systeme de la politique.

on où ilest raison qu'il

cette Reliceci tourne étiens, qui onnoître le deligion, à

nt de Chré comme ils ème indifféance. Mais roit pas le

fuspens sur at du soleil i ouvre les ment qu'il

ne est vire; & la uspension, usy sont; - Esprie, tiss, don rand. Ainne instant,

fairetout-& un acte ela Reli-& je dois fanatique 70 Onzieme Discours

Le croiroit - on, si on ne le voyoit écrit, qu'on eût pû porter l'irreligion, jusqu'à penser, & l'impudence jusqu'à dire, qu'il y a des pays, qui doivent le bonheur dont on y jouit, & la paix qu'on y voit parmi ses habitans, à trente Religions qu'on y souffre? C'est fonder la félicité publique & la tranquillité de la terre sur l'indifférence des hommes à l'égard de la Religion. C'est-à-dire, qu'un Etat sera d'autant plus heureux que l'on s'y fouciera moins de la Religion en général; qu'une seule Religion, même la véritable, seroit le malheur du genre humain.

Un écrit qui court dans le monde, & qui doit être plus dangereux que les L... Ph... par la maniere dont il est tourné, m'a paru demander une réponse dans le même stile de modération: ce sera comme la seconde partie de ce discours; mais bien plus courte.

II.

Un esprit fort, extrême dans ses pensées, mais modéré dans son stile, & séduisant par le tour qu'il donne à ses raisonnemens, a entre

mue les impies di de démontrer qu'o de la Religion C que de toutes le matent révélées, de la Raison : abu w déplaire à l'Eu de gu'il punira, las une autre vie. ( schâtimens de l' matroit par où il si imples. louton Ecrit rou

la Religion doit é
mulemonde; & t
te de l'admettre
ientre la force de
te Religion Ch
ala portée de tot
mou plutôt pref
denur la force d
hacla Religion C
la véritable Religion C

Illogisme.
Inte Religion dont

loici comme il e

contre les impies du tems, &c. 71 pris de démontrer qu'on ne croit la vérité de la Religion Chrétienne, non plus que de toutes les autres qui se prétendent révélées, que par un abus visible de la Raison: abus, dit - il, qui ne peut que déplaire à l'Etre souverainement sage, & qu'il punira, s'il punit quelque chose dans une autre vie. Cette incertitude des châtimens de l'autre vie est le seul endroit par où il rassûre les Chrétiens simples.

Tout son Ecrit roule sur cet argu-

ment.

La Religion doit être à la portée de tout le monde; & tous, pour être obligés de l'admettre, doivent pouvoir sentir la force de ses preuves.

Or la Religion Chrétienne n'est pas à la portée de tout le monde; & tous, ou plutôt presque personne ne peut sentir la force de ses preuves.

Donc la Religion Chrétienne n'est pas la véritable Religion, ou du moins ne paroît pas assez vraie, pour être admise par le grand nombre de ceux qui en sont prosession.

Voici comme il expose lui-même

son fillogisme.

Toute Religion dont les preuves ne sont

e le voyoit irreligion, dence juls, quidoiouït, & 14 es habitans,

uffre? Ceft & la tranndifférence a Religion. fera d'au-

in s'y fouin en généi, même la ir du genre

le monde, ereux que ere dont il ander une de modé-

feconde bien plus ême dans

é dans son tour qu'il , a entre 72 Onzième Discours point à la portée de tous les hommes raisonnables, ne peut être la véritable Religion.

Or il n'y a aucune Religion de toutes celles qui prétendent être révélées, dont les preuves soient à la portée de tous les hommes.

Donc aucune des Religions qui prétendent être révélées, n'est la véritable.

Nous admettons volontiers le principe, & nous nous sommes jusqu'ici appuyés là-dessus: La R. C. est à la portée de tous les esprits raisonnables. Notre esprit fort a employé cent trente - cinq pages d'écriture à prouver la mineure de son argument. En dix-huit ou vingt lignes, on peut faire voir qu'il ne la prouve pas; & par - là renverser tout son écrit. Je m'étendrai cependant davantage pour faire mieux connoître combien les pensées les plus sérieufes des impies sont frivoles, & combien ce qu'ils avancent de plus éblouissant est peu approfondi & peu mesuré.

Excepté les insensés, & les hommes tout - à - fait imbécilles, de qui Dieu ne demande, ni qu'ils croient ni qu'ils ne croient pas, tous les autres hommes sont en état de connoî-

tre

contre

tre la vérit

ne; parce

ce de les p

qu'ils ne fi

oui les dét

font en tot

tre la vérit

ne, parce

motifs de

en ait pas

comme le

Il y a é simples, d

gion Chré

la croire di taché, qua

niere claire

nemens do

loir ces pro

part si natuidées & aux

mun, qu'i

lensé & l'h

le, qui ne

ce n'est p

leur étend

contre les impies du tems, &c. 73 tre la vérité de la Religion Chrétienne; parce qu'ils peuvent sentir la force de ses preuves, autant, ou mieux qu'ils ne sentent la force des raisons qui les déterminent à croire ce qu'ils croient avec raison, & à faire ce qu'ils font en tout autre genre. Les esprits du commun sont en état de connoître la vérité de la Religion Chrétienne, parce qu'il y a évidence dans les motifs de crédibilité, quoiqu'il n'y en ait pas dans l'objet que l'on croit. comme les mysteres, &c.

mes raison-Religion.

toutes celles

int les preu-

bommes.

qui pretenitable.

ers le prin-

es jusqu'ici C. eft à la

s raisonnaemployé

d'écriture e fon argu-

ngt lignes,

la prouve

tout son éant dayan-

connoître

, & com-

e plus é-

idi & peu

& les hom-

les, de qui

ils ctolent ous les au-

le connoî-

tre

Il y a évidence, même pour les simples, dans les preuves de la Reli- lorsqu'elle gion Chrétienne, dans les raisons de est bien prola croire divine & d'y demeurer at-posée, taché, quand on sçait leur proposer ces preuves & ces raisons d'une maniere claire & judicieuse. Les raisonnemens dont on se sert pour faire valoir ces preuves, sont pour la plus part si naturels, si conformes à nos idées & aux principes du sens commun, qu'il n'y a personne, hors l'insensé & l'homme tout-à fait imbécile, qui ne puisse les comprendre; si ce n'est parfaitement & dans toute leur étendue, ce qui est réservé aux

Evidence

74 Onzième Discours plus éclairés, du moins suffisamment

pour en sentir la force.

Ce que la Religion Chrétienne nous enseigne d'un Dieu Créateur de l'univers, à qui l'univers lui-même rend témoignage en tant de manieres ; l'ordre qu'elle établit dans le monde, & l'union qu'elle forme entre les hommes; les récompenses qu'elle nous montre, les vertus qu'elle nous propose, les hautes idées qu'elle nous donne, & les grands sentimens qu'elle nous inspire; ses dogmes, ses préceptes, ses promesses, ses menaces qui n'ont rien d'abfurde, de mauvais, ni d'opposé aux sentimens naturels, ni rien qui ne foir avantageux aux particuliers, & desirable pour la société; la maniere dont la Religion Chrétienne s'est établie dans le monde, le changment qu'elle y a apporté, la maniere dont cet ouvrage subsiste depuis tant de siécles; tant de marques de divinité que Dieu a mises dans son Eglise; des prophéties certaines, en ce qu'elles sont produites par les ennemis mêmes, & vérifiées par l'évenement; des faits sur lesquels la Religion Chré-

contre les impi me est fondée, illne peut y a dedans le monde stallées ; le tém stouchant la réfi lift, témoignag ietté, ou il n'y a thistoriens qu'o ravec beaucou au tant de gens o toute nation, qui mà cette Religio onttout perdu rvécu si saintem noui ont répand me Religion ; tan Mervial'établir, # fans donner nd jour à la div ion; les caracter

loutcet amas de men faveur de la me, expliquées & simples par un complex par de la me, est capable

tréature humain

verité qui se rem

famment rétienne éateur de ni-même e manieit dans le orme enompenses ertus qu'ates idées es grands pire ; ses s promefrien d'abposé aux n qui ne iliers, & a maniere ne s'est éangment ere dont

tant de

divinité Eglile;

ennemis

enement;

on Chre

contre les impies du tems, &c. 75 tienne est fondée, qui sont certains, ou il ne peut y avoir aucune certitude dans le monde à l'égard des choses passées; le témoignage des Apôtres touchant la résurrection de Jesus-Christ, témoignage qui ne peut être rejetté, ou il n'y a point de témoins ni d'historiens qu'on ne puisse rejetter avec beaucoup plus de fondement; tant de gens de toute espece & de toute nation, qui par leur attachement à cette Religion, ont tout quitté, ont tout perdu, ont tant souffert, ont vécu si saintement; tant de martyrs qui ont répandu leur sang pour cette Religion; tant de miracles qui ont servi à l'établir, & qu'on ne peut nier sans donner encore un plus grand jour à la divinité de cette Religion; les caracteres de vérité, de sincérité qui se remarquent dans l'Ecriture.

Tout cet amas de preuves & de raifons en faveur de la Religion Chrétienne, expliquées avec plus d'étendue, proposées & mises à la portée des simples par un Catéchiste un peu habile, est capable de persuader toute créature humaine. Prêchez cela,

Dij

76 Onzieme Discours

Mare 15. exposez - le à toute créature : Pradicate Evangelium omni creature ; & celle qui ne croira pas , en sera empêché , non par l'insuffisance des raisons de croire , non par quelque chose qui manque aux preuves ; mais par quelque chose qui sera dans cet incrédule , par quelque passion , par quelque mauvaise disposition du cœur qui empêchera l'effet de ces preuves & de ces raisons sur l'esprit.

C'est où il en faut toujours venir. Rien ne manque à la Religion Chrétienne, pour pouvoir persuader les hommes de sa vérité : rien ne manque aux plus simples du côté de la Raison, pour juger que cette Religion est véritable. Mais l'indifférence avec laquelle on se porte à être éclairé sur la Religion, fait qu'onn'y donne pas l'attention dont l'esprit est capable: mais les vices & les passions qui éloignent notre cœur de cette Religion, peuvent faire, que nonfeulement des esprits communs, mais que de très-grands esprits résistent à l'évidence des preuves de la Religion Chrétienne. Il faudroit beaucoup moins que des preuves aussi sensibles des rai fuader in prits de leur tience feulemen terêt à re cœur. C'e dulité & hac Pharij

allunn. Nous ( me on eft nous - me par la con raison & qu'on y qui ne Chrétie de se fa peu , fi faire des de Chre fur la R ché, fo dans let tion des & d'yê

dire que

vent la

contre les impies du tems, &c. 77 & des raisons aussi fortes, pour per-suder invinciblement ces sortes d'esprits de toute autre chose, ou qui leur tiendroit un peu au cœur, ou seulement qu'ils n'auroient pas d'interêt à rejetter, je dis d'interêt de cœur. C'est de là que vient l'incrédulité & la dérisson: Audiebant omnia hac Pharisei qui erant avari, & deridebant illum.

Predi-

& celle

pêché.

lons de

ofe qui

ar quel-

ncrédu-

u cœur es preu-

rs venir, on Chré-

ader les

ne man-

té de la

indiffé-

rteaetre

u'onn'y

esprit est

passions de cette

ue non-

uns, mais

élistent à

reaucoup

sensibles

rit.

Luc 16. 14.

Nous sommes , dit-on , Chrétiens comme on est Turc's & comme nous le serions nous - mêmes, par le pays, par l'éducation, par la coutume, par l'exemple; & non par raison & par conviction. C'est - là, qu'on y prenne garde, un reproche qui ne tombe pas sur la Religion Chrétienne, qui a autant de raisons de se faire croire, que l'autre en a peu, si l'on vouloit y regarder & faire des comparaisons; mais sur tant de Chrétiens, qui par indifférence fur la Religion, n'ont jamais cherché, foit à s'édifier, foit à s'affermir dans leur Religion, par la considération des raisons qu'ils ont de la croire & d'y être attachés de cœur. On peut dire que ces sortes de Chrétiens suivent la véritable Religion, où ils ont

Diij

78 Onziéme Discours

le bonheur d'être nés, avec autant de témérité, qu'ils en suivroient une sausse, s'ils avoient eu le malheur d'y naître. Mais encore une sois, cela ne prouve rien du tout contre la Religion Chrétienne, qui ne demande qu'à être connue, tant de ceux qui la prosessent, que de ceux qui la combattent. Cela ne consond nullement le Christianisme avec le Mahométisme, dont les raisons de se faire croire & de se faire suivre, sont bien différentes.

On se jouera, tant qu'on voudra, fur ce bazard qui nous a fait Chrétiens plutôt que Turcs; qui nous a fait Catholiques plutôt qu'Hérétiques: ce ne sera jamais là en effet qu'un jeu. Ce hazard, puisqu'on veut le nommer ainsi, par lequel on se trouve en différentes Religions, & on les professe, n'influe pas dans le fonds de ces Religions: il ne leur ôte ni de leur vérité, si elles l'ont pour elles; ni de leur fausseté, si c'est leur caractere: C'est un hazard heureux ou un hazard malheureux pour les personnes, à s'en tenir à cette idée de hazard ou de sort, comme s'exprime

contre les impie n Paul. M. Nic schole, en blan m, qui le sont c Turcs. Et M. acela, en se jo havec ce hazarc mes les façons. Siles esprits fort ik-là, qu'on peu rance dans toute al nous aura fait ment peut - être politique, mais no dune Religion rais bent selon le go usleshommes; m mire les premie lilon, dans lefqu us vû que le meill ile faire de son espi meleft le culte que l' uguil n'est dans l na l'avoir decouvert

mil veut être bon

wine doit tant inte

m de plaire à Die

mie extrême pour l

ingion, dans laqu

DIEN

contre les impies du tems, esc. faint Paul. M. Nicole n'a pas dit au- Eph. 1, 11. tre chose, en blâmant tant de Chrétiens, qui le sont comme ils auroient été Turcs. Et M. Bayle n'a prouvé que cela, en se jouant, comme il a fait, avec ce hazard, & le tournant en

toutes les façons.

autant

ent une

eur d'v

celane la Reli-

emande

eux qui

la com-

llement

omérif-

re croi-

oien dif-

voudra,

hrétiens

fait Ca-

ues: ce

un jeu.

le nom-

ouve en

es\_pro-

nds de

e ni de

r elles;

ur cara-

X OU UD

person-

de ha-

xprime

Si les esprits forts veulent conclurre de-là, qu'on peut demeurer en afsurance dans toute Religion où le hazard nous aura fait naître; ils concluent peut-être selon les loix de la politique, mais non pas felon celles d'une Religion raisonnable : ils concluent selon le goût qu'ont presque tous les hommes; mais en même-tems contre les premiers principes de la Raison, dans lesquels ils ont eux-mêmes vû, que le meilleur usage que l'homme puisse faire de son esprit, c'est de découvrir a entre les quel est le culte que l' Etre suprême exige de mains. lui; qu'il n'est dans l'ordre, que lorsqu'après l'avoir découvert, il honore Dieu commme il veut être honoré; & que, comme rien ne doit tant intéresser l'homme que le soin de plaire à Dieu, il est d'une importance extrême pour lui de connoître la vraie Religion, dans laquelle seule on peut plaire à Dieu

Div

Si l'on dit de si belles choses, c'est pour se faire illusion à soi-même, ou pour éblouir les autres: c'est - là un des tours des plus ordinaires de l'impiété: comme on ne fait tant le refpectueux envers la véritable Religion, on n'exagere tant les difficultés de la trouver, & on ne marque tant de crainte de voir les hommes, en la cherchant, donner dans le mensonge, que pour arrêter les hommes dans cette recherche, les en rebutter, & leur persuader (c'est le but de l'impiété) qu'en attendant une pleine manifestation, qui ne viendra point, il faut s'en tenir dans le cœur à la Religion naturelle, c'est - à - dire, à reconnoître un premier Etre; & pour l'extérieur, à la Religion du pays.

Mais enfin le principe est avancé par les esprits forts eux-mêmes; & je tire de ce principe convenu, qu'-ne créature raisonnable, que le hazard aura fait naître à Pekin, à Siam, à Constantinople, dans les terres Australes, ainsi qu'à Rome & à Londres, doit donner ses premiers soins, & apporter toute l'atrention dont elle est capable, y ajoûtant tous les

contre les impie ours qu'elle po ors, pour déc mone Religior nes & d'autres d que celle d'ê apays & de fes innable ne doit echerche, qu'au asatisfaite de la redans cette Re or'on lui rend, ignetouchant l'h Heliprescrit, & effend, de l'ord mala lociété : q illera content de Religion apport mdivin; des ra poler à croire wifont difficile Avec cette di whee julqu'où offer, selon la r n, ni le Chinois none seroit co on; parce qu'ils

e l'absurdité da

dufflance dan

lute autre chos

contre les impies du tems, &c. 81 secours qu'elle pourra trouver au dehors, pour découvrir, si elle est dans une Religion qui ait d'autres signes & d'autres caracteres de vérité, que celle d'être la Religion de son pays & de ses peres. L'homme raisonnable ne doit s'arrêter dans cetterecherche, qu'autant que la Raison sera satisfaite de la divinité qu'on adore dans cette Religion, & du culte qu'on lui rend, de ce qu'elle enseigne touchant l'homme, de ce qu'elle lui prescrit, & de ce qu'elle lui desfend, de l'ordre qu'elle établit dans la société : qu'autant que l'esprit sera content des preuves que cette Religion apporte de son établissement divin; des raisons qu'elle a de proposer à croire telle & telle chose qui sont difficiles à comprendre.

Avec cette discution suivie & poussée jusqu'où chacun peut la pousser, selon la mesure de son esprit, ni le Chinois, ni l'Indien, ni le Turc ne seroit content de sa Religion; parce qu'ils y trouveroient ou de l'absurdité dans le sonds, ou de l'insuffisance dans les preuves, & toute autre chose que des raisons de

Dv

es, c'est me, ou t-là un de l'im-

t le refe Relidifficulmarque

ommes, lemennommes ebutter.

de l'ime pleine ra point,

à la Ree, à re-& pour

avancé nes; &

a, qu'e le haà Siam,

à Loners foins,

on dont

la croire dans ses circonstances. Et alors, en suivant toujours la Raison, & ce principe, qu'on peut appeller inné, puisque l'impie le trouve en lui-même: (On n'est dans l'ordre, que lorsqu'on a decouvert qu'on honore Dieu comme il veut être honore), le Turc, qui verroit autour de soi la nation Chrétienne, chercheroit dans cette nation des lumieres sur la vraie Religion; le Chinois & le Siamois auroient, à quelque chose près, la même ressource. L'Indien tout-à-fait séparé des Chrétiens, s'adresseroit à cet Etre suprême, auquel sa Raison l'arrête comme à l'objet desaReligion: & cet Etre suprême, qui auroit lui-même inspiré à ce sauvage de s'adresser à lui, le conduiroit par des voies ineffables à la vraie lumiere.

Voilà donc ce que Dieu aura à reprocher dans son jugement au Chinois, au Turc, à l'Indien, &c. & ce que la droite Raison leur reproche dès-à-présent, de s'en être tenus par indifférence, & sans aucun examen à la fausse Religion dans laquelle ils étoient nés. Le hazard les a fait naître de la Religion des Turcs, des Chinois;

l'indifférence si queil de nation mait supposer me Religion: incherchent pas prit fort cherch et des hommes nabuser de leur I id d'une aussi gra hi-ci; & qu'il leu waccuser Dieu in autant pour les baction, que Religion; mais qu' mequences con Sile Chrétien e rele Turc est Tu rerendu compte willest plutot ( m jamais s'être over la foi fur le croire dans la lest un pitoyab Unétien : c'est ien soi tous les helité, & po A comme les honneur à sa I peut point lui f

contre les impi

contre les impies du tems, &c. 83 & l'indifférence sur la Religion, un orgueil de nation s'y mêlant aussi, leur fait supposer qu'ils sont dans la bonne Religion: ils n'en sçavent, ni n'en cherchent pas davantage. Que l'esprit fort cherche maintenant à exculer des hommes qui commencent parabuser de leur Raison sur un point qui est d'une aussi grande importance que celui-ci; & qu'il leur prête des raisons pour accuser Dieu, qui doit les punir autant pour leur indifférence sur la Religion, que pour leur fausse Religion; mais qu'il n'en tire pas des conséquences contre la R. C.

Si le Chrétien est Chrétien, comme le Turc est Turc, sans jamais s'être rendu compte à lui-même pourquoi il est plutôt Chrétien que Turc, sans jamais s'être mis en peine d'appuyer sa foi sur les raisons qu'il a de se croire dans la bonne Religion, c'est un pitoyable homme que ce Chrétien: c'est un Chrétien qui a en soi tous les principes de l'insidélité, & pour qui la lumiere est comme les ténebres. Il fait dèshonneur à sa Religion, mais il ne peut point lui saire de tors. Elle est

Dvj

a Raison, appeller arouve en

re, que lorsdieu comme ui verroit rétienne,

on des lu-; le Chi-, à quelessource.

des Chrécre suprêe comme

e inspiré à lui, le effables à

au aura à rau Chicc. & ce eproche enus par

examen quelle ils

Chinois;

84 Onzieme Discours

ce qu'elle est; c'est-à-dire, une vérité claire pour ceux qui ont le sond de la Raison, & qui en sont usage: comme le soleil est clair pour ceux qui ont le principe de la vûe, & qui ouvrent les yeux; un témoignage plus que croyable pour ceux qui veulent saire usage de la lumiere naturelle, à quelque degrésoible qu'ils Ps. 92, 7. puissent l'avoir: Testimonia tua credibilia satta sunt nimis; une chose évidente paur les plus simples dersoules.

lia facta sunt nimis; une chose évidente pour les plus simples, lorsqu'on leur en expose les preuves & les raisons d'une maniere claire & judicieuse: ce qu'on ne peut point dire de la Religion des Turcs, ou des Chinois,

Qu'on me dise en esset ce qu'il y de plus conforme aux notions communes que les raisons de croire la Religion Chrétienne, telles que nous les avons exposées; ce qu'il y de plus clair & de plus surabondant en preuves naturelles dans toutes les choses qu'on entreprend de faire croire aux simples, & en quoi on réussit: raisons tirées du dedans de la Religion, raisons prises du dehors: preuves de fait, preuves de fentiment. Ainsi, si la Religion Chrétienne exposée

contre les impie im homme q ndant qu'elle s' aplus petits esp ded'eux, ce n' dlement au-defi ic'est qu'il y a il y a de l'ind mesprit, d'où n ion aux choses & Tournez cela me pour lui, tou 1000 comprend immiours ce con W, dont parle fai prejetter la Reli hon la petitesse menne garde, di sla que vient to

hidratis.
N'acculons doi
tela pour en
tela p

aforce des mira

inte lit in aliquo v

contre les impies du tems, &c. 85 par un homme qui sçait s'abbaisser, pendant qu'elle s'abbaisse elle-même aux plus petits esprits, n'est pas comprise d'eux, ce n'est pas qu'elle sois réellement au-dessus de leur esprit; mais c'est qu'il y a de la malice, c'est qu'il y a de l'indifférence dans ce petit esprit, d'où naît le peu d'application aux choses que vous lui dites. Tournez cela en chose intéres. fante pour lui, tournez-le en fable, il vous comprendra. En un mot ce fera toujours ce cœur mauvais d'incrédulité, dont parle faint Paul, qui nous fera rejetter la Religion Chrétienne; & non la petitesse de l'esprit : Qu'on y prenne garde, dit cet Apôtre, c'est de-là que vient tout le mal : Videte ; ne forte sit in aliquo vestrum cor malum incredulitatis.

N'accusons donc pas la Religion, & cela pour en dispenser les hom-ples autems mes, de n'être pas à la portée des la converfimples; mais accusons les simples de fion des Géne se mettre pas à la portée de cette ti la force Religion, par l'usage qu'ils pour- des preuves de la R. C. roient faire de ce qu'ils ont encore d'esprit. Les plus simples ont senti la force des miracles de J.C. & indé-

Heb. 3, 126

Les sim-

fic: tai-Religion, euves de Ainfi, exposée

une vé

t le fond

nt usage:

our ceux

e, & qui

noignage

ceux qui

niere na-

na credibie éviden-

orsqu'on

& les rai-

judicieu-

dire de la

Chinois,

e qu'il y

ns com-

croire la quenous

deplus

n preu-

choses

oire aux

pendamment de l'impression de ses miracles, ils sentoient que J.C. leur annonçoit la véritable Religion, lorsqu'ils étoient tout hors d'eux - mêmes à sa parole. Nous voyons, soibles instrumens que nous sommes, la même impression dans les gens de la campagne, lorsque nous leur prêchons la même Religion, & que nous leur en exposons les preuves plus en leur détail; quand nous faisons voir les choses que J.C. avoit prédites, changées en évenemens, & que nous leur racontons ses miracles.

On dira que c'est le préjugé qui rend nos paysans susceptibles de cette impression: ils n'en sont donc pas naturellement incapables. Mais quel préjugé favorable y avoit - il dans le petit peuple du monde entier, lorsqu'ils ont compris qu'il falloit que Jesus de Nazareth sût ressuscité; & que si l'auteur de cette Religion étoit ressuscité, il falloit que cette Religion sût vraie; lorsqu'ils ont compris que le Dieu que leur annonçoient les Apôtres, étoit le vrai & seul Dieu, & que les Dieux qu'ils avoient crûs & adorés jusques - là,

contre les impie Moient rien, ot mons; lorfqu'il Religion qui mus aux homme rement tous le in fibel ordre pouvoit pas êtr rcompris qu'un dictions certain t, que tant de r moient, que de lapies eux, tant o démoient jusqu log, devoit être k; lorsqu'ils or ligion, comme it pas s'établir c untant d'ennen

> Qu'on tourne le multa, il faut qu me ait été à le mis elprits, qu' ilore de fes pre motaffée aux dé milévident de

> Won, l'exempl

nà vaincre, fi

n, & par confé

contre les impies du tems, esc. 87 n'étoient rien, ou n'étoient que des démons; lorsqu'ils ont compris qu'une Religion qui enseignoit tant de vertus aux hommes, & proscrivoit si féverement tous les vices, qui établiffoit un si bel ordre dans le monde, ne pouvoit pas être fausse; lorsqu'ils ont compris qu'une Religion que des prédictions certaines avoient précédée, que tant de merveilles accompagnoient, que de premiers témoins, & après eux, tant d'autres gens sensés défendoient jusqu'à l'effusion de leur fang, devoit être la Religion véritable; lorsqu'ils ont compris qu'une Religion, comme celle-à, ne pouvoit pas s'établir comme elle faisoit, ayant tant d'ennemis & tant d'obstacles à vaincre, si elle n'étoit protégée, & par conséquent envoyée du Ciel.

Qu'on tourne la chose comme on voudra, il faut que la Religion Chrétienne ait été à la portée des plus petits esprits, qu'ils aient pû sentir la force de ses preuves, lorsqu'ils l'ont embrassée aux dépens de tout, & au péril évident de leur vie. C'étoit, dit-on, l'exemple. Mais l'exemple se

de ses C. leur ion, lorsux - mêons, soi-

mmes, la gens de la leur prêque nous es plus en

fons voir prédites, que nous

éjugé qui les de cetdonc pas Mais quel - il dans le

tier, lossalloit que socité; & gion étoit ette Reli-

ont comir annonle viai & eux qu'ils

ques-là,

fait - il ainsi suivre, lorsqu'il y va de tout, & jusques de la vie, pour ceux qui le suivent? Mais par qui avoit commencé cet exemple? C'étoit par 1. Cor. 1. les petits & les ignorans : S. Paul le

rémarque expressément.

C'étoient les miracles. Il y a donc eu des miracles grands, & en grand nombre, pour établir cette Religion? Ce sera-là après dix-huit cens ans une raison de croire cette Religion : ce fera après dix mille ans, lorsque les adversaires seront obligés d'en convenir, une preuve de la vérité de la Religion Chretienne qui est à la portée des simples. Si on nie les miracles, en convenant de ce que nous appellons la conversion du monde, le simple comprendra encore fort bien, que cette conversion sans miracles, est un miracle encore plus grand, & un témoignage encore plus fort de la vérité de cette Religion.

Toutes les chicannes, toutes les difficultés qu'on peut faire contre la drela vérité Religion, lorsqu'il y a d'ailleurs des gion Chré- raisons invincibles de la croire, font plus d'impression sur les sçavans & les grands esprits, que sur les sim-

Simples, plus propres à comprende la Relitienne.

more les impies d tles ignorans Chretienne ala portée des Christ dans l'E Bason Pere. Horit des simpl mint tant de co orésente pas 1 foar le caracter le nouve de m moves de la Rel while trouve plu Filme de la Re finale, il voit le · blopher le bel e betant, qu'il re ant dans la prer thomme simpl nde les difficult thicannes qu'or alui faire ju [qui Toilà comme la Religion Cl plus à la porté ignorans, que adselprits; &

pontré qu'elle

tre cette hardie

Maligion révélée in; & cette co contre les impies du tems, &ci. 89
ples & les ignorans; & par-là la Religion Chretienne se trouve encore
plus à la portée des petits, comme
Jesus-Christ dans l'Evangile en rend Luc. 10, 21.

graces à son Pere.

L'esprit des simples ne leur fournit point tant de conjectures, il ne leur présente pas tant d'embarras. Ainsi par le caractere de leur esprit, qui se trouve de même nature que les preuves de la Religion, l'esprit des simples se trouve plus susceptible de l'évidence de la Religion. Son œil est simple, il voit le simple, & laisse philosopher le bel esprit, qui philosophe tant, qu'il rejette ce qui est évident dans la premiere vûe : tandis que l'homme simple s'y tient, & ne regarde les difficultés, que comme des chicannes qu'on pourroit également lui faire jusques sur son existence. Voilà comme on peut prouver que la Religion Chrétienne est encore plus à la portée des simples & des ignorans, que des sçavans & des grands esprits; & comme il paroît démontré qu'elle est à leur portée, contre cette hardie proposition: Aucune Religion révélée n'est à la portée des simples; & cette conséquence qui fait

il y va de cour ceux qui avoit détoit par S. Paul le

Il y a donc c en grand Religion? ens ans une ligion: ce loríque les d'en con-

rérité de la ii est à la nie les mieque nous u monde, ncore fort

fans miracore plus core plus eligion. toutes les

contre la illeurs des oire, font (çavans & r les fimOnziéme Discours

peur: Donc aucune Religion révélée, la Chrétienne, non plus que les autres,

n'est la veritable.

La R. C. proportiongrands efprits, com-

Mais comme des libertins fans prinaux cipes, & le monde en est plein, pourroient nous dire que la Religion me elle est à Chrétienne n'est en effet que la Rela portéedes ligion des simples & des ignorans; que ce qu'on appelle ses preuves, ne fait impression que sur de petits esprits: je demande si les Philosophes anciens n'ont pas reçû la Religion Chrétienne; si ceux de nos jours qui la combattent, disent contre elle quelque chose de solide & de convainquant; si c'est dans cet entreprise qu'ils paroissent grands esprits. Je demande ce que les esprits sorts ont découvert de foible dans les preuves de cette Religion, qui doive la faire rejetter toute entiere; ce qu'ils sont obligés de croire, pour ne pas croire la Religion Chrétienne. Je demande, si en comparant esprits à esprits, il se trouvera autant de beaux esprits, & avec cela réglés dans leurs mœurs, qui se soient désabusés de la Religion Chrétienne, qu'il y en a eu, & qu'il y en a, qui en demeurent persuadés, après l'avoir une fois connue. La Re-

mireles impies m Chrétienne e nie aux grands imples : aux g penvent rejetti abon esprit. Impiété tache des qu'il y a et sa les Protesta men des points event conclurre idepart & d'aut dilution de la poleimpoffible; p nent cette confé tu les bommes de mrailonnables , ! untre les differente Min Chretienne vraie intrinfeq ingulum tres-petit Jexamen des I stoutes les con thien aller à ce lommes pas cha la deffus. Mai the crédibili

ethéral, & l'ar

n les objets

agoire dans c

contre les impies du tems, &c. 91 ligion Chrétienne est donc proportionnée aux grands esprits, comme aux simples : aux grands esprits, qui ne la peuvent rejetter, qu'en renon-

cant au bon esprit.

révélée, la

les autres,

fans prin-

lein, pour-

Religion

que la Re-

ignorans; preuves, ne

e petits el-

hilosophes

a Religion

os jours qui

contre elle

& de con-

et entrepri-

esprits. Je

ts forts ont

les preuves

ive la faire

qu'ils sont

pas croire demande,

sprits, il se esprits, &

urs mœurs,

la Religion

eu, & qu'il perluadés,

que, La Re-

L'impiété tâche de tirer parti des Fausse condémêlés qu'il y a entre les Catholi- séquence du ques & les Protestans, au sujet de contradil'examen des points de la Religion. Elle veut conclurre de ce qui s'est écrit de part & d'autre la-dessus, que la discution de la Religion est une chose impossible; pour en tirer finalement cette conséquence, que presque tous les hommes doivent, s'ils agissent en êtres raisonnables, suspendre leur juzement entre les differentes Religions; & que la Religion Chrétienne, quand elle seroit vraie intrinsequement, ne peut obliger qu'un très-petit nombre de personnes.

L'examen des Protestans poussé dans toutes ses conséquences, pourroit bien aller à ce Pyrronisme: nous ne sommes pas chargés de les désendre là-dessus. Mais l'exposition des motifs de crédibilité pour la Religion en général, & l'autorité de l'Eglise pour les objets particuliers qu'on doit croire dans cette Religion : cet-

92 Onziéme Discours te méthode simple, qui est celle des Catholiques, éloigne entierement les simples & les autres, de l'incertitude, & tourne toute à l'évidence de la Religion Chrétienne.

Autorité de l'Eglife. lit

J'ai ajouté aux motifs de crédibilité, l'autorité de l'Eglise, que nous ne cherchons pas dans les Ecritures ou les sources de la Foi, comme si nous n'étions conduits à l'autorité que par la Foi, (nous trouvant nécessairement engagés dans le cercle vicieux qu'on nous reproche tant): nous trouvons cette autorité dans la visibilité même de l'Eglise, & dans les premiers principes du bon sens, qui nous font connoître qu'il faut pour les choses difficiles à comprendre, & qu'on doit cependant croire, déférer à la plus grande autorité visible qui soit sur la terre; à celle qui a toutes les marques d'un établiffement divin, où éclatte singulierement la sagesse de Dieu: sagesse de Dieu, qui doit avoir pourvû par une autorité infaillible, ainsi que visible, à la soiblesse de l'esprit humain.

Il faut donc commencer par voir

untre les impies i ile:mais l'Egli mples, peut-êt mes; & en voy mençons à cr renferme son nes bien éloign meler, que la ne pas dans la mance qu'ont ils gens d'espri Eligion Chrétier lement contre la forifort, que le lesaures, font hRaifon dans 1 m Chrétienne, mité de l'Eglise la Foi les y fair muielcer enco Milon & la Fo Mes; & fi la Ra plus, la Foi nou his croire l'Egli avoilà le gran ale taisonnab letienne: en vi

Vest la Foi que la fans quoi, e

contre les impies du tems, esc. l'Eglise: mais l'Eglise est visible pour les simples, peut-être plus que pour les autres; & en voyant l'Eglise, nous commençons à croire l'Eglise, ce qui renferme son autorité. Nous fommes bien éloignés d'enseigner & de penser, que la Foi Chrétienne n'entre pas dans la connoissance & la croyance qu'ont les simples, ainsi que les gens d'esprit, de la vérité de la Religion Chrétienne. Nous disons seulement contre la proposition de l'espritsort, que les simples, comme les autres, sont capables d'entrer par la Raison dans la vérité de la Religion Chrétienne, & la nécessité de l'autorité de l'Eglise; en même-tems que la Foi les y fait entrer, & les y fait acquiescer encore plus sûrement. La Raison & la Foi se tiennent embrassées; & si la Raison ne s'y trouvoit plus, la Foi nous quitteroit aussi, Je dois croire l'Eglise: & je croi l'Eglise: voilà le grand, voilà le beau, voilà le raisonnable de la Religion Chrétienne: en voilà toute l'œconomie.

C'est la Foi qui nous sait Chrétiens, sans quoi, en croyant la vérité

est celle des ntierement de l'incertiévidence de

de crédibie, que nous es Ecritures , comme si à l'autorité rouvant ne ns le cercle

oche tant): utorité dans glise, & dans u bon sens, e qu'il saut

endant croinde autorité rre ; à celle s d'un étalatte lingu-

à compren-

ieu: fagesse pourvû par ainst que vil'espnt hu-

cer par vois

94 Onzieme Discours du Christianisme, nous ne serions que des Philosophes. C'est la Foi divine de cette sainte & raisonnable Religion qui nous rend justes devant Dieu, & agréables à ses yeux, tandis que la persuasion humaine de cette même vérité de la Religion ne fait le plus souvent que nous ensier de presomption & d'orgueil. Les esprits communs ne sont pas exclus de sentir la sorce des preuves de notre Religion, & d'y acquiescer par cette conviction: mais enfin ceux qui auroient l'esprit assez petit pour n'être pas frappés de ces preuves, & croire par intelligence, mettroient leur falut peut-être encore plus en sûreté dans la simplicité de leur foi. C'est dans les hommes incrédules, faute de lumiere plus grande ou par préjugé, un bon usage de la Raison, que de parvenir par les doutes & l'incertitude, suivie d'un examen sérieux, à la connoissance & à la croyance de la Religion. C'est le bonheur de ceux qui sont nés dans l'Eglise, simples & autres, que Dieu lui ait donné une telle autorité, qu'on croit d'abord ce qu'elle propose; & que la foi, ce pre-

contre les impi nade de la fe "Eglife Cath ite & toute in one l'examen : iensuite condu teque nous av mêtre fans le co laut des motif pens, pour not ne de l'Eglise: ememe par la fi mable ne croit islandecroire. D emouis pour fa uqu'ils doiven isquels font ce nl, je l'ai dit plutôt sa ma e dans fon E niculier & écl moître son ou ade toutes les ment le nom c inde. A cette n treconnoître | Dieu, avec un

qu'il faut rec

comment Di

contre les impies du tems , &c. 95 mier acte de la foi Chrétienne : Je croi l'Eglise Catholique, exclue tout doute & toute incertitude, & prévienne l'examen : l'examen , dis-je , qui ensuite conduit à l'intelligence de ce que nous avions d'abord crû,

peut-être sans le comprendre.

ne serions

eft la Foi

Sonnable Re-

ites devant

yeux, tan-

numaine de Religion ne

nous enfler

ueil. Les ef-

as exclus de es de notre

cer par cette

eux qui au.

pour n'être

es, & croire

ient leur fa-

us en sûreré

ir foi. C'est

dules, faute

ou par pre-

Raifon, que

s & l'incer-

n férieux, à

royance de

neur de ceux

, simples &

t donné une

it d'abord ce

afoi, ce pre-

Il faut des motifs, disent nos Théo. M. Bossuer; logiens, pour nous attacher à l'au-Confer. Jur torité de l'Eglise: car nous croyons Ministre Cl. que même par la foi, la créature raisonnable ne croit rien sans motif ou raison de croire. Dieu ne manque pas de motifs pour faire sentir à ses enfans qu'ils doivent croire à l'Eglise; mais quels font ces motifs? Le principal, je l'ai dit, c'est la marque, ou plutôt sa marque que Dieu a mise dans son Eglise; ce caractere particulier & éclatant qui y fait reconnoître son ouvrage, qui la distingue de toutes les autres Sociétés qui prennent le nom de Religions dans le monde. A cette marque le S. Esprit fait reconnoître l'Eglise aux enfans de Dieu, avec une si grande autorité, qu'il faut recevoir sur sa parole toute la Doctrine Chrétienne.

Comment Dieu arrange-t-il ces

idées dans l'esprit des simples? Comme une infinité d'autres motifs qui les déterminent à croire de certaines choses, & à en faire d'autres, s'arrangent dans leur esprit. Ces motifs sont plus enveloppés dans les esprits toutaires de le Saint Esprit qui les y a mis avec la foi, d'une maniere inexplicable, comme il a répandu la charité dans nos cœurs d'une maniere inesfable.

Ce que j'avois à faire entendre à ceux qui nous calomnient & qui méprisent la Foi Chrétienne, c'est que dans l'analyse de cette Foi, nous faisons toujours entrer les motifs de croire, quels que soient ces motifs, & de quelque maniere que nous en pensions. Ce sera donc toujours un reproche mal fondé, que celui qu'on nous fait, de croire sans autre raison que la Foi; parce qu'il y en a parmi nous, qui avec une foi bien vive, ne scauroient rendre raison des raisons qu'ils ont de croire. Les motifs plus ou moins développés entrent toujours dans la soi, & en sont inséparables

parables: vo en créature gion raisons ligion Chré Nous ne mis de la Ra teurs de la I contraire se croyance. N nous fomme fommes rail nous croyons fondement d & ce que not ment, c'est d maines de ci tienne vérita comme telle ignorans, a

foibles esprit
pas faire de 1
ont eux - m
font pas usag
atant de Rai
de Religion.
"I'homme p

d'esprit.

Peu raiso

parables: voilà comme nous croyons en créatures raisonnables, une Religion raisonnable, telle qu'est la Religion Chrétienne.

Nous ne sommes donc pas ennemis de la Raison, pour être sectateurs de la Foi : l'une & l'autre au contraire se réunissent dans notre crovance. Nous croyons, parce que nous sommes raisonnables : nous sommes raisonnables, en ce que nous croyons. Nous bâtissons sur le fondement de notre très sainte Foi; & ce que nous bâtissons sur ce sondement, c'est des raisons divines & humaines de croire la Religion Chrétienne véritable, & de la proposer comme telle aux fcavans & aux ignorans, aux simples & aux gens d'esprit.

Peu raisonnables eux mêmes & soibles esprits, ceux qui ne peuvent pas faire de leur esprit l'usage qu'ils ont eux mêmes marqué; qui ne sont pas usage d'un principe où il y a tant de Raison, & où il paroît tant de Religion. « Le meilleur usage que l'homme puisse faire de son esprit, c'est de découvrir quel est le culte,

E

ples? Commotifs qui le certaines res, s'arran-

esmotifs some esprits toutcependant s y sont, & i les y a mis re inexplica-

aniere inef-

entendre à ient & qui iente, c'est le Foi, nous es motifs de ces motifs, ue nous en roujours un

celui qu'on utre raison en a parmi bien vive, ison des rai-Les motifs opés entrent

en sont inséparables nore plaire à Dieu, il est d'une importance extrême pour lui de connore la vraie Religion, dans lanore la vraie ne pour plaire à Dieu.

Qui n'eût été charmé d'un si beau début? Et qui eût pû penser que tout se termineroit ici à éloigner de la Religion Chr. les hommes raisonnables; que la conclusion de tout, seroit, que presque tous les hommes doivent suspendre leur jugement entre les différentes Religions, & se refuser sans hésiter à toutes celles qui se prétendent révélées; que la Religion Chrétienne, quand elle seroit vraie, ne peut obliger qu'un trèspetit nombre de personnes; qu'il n'y a point d'abus plus visible de la Raison, que de croire la Rel. Chr. véritable, sur le fondement que ces personnes le croient; & qu'enfin si Dieu prépare des châtimens dans une autre vie, ce sera pour un pareil abus? deur des jug fin ce n'eft né par le vie l'esprit, dans rée, C'est un lérieusemen ner conséqu paroît aucus mies de la R lortons de la doubler no vers Dieu, de la Religie ulage de la F

> CON ET RÉC

ter notre foi

A Religion qu'il y a taidans les codipendent du tadiction de est ce qu'il y timéraire, de dans les printentes printentes de la company de la c

contre les impies du tems, &c. 99 Abîmons - nous dans la profondeur des jugemens de Dieu. Car enfin ce n'est pas ici un homme entralné par le vice ou par la légereté de l'esprit, dans une impiété aussi déclarée. C'est un Philosophe qui pense sérieusement, qui cherche à raisonner conséquemment, & en qui il ne paroît aucune de ces passions ennemies de la Religion Chrétienne. Ne fortons de la douleur, que pour redoubler nos actions de graces envers Dieu, qui nous a donné & la foi de la Religion Chrétienne, & le bon usage de la Raison, qui nous fait goûter notre foi & nous y affermit.

de lui:

ue lorf-

til ho-

être ho-

n ne doit

ue le soin

d'une im-

ide con-

, dans la-

e à Dieu.

ın fi beau

enser que

oigner de

nes raison.

de tout,

s hommes

ement en-

s. & se re-

celles qui

ue la Relielle seroit

u'un très-

de la Rai-

Chr. veri-

ue ces per-

nfin si Dieu

ans une au-

pareil abus?

## CONCLUSION ET RÉCAPITULATION de tout ce Discours.

L A Religion Chrétienne est ce qu'il y a de plus manisessement vrai dans les choses de ce genre qui dépendent du raisonnement. La contradiction de la Religion Chrétienne est ce qu'il y a de plus manisessement faux dans les principes même de la Raison.

inprinted inches en Eij

100 Onzieme Discours

L'impie ne laisse voir dans ses discours & dans ses écrits, avec la dépravation de son coeur & la force des passions, que la foiblesse, ou plutôt toutes les foiblesses de l'esprit humain; & ce n'est que par dérission qu'il est appellé esprit fort, comme c'est par un abus des termes, qu'il se donne modestement à lui-même le nom de bel esprit. J'ai mis à la tête la dépravation de son cœur, parce que cen'est que du fond d'un cœur dépravé que des pensées aussi déreglées que celles de l'impie, montent dans l'efprit, & se répandent sur la langue. Le grand homme que celui qui ne pense plus par l'esprit! Le sort génie que celui qui n'est plus dirigé dans ses penfées par la Raison, mais par l'affection! Que la Religion, qui est toute Raison, même dans la Foi qu'elle nous commande, est puissamment attaquée par un tel homme!

L'impie, avec la légereté du caractere & l'ignorance, n'a que de l'audace. C'est un homme qui hazarde tout & qui erre sans sin: un homme qui bâtit sans sondement, qui attaque sans armes; qui ne raisonnant point, ne conclut point; qui

ontre les impie gine, mais qui me parce que l in la contradi s,ainsi qu'avec melle, auffi - b Bles discours da un beau ger majoutera: & n d'être réfuté wavoir occasio ml'établissant s & par des mir aux uns & faire fenti ules appuis de & combien mable elle-mên L'impie n'entan oreuves de notr blit en aucune croire. Il laisse Neurforce, & 1 mévidence. I te les difficulté ond pas par m ace. Faifant en

mers la Religio

on peut lus

altes infurmo

contre les impies du tems, &c. 101 imagine, mais qui ne se suit pas, sans doute parce que l'erreur n'a rien de suivi, La contradiction avec lui-même, ainsi qu'avec la Raison, est perpétuelle, aussi - bien qu'inévitable, dans ses discours & dans ses écrits. Voilà un beau genre d'esprit! Quelqu'un ajoutera : & des écrits bien dignes d'être réfutés! On les réfute pour avoir occasion d'établir la R. C. & en l'établissant sur des fondemens folides & par des raisons simples, découvrir aux uns, confirmer aux autres, & faire sentir à tous combien tous les appuis de l'impiété sont frivoles, & combien elle est peu raifonnable elle-même.

L'impie n'entame pas seulement les preuves de notre Religion, il n'affoiblit en aucune saçons nos raisons de croire. Il laisse les unes dans toutes leur force, & les autres dans toute leur évidence. Mais il chicanne, il ense les difficultés, ausquelles il ne répond pas par malice ou par ignorance. Faisant ensuite le respectueux envers la Religion, il fait le fâché de ce qu'on peut lus opposer de ces dissidultés insurmontables. Avec cela,

E iiij

ins fes difrec la déaforce des ou plutôr esprit huir dérission t, comme es, qu'il se -même le à la tête la parce que œur dépraregléesque it dans l'eslangue.Le qui ne pent génie que ré dans ses

ais par l'afn, qui est la Foi qu'-! puissamnomme! reté du can'a que de

ans fin: un dement, qui ne raison

point; qui

il croit avoir établi son irréligion. Et en effet de petits esprits, qui ont des dispositions de cœur encore plus mauvaises, s'y laissent prendre.

L'ignorance, par le peu de soin qu'on prend de s'instruire du sond de sa Religion, ce qui nait de l'indissérence, donne un accès trop facile à l'impiété, qui est artificiense, si elle n'est pas sorte. Elle ne triomphe en esset que de l'ignorance ou de la bêtise.

La Philosophie, dont elle s'est avifée d'emprunter le nom, & voilà tout, rend aujourd'hui l'impiété plus dangereuse. On confond le nom de la Philosophie avec la Raison; &, sans approfondir la chose, on respecte la Raison jusqu'au mépris de la Foi, qu'on s'est accoutumé, par une ignorance grossiere, à séparer de la Raison.

Les traits hardis que l'impie lance fur certains points de la Religion, le tour odieux ou ridicule qu'il leur donne, l'attention qu'il a à la montrer par ses difficultés, à détacher du tout, tantôt ses dogmes, tantôt sa morale, à affoiblir ses preuves sépatément: V la reffource choie détu force l'imp c'est que, q être prouve fait tous le ment dans l' paroît néces

La Relig

nable, si au puyée, si ne certitudes c pour la vie vie présent tant de con ges contra de l'école ils de plus fin il faut de meilleu Religion of Quelles d opposentnes, pour font, de croyance!

tains livre

contre les impies du tems, &c. 103 rément : voilà la force de l'impie & la ressource de l'impiété. Une seule chose détruit tout ce spécieux, & force l'impie dans ses retranchemens: c'est que, quoique la Religion puisse être prouvée dans le détail, ce qu'on fait tous les jours; c'est principalement dans la réunion de ses preuves, c'est dans l'évidence du tout, qu'elle paroît nécessairement vraie.

La Religion est si belle, si raison-

nable, si autorisée, si solidement appuyée, si nécessaire pour fixer les incertitudes de l'esprit humain, si utile pour la vie future, ainsi que pour la vie présente : d'où lui viennent donc tant de contradicteurs & de si étranges contradictions? Les attendoir-on de l'école de la Philosophie? Qu'ontils de plus beau à substituer : car enfin il faut une Religion? Qu'ont-ils de meilleur à nous donner que cette Religion qu'ils veulent nous ôter? Quelles démonstrations nouvelles opposent-ils à nos preuves anciennes, pour entreprendre, comme ils font, de nous inquiéter dans notre croyance? Quel mérite ont de certains livres, pour faire tant de bruit

Eiv

éligion. Et ui ont des core plus endre. eu de soin

du fond de de l'indifféop facileà use, si elle iomphe en u de la bê-

lles'estavivoilà tout, é plus dannom de la on : & . Sans respecte la de la Foi, runeigno. de la Rai-

npie lance Religion, qu'il leur à la monétacher du tantôt sa aves sépadans le monde, pour y être recherchés avec fureur, pour y suspendre toute autre lecture? C'est, on ne peut trop le répéter, la dépravation de nos mœurs qui favorise ainsi l'impie, & lui tourne son impiété à gloire & à mérite.

La vérité de la Religion Chrétienne est à la portée des simples & des esprits communs, lorsqu'elle leur est exposée d'une maniere claire & judicieuse; & en cela éclatte la fagesse de Dieu avec sa bonté. Elle est tellement à leur portée, lorsqu'on la leur expose en cette maniere, & qu'ils y appliquent leur esprit comme à une chose qui les intéresse, qu'il n'y a rien de tout ce qu'ils sont capables de croire, & qu'ils croient en effet par raison, qu'ils comprennent aussibien; qu'ils ne prennent aucun parti dans la vie sur des raisons plus forces, & qu'ils fentent davantage, que celles qui les attachent à la Religion Chrétienne.

Il est donc vrai, & cela fait honneur à Dieu, que la véritable Religion doit être à la portée de tous ceux à qui elle est proposée: mais il

contre les imp Houx que la R floit pas dans simples. Si p ment des hon a de gens d'i moitre ni pot prquoi ils cro mbe für l'indiff mpour leur R neu de lumier Interienne porte Cesont les sim ho. Christ & à nonde, qui ont ilons de croire une véritable; flyaeu-plus s qui l'ont er ions d'obstacle ourquoi ils sent a grands esprit n de cette Rel Ceft le meilles ife faire de son e ulte le culte qu Win Cette max

orie d'une bot

Miqu'on la fu

Religion Ch

est les impies du tems, &c. 105 est faux que la Religion Chrétienne ne soit pas dans ces termes à l'égard des simples. Si parmi nous, non-seulement des hommes simples, mais tant de gens d'esprit croient, sans connoître ni pouvoir rendre raison pourquoi ils croient, le reproche tombe sur l'indifférence de ces Chrétiens pour leur Religion, & non sur le peu de lumiere que la Religion

Chrétienne porte avec elle.

Ce sont les simples au tems de Jefus-Christ & à la conversion du
monde, qui ont été plus frappés des
raisons de croire la Religion Chrétienne véritable; & cela a paru, en ce
qu'il y a eu plus de simples que d'autres qui l'ont embrassée. Ils y ont
moins d'obstacle par le cœur: voilà
pourquoi ils sentent encore plus que
les grands esprits la sorce des preuves de cette Religion des petits.

C'est le meilleur usage que l'homme puisse faire de son esprit, que de découvrir quel est le culte que l'Etre suprême exige de lui. Cette maxime est digne d'être sortie d'une bouche plus Chrétienne: qu'on la suive, & l'on viendra à la Religion Chrétienne du sond de

EVI

re recheta fuspendre on ne peut vation de ainsi l'imété à gloi-

Chrétien. ples & des lle leur est aire & jue la fagesse le est telle. i'on la leur & qu'ils y nme à une qu'il n'y a it capables nt en effet ment auffiicun parti lus fortes, que celles ion Chré-

a fait hontable Reliée de tous ée : mais il 106 Onzieme Discours

l'Amérique: on y viendra du Déïfme, qui est un de plus grands égaremens de l'esprit humain. Cette maxime fait honneur à la Raison; & c'est, ou pour n'avoir pas écouté, ou pour n'avoir pas en ceci suivi la Raison, que tous ceux qui ne seront pas venus à la Religion Chrétienne seront inexcusables au jugement de Dieu, & le sont déja au tribunal de la Raison.

La Raison laissée à elle-même est étrangement fautive, nous en avons peut-être le plus terrible exemple dans cet Ecrit, où la Raison, de ce beau & lumineux principe que je viens de citer, a été conduite & voudroit nous conduire avec elle, à sufpendre notre jugement entre toutes les Religions; à nous garder fur-tout de choisir aucune de celles qui se prétendent révélées; & à ne craindre de châtiment en l'autre vie, si toutesois il en faut craindre, que pour l'abus visible que nous aurons fait de la Raison, si nous avons embrassé la Religion Chrétienne, ou si nous y sommes demeurés attachés; les motifs d'y croire n'étant pas à notre portée.

contre les im Mais enfin fi neme, peut no Religion, c'est out, qui doit i véritable Re ger, finous y Dieu qui est la t peut pas cor ne Religion o Raifon, & ma element où l' In des chose de Raison. I memore raisons pon dans laquel enter, dans laq outient au mil Poi Cela est si iere analyse, ontle fondeme elon de toute necroi la Relig ien dans la Reli Dieu me l'a dit on obscur por Dieu m'a dit, fon me dit que

tromper, & qu

nilon égale p

Mais enfin si la Raison laissée à ellemême, peut nous égarer si fort sur la Religion, c'est la Raison guidée d'enhaut, qui doit nous faire entrer dans la véritable Religion, & nous y ar-

rêter, si nous y sommes.

Dieu qui est la souveraine Raison, ne peut pas commander à l'homme une Religion où l'on croie contre la Raison, & malgré la Raison; mais seulement où l'on adhére avec raison à des choses qui sont au-dessus de la Raison. Il n'a pû donner à la créature raisonnable qu'une Religion dans laquelle la Raison nous fait entrer, dans laquelle la Raison nous soutient au milieu des objets de la Foi. Cela est si certain, qu'en derniere analyse, les raisons de croire sont le fondement de notre foi, & le ressort de toute notre Religion. Je ne croi la Religion en elle-même, ni rien dans la Religion, que parce que Dieu me l'a dit; & je ne croi, clair ou obscur pour moi, tout ce que Dieu m'a dit, que parce que la Raifon me dit que Dieu ne peut pas me tromper, & que son autorité est une raison égale pour croire ce que je

ra du Déifrands égaain. Cette Raifon: &

ain. Cette Raifon; & sécouté, ou fuivi la Raie feront pas sétienne fegement de tribunal de

e-même est us en avons le exemple aison, de ce cipe que je uice & vou-celle, à sus-intre toutes der sur-tout es qui se pré-craindre de à toutes ois pair de la embrasse la celle à sus-intre de la embrasse la celle à cour l'abus fait de la embrasse la celle à cour l'abus fait de la embrasse la celle à cour l'abus fait de la embrasse la celle à celle

i fi nous y

és; les mo-

as à notre

tos Onziéme Discours comprends, & ce que je ne comprends pas.

Tournez la Religion en tous les fens, retournez - la fur elle-même, vous n'y trouverez que la foi à ce que Dieu a dit, par la raison qu'il faut nécessairement croire ce qu'a dit ce-lui qui ne peut ni tromper les hommes, ni être lui - même trompé par quoi que ce soit. Et quant au fait, sçavoir si Dieu a dit telle & telle chose, c'est encore par la Raison que j'y arrive. Car ensin, je ne croi pas le fait, non plus que le dogme, parce que je croi; mais je croi l'un & l'autre, parce qu'il faut le croire quand on veut faire usage de sa Raison.

La Foi me fait croire ce que Dieu a dit: c'est la Raison qui me fait voir que Dieu l'a dit. La Foi m'auroit fait croire les choses au - dessus de moi que Jesus - Christ m'auroit dites; mais c'est la Raison (j'ai expliqué ailleurs comment la grace y influe) qui, avant cela, auroit conclu des miracles de Jesus - Christ & des autres caracteres de sa mission, qu'il étoit vraiment envoyé de Dieu pour me parler de sa part, & par consé-

contre les im pent qu'il fallo m que le Mel den fait celui-ci mermina plusie mioi aux chof it, & en un a fortir de la de, ou du logi moù il avoit e Jesus - Chris Mieurs croyo rojoient que l' Propheties ne po lefos-Christ. Le ut par la mên latau fortir d' run Evêque & nerreur & em que: c'est que imprendre qu idon, & que la vittort. Lidie int Paul, parc tour pour croire in Apotre : ma reur, il lui ou v

kaux raisons d

Dans l'analo

amine à croir

contre les impies du tems, &c. 109 quent qu'il falloit croire J. C. Croyez - Joan. 7, 31. vous que le Messie fera plus de miracles qu'en fait celui-ci? Voilà la Raison qui détermina plusieurs des Juiss à ajouter foi aux choses que J. C. leur disoit, & en un mot à croire en lui. Au sortir de la Sinagogue d'Antioche, ou du logis de saint Paul à Rome, où il avoit prouvé la Divinité de Jesus - Christ par les Ecritures, plusieurs croyoient, parce qu'ils voyoient que l'application de ces Prophéties ne pouvoit être faite qu'à Jesus-Christ. Les Juiss de Bérée crûrent par la même voie. Un Protestant au sortir d'une Conférence entre un Evêque & un Ministre, quitte son erreur & embrasse la Foi Catholique: c'est que sa Raison lui a fait comprendre que M. Bossuet avoit raison, & que le Ministre Claude avoit tort. Lidie croit aux discours de faint Paul, parce que Dieu lui a ouvert AS. 16. 14. le cœur pour croire ce que lui préchoit le saint Apôtre: mais en lui ouvrant le cœur, il lui ouvre l'esprit aux motifs & aux raisons de croire.

Dans l'analogie de la Foi tout se termine à croire, mais avec des mo-

e ne com-

n tous les le-même, a foi à ce n qu'il faut u'a dit celes hom-

ompé par nt au fait, lle & telle Raison que

e croi pas me, parce un & l'au-

oire quand Railon. que Dieu ne fait vois

'auroit fait us de moi oit dites; expliqué

y influe) onclu des & des al-

ion, qu'il par confé-

Onzieme Discours tifs, & par le moyen de la Raison dirigée d'en-haut. Il faut croire : voilà la Raison. Je croi: voilà l'acte de la Foi. La Raison & la Foi ont leurs fonctions à part. Je dois croire, parce qu'il est raisonnable de croire, & déraisonnable de ne pas croire ce que Dieu a dit : voilà la fonction de la Raison. Je croi le mystere de la Trinité, parce que Dieu l'a dit : voilà l'office de la Foi. Cherchons ces deux choses dans la foi d'Abraham, qui est le modele & la regle de la nôtre. Il faut croire contre toute apparence que Dieu accomplira ce qu'il m'a promis en la personne de mon fils Isaac: voilà l'opération de la Raison dans Abraham. Abraham crût contre toute apparence, ce que Dieu lui avoit dit d'une nombreuse postérité qu'il lui donneroit par ce même Isaac, qui alloit être immolé: voilà Vaction de la Foi dans Abraham.

On comprend par ce que je viens d'établir, que rien n'est plus frivole que cette pensée & ce perpétuel argument des contradicteurs: ils n'ont, disent-ils, qu'un Je croi à opposer aux difficultés que nous leur obje-

untre les impi ins, & aux r rellors. Non, ne nous opposiides ou frivol nobles de croi nes; & ce ferci ilons pour vo rezmis faussements ins le Christia

Fin du on

las raison.



contre les impies du tems, & c. III & cons, & aux raisons dont nous les pressons. Non, ce n'est pas Je croi que nous opposons à vos difficultés, solides ou frivoles; mais J'AI RAISON DE CROIRE, j'ai des raisons invincibles de croire, malgré ces difficultés; & ce seroient également des raisons pour vous, si vous ne vous étiez mis faussement dans l'esprit que dans le Christianisme il faut croire sans raison.

Fin du onzieme Discours.



Raison dioire: voilà 'acte de la ont leurs oire, parce oire, & dé. oire ce que ction de la e de la Tridit : voilà ns ces deux raham, qui de la nôtre. e apparence e qu'il m'a de mon fils de la Raison crût contre Dieu lui ase postérité ce même olé: voilà raham. que je viens

plus frivole erpétuel arnrs: ils n'ont, a à opposer s leur objeDouziéme Discours

DOUZIE'ME DISCOURS

CONTRE

## LES IMPIES DU TEMS,

LES FONDEMENS

DE

## L'IMPIÉTÉ MODERNE.

Pf. 86. 1.

A Religion Chrétiente a ses son-demens dans les montagnes saintes: aussi n'a-t-elle jamais pû être ébranlée. Les vents impétueux ont soufflé, les grandes eaux se sont débordées, la mer a élevé ses flots, & la Religion Chrétienne est demeurée ferme sur elle-même. Toujours la même: elle n'a pas perdu une seule de ses vérités, elle n'a pas admis une seule erreur, elle n'a fouffert aucune nouveauté dans sa Doctrine : voilà comme la Religion Chrétienne subsiste, & comme elle paroît depuis dix-huit cens ans à ceux qui prennent la peine de l'approfondir, & d'en suivre la durée & l'œconomie. La Religion

notre les implimitenne est Dutes les marquint humain puncher avec ion: c'est en sa la foumissit

as rendons à 1 I n'en est pa Beeft batie fur traisonnemer Elle est fondée deshommes, in are, toujours porraires à elle unt à l'autre, l dide qui l'étal te que par l voit ou qu'el leligion qui inteté ou pa iété n'a ni l'a n corps de S ans les dogm & principes. onnable, & equel elle s'ar celui qui étab

mone, quil'a

contre les impies du tems, &c. 112 Chrétienne est Divine, & revêtue de toutes les marques de Divinité que l'esprit humain peut demander pour y adhérer avec fondement & par raison : c'est en cela que nous mettons la soumission raisonnable que nous rendons à la Foi. Rationabile ob- Rom. 12. 1.

sequium.

Il n'en est pas ainsi de l'impiété. Elle est bâtie sur le sable, & le moindre raisonnement peut la renverser. Elle est fondée sur les imaginations des hommes, incertaines de leur nature, toujours variables, & souvent contraires à elles - mêmes d'un moment à l'autre. Elle ne tient à rien de folide qui l'établisse, & elle ne subsiste que par les difficultés qu'elle croit ou qu'elle veut voir dans une Religion qui lui déplaît ou par sa sainteté ou par son autorité. L'impiété n'a ni l'antiquité, ni une suite en corps de Secte, ni l'uniformité dans les dogmes, ni la stabilité dans les principes. Le seul principe raisonnable, & vrai en lui-même, sur lequel elle s'appuie, est précisément celui qui établit la Religion Chrétienne, qui l'affermit dans les esprits

TEMS.

40000

OURS

ide a les fongnes saintes: être ébranont foufflé, débordées, la Religion e ferme sur même: elle de ses vérie seule ercune nouvoilà com-

ne subsiste, uis dix-bun nent la peil'en suivre la La Religion 114 Douzieme Discours raisonnables; sçavoir, qu'il ne faut croire qu'avec Raison. Ce que l'impie, pour se justifier, & en mêmetems pour nous attaquer, ajoute au principe, c'est-à-dire, l'application qu'il en fait à la Foi Chrétienne, est

avancé légerement & contre la véri-

té, comme nous l'avons fait voir dans le Discours précédent.

Sur l'existence de la Dieu.

L'impiété ramasse de toutes parts Divinité & des conjectures; elle reçoit ce qu'il la nature de y a de plus incertain & de plus contesté, s'il peut la servir; elle ne rejette aucune nouveauté, pour peu qu'elle soit éblouissante; ce qui la flate singulierement, c'est de changer les idées reçues par les autres hommes, de porter dans ses recherches un esprit créateur. Des conjectures, des pensées plus qu'incertaines, de nouvelles découvertes, le contraire de ce qu'a pensé jusqu'ici le genre humain, la création en genre d'idées: voilà donc les fondemens de l'impiété. Il s'agit de sçavoir, si cela est bien propre à l'appuyer sur elle-même, à la faire entrer dans les esprits & à l'y faire tenir. Nous l'allons voir dans le détail des dogmes que l'impiété veut

contre les imp moduire dans! jultés qu'elle 1 La premiere msen nous, c' mmes pas fait il un Etre st nus a faits, qu mpeut nous c men notre po her; un Etre putes parts , & iommes entiere peut nous faire comme il lui pl content ou irri tecours nat ieines, qui ne on, ou plut ngé de l'édu her. C'est ce lerver aux Pa lmande à Die guand vous pari u qui part d'une henne, d'est le c un le Capitole

Capitolium, sed

La premie

al'elprit, con

contre les impies du tems, &c. II & introduire dans le monde, & des dif-

ficultés qu'elle nous fait.

Jurs .

u'il ne faut

e que l'im-

en même-

f, ajoute au

application

rétienne, est

ontre la véri-

ons fait voit

toutes parts çoit ce qu'il

de plus con-

r; elle ne re.

té, pour peu

te; ce qui la

'est de changer

es hommes, de

esprit créateur, penfées plus

relles décou-

ce qu'a pensé

ain, la créa-

oilà doncles

. Il s'agit de

ien propre a

me, à la faire

& al'yfaire

ir dans le dé-

impiété veut

lent.

La premiere chose que nous sentons en nous, c'est que nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes, que c'est un Etre supérieur à nous qui nous a faits, qui nous conserve, & qui peut nous ôter la vie, sans qu'il soit en notre pouvoir de l'en empêcher; un Etre qui nous domine de toutes parts, & contre lequel nous sommes entierement impuissans; qui peut nous faire du bien ou du mal comme il lui plaît, & selon qu'il est content ou irrité contre nous. De là ce recouts naturel à Dieu dans nos peines, qui ne tient rien de l'éduca= tion, ou plutôt que le plus fort préjugé de l'éducation ne peut empêcher. C'est ce que Tertullien fait observer aux Payens. Dieu le voit. Je le Apol. ch. 17. demande à Dieu. Je l'attends de Dieu. Quand vous parlez ainsi, dit Tertullien, ce qui part d'une ame naturellement Chrétienne, c'est le ciel que vous regardez, &

Capitolium, sed ad Cœlum respicit. La premiere chose qui se présente à l'esprit, comme l'ouvrage d'un Etre

non le Capitole: Pronuntians bæc, non ad

tout-puissant & infiniment intelligent, c'est le Ciel & la Terre avec leur magnificence, & cette belle ordonnance de l'un & de l'autre. Ce que nous reconnoissons de plus en plus à mesure que nous avançons en âge, & que nous réfléchissons sur nos pensées, c'est qu'il y a un Dieu. Tout ce que nous entendons de la bouche des hommes à mesure que nous entrons dans la société, toutes les instructions qu'on nous donne, tout ce que nous prêchent les divers évenemens du monde & de la vie humaine, ainsi que les effets journaliers de la nature, c'est qu'il y a un Dieu qui préside à tout & de qui tout vient. De jour en jour par ces mêmes moyens l'idée d'un Dieu s'affermit en nous, & les perfections de la Divinité s'y développent.

C'est ainsi que l'impie lui-même est né, qu'il a été élevé, qu'il a été instruit, qu'il a crû & qu'il a parlé. S'il a eu plus d'esprit & de science, il a eu une connoissance plus distincte & plus assurée de l'existence de la Divinité & de ses attributs. Il a admiré Dieu dans ce qui échappe aux au-

toure les impies d shommes: il l'a rédans ce qui n'e mes groffiers & ome un effet di deils des homm piehomme d'el jes, a crû la Div par fentiment aion étrangere, for des railons i montrée à ceux connoitre en cette desendue contre c héa la combattre tou'il ne veut ime, & ce qu'o reentendre: 21 etur & credere.

Il marchoit of wela terre: fag walées, ainfi que maye tout fe de ma Le libertinag wrement par le laprit: quelque wat d'un coup caut. Heft flat

pliquer son esp

mire.

contre les impies du tems, &c. 117 tres hommes: il l'a reconnu & l'a adoré dans ce qui n'est regardé par les hommes groffiers & fans lettres, que comme un effet du hazard ou des conseils des hommes. En un mot. l'impie homme d'esprit & homme de lettres, a crû la Divinité, non-seulement par sentiment ou par une infpiration étrangere, mais par raison, & sur des railons invincibles. Il l'a démontrée à ceux qui ont voulu la connoître en cette maniere, & il l'a défendue contre ceux qui ont cherché à la combattre. Mille fois il a dit ce qu'il ne veut plus se dire à luimême, & ce qu'on ne peut plus lui faire entendre: Qui studuerit intelligere, Tertullien, cogetur & credere. Celui qui voudra y Apol. c. 18. appliquer son esprit, sera forcé de le croire.

intelli-

vec leur

ordon-

Ce que

en plus à

en âge,

nos pen-

. Tout ce

a bouche

nous en.

es les in-

e, tout ce

rs évene-

e humai-

naliers de

Dieu qui

ut vient,

mêmes

s'affermit

de la Di-

-même

i'il a été

a parlé cience, il

distincte

Ila admi-

e aux au

Il marchoit dans cette voie de D'où nait toute la terre : sage & reglé dans ses suiet de pensées, ainsi que dans sa conduite; Dieu: com-ment elle se lorsque tout se déregle dans cet hom-forme. me. Le libertinage commence ordinairement par les mœurs, & finit par l'esprit : quelquesois la folie attaque tout d'un coup l'esprit, & part du coeur. Il est flateur & il paroît beau

de changer les idées reçûes par les autres hommes, de porter un esprit créateur dans ses recherches sur la Religion; & il est plus grand, ainsi que plus satisfaifant pour l'amour propre, d'aller droit à la Divinité, sans sçavoir en-

core ce qu'on en fera.

Quand ce sont les mœurs vicieuses qui conduisent là, par l'intérêt qu'on a que la Religion Chrétienne ne soit pas véritable dans de certains points, on s'arrêce plus long-tems sur ces points, qu'on chicanne comme on peut; mais enfin il en faut venir pour se calmer, à défigurer entierement la Divinité; & si cela ne suffit pas pour se rassurer, il faut la nier totalement. Il est donc évident que l'impiété qui va à détruire l'idée commune de la Divinité, ou enfin à nier Dieu totalement, sort du cœur; & que c'est-là, non une simple illusion de la vie humaine, à quoi nous sommes tous sujets; mais une folie propre à l'impie. Le Saint Esprit l'a dit en deux mots: Dixit insipiens in corde suo: Non est Deus. L'insensé a dit dans son cœur: Il n'y a point de Dieu.

C'est une parole dans le cœur, ce

pasencore le la C'est le desir de la ceci pour la pentiure ceci pour la les pouvoir quant. Le cœur a lesprit de lui s'en Chrétiennes le pouvoir quant les chrétiennes les les prit résiste lour a la les prit résiste lour a la la les prit résiste lour a la la les prit résiste lour au bout, à la

eur veut lui faire

tence même de D

bjugué fur tous le

Ainh le cœur c ra point de Die prit continue à é, rejettant tor ila Religion, min, lorsque p s, ou plutôt po alement passe à la brien passe à la brien en ter ugnisques. Il

imer combien

mula, & quin

ous loin par l

Pf. 13. 1

contre les impies du tems, &c. 119 n'est pas encore le langage de la bouche. C'est le desir du coeur, ce n'est pas encore la pensée de l'esprit. Il faut suivre ceci pour bien connoître la foiblesse de l'impiété, & en mêmetems le pouvoir que le cœur a sur l'esprit. Le cœur a bien-tôt gagné sur l'esprit de lui faire rejetter les idées Chrétiennes sur la Divinité: mais l'esprit résiste, & quelquesois jusqu'au bout, à la violence que le cœur veut lui faire au sujet de l'existence même de Dieu, après l'avoir subjugué sur tous les autres points de la Religion.

Ainsi le cœur continue à dire: Il n'y a point de Dieu: Non est Deus; & l'esprit continue à croire une Divinité, rejettant tout le reste. Il a perdu la Religion, & il en parle en libertin, lorsque pour couvrir cet excès, ou plutôt pour faire voir qu'il a seulement passé de la Religion à la Philosophie, l'impie parle d'un premier Etre en termes singulierement magnisiques. Il seroit dissicile d'exprimer combien l'impie qui en est venu là, & qui n'a pas pû être poussé plus loin par les passions, est con-

les autres teur dans & il est

fatisfai-, d'aller avoir en-

l'intérêt l'intérêt prétienne certains -tems fur

comme aut venir rentierene suffit

a nier todent que dée comnfin à nier

cœur; & illusion ous some olie pro-

orit l'a dit

Dieu.

120 Douzieme Discours

tent de lui - même & de sa Philosophie. Il ne sçait, lorsqu'il parle en toute liberté, comment marquer le mépris qu'il fait de ceux qui croyent quelque chose au-delà.

L'impie qui a intérêt qu'il n'y ait point de Dieu, & qui continue à croire une Divinité, a donc combattu long - tems lui - même contre lui-même, pour rejetter cette affreuse pensée que lui suggéroit son cœur mauvais : Il n'y a point de Dieu: c'est la politique, c'est la crainte, c'est l'imbécillité humaine, qui d'abord a fait les Dieux, & ensuite un peu plus de philosophie qui les a réduits à un; mais réellement il n'y en a point. L'efprit donc, pour ne pas se renoncer luimême, n'a pas pû se rendre là-desfus, & il a fallu que le cœur ait, pour ainsi dire, composé: mais le cœur s'est rendu le maître de la composition. Il a donné l'idée de Dieu: il l'a formé à son gré, sans égard, & pour ainsi dire, sans respect pour lui-même, & plein d'égards, ou plutôt plein de foiblesse pour les foiblesses des hommes; sans autre soin d'eux que pour le corps; sans le moindre intérêt

contre les impies nérêt à leur co mt de leur part te, telle quelle, elon élevation : Voilà comme iest accordé ave t Dieu, comme molence que le c neilest enfin p comme il le prêc métablir & en fix les elprits, comm me il enseigne Mais plutot, s'il chimere, fous l me, & qu'il fa qu'il se moque fant semblant d' le moquera éga ladorera fur fa mande avec l'a et Etre suprên à les cérémon mils'accomod mes, qu'il mép des préjugés, c

tera dans l'occ

cours, foit par

modele au fuj

intérêt à leur conduite, se contentant de leur part de la reconnoissance, telle quelle, de son existence & de son élevation au-dessus de tout.

Philoso.

il parle en

marquer ceux qui

delà.

n'il n'y ait

ontinue à

onc com-

ème contter cetre

géroit son

nt de Dieu;

ainte, c'est

n peu plus

oint.L'es

noncerluilre là-des-

rait, pour

le cœut

composi-

d, & pour ur lui-mé-

ou plutôt

foiblesses

foin d'eux moindre

intérêt

Voilà comme l'esprit de l'impie s'est accordé avec son cœur au sujet de Dieu, comme il l'a reçû par la violence que le cœur lui a faite, comme il est enfin parvenu à le croire, comme il le prêche, comme il veur en établir & en fixer la croyance dans les esprits, comme il l'adore, & comme il enseigne qu'il faut l'adorer. Mais plutôt, s'il dit qu'il adore cette chimere, sous le nom d'Etre suprême, & qu'il faut l'adorer; croyez qu'il se moque de lui-même, en faifant semblant d'adorer Dieu, & qu'il fe moquera également de quiconque l'adorera sur sa parole. Et s'il recommande avec l'adoration intérieure de cet Etre suprême, le culte du tems, & les cérémonies du pays; croyez qu'ils'accomode à un goût des hommes, qu'il méprise; & qu'il ménage des préjugés, contre lesquels il éclatera dans l'occasion, soit par des discours, soit par des écrits. Il a pris son modele au sujet du vrai Dieu, dans

F

la pensée & dans la conduite des anciens Philosophes au sujet des fausses

Divinités.

Le grand effort de l'esprit humain dans les impies! Dieu devient enfin ce que le cœur veut, & ce que le vice a réglé qu'il doit être. La belle, la sçavante école que celle de l'impiété! Que le Dieu des impies est digne en effet d'être présenté aux hommes par la Philosophie moderne! Qu'il est digne d'être préféré au Dieu que les Chrétiens ont reconnu de tout tems, & qu'ont enfin confessé avec eux, les sçavans & les ignorans, le peuple & les Philosophes! N'a-t-on pas honte de revenir ainsi au Paganisme, ou plutôt de le passer? de faire un Dieu qu'on ne puisse ni aimer, ni craindre, ni servir, ni respeder; un Dieu qu'on ne puisse croire, sans renoncer, non à des préjugés, mais à la Raison?

Le Dieu des impies est digne d'eux: tout le reste dans la nature & dans l'esprit humain, le rejette & l'abhorre. Si leur soiblesse n'est pas reconnue, ce n'est pas faute d'être manifeste: si elle est érigée en sorce d'escontre les imp pit, c'eft le ren filonne pretenn desprit avec le contre Dieu, il fibblesse dans ce for rouve ce t foi-même, ou l kien peu de foi.

Mais fi Dieue Chrétienne no que font profess cut qui croie qu'on le prêche cepoint un Dieu injustice : en ur pour pouvoir l'ain Chrétien ?

les blafphéme
l'ai hélité de
d'horreur en le
la haine doit to
mateur lui - mi
doit-paffer fur
Dieu en prote
le nie ab folum
ne voulant p
Chrétiennes,

Je reconno

contre les impies du tems, &c. 123 prit, c'est le renversement de l'esprit. Sil'onne prétend admirer que le tour d'esprit avec lequel l'impie parle contre Dieu, il y a encore bien de la foiblesse dans cette admiration; & si l'on trouve ce tour féduisant, on a soi-même, ou bien peu d'esprit, ou

bien peu de foi.

Mais si Dieu est tel que la Religion Chrétienne nous le représente, tel que font profession de le croire tous ceux qui croient à l'Evangile, & qu'on le prêche hautement; ne ferace point un Dieu trop dur, un Dieu trop sévére, un Dieu qu'il faudra hair pour son injustice : en un mot , ne sera - ce point pour pouvoir l'aimer, qu'on ne sera point Chretien?

Je reconnois ici les blasphémes, & les blasphémes réitérés d'un impie. J'ai hésité de les répéter, j'ai frémi d'horreur en les écrivant: mais toute la haine doit tomber sur le blasphémateur lui - même. Toute l'horreur doit-passer sur l'impie, qui change Dieu en protecteur de l'impiété, ou le nie absolument; sur l'impie, qui ne voulant pas vivre selon les loix Chrétiennes, aime mieux désavouer

des an fausses

umain nt enfin ue le vibelle la l'impiéest digne

nommes ! Qu'il ieu que de tout

essé avec orans, le Va-t-on u Paga-

ffer? de Te ni aini respee croire.

éjugés, ne d'eux! & dans l'abhoras recon-

remanirce d'efle Dieu des Chrétiens, le rendant odieux, & se donnantlui-même pour raisonnable en ce qu'il rejette un Dieu qui gêne les mœurs, un Dieu qui ne sauve pas indisséremment l'homme vicieux & l'homme vertueux.

En attaquant comme Philosophe, le Dieu que le Théologien lui montre, qui est celui que la Religion Chrétienne nous enseigne, l'impie intéresse tous les vicieux, tous les gens du monde, &, autant qu'il peut, tout le genre humain dans son raisonnement. C'est ici qu'il suppose qu'un Dieu tel que celui des Chrétiens, ne seroit propre qu'à faire des Athées. Je sçai que son raisonnement au sujet du petit nombre que Dieu conduira au falut, est vulgaire: mais il n'en est pas moins impie; puisque ce qui le révolte dans le Dieu que lui montre notre Théologien, n'est pas une pensée de ce même Théologien, mais la propre parole de Jesus - Christ dans l'Evangile ; PEU D'ELûs. On sent ici la vérité de ce que j'ai dit plus haut, qu'il faut que l'impie, avant d'entrer en raisonnement, se défasse tontre les impi detout respect, n

Evangile. llest cependa rers les blasphér nens de l'impie Chrétiens, que homme raffuré ( Christianisme; ai cherche à æqu'il peut po da rien à crain que cette crain hilasse point o del'impie est m'il seroit pro attention, à p de l'impiété! L remords, il ne ses inquiétude lées fur la Rel lées naturelles nent fouvent, pour y trouver plus il y trouv ade l'esprit. F pas de l'incer

leraisonneme

faire de plus

die brutalem

de tout respect, même apparent, pour l'Evangile.

Il est cependant aifé de voir à travers les blasphémes & les emportemens de l'impie contre le Dieu des Chrétiens, que ce n'est pas ici un homme rassuré contre les idées du Christianisme; que c'est un homme qui cherche à s'étourdir, qui fait ce qu'il peut pour se persuader qu'il n'a rien à craindre de Dieu, tandis que cette crainte le poursuit, & ne lui laisse point de repos. Que le sort de l'impie est donc déplorable, & qu'il seroit propre, si l'on y faisoit attention, à préserver les hommes de l'impiété! L'impie peut perdre ses remords, il ne perd pas si facilement ses inquiétudes. Ses premieres penfées sur la Religion, qui sont les penfées naturelles de l'ame, lui reviennent fouvent, & plus il l'approfondit pour y trouver de quoi la rejetter, plus il y trouve de quoi la croire, s'il a de l'esprit. En un mot, il ne sort pas de l'incertitude, s'il a conservé le raisonnement. Et tout ce qu'il peut faire de plus grand à la mort, c'est de dire brutalement, ou si l'on veut, problem Find Fromes and senter forces

rendant ne pour ette un

in Dieu emment ne ver-

olophe, ui mondeligion l'impie tous les l'il peut,

raisonse qu'un iens, ne thées. Je sujet du

duira au n est pas ni le rémontre

ne pen-, maisla rist dans

On lent dit plus , avant e défasse avec un faux courage, qu'il va s'éclaircir sur un grand Peut être. Et alors il se précipite dans la mort enveloppé dans lui-même, comme un homme s'enveloppe dans son manteau pour ne pas voir les horreurs

du naufrage.

Qui peut soutenir la pensée d'une pareille sin? C'est eependant ce qui peut arriver à l'impie de moins sunesse à sa derniere heure. Car c'est-là communément que le désespoir l'attend. C'est-là qu'il trouve ce même Dieu devant lequel il a toujours sui, à qui il a toujours dit : Ce n'est pas vous. Il le trouve, dis-je, qui lui dit : C'est moi, & tu vas tomber dans mes mains, & tu ne m'échaperas plus.

Je ne sçai si tout l'intérêt des méchans, si tous les desirs de leur cœur, si tous les efforts de leur esprit, si toutes les recherches qu'ils ont pû faire en eux-mêmes & dans la nature, si une certaine Philosophie nouvelle, retournée dans tous les sens, en a pû conduire un seul au pur Athéssme, s'il est en un mot de vrais Athées. Il en est du moins qui veulent jouër ce personnage, après avoir comme présudé par toutes les autres sortes

contre les impie impiété. Il en e isd'enleigner, c e, cette doctrin lere enhardis ev voir préparé les lines les plus ap Que dire de 1 Athées, & quelle celes qui ont é tence de Dieu, celles par lesque jourd'hui établi en effet , n'étal davantage l'exi Impuissance d' rec tout l'inté té possible. Rie Dieu est, qu fons qu'un ho sera épuisé, & pour détrui pourrois don Théologien er losophe dit t l'homme le pl tout dans l'ho

me rend témo

Dien; que to

eterminent

contre les impies du tems, &c. 127 d'impiété. Il en est qui ne craignent pas d'enseigner, du moins en cachette, cette doctrine empestée, après s'être enhardis eux - mêmes, & y avoir préparé les autres par les do-

Arines les plus approchantes.

va s'é.

RE. Et

ort en-

mme un

on man-

norreurs

ée d'une

it ce qui ioins fu-

ar c'est.

désespoir

e ce mê-

toujours

Cen'est

e, quilui

ber dans

ras plus.

des mé-

ur cœur,

spric, si

ont pû

nature,

nouvel-

fens, en

r Athéil-

s Athées.

ent jouer

comme

es fortes

Que dire de nouveau contre les Athées, & quelles preuves ajouter à celles qui ont établi jusquici l'existence de Dieu, si ce n'est peut-être celles par lesquelles on prétend aujourd'hui établir l'Athéisme ? Rien en effet, n'établit & ne confirme davantage l'existence de Dieu, que l'impuissance d'y donner atteinte avec tout l'intérêt & toute la volonté possible. Rien ne prouve plus que Dieu est, que la foiblesse des raifons qu'un homme d'esprit, qui s'y sera épuisé, apportera pour nier & pour détruire cette existence. Je pourrois donc passer ici ce que le Théologien enseigne, ce que le Philosophe dit tous les jours, ce que l'homme le plus ordinaire sçait, que tout dans l'homme & hors de l'homme rend témoignage à l'existence de Dieu; que toutes les vérités connues se terminent là ; que les anciennes

Fiv

erreurs, & tant de fables au sujet de la Divinité, ne viennent que de-là; que l'impiéré vulgaire, sous le nom de Déisme, le prêche elle-même aussi haut que la Religion Chrétienne; qu'on n'a jamais pensé autrement, ni cesser de penser ainsi dans la révolution des Religions, & dans cette multitude de pensées différentes sur la Religion; qu'on n'a jamais philosophé & raisonné sur un autre sondement; qu'on n'a jamais rien pû substituer qui air contenté l'esprit humain, pour rendre raison de l'ordre du monde, des grandes, ainsi que des petites choses dans la nature, de mille événemens pendant la durée des siécles; que cette existence seule peut être la cause de la nôtre, ainsi que de celle de tous les êtres. Mais je ne dois pas manquer de tirer avantage de ce que le même homme aura écrit pour le public, que la voix de toute la nature nous crie qu'il y a un Dieu, avec autant de force que ces subtilités (d'un Théologien qu'il nomme ) ont de foibleffes.

Je dois donc m'appuyer beaucoup de ce dernier témoignage, après a-

contre les impie joir touché en neuves. Mais je iore plus fort de emême de l'At n'on va entend ord, felon lui-1 ecouverte. Une découve dis-huitième sie ard : elle ne ti humain dans la de reconnoître découverte su ment philosop cherches & de dant fix mille rès suspecte, ou'avec de bi Mais une déco un suiet si int mobile de toi demment fau jetter, sur le ! veauté qu'ell

Mais enfir

toles: L'existe

ancien & le pl

de Religion ; c

contre les impies du tems, &c. 129 voir touché en passant les autres preuves. Mais je croi que je serai encore plus fort de la contradiction elle-même de l'Athée, vrai ou feint, qu'on va entendre parler. C'est d'abord, selon lui-même, une nouvelle découverte.

Une découverte en ce genre au dix-huitième siècle! Elle vient trop tard : elle ne troublera pas le genre humain dans la possession où il est de reconnoître une Divinité. Une découverte sur une matiere purement philosophique, après des recherches & des efforts inutiles pendant fix mille ans, feroit toujours très suspecte, & on ne la recevrois qu'avec de bonnes démonstrations. Mais une découverte aussi tardive sur un sujet si intéressant, sur le premier mobile de tout, est une chose évidemment fausse, & l'on peut la rejetter, sur le seul caractere de nouveauté qu'elle se donne par ces paroles: L'existence d'un Dieu est le plus ancien & le plus enraciné de ces préjugés de Religion; & je crois avoir découvert la Cource, coc.

Mais enfin venons à la découverte

sujet de ue de-là; s le nom êmeaussi étienne : ement, ni a révolu-

ette multes fur la philosoe fondepû fubprit hu-

le l'ordre insi que ture, de la durée

e, ainsi es. Mais eravanime aua voix de

un Dien, ités (d'un ont defoi-

aucoup après a-

130 Douzieme Discours elle-même, & transcrivons l'endroit tout entier, tel qu'on le trouve dans un manuscrit trop fidelle & trop certain. La matiere a toujours été présente à nos yeux, & nous avons été toujours trop curieux, pour ne pas chercher à la connoître: l'amour propre souffriroit trop à nous ignorer nous - mêmes, qui sommes toujours avec nous, & qui par - la étions convaincus à tous momens du peu d'étendue de nos lumieres. Nous avons imaginé un Dieu Créateur, principe de toutes choses: il est bien vrai que nous ne comprenons pas mieux son origine que nous comprenons la nôtre; mais il est plus éloigné de nous: nous ne sommes pas obligés d'être toujours avec lui, comme nous sommes avec nous; & la vérité se sauve par-là.

On a fort bien observé, que le Philosophe qui écrit sur de certaines matieres, n'écrit pas pour le peuple, ou pour le commun des hommes; & qu'ainsi son sentiment philosophique ne sera jamais un grand ravage dans la Religion d'un pays. Mais quand on écrit contre l'éxistence de Dieu, & de la maniere dont nous venons de voir, écrit-on pour quelqu'un? Peut-on espérer d'être crû d'un seul homme? Sera-t-

contre les impie n écouté d'un fiqui se dira Ph mit respecter d ophie, ne pas 1 les raisons si foil ontre des preu and nombre. On convient guid & le plus a plus enraciné. Mai plus fort de tou veurde l'existe for il pour de cette force , qu un? Tous les hor font accordés fur l cet accord est la chose dont faudroit de celle qui résu rien trouvé dan acette idée ; & luniere naturell ne lumiere n idée qui se tr mes, & à la

ble dans la t

Je revien

chargé d'aj

contre les impies du tems, &c. 131 on écouté d'un autre encore avec foi qui se dira Philosophe? Il faudroit respecter davantage la Philosophie, ne pas la faire paroître avec des raisons si soibles & si misérables, contre des preuves si sortes & en si grand nombre.

endrois

ve dans

rop cer-

présente à

lours trop

connoctre: us ignorer

ours avec

waincus d

le nos lu-

ieu Créa-

il est bien

mieux son

tre; mais

e sommes

, comme

té se sau-

te le Phi-

s matie-

u pout

u'ains

jamais

gion d'un

itre l'é-

maniere

écrit-on

espérer

Sera-t-

On convient que c'est ici le plus grand & le plus ancien des préjugés, le plus enraciné. Mais n'est-ce point là le plus fort de tous les préjugés en faveur de l'existence de Dieu ? Et ne faut-il pour détruire un préjugé de cette force, qu'avancer que c'en est un? Tous les hommes, ajoûte-t-on, fe sont accordés sur le fond de cette idée. Que cet accord est puissant pour prouver la chose dont il est l'objet, & qu'il faudroit de preuves pour détruire celle qui résulte de cet accord! Onn'a rien trouvé dans la nature qui fût analogue a cette idée ; & on a décidé que c'étoit une lumiere naturelle. Qu'est-ce donc qu'une lumiere naturelle, si ce n'est une idée qui se trouve dans tous les hommes, & à laquelle rien n'est semblable dans la nature & dans l'homme?

Je reviens à celui-ci. S'il avoit été chargé d'ajoûter aux preuves de l'é-

Fvj

132 Douzieme Discours

xistence de Dieu, quelque démonstration nouvelle, auroit-il pû nous en fournir une plus complette, que celle qui résulte, tant du caractere & du fond de sa nouvelle découverte, que des raisons dont il l'appuie? Car enfin tant au tribunal de la Raison, qu'à celui de la Religion; s'il y a une preuve forte de la vérité d'une chose, c'est lorsque l'adversaire habile homme, intéressé à la chose, qui a cherché long-tems, & par-tout des contradictions, la contredit aussi foiblement & aussi mal qu'elle se soutient bien par elle-même, & que ses défenseurs l'appuient de bonnes preuves. & en grand nombre.

Il faut donc reconnoître après les vains efforts d'un Philosophe tel que celui-ci, que la Théologie, & la Philosophie elle - même a raison de croire & d'enseigner un Dieu. Il faut reconnoître, malgré une certaine Philosophie, que l'existence d'un Dieu ne sousse pas un moment de doute & d'incertitude. Quiconque n'est pas déterminément pour elle, est contre elle. Quiconque hésite tant soit peu là-dessus, n'est ni Chrétien, ni Phi-

losophe.

contre les impa Nous reconno mele Prophéte, rement caché; & Une ne le vo lons encore qu re si manifeste; ommes qui ne monoître; qu'il mles chercher b ont ce qu'il faut ne pas; qu'il y e le connoître, & nebres dans leso pe pour eux. Que l'on ch lons que l'impi mer l'immorta légrader lui-m Dieu l'a mis er je, pour s'abb essemblance a vera que toute.

contracté de n'évoir un mêr C'est cet invalui-même, cheraux autre

honteuse: ma

contre les impies du tems, &e. 133 Nous reconnoissons cependant avec le Prophéte, que Dieu est un Dieu Isaie 45, 15. vraiment caché; & il y paroît, puisque l'Athée ne le voit nulle part. Nous disons encore que Dieu ne doit pas être si manifeste; parce qu'il est des hommes qui ne méritent pas de le connoître; qu'il en est, & il ne faut pas les chercher bien loin, qui font tout ce qu'il faut pour ne le connoître pas; qu'il y en a qui craignent de le connoître, & qui aiment ces ténebres dans lesquelles il s'enveloppe pour eux.

Que l'on cherche toutes les raifons que l'impie peut avoir d'atta- l'ame. Par quer l'immortalité de l'ame, de se où elle est dégrader lui-même de l'honneur où arraquée : Dieu l'a mis en le créant à son ima- le l'est mal. ge, pour s'abbaisser jusqu'à l'entiere ressemblance avec les bêtes; on trouvera que toutes ces raisons se réduisent à l'intérêt malheureux qu'il a contracté de n'être pas immortel, & d'avoir un même sort avec les bêtes.

C'est cet intérêt qu'il se dissimule à lui - même, & qu'il cherche à cacher aux autres, comme une chose honteuse: mais nous le ramenerons

Sur l'im-

démonoù nous ite, que actere &

Duverte. vie? Car Raison, ily a une

ne chofe. oile homia cher-

des con-A foible**foutient** 

les défenpreuves.

après les ophe tel gie, & la aison de I. Il faut

ainePhi un Dieu le doute

e n'est pas est contre foit peu

ni Phi-

134 Douzieme Discours là de tous les écarts où il se jette. Il sera Matérialiste déclaré; il nous sera entendre qu'il l'est par conviction; il se dit à lui-même qu'il l'est avec raison; il cherchera jusques dans la spiritualité, ou dans la puissance de Dieu, des raisons pour croire que la matiere peut penser, & de-là en venir à la déstruction d'un Etre qui pense: mais tout cela sera fondé sur des raisonnemens si frivoles, & si peu soutenus de preuves, qu'on remontera facilement à l'intérêt & au desir que tout l'homme soit mortel, comme à la premiere & à la seule raison qu'a l'impie de croire une telle chose de luimême, & de tous les hommes avec lui. Que lui ont fait les autres hommes?

Laissons - là l'intérêt, que l'impie nous a dit lui - même n'être pas une raison pour croire; & suivons cette Philosophie des Matérialistes, si ç'en

est une.

Nous sçavons, sans qu'on nous le dise, d'où nous vient cette Philosophie qui confond dans nos esprits l'idée de l'esprit avec celle du corps, & l'idée du corps avec celle de l'esprit, pour consodre tout l'homme

conne les impliis un même lo éte a créé cette in fur l'ignoran n si l'esprit, ni mb. l'impieré l'a pand d'un payné la débite lumétonne, & qu-

On ne veut les reçues, de f & de lubstance é desimaginations Ihéologie, & phie, c'est-à-c ...& de leur p jette, & joint ages d'un grand appeller au lées innées, c' ent pas en eux nire dans les au y emploient p ton ferme av h: Nous ne cor ms; nous n'avons min'avons que d "; ce ton, dis

gnorans.

contre les impies du tems, &c. 135 dans un même fort à la mort. L'impiéte a créé cette Philosophie, qui bâtit sur l'ignorance: Nous ne connoifsons ni l'esprit, ni le corps, & qui s'y perd: l'impiété l'a goûté, l'impiété la répand d'un pays à un autre, l'impiété la débite ici avec une audace qui étonne, & qu'on n'a pû supporter.

On ne veut plus s'en tenir aux idées reçûes, de substance qui pense, & de substance étendue. Ce sont-là des imaginations trop favorables à la Théologie, & que la bonne Philofophie, c'est-à-dire celle de L... de N...& de leur perpétuel admirateur, rejette, & joint aux erreurs dont les ouvrages d'un grand Philosophe fourmillent. En appeller au sentiment & à des idées innées, c'est ce qu'ils ne trouvent pas en eux, & qu'ils veulent détruire dans les autres. A la vérité ils n'y emploient pas des raisons; mais ce ton ferme avec lequel on vous dit: Nous ne connoissons ni l'esprit ni le corps; nous n'avons aucune idee de l'un, & nous n'avons que des idées confuses de l'autre; ce ton, dis-je, si affirmatif peut faire quelque chose sur l'esprit des ignorans.

e jette. Il nous fera nviction; l'est avec es dans la nce de Dien.

ne la matiere pir à la déense : mais es raison-

u foutenus tera faciler que tout mme à la n qu'a l'im-

ose de luies avec lui. hommes? que l'impie

re pas une yons cette tes, si c'en

on nousle e Philosonos esprits e du corps, lle de l'es-

: l'homme

136 Douzieme Discours

Vous ne connoissez ni l'esprit, ni le corps, erc. P Mais d'autres connoissent l'un & l'autre. Mais les Chrétiens reconnoissent cette différence de l'ame & du corps, depuis que J. C. l'a si bien établie par ces paroles : Craignez celui qui peut perdre l'ame & le corps dans la gehenne. Mais la différence de l'esprit & du corps est une chose connue depuis qu'il y a des hommes. Et quand on dit: Nous ne connoissons ni l'efprit ni le corps, on donne le démenti au genre humain, si par nous, on entend l'homme en général : si par nous, on n'entend que soi-même, on ôte dès-là toute croyance & tout fondement à une pensée singuliere, qu'on oppose à celle de tous les autres hommes.

On ne veut plus voir dans l'ame, même des traces de cette image & de cette ressemblance de Dieu sur la quelle elle est faite: cela assureroit son immortalité. On aime mieux chercher dans l'homme une si grande ressemblance avec les bêtes, qu'on puisse être sondé à espérer un même an éantissement avec elles. Le desir de l'anéantissement de l'homme à la

contre les impie on, par un ma entqu'on a con nia la vraie orig chie, qui part ifins ni l'esprit, n tôt après: L A même une i har qu'elle ne pe chavous ferez de merien d'effenti ingue de l'ame o vousvoudrez; m Séquent, vous l'a lesbêtes, pluto ame des bêtes i ede l'homme. hie bien fuiv ire des homm Laissez la Re liont ils, iln aquestion, Si ounon, & fi la yous avertis fe uisonnez en Thé andis que nous lobes, des-là y

Quoi! ces idée

nous, qui s

shommes, &

contre les impies du tems, &c. 137 mort, par un malheureux engagement qu'on a contracté avec la mort: voilà la vraie origine de cette Philosophie, qui part de - là : Nous ne connoissons ni l'esprit, ni le corps; pour dire bien tôt après : La matiere peut penser, c'est même une impieté absurde d'oser asurer qu'elle ne peut pas penser. Après cela vous ferez de l'ame de l'homme, que rien d'essentiel & de connu ne distingue de l'ame des bêtes, tout ce que vous voudrez; mais si vous êtes conféquent, vous l'anéantirez avec celle des bêtes, plutôt encore que de faire l'ame des bêtes immortelle avec celle de l'homme. Voilà une Philosophie bien suivie, & bien propre à faire des hommes vertueux!

Laissez la Religion à part, vous diront-ils, il ne s'en agit pas pas dans la question, Si l'ame est matérielle ou non, & si la matiere peut penser. Je vous avertis seulement que si vous raisonnez en Théologien & en Docteur, tandis que nous raisonnons en Philosophes, dès-là vous êtes censé battu. Quoi! ces idées que nous trouvons en nous, qui se trouvent dans tous les hommes, & qui tiennent à l'im-

ni le corps, ni le corps, ilfent l'un ens reconde l'ame & L'a si bien Craignez cele corps dam nce de l'eschose conommes. Et

ne, on ôte out fondeiere, qu'on les autres

ous, on en-

: fi par nous.

lans l'ame, re image & Dieu iur la affureroit me mieux une fi grancètes, qu'on r un même sa Le defit

omme à la

mortalité de l'ame, conformément aux pensées de la Religion, tout cela n'est point philosophique? Non: Ces idées innées sont ruinées à fond; & l'immortalité de l'ame qu'il est impossible de démontrer, puisqu'on dispute encore sur sa nature, n'est plus appuyée que sur la foi & la révélation. On voit & on sent combien des gens qui croient, avec des pensées claires de la Raison, n'avoir plus à combattre que les idées obscures de la Foi, sont assurés en eux - mêmes de la mortalité de l'ame, & se croient en état de la démontrer contre les principes du Christianisme. Ce mépris pour tout ce qui sent la foi sur l'immortalité de l'ame, est marqué; & quand ils veulent montrer du respect pour les décisions de la Religion sur ce point, ils ajoutent seulement la moquerie au mépris. On en peut juger par ce trait : Le bien commun de tous les hommes demande qu'on croie l'ame immortelle, la foi nous l'ordonne : il n'en faux pas davantage, & la chose est décidée.

Voici qui est encore plus déclaré, toujours sous le même semblant de respect: Nos mysteres ont beau être con-

an a nos démonft mins tévéres par u, qui sçavent qu 16 de la Foi sont s'il y a démon Raison & de la ela Foi des Myste ede l'immortal int cette immor weree, peut-ell Monhe? Comme enit Il faut dor calmatias, fépar Chrétien, q me immortelle briltianisme dé & de cette Phi Je fuis corps, & wantage. Irainonnue (à l'ame unt attribuer à la mps ) que je com in de commen découvert cett ene connois p ppelle l'ame; j ecorps est m in de me croir

acroi, déterm

untre les impies

contre les impies du tems, &c. 130 traires à nos démonstrations, ils n'en sont pas moins révéres par nos Philosophes Chrétiens, qui sçavent que les objets de la Raison & de la Foi sont de différente nature. Mais s'il y a démonstration de la part de la Raison & de la Philosophie contre la Foi des Mysteres, celui entr'autre de l'immortalité de l'ame, comment cette immortalité peut-elle être révérée, peut-elle ètre crûe du Philosophe? Comment peut-elle se sourenir? Il faut donc, malgré tout ce galimatias, féparerici le Philosophe du Chrétien, qui par la foi croit l'ame immortelle? Voilà le fond du Christianisme détruit par les principes de cette Philosophie.

Je suis corps, & je pense: je n'en sçai pas davantage. Irai - je attribuer à une cause inconnue (à l'ame), ce que je puis si aisement attribuer à la seule cause seconde (le corps) que je connois. Cela n'a pas besoin de commentaire: chacun y voit à découvert cette pensée de l'impie: Je ne connois point en moi ce qu'on appelle l'ame; j'y connois le corps: Le corps est mortel: donc j'ai raison de me croire tout mortel, & je le croi, déterminé par la Raison. Ce

nformément in, tout cela el Non: Ces ond; & l'im-

impossible de encore sur sa e que sur la n voit & on ui croient,

de la Raison, tre que les sont affurés nortalité de

rincipes du s pour tout l'immorta-

& quand espect pour gion sur ce nent la mo-

peut juger n de tous les ame immor-

il n'en faut I décidée. us déclaré,

emblant de un être con-

Douzieme Discours qu'on lit dans tous les autres Philosophes, dans les Peres de l'Eglise & les Anteurs Chrétiens qui en traitent, n'est que le Roman de l'ame. On a lû l'histoire qu'un sage en fait modestement, & on

s'y tient.

Peut-on s'exprimer plus indécemment, & en même-tems se mettre moins en peine d'appuyer sur quelque chose, du moins d'éblouissant, un sentiment tel que celui de la matérialité de l'ame, & conféquemment de sa mortalité. Quel est en effet le fondement de cette Philosophie? C'est cette nouvelle & hardie pensée : On ne connoît pas la nature de l'ame. C'est ce nouveau doute, qui s'est bien-tôt changé en affirmation : Nous ne serons peut-être jamais capables de connoître si un être purement matériel pense ou non. C'est ce paradoxe révoltant, & qui a en effet contre lui le cri de toute la nature: Nous ne connoissons ni l'esprit ni le corps. On auroit mieux dit: Nous ne voulons rien connoître, pour pouvoir tout brouiller, & nous fauver par-là.

Il est fâcheux que de certains impies ne nous laissent pas la liberté de

contre les impies ster de leurs millement tota m. Quand ils ai n un peu da is philosophi mblessé de leur mion, & j'en Philosophie) moent, les scét tems en tems mement fans br inttout le soin c eleurame après as haut que 1 mtendre, qu'il tout entiers la chose éto ns la maladi riqu'ils font Mais enfin o emander à un ece quelles ra cette désolan tfur quel fon ersuader à d ins déclarés.

vit-il Poete

ele-même rei

tune vie aprè

contre les impies du tems, &c. 14.1 douter de leurs sentimens sur l'anéantissement total de l'homme à la mort. Quand ils auroient pû se masquer un peu davantage dans des Ecrits philosophiques ( je suis toujours blessé de leur donner cette qualification, & j'en demande pardon à la Philosophie) les discours qu'ils tiennent, les scénes qu'ils donnent de tems en tems au Public, cet enterrement sans bruit auquel ils réduisent tout le soin qu'ils veulent avoir de leur ame après leur mort, nous dit plus haut que nous ne voudrions l'entendre, qu'ils comptent de mourir tout entiers quand ils mourront. Si la chose étoit encore équivoque dans la maladie, ils levent le doute lorsqu'ils sont revenus en santé.

Mais enfin qu'il me soit permis de demander à un homme de cette espece quelles raisons l'ont déterminé à cette désolante & barbare pensée, & sur quel sondement il voudroit la persuader à d'autres qu'à des libertins déclarés. Il sçait la Fable, seroit-il Poëte sans cela? Or la Fable elle-même rend témoignage par tout à une vie après celle-ci, avec des ré-

lus indécemns fe meure yer fur queléblouïssant, ii de la matéuemment de

01175

utres Philoso-

life & les An-

raitent, n'est

a la l'histoire

fement, & on

phie? C'est pensée: On eme. C'est ce est bien-tôt Nous ne serons

effet le fon-

connoître si an ou non. C'est & qui a en oute la na-

l'esprit ni le t: Nous ne pour pounous sauver

certains ima liberté de 142 Douzieme Discours

compenses pour les gens de bien, & des châtimens pour les méchans; & cette pensée vient de la premiere tradition du genre humain. Il se pique de sçavoir l'Histoire: quels sont les peuples anciens ou modernes, qu'il nous les nomme? Qui sont entierement décidés sur la mortalité de l'ame, & qui au contraire ne croient, d'une maniere plus ou moins enveloppée, selon qu'ils sont barbares ou policés, une vie future & un état des ames après la mort. Il se dit Philosophe: quels Philosophes, si ce n'est peut-être ceux à qui les autres en ont refusé le nom, n'ont pas crû l'immortalité de l'ame, & ne l'ont pas supposée dans tous leurs raisonnemens? L'Evangile méritera peutêtre bien chez cet homme le nom de Philosophie: ce sont donc autant de Philosophes que les Chrétiens, qui vont se joindre aux Philosophes des tems anciens, pour croire & enseigner avec eux une ame immortelle.

Un homme comme celui-ci reconnoît en lui, il l'appellera comme il voudra, quelque chose qui pense, qui a même des pensées bien hautes,

contre les im 18 fentimens mandeur, cett omme, ne fer and qu'une o elon corps? ( out, ou plutôn es oreilles, pe ement? Si c'el et homme à gands fentime el ce grand h bruit; qu'il no grand esprit, purne : car e jen nous en t our tous les w Sage: L'eff rée. Qu'il no me se trouve rafte, si imi me seconde honteux d'av que tout cela o monne, des Tant d'autr ont fous les

> même nourr mesçait pour

> taits? Cette

contre les impies du tems, &c. 143 des sentimens bien élévés. Cette grandeur, cette élevation dans un homme, ne seroit-ce autre chose au fond qu'une organisation plus delicate de son corps? Celui qui l'infinue par tout, ou plutôt qui le dit pour qui a des oreilles, peut-il le penser sérieusement? Si c'est par l'esprit qu'il est cet homme à hautes pensées, à grands sentimens, en un mot, qu'il est ce grand homme qui fait tant de bruit; qu'il nous dise d'où vient ce grand esprit, où il tend & où il retourne : car enfin nous voudrions bien nous en tenir pour son esprit & pour tous les autres, à cette décision du Sage: L'esprit retourne à celui qui l'a Eccle. 12. 7. créé. Qu'il nous dise pourquoi son ame se trouve faite ainsi, si élevée, si vaste, si immense. Nous dira-t-il une seconde fois, ce qu'il doit être honteux d'avoir dit une premiere, que tout cela dépend de l'air qui nous environne, des alimens que nous prenons? Tant d'autres esprits bas & petits font sous le même air & prennent la même nourriture. Nous dira-t-il qu'il nesçait pourquoi nous sommes ainsi faits? Cette parole, Je ne sçai pas, est

11175

de bien, &

néchans: &

remiere tra-

1. Il se pique

uels sont les

dernes, qu'il

font entiere-

talité de l'a-

e ne croient, moins enve-

barbares ou

& un état des

le dit Phi-

phes, fice

qui les autres

ont pas crû

& ne l'ont

leurs raison-

éritera peut-

ne le nom de

ncautant de

rétiens, qui

olophes des

re & enlei-

immortelle.

celui-ci re-

lera comme

e qui pense,

bien hautes,

trop dure à prononcer pour un homme comme lui, & le Public ne la recevroit pas de la bouche d'un sçavant si universel. Oseroit-il nous dire que c'est-là un jeu de la nature: cette pensée sent elle-même trop le jeu, & il n'est pas ici question de se jouer. Suivons cela, & obligeons l'impie de nous suivre.

Ce que nous éprouvons, ce que nous sentons en nous, cette inquiétude, cette agitation pour quelque chose qui nous manque, lorsqu'il semble que nous avons tout; cette immensité, cette incapacité d'être rassassiés par tous les biens naturels & spirituels, d'être remplis par le monde entier: tout cela ne nous at-il été donné que pour servir de décoration à notre anéantissement prochain dans le tombeau; que pour cet anéantissement si prompt où nous coutons? Tout cela ne se trouvet-il en nous que pour nous rendre nécessairement malheureux, n'ayant pas, même pour une autre vie, l'espérance de ce contentement, de cerafsassiment après lequel toute notre ame soupire? J'ai regret à la torture que

contre les que ces Mei esprit pour railonnable : fatisfasse eu voudrois les de sots, qui puyer leur ( du genre hui le croire : le L'ame est in Tout l'hom Je voudrois phe, de tai vous allégu de l'ame hu de l'ame des écrit quelqu de l'homm mage & àl qui est esp supposer d ve dans l'he nes, cesde mensitequ par un bie marquoit vation at

que mou

rain bien,

contre les impies du tems, &. 145 que ces Messieurs donnent ici à leur esprit pour dire quelque chose de raisonnable, quelque chose qui les satisfasse eux-mêmes. Car enfin je voudrois les distinguer de cette foule de sots, qui ne disent rien pour appuyer leur opposition au sentiment du genre humain, sinon: Je ne puis le croire : les autres hommes disent : L'ame est immortelle; & moi je dis: Tout l'homme meurt à la mort. Je voudrois distinguer un Philosophe, de tant de sots, qui n'ont à vous alléguer contre l'immortalité de l'ame humaine, que la mortalité de l'ame des bêtes : comme s'il étoit écrit quelque part de la bête, comme de l'homme, qu'elle a été faite à l'image & à la ressemblance de Dieu, -qui est esprit; comme si on pouvoit supposer dans la bête ce qui se trouve dans l'homme, ces vûes sans bornes, ces desirs sans mesure, cette immensité qui ne peut être remplie que par un bien infini : comme si l'on remarquoit dans les bêtes quelque élevation aux choses de l'esprit, quel-

que mouvement qui tende au souve-

rain bien, quelque connoissance d'un

ervir de délement proue pour cet or où nous se trouveous rendre ux, n'ayant e vie, l'espéit, de cetas-

75

ur un hom-

ublic ne la

ie d'un sca-

il nous dire

ature: cette

rop le jeu,

de se jouen

ons l'impie

ons, ce que ette inquié-

our quelque

e loriqu'il

tout; cette

iplis par le

ne nous a-

oute notre

G

Etre suprême, quelque chose qui tienne de la Religion naturelle. Au lieu qu'il est tout visible que ce qu'il y a dans les bêtes n'est qu'un instinct, qui se borne à la conservation de leur vie; à des services qu'elles peuvent rendre, à quelque plaisir qu'elles peuvent donner à l'homme, pour qui elles sont faites originairement.

Dans cette pensée que l'homme tout entier n'est que matiere, & que cette matiere périra à la mort, l'impie, qui n'ambitionne plus que le sort des bêtes après la mort, ou qui en est content, met sa Philosophie à être content aussi de son sort pendant la vie; & cela conformément au sentiment & à l'état des bêtes, dont il ne le sépare plus. Il en est, dit-il, des hommes comme des animaux; tel chien a toutes les caresses de son maître, tel autre a tout le mal de la maison, & est tout aussi content. Pourquoi nous faire borreur de notre être? Notre existence n'est point si malheureuse qu'on veut nous le faire accroire? Les hommes & les animaux sont ce qu'ils doivent être. La pensée qu'a eue là dessus M. P. est l'idée d'un fanatique, & ce quej'avance contre lui contre le of, je croi Ecouton propres yeu tout, jusqu

de fon bonheum de l'orgueil co que par notre que nous ne s de fottes pl ci la Philos

Veut-on

tion du sic belle fin qu Tous les hom manx & les p yre un certai semblable, & l'ame & le sans bruit c veut, ter parle l'imp intérieuren veut le pa

Pour ! connoître qu'il se f & après c

milieu de

égard.

est, je croi, d'un homme sage.

Ecoutons toujours ce sage à ses propres yeux. Il félicite l'homme de tout, jusques de la durée de sa vie, & de son bonheur pendant qu'il vit. Il trouve de l'orgueil & de la témérité à prétendre que par notre nature nous devons être mieux que nous ne sommes. Voilà donc bien de sottes plaintes qu'a faites jusqu'i-

ci la Philosophie!

Veut-on voir une noble description du sort de l'homme, & une belle sin qu'on lui donne? La voici: Tous les hommes sont faits comme les animaux & les plantes, pour croître, pour vipre un certain tems, pour produire leur semblable, & pour mourir. Tout est sini, l'ame & le corps. Un enterrement sans bruit ou avec éclat, comme on veut, termine l'apparition. Ainsi parle l'impie: mais je ne sçai s'il est intérieurement aussi persuadé qu'il veut le paroître, s'il a bien ôté du milieu de lui toute inquiétude à cet égard.

Pour le sçavoir, & le lui faire connoître à lui-même, il faudroit qu'il se fût trouvé près de la mort; & après cela fouiller dans son cœur,

Gij

chofe qui urelle. Au ue ce qu'il un inflinct, rvation de r'elles peuaisir qu'elnme, pour airement. e l'homme

nort, l'imlus que le ort, ou qui ilosophie à ortpendant cent au sen-

ere, & que

il, des homchien a toultre, tel auison, & est

, dontilne

s faire boristence n'est nous le faire

ense qu'a ensée qu'a se d'un fanacontre lui 148 Douzieme Discours

& lui donner lieu de s'interroger lui-même en cette maniere. Croyoitil mourir, lorsqu'il a fait avec tant d'affectation tous les aprêts de sa mort? S'il croyoit mourir, n'étoitce pas un personnage forcé, que ce courage avec lequel il attendoit le dernier coup, & cette tranquillité avec laquelle il alloit s'enterrer tout entier das le cimetiere de Saint G..? S'étoit - il bien assuré le néant, ce malheureux partage qu'il s'étoit fait à lui-même au défaut d'un meilleur? Trouvoit-il dans cette abondance de vûes dont il se pique, de quoi établir cette espérance qu'il avoit préférée à celle des Chrétiens? Ne lui est-il point venu d'ailleurs que des préjugés de l'éducation, qu'il a si bien étouffés, quelque crainte de s'être trompé en faisant, avec tous les libertins, un Dieu à sa mode, sans colere, fans vengeance, fans justice? N'avoit-il pas hésité entre la fausse fermeté de mourir en impie, & de finir ainsi la Comédie, & la prétendue foiblesse d'abjurer son impiété en mourant? N'avoit-il point remis au tems où il se trouveroit plus mal,

contre le cette rétrac fon amour même ne r paration po Cesont cœur qui c toient révél fur l'immo verrions le trebattre; comment tienne fur c mortelle; aux passior & non à la quille: fitor entierement fans hésiter pie, qui, s' roit tout le Je n'excep

> Le péch té encore que du Ce péché opinion q me, moin

connoisson

gente.

contre les impies du tems, &c. 140 cette rétractation qui coûtoit tant à fon amour propre; & aujourd'hui même ne réserve-t-il point cette réparation pour le jour de sa mort?

interroger

. Croyoit-

avec tant

rêts de sa

r, n'étnit-

cé, que ce

tendoit le

ranquillicé

errer tout

aint G..?

néant, ce

s'étoit fait

meilleur?

bondance

le quoi é-

avoit prés? Ne lui

s que des

qu'il a fi

crainte de

avec tous

ode, fans

is justice!

e la fausse

oie, & de

la préten-

n impleté

oint remis

plus mal,

Ce sont là des pensées sécrettes du cœur qui décideroient, si elles étoient révélées, toutes les questions fur l'immortalité de l'ame. Nous y verrions les pensées de l'impie s'entrebattre; ou plutôt nous verrions comment l'ame naturellement Chrétienne sur ce point, se désend d'être mortelle; & comme en cédant, c'est aux passions surieuses qu'elle céde, & non à la Raison calme & tranquille: si toutesois l'ame cede jamais, entierement sur ce point. Je le dis sans hésiter: il y a un dedans de l'impie, qui, s'il étoit connu, démentiroit tout le dehors, discours & écrits. Je n'excepte pas ici ce que nous connoissons de plus hardi en ce genre.

Le péché originel révolte l'impiété encore plus du côté de l'orgueil, ché origique du côté de la Philosophie. Ce péché blesse l'impie dans la haute opinion qu'il veut avoir de l'homme, moins pour la répandre sur le

Tertull.

Giij

150 Douzieme Discours genre humain en général, que pour fe l'appliquer à lui-même; à ce luimême qu'il regarde comme une des plus nobles parties du genre humain. Cette aveugle vanité lui fait rejetter le péché originel avec un mépris & dans des termes insupportables, & par des raisons pitoyables. Elle lui fait admettre de plus grands mysteres que celui qu'elle rejette comme ridicule. Elle lui fait suivre des erreurs à ce sujet bien plus incompréhensibles que ce péché lui-même ne le peut être aux yeux de la Raison. En un mot, l'impie pousse les choses au sujet de ce péché, inconcevable, si l'on veut, à la premiere vûe, jusqu'à devenir lui - même une preuve bien concevable & bien claire de ce même péché. Rien en effet n'a jamais mieux prouvé la dépravation de tout l'homme, la corruption de son cœur, le déreglement de son esprit, l'extravagance de son imagination, la foiblesse de sa Raison (& c'est-là prouver le péché originel & ses fuites) que ce même homme qui

combat le péché originel, & n'en reconnoît pas les suites dans l'homme,

contre Un The avoir parle les princip lon de pro lon, que f compréhen mes incom mes; que l vable fans stere n'est En voilà impie révi qu'allume point : E L'homme ef inconcevable que celui c nement: c' ment que ficiel dan ci, pour f ché origi incompré elle-mêm

Deux cevables
nent très-

les pensée

contre les impies du tems, &c. ICI que pour Un Théologien Philosophe après avoir parlé du péché originel felon à ce luiles principes de la foi, ajoutera, see une des e humain. lon de profondes lumieres de la Raison, que sans ce mystere le plus inait rejetter compréhensible de tous, nous sommépris & mes incompréhenfibles à nous-mêtables, & mes; que l'homme est plus inconces. Elle Ini vable sans ce mystere, que ce mysmysteres stere n'est inconcevable à l'homme. mme ridi-En voilà affez pour faire dire à un es erreurs impie révolté, & qui dans la colere préhensiqu'allume son orgueil, ne réfléchit ême ne le point : Est-ce raisonner que de dire : Raison. En L'homme est inconcevable sans ce mystere chosesau inconcevable? C'est mieux raisonner evable, fi que celui qui se moque de ce raisonie, jusqu'à nement: c'est penser aussi profondéeuve bien ment que le contradicteur est superde ce mêficiel dans ses idées. Expliquons cen'a jamais ci, pour faire comprendre que le pévation de ché originel n'est pas une chose si on de son incompréhensible, que la Raison on esprit, elle-même ne nous fasse entrer dans igination, les pensées que la Religion veut que & c'eft-là nous en ayons. nel & fes omme qui

Deux choses peuvent être inconcevables en elles-mêmes, qui deviennent très-concevables l'une par l'au-

&n'enre-

l'homme,

Giv

152 Douzieme Discours

re: les effets par la cause, la cause par les effets: l'homme par le péché originel, le péché originel par l'homme. Développons encore ceci.

L'homme qui sent qu'il est grand & misérable tout à la fois, qui trouve en lui la Raison qui lui fait connoître ce qui lui est avantageux, & des passions qui l'engagent dans ce qui lui est funeste; qui voit hors de lui & dans presque toute la nature, mille choses qui lui sont contraires; qui sent à tout moment sur lui la main du Créateur & le poids de fa colere: l'homme, dis-je, a beau chercher en lui - même la cause de tout cela, il demeure court sur luimême. Voilà donc l'homme inconcevable, incompréhensible à lui-même, cherchant cependant à se comprendre. Le hazard, un caprice, un jeu de la nature : cela lui passe d'abord devant l'esprit, mais sans qu'il puisse s'y arrêter: on lui propose la Métempsicose, il la rejette: on lui parle du Double principe, il le rebute. Enfin on lui explique le péché originel, tel que l'enseigne la Religion Chrétienne, il en est moins révolté que

contre l du reste : n une chose poûte déja la Religio lui dit, que prebensible di Chrétienne préhensible Alors l'I ment se co qui n'y tro ce péché o mine de p Ini dit qu prend les rei dans l'espe homme, dans les le mes, dans genres he il cherch compren bord part fonspour bord par

tes chose

comprer ché orig

préhensi

contre les impies du tems, &c. 152 du reste: mais c'est encore pour lui une chose incompréhensible, quoiqu'il goûte déja la plûpart des points de la Religion Chrétienne; lorsqu'on lui dit, que sans ce mystere le plus incompréhensible de tous ceux de la Religion Chrétienne, nous fommes incom-

préhensibles à nous-mêmes.

Alors l'homme qui veut absolument se comprendre lui-même, & qui n'y trouve d'ouverture que par ce péché du premier homme, examine de plus près ce péché, où on lui die que le nœud de notre condition prend ses retours & ses plis: il cherche dans l'espece du crime de ce premier homme, dans la justice de Dieu, dans les loix de la justice des hommes, dans les malheurs de différens genres héréditaires dans des familles: il cherche, dis-je, en tout cela, à comprendre ce qui lui avoit d'abord paru incomprehensible; & des raifons pour croire ce qui lui avoit d'abord paru incroyable. Et voyant, toutes choses examinées, qu'il ne peut se comprendre lui-même, fans ce péché originel, d'abord plus incompréhensible que l'homme même, il CD W

qui troufait conageux, & it dans ce it hors de

la cause

le péché

ar l'hom-

est grand

ceci,

a nature. ontraires: fur lui la oids de fa

, a beau cause de rt fur luine inconce-

ui-même. compren-

e, un jeu d'abord 'il puisse

e la Mé n lui parle

bute. Enoriginel, on Chré-

volté que

croit adhérer à la Raison, en croyant que ce peut être là plutôt que tout autre chose, la premiere cause de tous les malheurs de l'homme. Il pousse plus loin: il voit qu'avec cette même cles il entre dans le myssere du gouvernement du monde, & de mille choses dans la nature qui ont rapport à l'homme: & alors il n'hésite plus d'admettre tout-à-fait, comme l'admet la Religion Chrétienne, le péché originel pour la cause de tout ce qui l'étonne dans l'homme.

C'est ainsi que l'homme acquiesce à la Foi Chrétienne touchant le péché originel; & en suivant la Foi, il suit aussi la Raison, qui veut qu'on admette, quoiqu'obscure encore en elle-même, une chose qui devient claire par ses esfets & par ses suites; une chose avec laquelle on connoît l'homme, on voit tout, & la cause de tout; & sans laquelle l'homme demeure entierement incompréhensible, & on ne voit la raison de rien dans la conduite de Dieu sur les hommes.

Voilà comme il est vrai que l'hom-

me est inconci cerable; co compris d' ila bien ra ment expri mis à un ho vivement n'a pas de n'a pas fait qui s'est a me des ch core du r permis, di Sans y ref somer que vable sans mis à lui, qu'il veu plait, qu à son gre aller plus A l'Ecritu

> n'y fût pi Il cong flere, c'el péché or Et pour bien, il

originel,

contre les impies du tems, &c. ISE me est inconcevable sans ce mystere inconcevable; comme un grand esprit l'a compris d'une seule vûe, & comme il a bien raisonné & s'est heureusement exprimé, quand il l'a dit. Permis à un homme, qui ne saisst pas si vivement des choses difficiles, qui n'a pas des idées si prosondes, qui n'a pas fait de si grandes recherches, qui s'est accoutumé à regarder comme des chimeres tout ce qui tient encore du mystere dans la Religion: permis, dis-je, à cet homme de dire, sans y réfléchir davantage: Est-ceraisonner que de dire : L'homme est inconcevable sans ce mystere inconcevable? Permis à lui, qui croit de la Religion ce qu'il veut, & en rejette ce qui lui plaît, qui se souvient ou qui oublie à son gré, d'ajouter : Pourquoi vouloir aller plus loin que les Ecritures? comme si l'Ecriture ne parloit pas du péché originel, & que S. Paul (Rom. 5.12.) n'y fût pas formel.

Il conçoit fort bien, dit-il, sans mystere, c'est-à-dire, sans le secours du
péché originel, ce que c'est que l'homme.
Et pour prouver qu'il le connost
bien, il vous dit gravement que

Gvj

en croyant
t que tout
c que tout
c cause de
comme. Il
it qu'avec
ans le myi monde, &
nature qui
d alors il
out à fair,
ion Chré-

onne dans

e acquiesce
nant le péte la Foi, il
reut qu'on
e encore en
qui devient
ses suites;
un connoît
k la cause

el pour la

e l'homme ompréhenson de rien sieu sur les

que l'hom-

l'homme vient au monde comme les autres animaux; que l'accouchement des meres est plus douleureux à mesure qu'elles sont plus délicates; que quelquefois des femmes & des animaux femelles meurent dans l'enfantement. A près ces nobles pensées, & une aussi pressante résutation, on débite que l'égalité des hommes consiste dans l'amour propre, dont on dit des choses rares pour le ridicule; que les différences entre les hommes ne viennent que de la différence de l'organisation; que toutes les contrariétés entr'eux, & avec luimême, dépendent de l'air qui les environne, & des alimens qu'ils prennent. Moyennant cela on met tout l'homme dans le corps, & on le fait dépendre en tout des corps. Moyennant ces belles découvertes, l'homme n'est point une énigme, l'homme est ce qu'il doit être; éprouvant des contradictions felon nous, ce qui n'est selon nos nouveaux Philosophes, oserai-je répéter leurs expressions indécentes? ce qui n'est que les ingrédiens nécessaires qui entrent dans son composé. Avouons que tout ceci est bien plus suivi que la doctrine du péché originel, bien

plus comp davantage, mienx pour sil n'est Die doire y être, autres anima, devant ses pensée les pensée Phomme.

> Suivon: du Théolo fophe tou déchû, m tradiction: tel qu'il de contrariét

Les gra Phomme qu'ilfaut table Rel a en lui grandeur & en mên cipe de r pere péc ritable notre na connoiss

& tout c

contre les impies du tems, &c. 157 plus compréhensible, & satisfait bien davantage. On ne connoît point de mieux pour l'homme, que ce qu'il est, s'il n'est Dieu : on ne voit rien en lui qui ne doive y être, & qui ne se trouve dans les autres animaux. Toujours la bête est devant ses yeux : c'est elle qui regle les pensées de l'impie touchant Phomme.

75

e les autres

es meres est

es sont plus

femmes &

t dans l'en-

s pensées.

tation, on

hommes

pre, dont

ur le ridi-

entre les

de la diffé-

que toutes avec lui-

quiles en-

u'ils pren-

met tout on le fair

loyennant

omme n'est

ce qu'il doit radictions

nos nou-

je répéter

es? ce qui

cessaires qui

uons que

vi que la

nel, bien

Suivons de plus près les pensées Sur la condu Théologien, & celles du Philo- l'homme, sophe touchant l'homme, selon l'un suite du pédéchû, misérable, tout plein de con-ché tradictions; selon l'autre, heureux, tel qu'il doit être, & fans toutes ces contrariétés qu'on lui attribue.

Les grandeurs & les miseres de l'homme sont tellement visibles. qu'il faut nécessairement que la veritable Religion nous enseigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur (l'être qu'il tient de Dieu) & en même tems que que grand principe de misere ( notre origine d'un pere pécheur): car il faut que la véritable Religion connoisse à fond notre nature; c'est - à - dire qu'elle connoisse tout ce qu'elle a de grand & tout ce qu'elle a de misérable, &

la raison de l'un & de l'autre : il faut encore qu'elle nous rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent.

Cette pensée si lumineuse, si exacte ne peut être contredite que par des impies qui nient le péché originel sans raison, ou avec des raisons, qui en même - tems qu'elles font voir la foiblesse de l'impiété, prouvent ce même péché qu'elle veut combattre. Car enfin, comme nous l'avons déja remarqué: Tout ce qui n'est combattu que par de mauvaises raisons, lorsqu'il est établi par de bonnes, est confirmé, & mis au - dessus de toute contradiction par ces mêmes raisons mauvaises. Voyons si celles qu'on nous propose ici, ne sont pas de cette espece, ou même n'enchérissent pas sur le mauvais.

On dit d'abord que toute cette pensée, ou cette maniere de raisonner est fausse & dangereuse. Par où y peuton reconnoître ces deux vices? Parce que la fable de Prométhée & de Pandore, les Androgines de Platon, & les dogmes des Siamois, & c. rendroient aussibien raison ( que la Religion Chré-

tienne ) di Ces fables Chrétienn donnent à l & à celle d dre raison dans l'hon pour faire l'impie mé ne, & jusc

rabaisser.

Mais, a

tienne n'en quand cet ingénieul Chrétiens mais nous lumiere fu tout ce q ligion Chri vraie, qua de raison de Pandore fe trouve en sera t que tou fera ausl terme,

l'est dan

contre les impies du tems, &c. 159 tienne) de ces contrariétés apparentes. Ces fables comparées à la Religion Chrétienne, pour le jour qu'elles donnent à la cause de notre grandeur, & à celle de notre misere, pour rendre raison des contrariétés qui sont dans l'homme: cela n'est bon que pour faire connoître à quel point l'impie méprise la Religion Chrétienne, & jusqu'où il s'est proposé de la rabaisser.

Mais, ajoute-t-on, la Religion Chrétienne n'en demeurera pas moins vraie, quand cette pensée de M. P. sera plus ingénieuse que solide. La Religion Chrétienne n'en sera pas moins vraie; mais nous en aurons bien moins de lumiere sur le péché originel; & c'est tout ce que demande l'impie. La Religion Chrétienne n'en demeurera pas moins vraie, quand elle ne rendra pas plus de raison que les fables de Promethée & de Pandore, &c. des contrariétés qui fe trouvent dans l'homme: mais elle en sera bien moins respectable, lorsque tout ce qui regarde l'homme y sera aussi obscur, employons le vrai terme, y sera aussi barbouillé qu'il l'est dans ces fables, dans ces Androgi-

tre: il faut raison des qui s'y ren-

use, si exaite que par
áché origitaisons, qui
sont voir la
rouvent ce
combattre.
l'avons dén'est com-

e bonnes, - dessus de ces mêmes ns si celles ne sont pas e n'enché-

es raisons,

oute cette
le raisonner
où y peutices? Parde de Panuon, & les
roiem aussiion Chré-

nes & dans ces dogmes. La Religion Chrétienne n'en demeurera pas moins vraie: mais elle le paroîtra bien moins. L'impie le sent bien, & c'est ainsi qu'il l'a voulu faire entendre, lorsqu'il s'est contenté de dire d'une maniere si foible & si vague: La Religion Chrétienne n'en demeurera pas moins vraie, quand même on n'en tireroit pas ces conclusions ingémieuses, en

faveur du péché originel. La Religion Chrétienne en paroîtra bien moins vraie, bien moins digne d'être proposée aux hommes de la part de Dieu, quand l'homme ne s'y trouvera point tel qu'il est, & qu'il se sent; ni la raison de ce qu'il est ainsi contraire à lui-même. Et en effet toute Religion qui ne donnera pas cette lumiere, ne paroîtra, ni venir de Dieu, qui est le pere des lumieres, ni faite pour l'homme, qui doit être éclairé du moins sur la cause de son état. Il est des choses qu'il est bon que l'homme ne sçache pas, pour se tenir dans l'humilité: il en est qu'il lui est assez inutile de sçavoir, comme tant de connoissances philosophiques, qui sont en effet plus propres à l'a le tourner vi comme celli ret tout - à lui - même & fans être contre fon de la contre fon de l

tout propo Maisaur tre ainsi la des plus co fophes? La jours prop me, & fon chaque Ph Connois-t Religion point qui Philosoph troduira p noissance diriger da vie?L'hor figrand, l'homme me que d dessus, 8 ce qui se

Double p

contre les impies du tems, & c. 161 propres à l'arrêter en lui-même, qu'à le tourner vers Dieu. Mais il en est, comme celle-ci, qu'il ne peut ignorer tout - à - fait, sans se perdre sur lui - même dans des erreurs sans sin, & fans être exposé à blasphémer contre son Créateur, comme fait à tout propos l'impie & l'esprit sort.

Mais au reste y pense-t-on, de mettre ainsi la vraie Religion au dessous des plus communes sectes de Philofophes? La Philosophie s'est toujours proposée de connoître l'homme, & son être moral. A cet égard, chaque Philosophe a dit à l'autre: Connois-toi toi - même. Et la vraie Religion fera indifférente fur un point qui fait tant d'honneur à la Philosophie? La vraie Religion n'introduira pas l'homme dans une connoissance de lui - même, qui doit le diriger dans toute la conduite de sa vie? L'homme qui se sent lui - même si grand, & tout-à-la fois si misérable; l'homme qui n'éprouve en lui-même que des contrariétés, inquiet làdessus, & prêt à se prendre à tout ce qui se présentera, Métempsicose, Double principe, &c. ne trouvera

Religion rera pas e paroîtra n bien, & aire entennté de dire i li vague: a demeurera e on n'en ti-

meules, en e en paroln moins dinommes de homme ne u'il est, & de ce qu'il ême. Et en ne donnera soltra, ni veere des lumme, que fur la cau-

nofes qu'il çache pas, té: ilen est le fçavoir, Tances phi-

n effet plus

pas dans la vraie Religion de quoi s'éclaircir sur ces contrariétés étonpantes qu'il porte en lui-même?

Qu'on laisse donc dire à M. P. au lieu de le traiter de visionaire, d'homme qui court après de brillantes chimeres, qu'il faut que la véritable Religion connoisse à fond notre nature, qu'il faut encore qu'elle nous rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent.

Le Christianisme, dit-on, n'enseigne

que la simplicité, l'humilité, la charité. Cela est beau, & cependant ce n'est qu'un tour de Socinien, qui réduit toute la Religion à une belle morale, à l'exclusion des mysteres. On y voit encore plus clairement un impie, qui sous le nom de Métaphisique, à quoi il ne veut point qu'on réduise le Christianisme, fait de nos mysteres, & principalement du péché originel dont il s'agit ici, une source d'erreurs.

L'homme suivant la Raison, & l'homme suivant ses passions: l'homme qui voit le bon parti, & qui suit le mauvais, Video meliora, proboque: deteriora sequor: l'homme qui sent dans sa chair ou dans sa volonté une soi

contraire à me qui se p de Dieu, & à une loi c qu'il ne ve bien qu'il lors: Malb N'eft-ce pa hommes? dictions r & déploré par les Cl différence que la cho cause : Re Cette p difant Ph réellemen

> tien, d'id taphisique. est aussi l' clair) fair construct rend néce tuelle de On a out posés se t gard du

fois: on a

contre les impies du tems, &c. 163 contraire à celle de son esprit; l'homme qui se plaît par l'esprit dans la Loi de Dieu, & qui obéit en même-tems à une loi contraire ; qui fait le mal qu'il ne veut pas, & ne fait pas le bien qu'il veut ; forcé de s'écrier alors: Malheureux homme que je suis, &c.! N'est-ce pas là en nous, comme deux hommes? N'est ce pas là des contradictions reconnues dans l'homme. & déplorées par les payens, comme par les Chrétiens? avec cette seule différence que les premiers n'ont vû que la chose, & n'en ont pas connu la cause : Rem viderunt , causam nescierunt.

Cette pensée est traitée par un soi disant Philosophe, mais qui n'est réellement ni Philosophe ni Chrétien, d'idée aussi absurde, qu'elle est métaphisique. Il aime bien mieux (cela est aussi bien plus beau & bien plus clair) faire trouver tout cela dans la construction de l'homme animal, qui rend nécessaire cette succession perpétuelle de pensées & de volontés différentes. On a oublié que ces mouvemens opposés se trouvent dans l'homme à l'égard du même objet, & tout - à - la fois: on auroit plus hésité à pronon-

Rom. 7.

Raison, & ons: l'hom, & qui suit proboque: deui sent dans nté une loi

lys

ion de quoi

riétés éton-

eà M. P. au

laire, d'hom-

illantes chi-

itable Religion

qu'il faut en-

des étonnan-

n, n'enseigne

, la chari-

ependant ce

cinien, qui

à une belle

es mysteres.

airement un

le Métaphili-

oint qu'on ré-

fait de nos

nent du pé-

trent.

même?

cer, que ces sentimens bien contraires, & ces différences qui sont en nous, sont si peu contradictoires, qu'il seroit contradictoire

qu'elles n'existassent pas.

Le fort de l'impie est toujours la comparaison des bêtes avec nous; & il ne comprend pas comment on veut raisonner différemment de l'un & de l'autre. Le chien , dit-il , qui mord l'un, & qui caresse l'autre est - il double? La poule qui a tant de soin de ses petits, & qui ensuite (ensuite, ce n'est pas tout-àla fois ) les abandonne, est-elle double? C'est ici toutefois où l'on avoue que l'homme est inconcevable, après avoir tant dit qu'il ne l'étoit pas; après nous avoir montré sa marche naturelle & son allure nécessaire dans la disposition de ses organes. Je répéterai aussi de mon côté, que ce Philosophe ci est inconcevable, & avec lui ceux qui peuvent admirer sa Philosophie.

Notre Philosophe est tellement brouillé avec la juste & vraie idée de la condition humaine, qu'il ne peut y revenir dans quelque jour qu'on le lui présente, & quelque nouvelle face qu'on lui donne. Il confond l'être de l'hol
me peut êt
avec l'acce
l'homme c
vec les diff
diverses f
Moyennam
qui plaigne
de ceux qu
cherche qu

à sa misera

Loin , di penser à sa mais que de parle à un (cience; a un grandeur, à Quel tous esprit! Es de la condit parler pas ler; c'est quin'est p humaine, peu; poi malheureu/ ment doi

en comb

là prouver

contre les impies du tems, &c. 165 tre de l'homme avec ce que l'homme peut être ou n'être pas, le fond avec l'accessoire; ce qu'on appelle l'homme ou la condition humaine, avec les dissérentes conditions & les diverses situations des hommes. Moyennant cela il se plaint de ceux qui plaignent l'homme, & se moque de ceux qui ont dit, que l'homme ne

cherche qu'à se détourner de penser

à sa misérable condition.

Loin , dit-il , d'empêcher un homme de penser à sa condition, on ne l'entretient jamais que des agrémens de sa condition. On parle à un Scavant, de réputation & de science; à un Prince, de ce qui a rapport à sa grandeur, à tout homme on parle de plaisir. Quel tour d'esprit! ou plutôt quel esprit! Est-ce là parler à l'homme de la condition humaine? C'est ne lui en parler pas; c'est éviter de lui en parler; c'est appliquer l'homme à ce quin'est pas le fond de la condition humaine, mais à ce qui l'adoucit un peu; pour le divertir de penser à cette malheureuse condition. C'est-là précisément donner dans le sens de M. P. en combattant sa pensée, c'estlà prouver sathése par un autre tour.

ontraires, 69 s, font si peu contradictoire

toujours la rec nous; & rec nous; & rec nous; & rec nous; & rec nous in the land of the la

arche naturegaire dans unes. Je réque ce Phible, & avec admirer fa

après avoir

pas; après

tellement raie idée de r'il ne peut our qu'on le e nouvelle onfond l'èJusques à quand les petits esprits donneront-ils dans le piége que leur tend l'élevation du génie de cer-

tains hommes?

L'éloignement qu'ont les hommes de demeurer avec eux-mêmes, vient du malheur naturel de notre condition foible & mortelle, & si misérable, que rien ne peut nous consoler, lorsque rien ne nous empêche d'y penser, & que nous ne voyons que nous. C'est toujours le Théologien qu'on entend.

Ce mot, ne voir que nous, dit le Philosophe léger & superficiel, ne forme aucun sens. Oui, dans sa Philosophie. Il en forme un grand dans la Religion. Ne voir que nous, c'est ne voir que notre misere, sans voir la miséricorde de Dieu. Ne voir que nous, c'est ne voir que la dépravation de l'homme, sans voir la grace de Jesus-Christ. Ne voir que nous, c'est ne voir que le malheur naturel de notre condition soible & mortelle, & ne pas voir le bonheur éternel qui nous attend dans le ciel.

Mais enfin que veut nous dire l'impie? Veut-il que nous l'arrêtions un moment sur lui-même; que nous l'obligions de fond d'où fi encore au ceurs? Je mandera g qu'à s'enfu voir autre ceurs les

Tous les réglés & c gré; mais de lui-mêt liation & d turel de fi qu'il faut qu'voil à ce qu plutôt c'ell les homme que la Ph

changera le mes, & le Voici t Religion fes défend l'esprit; tion, les l'homme fecret qui aux chos

me venant

etits esprits bligion
ge que leur fond
me de cer- enco

les hommes nêmes, vient notre condi-& si miléranus consoler, empêche d'y

yons que nous, ogien qu'on

u, dit le Phiciel, ne forme iilo lophie.ll la Religion. voir que nomiléricorde , c'est ne voir homme, sans hrist. Ne voir e malheur na-

heur éternel ciel. cus direl'im-

'arrêtions un que nous l'obligions de se voir avec ce mauvais fond d'où sont sorties, & d'où sortent encore aujourd'hui tant de noirceurs? Je suis assuré qu'il nous demandera grace, qu'il ne cherchera qu'à s'ensuir loin de lui-même, & à voir autre chose que lui.

Tous les hommes ne sont pas déréglés & corrompus au même degré; mais en général l'homme voit en lui-même tant de sujets d'humiliation & d'affliction; le malheur naturel de sa condition est si grand, qu'il faut qu'il s'éloigne de lui-même: voilà ce qu'on a dit avant M. P. ou plutôt c'est ce qu'on dit depuis que les hommes raisonnent. Peut-être que la Philosophie des esprits sorts changera les idées reçues des autres hommes, & le langage de tous les siécles.

Voici toujours, au mépris de la Religion & pour contredire en tout fes défenseurs, la chair opposée à l'esprit; le mouvement, la dissipation, les divertissemens proposés à l'homme comme son bonheur; & l'instinct secret qui le pousse ainsi au-dehors & aux choses de la chair, regardé comme venant de la bonté de Dieu (on se

pecher

168 Douzieme Discours

souvient ici de Dieufort à propos ): les miseres humaines rejettées tout de nouveau, comme les visions d'un cerveau creux. Nest-il pas absurde, diton, de penser ainsi? N'est-il pas plaisant que des têtes pensantes puissent imaginer? Quoi ? que l'ennui insurmontable que l'homme ressent, lorsqu'il est avec lui-même, est une preuve de la condition misérable de l'homme, que la dissipation seule suspend le sentiment de ses malheurs. L'esprit fort regarde tout cela comme l'heureux appanage de l'homme, & en remercie la nature.

L'impie est content de la nature, & si content de lui - même, lorsqu'il suit la nature, qu'il se peint avec complaisance vicieux & déréglé. C'est ce qu'a fait Montagne : c'est ce que font tous les jours des partisans de la nature, comme lui, plus ennemis encore que lui de la Religion. Le Naturalisme conduit là. La modestie empêche les gens vertueux de se peindre; l'amour propre devroit en empêcher les vicieux; un reste de pudeur pour soi-même, & de respect pour la nature humaine, devroit empêcher

pêcher certaine d'une ce manqué dessein ( vais côl M. P. a qu'en di du Syste le peindre lain, eft

mant, n Tant lesquell tenant milere, se sent. fophe, tire. Vo & bien 1 dit-on, danslap trésor le 1

Lam le tire a des dive mes une

contre les impies du tems, &c. 169 pêcher ceux-ci de nous dire d'eux de certaines choses, & de nous les dire d'une certaine maniere. Montagne a manqué à tout cela : il y a ajoûté le dessein de se montrer par ces mauvais côtés. Cela n'est pas supportable. M. P. a eu raison de le dire; & quoiqu'en dise son censeur, approbateur du Systeme de Montagne, le projet de se peindre naivement, quand ce naif est si odieux, & si on peut le dire, si vilain, est lui-même, non pas un charmant, mais un vilain projet.

Tant d'espérances imaginaires dans lesquelles l'homme passe sa vie, se tenant toujours hors du présent, sont selon M. P. une preuve de sa misere, & du dénuement actuel où il se sent. Cette pensée, selon le Philosophe, n'est bonne que pour la satire. Voici qui est bien mieux pensé, & bien mieux peint : Cette esperance, dit-on, qui nous peint des plaisirs futurs dans la possession des plaisirs présens, est le trésor le plus précieux de l'homme.

La misere intérieure de l'homme le tire au - dehors : elle le jette dans vertissemet des divertissemens, qui sont eux-mêmes une des miseres de l'homme, par-

Sur le di-& le plaisir.

OUTS tà propos): ejettées tout visions d'un is absurde, dit--il pas plaisant fent imaginer? furmontable

orlqu'il est apreuve de la le l'homme, e suspend le

urs. L'esprit comme l'heu-, & en remer-

de la nature. me, lorsqu'il int avec coméréglé. C'est c'est ce que artisans de la ennemis enion. Le Na-La modestie

tueux de le e devroiten un reste de & derelpect , devroit em-

pêchet

Douzieme Discours ce qu'ils sont troublés, ou peuvent l'être par mille endroits. Là-dessus, M. P... parle ainsi: Ce n'est pas être beureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement; car il vient d'ailleurs & de dehors, ainsi il est sujet à être troublé. L'esprit fort qui ne veut point de misere dans l'homme, qui veut encore moins que les divertissemens soient eux-mêmes des miseres (cela tiendroit trop du péché originel & de la spiritualité) nie à plein que les divertissemens aient pour lui ce trouble & ces inquiétudes; & à cette occasion il nous débite sa belle doctrine sur les plaisirs. Le plaisir, dit-il, ne peut venir que de dehors. Nous ne pouvons avoir de sensations & d'idées que par les objets extérieurs.

Quelles gens pour méconnoître & pour nier tout ce qui tient de l'esprit; tout ce qui s'occupe des choses de l'esprit, & qui en est affectée! Le plaiss ne peut venir que de dehors? Qu'il me soit permis de faire en faveur de la morale Chrétienne cette espece d'écart. Que deviennent donc ces plaisirs si indépendans des sens,

que la P
Et pour
fes de la .
fi l'esprit
la paix ,
n'y a do
pensée d
plus de p
la pratiq
plus de tienne ?
joie do

joie do rien, ni ni la mo Revei dehors. ne puisse reux, & même fa Failons simple. ci eut go mens du de son ce bonh fin, qua liflet sel parts? Q

fuccès!

contre les impies du tems, &c. 171 que la Philosophie nous vante tant? Et pour me renfermer dans les choses de la Religion: Il n'y a donc plus, si l'esprit sort dit vrai, de plaisir dans la paix de la bonne conscience? Il n'y a donc plus de plaisir dans la pensée d'être à Dieu? Il n'y a donc plus de plaisir goûté par l'esprit dans la pratique du bien? Il n'y a donc plus de joie dans l'espérance Chrétienne? Il n'y a donc plus de cette joie dont parle Jesus - Christ, que rien, ni l'affliction, ni la persécution, ni la mort même ne peut ôter?

Revenons aux divertissemens du dehors. Notre esprit fort nie qu'ils ne puissent pas rendre l'homme heureux, &c. Mais n'auroit il jamais luimême fait l'expérience du contraire? Faisons donc une supposition bien simple. Je suppose que cet hommeci eut goûté la joie des applaudissemens du Théâtre au premier Acte de son Ad.... Que seroit devenu ce bonheur au second, & jusqu'à la fin, quand les huées & les coups de siflet se seront fait entendre de toutes parts? Quelle douleur de ce mauvais fuccès! Quelle peine pour racom-

u peuvent Là-dessus,

l'est pas être rejoui par le d'ailleurs de à être trouveut point e, qui veut rertissemens

riferes (cela originel & lein que les

r lui ce troukà cette ocbelle doctri-

laifir, dit-il, Nous ne poul'idées que par

méconnoître i tient de l'esme retirée en e des choses est affecte! rue de debors? e faire en fa-

ennent donc ins des sens,

étienne cette

172 Douzieme Discours moder cette Piéce, quine valoit pas, dit-on, le racommodage!

cide volon-

taire.

Sur l'homi- Le même esprit qui lui fait méconnoître les miseres de l'homme & son vrai état, porte l'impie à louer l'homme, tantôt de ce qu'il se réjouit, & tantôt de ce qu'il se tue. Il affranchit l'homme de toute autre loi que de celle qu'il croit venir de la nature, qui s'ennuie d'être tranquille avec elle-même, & qui se jette dans les divertissemens; ou qui se lasse de vivre & de souffrir, & qui se donne la mort: & on appelle cela Philosophie.

Montagne a pû parler en Philosophe, & fon Approbateur a pû l'approuver en Philosophe. Mais quand le Philosophe s'éléve contre le Chrétien, ne fait-il pas entendre qu'il veut corriger le Christianisme, & que sa Philosophie est anti-chrétienne? Le Philosophe qui justifie, dans quelque cas que ce soit, l'homicide volontaire, fait voir qu'il méconnoît les droits du Créateur, & ne montre pas assez qu'il reconnoisse le Créateur même. Du moins il ne reconnoît point Dieu comme juste juge,

contro & l'hom cette qua des main! la préver Dès-là q de mal à trouve q lui-même qu'avec l des loix

pour le lui a coi droit fun mort de

Philosop

impies.

fait tout ne soit contre i & s'en homme qui est qu'ils :

même : Payens corrup phes au

contre les impies du tems, &c. 173 & l'homme comme criminel, qui en cette qualité doit attendre la mort des mains de la justice divine, & non la prévenir de sa propre autorité. Dès-là qu'un homme ne fait point de mal à la société en la quittant, on trouve qu'il est en droit de se tuer lui-même. L'homme n'a de rapport qu'avec la société: il ne dépend que des loix de la nature. Voilà toute la Philosophie & toute la Religion des impies. Dieu n'y est pour rien, que pour le nom de premier Etre qu'on lui a conservé, sans fonctions & sans droit sur la vie non plus que sur la mort des hommes.

Jusques à quand les impies, par le seul intérêt qu'une Religion qui leur fait tout craindre dans une autre vie, ne soit qu'une chimere, diront - ils contre elle des choses aussi étranges, & s'en glorisseront - ils devant les hommes? Ils ont changé la gloire qui est dûe à Dieu en un respect qu'ils rendent à la nature, cette même nature dont les Philosophes Payens ont senti le vice & déploré la corruption; & ils se disent Philosophes au milieu du Christianisme, &

Hiij

e valoit pas, e!

fait méconmme & fon louer l'homréjouit, & Il affranchit e loi que de e la nature, quille avec ette dans les

fe lasse de qui se donne cela Philoso-

en Philosoph,
phi l'approuais quand le
tre le Chrèlre qu'il veut
e, & que la
étienne ? Le
ans quelque
cide volonéconnoît les
ne montre

isfe le Créail ne recone juste juge,

diffe lage

174 Douzieme Discours quelquefois même Chrétiens! Ils affranchissent l'homme de toutes les loix divines, & de presque toutes les loix humaines : ils le rabaissent à la condition des bêtes, ils lui donnent le même partage après la mort; & ils veulent que l'homme soit content de son sort! Ils changent toutes les idées reçûes, ils renversent toutes les notions communes, sans se croire obligés de rien prouver; & ils croient marcher à la lumiere même de la Raison! Ils mettent de leur côté tout l'esprit & toute la science, parce qu'ils sçavent secouer le joug de la foi. Leur Philosophie gagne comme la gangrene, parce qu'elle apprend à mépriser les horreurs du tombeau & les terreurs de l'autre vie. Par ce seul endroit ils sont irréconciliables avec la Religion, quand ils paroissent la hair en tout. En effet qu'on supprime de la Religion Chrétienne les peines de l'autre vie pour ceux qui auront vécu au gré de la nature; & aussi-tôt tous les Naturalistes, tous les Matérialistes, tous les Déistes, & autres impies de quelque espece que ce soit, se reconcilieront avec

la Relig viendrot giftes.

> CO DU DO

Je 1 Loi, mai remplir nous arr battent princip role, I toutes 1 nous la avec un comme que che telleme qui est cen'est la Loi l'ame Moyfe a remi nu: J.

J. C. n

la Loi,

contre les impies du tems, &c. 175 la Religion Chrétienne, & en deviendront, s'il le faut, les Apologistes.

## CONTINUATION DOUZIÉME DICOURS.

ETTE parole de Jesus-Christ: Sur la Loi de Moise & Je ne suis pas venu pour détruire la les Juiss. Loi, mais pour l'accomplir, doit nous Mat. 5, 17. remplir de respect pour la Loi, & nous armer contre ceux qui la combattent ou avec témérité, ou par un principe d'impiété. Cette même parole, si on l'entend bien, éclaircit toutes les difficultés de la Loi. Elle nous la présente comme figurative, avec un fond bon, mais attendant, comme s'exprime faint Paul, quelque chose de meilleur; & cependant tellement liée à ce qui devoit suivre, qui est la Religion Chrétienne, que ce n'est qu'une même Religion, dont la Loi est le corps, & l'Evangile est l'ame : une même Religion que Moyse a tracée, & que Jesus-Christ a remplie. J. C. attendu, J. C. venu: J. C. caché fous des voiles, J. C. manifesté dans sa chair: Voilà la Loi, & l'Evangile.

Heb. 7. 19.

Hiv

ens! Ils aftoutes les

e toutes les aissent à la ui donnent a mort; & foit congent toutes ersent tou-

uver; &ils iere même le leur côté

e apprend a

rec la Relint la hair

e les peiax qui aunature; &

Déiftes, &

es, fans fe

ence, parce

joug de la ne comme

an & les ter-

eul endroit

*Supprime* 

iftes . tous

ue espece

erontavec

176 Douzieme Discours

C'est sur ce sondement que nous désendons la Loi contre ceux qui l'attaquent sans sondement, & peut-être moins par mépris pour elle, qu'en haine de l'Evangile. Voyons maintenant un de ces adversaires de la Loi aux prises avec un de nos

Théologiens.

Il fait beau voir un homme comme celui-ci lutter contre M. P. fur la Religion des Juifs, fur les caracteres de la Loi, fur ce qui regarde le Meffie! L'adversaire ne sçait là - dessus qu'une seule chose que personne n'ignore, qui est, que les Juiss charnels comme ils étoient, attendoient un Messie grand conquérant. Avec cette seule connoissance, qui est en lui bien superficielle, il s'en va tout au travers des plus profondes questions, & se jette sur M. P. comme sur un homme battu, qu'il n'y a plus qu'à désarmer.

La preuve complette de cette téméraire ignorance, à laquelle l'impiété se joint, se trouve dans ces paroles: Les Juiss ont toujours attendu un Libérateur; mais leur Libérateur est pour eux, & non pour nous. Jesus-Christ n'est donc par Juifs, o pour no le faux o des Chrec Chrétier fois pour ger de le c'est fei

nu: il fa a été bi adversa même u Par l viendra

qu'il ex

M. P. e Juifs,q manier fera la Sauveu tiement Juifs p

les jou pour deigne Mai

mes Ju

contre les impies da tems, &c. 177 donc pas ce Libérateur attendu des Juifs, ou J. C. n'est pas Libérateur pour nous? C'estici une pensée que le faux Chrétien avance pour nous ôter J. C. Si c'est comme de la part des Chrétiens qu'il l'avance, tous les Chrétiens le désavouent, le priant une fois pour toutes de ne jamais se charger de leur cause contre les Juiss. Si c'est seulement la pensée des Juiss qu'il expose, pour nier le Messie venu: il faut lever une équivoque qu'il a été bien-aise de trouver dans son adversaire, & lui apprendre à luimême une chose qu'il ignore.

Par les Juifs, qui pensent qu'il viendra un Libérateur pour tous, M. P. entend visiblement la Loi des Juifs, qui dit en effet par tout, & d'une maniere bien positive, que le Messie sera la lumiere des Gentils & leur Sauveur. M. P. dit : Les Juifs soutiennent; pour dire: La Loi des Juis porte, &c. Comme on dit tous les jours: Le peuple Chrétien tient; pour dire: La Loi Chrétienne en-

feigne.

Mais quand il s'agiroit des hommes Juifs, du gros des Juifs d'autrev.Here , d'avoir suppose que

75 t que nous ceux qui it, & peut-

pour elle, e. Voyons erfaires de un de nos

mme com-M. P. fur la s caracteres rde le Meslà - dessus personne e les Juifs ent, atten-

d conquénnoissance, rficielle, il es plus proette fur M. battu, qu'il

de cette téuelle l'imans ces pas attendu un

steur est pour Christ n'est

178 Douzième Discours fois qui aura pensé, & de tous les Juiss d'à présent qui pensent que J. C. ne fera Libérateur que pour eux: Il sera toujours vrai de dire que la Loi parle à cet égard différemment de ce que pensent, & de ce qu'ont pensé autrefois les Juifs. Et pour apprendre làdessus quelque chose à ceux qui l'ignorent, il faut leur dire: qu'on distingue tout communément, le sens de la Loi des Juifs, du sens des Juifs, ou du sens que les Juiss donnent à la Loi; comme on distinguera fort bien le sens de l'Evangile, du sens que les Chrétiens charnels donnent à l'Evangile. Dans le sens, ainsi que dans la lettre de la Loi des Juifs, un Libérateur viendra pour tous. Dans le sens des Juiss charnels & jaloux de la qualité de seul Peuple de Dieu, le Libéra. teur ne viendra que pour eux, & pour les rendre maîtres des nations. M. P. est donc ici l'expositeur sidéle de la Loi, les Juifs de faux interprétes de la Loi, & M. ... l'homme tout à la fois ignorant dans la Loi, & injuste agresseur de M. P.

Sur le Mef- On va bien plus loin : on reproche à ce grand Auteur, comme une méprise grossiere, d'avoir supposé que l'attente gion che dit-on mi cette bérateur d'y croir

L'ig lice se L'unit fie éto ligion Mellie de plu avoit & le 1 rael, té à lu qu'à l Maitt

ou l'an devan tua do tibi 1 Seign phét & de

cteur

C Meff contre les impies du tems, &c. 179 l'attente du Messie étoit un point de Religion chez les Juiss: c'étoit seulement, dit-on, une idée consolante répandue parmi cette nation. Les Juis espéroient un Libérateur, mais il ne leur étoit pas ordonné

d'y croire, comme article de foi.

L'ignorance, la témérité & la malice se réunissent dans cette critique. L'unité de Dieu, & l'attente du Messie étoient les fondemens de la Religion Judaïque. Tout y parloit du Messie. Et pour dire quelque chose de plus précis: Le Législateur Moise avoit tellement marqué ce Messie, & le faisoit tellement attendre à Israël, qu'il ne s'étoit donné d'autorité à lui-même & à sa Loi, que jusqu'à l'avénement de ce nouveau Maître de la Nation. Le contradicteur pourroit ignorer cet endroit, ou l'avoir oublié, il faut le lui remettre devant les yeux : Prophetam de gente 15. tua & de fratribus tuis sicut me, suscitabit tibi Dominus Deus : Ipsum audies. Le Seigneur Dieu vous suscitera un Prophéte comme moi de votre nation & de vos freres: Vous l'écourerez.

C'est tout dire: Jesus-Christ, ou le Messie à venir, étoit pour les Juiss ce

H vj

Deute 18-

faux inter. l'homme
s la Loi, &
n reproche
ne une mésupposé que

us les Juifs

ne J. C. ne

ux: Il fera

a Loiparle

de ce que

ensé autre-

rendre là-

eux qui l'i-

: qu'on di-

ent, le sens

s des Juifs,

onnent à la

ra fort bien

ens que les

ent à l'E.

si que dans

fs, un Libé-

s le sens des

le la qualité, le Libéra.

ur eux, &

es nations.

teur fidéle

Douzieme Discours que Jesus-Christ venu est pour les Chrétiens. C'étoit pour les Juiss tout, & en toutes choses: comme il est tout pour nous, & en toutes chofes: Omnia, & in omnibus Christus. Tous les vœux de l'ancien Israël étoient tournés du côté du Messie, comme tous les nôtres sont tournés du côté de Jesus-Christ. Il étoit, par rapport à ce premier avénement, l'attente d'Israël, son espérance; comme J. C. dans son second avénement est l'attente des Chrétiens, & leur espérance. L'esprit fort veut-il retrancher des articles de notre foi l'attente du second avénement de Jesus-Christ? Veut-il transformer cet objet de la Foi Chrétienne en une idée confolante, en une simple espérance, sans obligation d'y croire? L'attente d'un Messie n'étoit pas moins un point de Religion chez les Juiss: il ne leur étoit pas moins ordonné de croire à ce Libératenr, comme article de Foi. La foi du Messie étoit l'ame de la Religion Judaïque. Rien n'a pû l'éteindre dans le cœur, non plus que dans l'esprit des Juifs, & elle y est encore plus vive dans leurs malheurs. C'est cette foi qu'on veut aujourd'hui ôter aux

Juis ma qui ne le Mais

dise ce
Foi dan
ce n'est
les tems
de chaq
manifest
endroits
qui a été
& le plu
ple: ce
né, mêr
a paru ôl
delaSina
& l'auro
freres? (

que pour même g aux Juil vec laqu que poi J. C. à l

parmi le

Allonsa

Messie li

Une a une autr ce, c'est

contre les impies du tems, &c. 181 Juiss malgré eux, & malgré leur Loi qui ne leur parle d'autre chose.

Mais enfin que l'esprit fort nous dise ce que c'est qu'un Article de Foi dans une Société religieuse, si ce n'est ce qui y a été crû dans tous les tems, par tous les Docteurs, & de chaque particulier; ce qui est manifestement révélé, & en plusieurs endroits dans les Livres Saints; ce qui a été professé le plus hautement, & le plus constament parmi ce peuple: ce qui n'y a jamais été abandonné, même quand toute espérance en a paru ôtée; ce qui auroit fait chaffer de la Sinagogue celui qui l'auroit nié, & l'auroit fait lapider par tous ses freres? Or telle a été certainement parmi les Juiss l'attente d'un Messie. Allons au but. Cet homme ne nie le Messie libérateur, quant au spirituel, que pour nier J. C. Sauveur dans le même genre : il ne laisse le Messie aux Juiss comme une espérance avec laquelle on amusoit ce peuple, que pour faire la même chose de J. C. à l'égard des Chrétiens.

Une autre impiété, ou, si l'on veut, Sur les Proune autre ignorance de la même for- Prophéties. ce, c'est de retrancher les Prophé-

pour les les Juifs comme il outes choiffus. Tous iël étoient e, comme és du côté

ar rapport t, l'attente me J. C. ent eft l'at-

ir espéranretrancher attente du us-Christ ?

bjet de la lée consoance, fans

ttente d'un un point de leur étoit

ce Libera-La foi du eligion Ju-

indre dans ns l'esprit core plus

C'est cette ôter aux

182 Douzieme Discours tes de la Religion des Juiss, de ne les y laisser que comme des Docteurs particuliers. Toute leur Religion, dit on, étoit renfermée dans le Livre de la Loi. Les Prophétes n'ont jamais été regardés comme Législateurs. Et que devient l'autorité de J. C. qui joint par-tout les Prophétes à la Loi, qui presse également les Juiss par le témoignage de l'un & de l'autre en sa faveur? Quel personage, si les Prophétes ne sont pas comme la Loi, fait-on faire à J. C. lorsqu'il veut prouver par tous les Prophétes, à commencer depuis Moyse, qu'il ne lui manque aucun des caracteres du Messie, & que ce qui vient de se passer à Jérusalem, est ce qui devoit arriver au Messie? On lui fait faire le personnage d'un Sophiste, qui cherche à faire illusion; d'un homme qui ignore affez la Religion Judaïque, pour y faire un point de Religion & un article de foi de ce qui n'est qu'une idée consolante, répandue dans la nation; d'un homme enfin qui se joue du raisonnement, & se mocque des personnes, lorsqu'il fait sortir la Religion hors de la Loi, & qu'il l'étend aux Prophétes. Voilà

pour le ture, s'il s'échap mens, Prophé Mellie la faute ne se re fant cit nous vo tre cho dons à fions d le move Juifs n' tout, co le sens o J.C. 1 renonc leurs pe dévotio Juifs at Loi, t & aux

> C'e dresse que M me un

piete v

contre les impies du tems, &c. 182 pour les Juifs une belle ouverture, s'ils vouloient en profiter, pour s'échapper de presque tous nos argumens, & sortir de l'embarras ou ces Prophéties les mettent au sujet du Messie venu. Ce ne sera pas du moins la faute de cet homme ci, si les Juiss ne se réduisent à la Loi; nous laisfant citer les Prophéties, tant que nous voudrons, sans y répondre autre chose que ce que nous répondons à ceux qui nous citent les visions des anciens Millenaires. Avec le moyen qu'on leur donne ici, les Juiss n'ont que faire de renverser tout, comme ils font, pour éluder le sens des Prophéties qui regardent J. C. Ils n'ont tout d'un coup qu'à renoncer les Prophétes, & desavouer leurs peres qui y ont crû par trop de dévotion. Mais l'attachement des Juiss aux Prophétes, comme à la Loi, rend aux Prophétes le rang, & aux Prophéties l'autorité que l'impiété veut leur ôter C'est par respect, c'est par ten-

C'est par respect, c'est par tendresse pour la Religion Chrétienne, que M... attaque ici M.P... comme un homme qui ébranleroit les fon-

urs uifs, de ne es Docteurs igion, dit-on, de la Loi. Les gardés commo

gardés comme nt l'autorité out les Proe également

ge de l'un & Quel persone sont pas faire à J. C.

par tous les

nque aucun e, & que ce

érusalem, eit Messie? On ge d'un So-

affez la Reli•

faire un point foi de ce qui

te, répandue me enfin qui , & se moc-

qu'il fait forla Loi, &

la Loi, & étes. Voilà

demens de cette sainte & raisonnable Religion, si quelque chose pouvoit les ébranler. Réduisons ceci à quelque chose de simple. M. P... après tous les Docteurs de tous les tems, ou plutôt après saint Paul, reconnoît, outre le sens littéral de la Loi & des Prophéties, un sens figuré dont J. C. & son Eglise sont le principal, ou plutôt l'unique objet. La Loi ancienne n'étoit faite que pour annoncer & prophétifer la Loi nouvelle. Tout y montroit, ou y prédisoit la Religion Chrétienne. Dans les Prophéties, c'étoit J. C. & son Eglise, l'un & l'autre vûs du Prophéte, qui étoient prédits ouvertement, & l'évenement l'a vérifié; ou qui y étoient cachés, mais sous un voile qui est aujourd'hui aisé à lever, si ce n'est par ceux qui, comme les Juiss, ont encore eux - mêmes le voile sur le cœur. Voilà ce que les enfans, sçavent parmi nous.

Quoi qu'il en soit, M... ignore, ou fait semblant d'ignorer que les Prophéties aient pû avoir un double sens; & sur cette ignorance, sondement ordinaire de ses raisonemens

cont & de ses ment il t pouravo deux sens; contre D toute la cet endr fuperstic. mot, Il Jefus-Cl on fait is quant ( des pro même d conféqu J. C. on notre Pl terme d Les Pr Jesus-Cl mes d'a tradicte un autr doient & tout

c'étoit

S. Est

des Ar

de plui

contre les impies du tems, &c. 185 & de ses déclamations, non-seulement il tourne M. P... en ridicule, pour avoir dit que les Prophéties avoient deux sens; mais il tourne cette pensée contre Dieu, contre J. C. & contre toute la Religion, qu'il compare par cet endroit aux tromperies & aux superstitions du Paganisme. En un mot, rien ne se sauve, ni Dieu, ni Jesus-Christ, des raisonnemens qu'on fait ici: c'est-à-dire, qu'en attaquant comme fausses & absurdes, des propositions qui sont le fond même de la Religion, & en tirant des conféquences contre Dieu & contre J. C. on veut nier Dieu & J. C. Voilà notre Philosophe démasqué: voilà le terme de ses efforts philosophiques.

Les Prophéties qui regardent directement Jesus-Christ, n'ont qu'un sens. Nous sommes d'acord sur ce point avec le contradicteur. Mais celles qui avoient un autre objet littéral, n'en regardoient pas moins J. C. & son Eglise, & toute la Religion Chrétienne; & c'étoit même le sens principal du S. Esprit, comme l'interprétation des Apôtres nous l'a fait connoître de plusieurs. Jesus-Christ étoit la

ncienne n'éncer & prole. Tout y t la Religion Prophéties, l'île, l'un & , qui étoient l'évenement tent cachés, est aujourest par ceux ont encore ir le cœun çavent par-

l's-

Sonnable Reli-

t les ébranler.

ue chose de

ous les Do-

ou plutôt a-

oît, outre le

des Prophé-

J. C. & fon

, ou plutôt

orer que les ir un double nce, fondetailonemens 186 Douziéme Discours

vérité: Cyrus étoit la figure, avec le nom même de Christ; comme Jofue l'avoit été avec le nom même de Jesus, ou de Sauveur. Le retour de la captivité de Babilone, tant célébré dans les Prophétes, n'étoit qu'une ombre de la liberté, & plus grande, & plus nécessaire, que le Messie devoit apporter aux hommes captifs du péché; & ainsi du reste. Voilà comme nous entendons les Prophéties, comme nous y cherchons J. C. tantôt caché, tantôt manifeste. Si c'est-la ébranler les fondemens de la Religion, il y a long-tems que J. C. & ses Apôtres les ont ébranlés, & elle devroit être renversée.

Mais si cet ébranlement des sondemens de la Religion par le double sens des Prophéties, allarme tant notre Philosophe, comment n'est - il pas encore plus effrayé d'abandonner en entier sa preuve des Prophéties, comme il fait par ces paroles: Ne pourroit-on pas même dire, que quand nous n'aurions aucune intelligence des Prophéties, la Religion n'en seroit pas moins prouvée?

M... est trop libéral d'un bien au-

quel il reclamo tiens, de notre n mème le en aban nemis , premier fervir pas roit que rection volonu Religio effet pl rons pas

Nous Socinie que for ancune in ligion n'e nous conier de conferences Mi J. C. la tous fes tres pre

plus bel

connue

contre les impies du tems, &c. 187 quel il ne prétend rien; mais nous le reclamons, au nom de tous les Chrétiens; & nous ne souffrirons pas qu'en notre nom, un homme qui n'a pas même le masque de notre Religion, en abandonne les preuves à ses ennemis, dont il est aujourd'hui le premier par la malice. La Religion n'en seroit pas moins prouvée, quand elle n'auroit que les miracles, & la Résurrection de J. C. Nous reconnoissons volontiers que chaque preuve de la Religion séparément peut avoir un effet plein. Mais nous n'abandonnerons pas pour cela la plus grande, la plus belle, la plus forte, la plus reconnue de toutes nos preuves.

Nous reconnoissons l'esprit des Sociniens dans cette parole, en quelque sorte coulée: Quand nous n'aurions aucune intelligence des Prophéties, la Religion n'en seroit pas moins prouvée. Mais nous combattrons cet esprit Socinien de toutes nos forces; & nous conserverons à notre Religion, avec les Miracles & la Resurrection de J. C. la preuve des Prophéties avec tous ses avantages au - dessus des autres preuves. Nous ferons voir que

cours

figure, avec

; comme Jo-

om même de

e retour de la

tant célébre

ent des fondelar le double larme tantnonent n'ell - il é d'abandonles Prophéces paroles: ive, que quand igence des Provoit pas minis

d'un bien au-

.79.

nous n nousn ties, Simbo S. Eff

ve, qu me a é

rens ad

une col qui ôt

employ

plus d

mêmes

le plus

comme

de force

qui a

nes de

*fubcili* 

phétes e

fur lequ

tre ébr

nous r

M ... 1

bien p

nonço

que cro résàla La

contre les impies du tems, & c. 189 ve, qui dès l'origine du Christianisme a été employée contre les différens adversaires de la R. C. comme une conviction & une démonstration qui ôtoit toute replique; qu'on a employée comme la preuve qui tient plus du miracle, que les miracles mêmes; comme la preuve qui est le plus au - dessus de tout soupçon; comme celle qui est la plus capable de forcer l'incrédulité; comme celle qui a triomphé de toutes les chicanes de l'esprit humain, & de toutes les subrilités de la philosophie. Les Pro- Ephes. 2. 200 phétes & les Apôtres : voilà le fondement fur lequel nous ne craignons pas d'être ébranlés: voilà le fondement auquel nous ne toucherons pas, quoique M... nous en sollicite: nous voyons bien pourquoi. Comme nous ne renonçons pas au Symbole, comme nous ne renonçons pas au S. Esprit: nous ne renonçons pas aux Prophéties, qui nous sont données dans le Simbole comme la parole même du S. Esprit; comme ces témoignages plus que croyables, que le S. Esprit a préparés à la R.C.si long-tems auparavant.

La certitude des Prophéties de-

Livres de

e J.C. comoit la boumoins prouvée croyons, & ent nous en Mais nous à une preu-

confirméfa

, conclut fa

profondiffez les

e qu'elles me

n Sauveur,

ux qui ne le

Prophétes,

se, non une

leur pesanteur

s ferons voir

ant l'infigne

ration, & de

el, ne laisse

us ferme, la pa-

ferons voir

gulierement

Prophéties,

nvaincre les

ue par Moife, s ferons voir

ient les Pro-

190 Dounzieme Discours

la Loi & des vient invincible, lorsqu'on fait atproduits par tention que c'est les Juiss qui gardent Juiss avec amour & sidélité les Livres des Proprouvent la phétes, ainsi que ceux de Moyse On le sent tout d'un coup des Prohétes: parlons du Livre de la Loi. La Loi est une preuve vivante & subsistante de la R. C. une preuve qui est entre les mains de nos ennemis, & qui par conséquent ne peut être suspecte. La vérité de ce Livre n'est pointellemême suspecte, puisque ce Livre est produit par ceux - là même qui ont le plus d'intérêt ou à le nier, ou à le cacher. Ce Livre les déshonore en tant de façons, dit M. P. . . & cependant ils le conservent aux dépens de leur vie. C'est, ajoute-t-il, une sincérité qui n'a point d'exemples dans le monde, ni sa racine dans la nature. Le doigt de Dieu est là.

Point du tout, réplique l'adverfaire de la Loi & de l'Evangile : Cette sincérité a par tout des exemples, & n'a sa racine que dans la nature. Le Juif, selon lui, n'a besoin que de son orgueil pour conserver ce Livre. Que n'ajoute-t-il, & pour le montrer à toute la terre? M. P. prétend donc que l'orgueil des Juiss devoit les porter

à suppr nore d'al gulieren voir leu infigne constan un Livr réproba en leur ancien o

> que l'or produir ils paro ingrats fond, in reilles, t mais où miracles tion est t

Sono

la bienlaisse à de M.P tendu ] P. qui turel di duction

Juifs, o risé à n

ours on fait atfs qui gardent vies des Prole Moyle On les Prohétes: Loi. La Loi & fubfiltante qui est entre is, & qui par fuspecte. La If pointellee ce Livreest ême qui ont e nier, out shonore en tan cependant ils k r vie. C'eft, aui n'a point d'e-Saracine dans Dieu est là ique l'adverangile: Cette ples . on na fa e Juif, selon fon orgueil

re. Que n'a-

ontrer à tou-

nd donc que

it les porter

à supprimer un Livre qui les déshonore d'autant plus, qu'ayant été singulierement favorisés de Dieu, il fait voir leur perpétuelle insidélité, leur insigne ingratitude, leur disposition constante à offenser ce même Dieu: un Livre qui contient l'arrêt de leur réprobation, & l'appel des Gentils en leur place; des Gentils, l'objet ancien de leur jalousie.

Son censeur au contraire, suppose que l'orgueil des Juifs leur doit faire produire un Livre, ou, à la vérité, ils paroissent insidéles par habitude, ingrats par caractere, méchans au fond, incirconcis de cœur & d'oreilles, têtes dures & indomptables; mais où l'on voit aussi qu'il a fallu des miracles pour les abbattre, & que leur nation est toujours (il auroit dû dire a été) la bien aimée du Dieu qui la châtie. Je laisse à juger au plus simples lequel de M. P. . . ou de M. . . a mieux entendu l'orgueil des Juifs; si c'est M. P. qui est fondé à trouver du surnaturel dans la conservation & la production des Livres de Moyfe par les Juifs, ou si c'est M. . . qui est autorisé à n'attribuer l'un & l'autre qu'à

192 Douzième Discours des vûes naturelles; & par conféquent si cette preuve tirée de la sincérité des Juiss au sujet de leurs Livres, doit être restituée à la R. C. conformément à la pensée de M. P. ou si elle doit lui être ôtée, conformément à la censure de M...

quité de la loi des Juifs.

Sur l'anti- La Loi (des Juifs) est la plus ancienne Loi du monde, dit M. P. Le nom même de Loi n'a été connu que plus de mille ans après. . . . Les plus anciens Législateurs Grecs & Romains en ayant quelque lumiere, en ont emprunté leurs principales Loix.

Le contradicteur répond par trois très-faux, qui passeront eux - mêmes pour très-faux, jusqu'à ce que ce mince Auteur ait acquis plus d'autorité; qui paroîtront très-faux à quiconque, au lieu d'en croire M... sur sa parole, en croira M. P. qui n'avance rien légerement; M. Bossuet, qui a tout lû; Philon & Joseph, qui défient les adversaires de leur Religion de montrer le contraire. Voici Phil. Rep. les propres paroles de Philon: « No-» tre Législateur précéde en antiqui-

» té tous les autres, tant anciens que

à App. L. 2.

modernes que les Grecs vantent si fort so fort 20 feule

a me

» n'en

o toies

w xime

so dont

w fans

dernie

gesse des

élevé. (

de tous

pas en

est can

qui soit

Roma

Loix

ait été

que c

cienn

affez (

emba

rappo

toujo

le Pré

fes Pr

tionà

lepeu

x par confé. irée de la fint de leurs Ljée à la R. C. nfée de M. P. ôtée , conforle M. . .

la plus ancienne P. Le nom mêue plus de mille anciens Légila: m ayant quelqu leurs principals

pond par tris

it eux - mêms

u'à ce que a

quis plus d'au

très-faux à qui
croire M., fut

M. P. qui n'a
; M. Bossuet,

k Joseph, qui

de leur Reli
pontraire. Voici

Philon: « No
de en antiqui
nt anciens que

cres yantent si

contre les impies du tems, &c. 193 so fort. Le nom de Loi n'étoit pas ∞ seulement connu parmi eux, comme il paroît, parce qu'Homere » n'en a point parlé. Les peuples é-» toient gouvernés par certaines ma-» ximes, & quelques ordres des Rois » dont on usoit selon les rencontres. n fans qu'il y eût rien d'écrit. » Ces dernieres paroles expliquent cette sagesse des Egyptiens dans la quelle Moyse fut élevé. Ces sages regles qu'on venoit consulter de tous côtés, selon M. Bossuer, n'étoient pas encore écrites ; & la Loi de Moyse est sans contestation le plus ancien Livre qui soit au monde.

Mais enfin que ni les Grecs, ni les Romains n'aient rien pris dans les Loix des Juifs, que le nom de Loi ait été connu avant la Loi de Moyfe, que cette Loi ne foit pas la plus ancienne Loi du monde: il lui reste assez de caracteres de Divinité, pour embarasser les impies. La Loi par ses rapports avec l'Evangile établira toujours la R.C. Moyse sera toujours le Précurseur de J. C. les Prophétes ses Prédicateurs; la Loi une préparation à l'Evangile avec le même fonds; le peuple Juis une même race de Dieu

]

avec les Chrétiens, le même tronc fur lequel nous fommes entés. & qui nous porte. Voilà ce qu'il faut que l'impie s'efforce de détruire, au lieu de s'amuser à chicanner sur la datte de la Loi, sur le nom de Loi qu'elle a donné dans le monde, sur les idées qu'elle a fournies aux plus sages Législateurs.

Sur le sens caché des anciennes Ecritures.

Il y a des endroits, soit dans la Loi, soit dans les Prophétes, qu'on ne peut prendre qu'au sens spirituel, qui dès-là déterminent à ce sens les endroits charnels de la Loi, & le sens caché des Prophétes. Le seul endroit où il sera dit que l'œuvre du Messie sera de délivrer son peuple de ses péchés, éclaircit tous les endroits où il est parlé du Messie vainqueur, du Messie libérateur. Les endroits où il est parlé du Messie pauvre, du Messie humilié, du Messie chargé d'outrages, traité comme un scélérat, & mis à mort : ces endroits, dis-je, expliquent les autres, & devoient déterminer les Juiss à recevoir Jesus de Nazareth; à le reconnoître attaché à la croix pour délivrer le genre humain.

etoier les Progrand droits cher les parles p

pane de cherce L'i

un do Cepe gros d furred une au même après re d'u

à-dire des vi vés da couve ces e

promi foient toit av

contre les impies du tems, &c. 195 La vraie justice, les vrais biens étoient marqués dans la Loi & dans les Prophétes, & même avec de grands traits. C'étoit dans ces endroits clairs qu'il falloit aller chercher l'esprit de tant de cérémonies, sur les idées de ces justices de la chair, comme s fages Léparle S. Paul. Or cela n'étoit ni loin, ni au-dessus d'un Juif qui auroit un peu étudié sa Religion, qui y auroit

cherché Dieu & la vérité de son culte. L'immortalité de l'ame n'étoit pas un dogme décidé dans la Sinagogue. Cependant c'étoit la croyance du gros des Juifs, qui croyoient la résurrection, & le regne de Dieu dans une autre vie. Or avec cette idée, même confuse d'un bonheur éternel après cette vie, jointe à l'idée si claire d'un Dieu infiniment bienfaisant, avec de bonnes dispositions, c'està-dire avec l'amour de la justice & sino el me des vrais biens, le Juif les auroit trouvés dans des endroits où ils n'étoient couverts que d'un voile leger, dans ces endroits où les biens charnels promis avec tant d'abondance, disoient trop pour la vie présente. C'étoit avec le secours des Prophétes

I ii .

ème tronc ntés, & qui il faut que e, au lieu fur la datte Loi qu'elle

oit dans la tes, qu'on as spirituel. ce sens les i, & lesens eul endroit e du Messe e de ses pédroits où il queur, da du Messie é d'outraélérat, &

oir Jesus de tre attaché e genre hu-

dis-je, ex-

voient dé-

Douzième Discours 196 eux-mêmes, de la Loi & des Pseaumes, que le Juif pouvoit découvrit le sens caché des Prophétes, de la Loi & des Pseaumes. Ce seul endroit du Ps. 49. 8.9: Je ne vous reprendrai pas touchant vos sacrifices, vous ne faites autre chose que m'en offrir : mais je ne recevrai pas vos boucs & vos taureaux &c, Ce seul endroit, dis-je, découvroit le fond de tout ce culte extérieur de la Loi. M. P. luimême, dit-on, né parmi les Juifs, s'y seroit trompé comme eux. M. P. ne s'y seroit pas trompé. Mais quelqu'un avec ses pensées sur la vertu & sur la Divinité, avec ses idées sur la mortalité de l'ame & le péché originel, avec sa Philosophie sur les plaifirs & fur l'amour propre, avec son goût pour les richesses & pour la gloire, s'y seroit trompé certainement. mobileglib

purement Judaique.

Sur le culte & C'est bien ignorer la Religion que de se scandaliser de ce que M. P. a dit que Dieu réprouve le culte qu'il a lui - même ordonné, quand il est mal offert, quand il est séparé de cette piété intérieure qui doit animer toute notre Religion, & la rendre digne de lui. Nous avons bien besoin

6 que c dre q l'amour mour fer d'i culte

comn

comm M.P. que s' lui, 6 fouve fembl ra-t-il

tres, peutaimio à lui proch me: ches,

plus, fons mer mour

grace qui n veuille

contre les impies du tems, &c. que cet homme vienne nous apprendre que la Loi de Moyse consistoit dans l'amour & dans le culte : comme si l'amour cherchoit jamais à se dispenser d'un culte ordonné de Dieu, d'un culte qui est la Religion du tems, comme étoit celui de la Loi.

La Philosophie de M. . . ne s'ac- Sur l'amour commode pas de cette Théologie de M. P. qui est celle du Christianisme, que s'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, & non les créatures. Dieu, cet Etre fouverainement parfait, & tout ensemble notre souverain Bien, n'aura-t-il donc pas droit, à ces deux titres, sur tout notre cœur? Dieu peut-il souffrir que hors de lui nous aimions quelque chose sans rapport à lui? Il faut sans doute aimer son prochain, & l'aimer comme soi-même: il faut aimer ses amis, ses proches, ses bienfaiteurs, & les aimer plus, selon que nous avons des raisons saintes ou naturelles de les aimer davantage. Mais tous ces amours, s'il y a un Dieu auteur de la grace & de la nature, s'il y a un Dieu qui nous ait faits pour lui, & qui veuille se donner à nous, doivent se

Lin

e culte ou'il quand il est

93

des Pleau

t découvrir

étes, de la

feul endroit

us reprendrat

ous ne faites

mais je ne re-

taureaux doc.

écouvroit le

térieur de la

On, ne parmi

ne eux. M.P.

Mais quel-

ir la vertu &

s idées fur la

péché origi-

fur les plai-

e, avec fon

& pour la

de certaine-

eligion que

que M. P. a

st séparé de doitanimer & la rendre s bien besoin 198 Douzieme discours perdre dans cet amour de Dieu, d'ou ils viennent comme de leur source.

S'il y a un Dieu qui nous ait faits pour lui, nous ne devons aimer que lui. Et en n'aimant que lui, ou rien que par rapport à lui, nous en aimons mieux, nous en aimons davantage, nous en aimons plus fidellement & plus constamment tout ce que nous aimons avec lui. Voilà la Rel. Chr. & c'étoit la Loi de Moyse; mais non pas la disposition des Juiss, comme ce n'est pas celle des Chrétiens charnels. C'est-là la R. C. mais en cela elle est trop haute pour quelqu'un qui fait quelquesois le Philosophe & l'homme raisonnable; mais qui se compare encore plus souvent & plus volontiers avec les bêtes.

Haine des impies pour tondement.

N'est-ce point en haine de la Rela la Rel. des Chr. que de certains hommes justi-Juiss: Son fient la haine qu'on a marquée & la persécution qu'on a faite à ceux qui ont professé cette Religion, ou qui en ont crû le principal article, qui est l'unité de Dieu? Cette haine estelle affez vifible, lorfqu'on va jufqu'à attribuer aux Chrétiens le dessein d'abbattre l'empire des Payens avec leur

Religio vils, & le fond fidélit Ilya Dieu étoient

lement toient a vitie le vil peut On n dans

prics f me po qu'on pays o L'a les ho

jamai fens, connu ceux quelo le sec laque

qu'au vie po ces m

contre les impies du tems, &c. 199 Religion, & jusqu'à rendre les Juiss vils, & pour ainsi dire horribles par le fond de leur Religion, & par leur fidélité à exécuter les ordres de Dieu? Il y a ici encore plus de mépris de Dieu que du peuple Juif: Les Juifs étoient hais , parce qu'ils haißoient ridiculement les autres nations ; parce que c'étoient des barbares qui massacroient sans pitié leurs ennemis vaincus, parce que ce vil peuple, superstitieux, ignorant. &c. On ne voit pas moins clairement dans le même endroit, que nos efprits forts ne peuvent souffrir, même pour professer un seul Dieu, qu'on s'éloigne du culte reçû dans le pays où l'on se trouve.

L'amour de la vie est si grand dans sur les Apo les hommes, qu'il n'y en a peut-être tres & les Martyrs: sur jamais eu, quand il a eu son bon leur témoisens, qui l'ait donnée pour une chose gnage en faconnue de lui pour fausse. Reste à Rel. Chrétceux qui auront pû la donner pour quelque fausseté qu'on aura trouvé le secret de leur faire croire, & dans laquelle on les aura intéressés jusqu'au point de leur faire mépriser la vie pour cette fable. Le nombre de ces martyrs de la fausseté doit être

Dieu, d'ob eur source. lous air faits s aimer que ni, ou rien nous en ainons davanplus fidelleent tout ce lui. Voilà la oi de Moyle: on des Juifs. e des Chréla R. C. mais

A MAN

te pour quelfois le Philonnable; mais plus fouvent les hêtes. ne de la Rela mmes justi-

parquée & la e à ceux qui rion, ou qui article, qui te haine est.

n va julqu'à s le dessein

evens apec lens

200 Douzième Discours bien petit, & je ne sçai si l'on peut nous en citer un seul exemple de bien certain. M. P. a donc pû, pren euve de la R. C. dire en général : Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger. et el maque de sous

Comment s'y prend M... pour attaquer cette pensée de M. P. & pour affoiblir cette preuve de la Religion? Il s'y prend en ennemi de la Religion, foible, mais malin. On se jette dans le pyrrhonisme de l'Histoire, & on parle de Fanatiques qui se sont égorger pour des visions. En voilà assez pour armer le libertinage contre les Apôtres & les Martyrs.

Il ne tient pas à nos esprits forts qu'on ne doute s'il est mort un seul homme pour rendre témoignage à la R. C. & s'il est un seul de nos Martyrs dont les Actes soient véritables. Quel prodige il nous faudroit croire, pour ne pas croire au témoignage des Martyrs, & sur-tout des Apôtres! Il faudroit croire que le monde entier a crû & s'est converti sur le témoignage & à la prédication d'hommes fanatiques. C'est dans ce travers d'esprit qu'on surprend toujours les

2011 esprits choles en vei incom Il n

qu'iln' qu'il y l toujou megen près de don, fausses ces da l'idée

àlave d'hére en pre Catho mirac dés, le n'ont

buts se

que po avoid racor celle

M pas bei Ellen si l'on peut contre les impies du tems, &c. 201 mple de bien esprits forts: pour ne pas croire des û, pren euve choses favorables à la Religion, ils en veulent faire croire de bien plus éral : Je crois incompréhenfibles. les témoins (e

WYS

M., pour at-

M.P.& pour

e la Religion?

ni de la Reli-

n. On se jette

e l'Histoire,

es qui se font

ons. En voil

ertinage con-

esprits forts

mort un feul

émoignage à

lde nos Mar-

nt véritables.

droit croire,

témoignage

des Apônes!

e monde en-

erti sur le té

ationd'hom-

ans ce travers

toujours les

lartyrs.

Il me paroît évidemment, dit M. P. Sur les vrais qu'il n'y a tant de faux miracles, que parce Miracles. qu'il y en a de vrais. L'erreur suppose toujours quelque vérité dans le même genre. Tout imposteur vient après des hommes qui ont eu le vrai don, le vrai reméde, &c. Tant de fausses Divinités n'ont trouvé créances dans les esprits, que parce que l'idée de la véritable & de ses attributs se trouvoit déja dans les esprits, à la vérité confuse & brouillée. Tant d'hérésies ne se sont introduites, qu'en prenant quelque chose du dogme Catholique. Il en est de même des miracles: les faux n'ont été hazardés, les faux n'ont été crûs, les faux n'ont fait impression sur les esprits, que parce qu'il y en a de vrais ; qu'on en avoit vûs, qu'on en avoit entendu raconter, qu'on en avoit l'idée dans celle de la Toute-puissance de Dieu.

Mais, dit-on, La nature humaine n'a pas besoin du vrai pour tomber dans le faux. Ellen'y tombe cependant que par-là.

Le faux n'entre si aisément dans l'efprit humain, que parce que le vrai dans le même genre, ou de quelque chose qui y a rapport, s'y trouve auparavant plus ou moins enveloppé. Et pour me servir d'un des exemples de M. . . Si beaucoup de gens ont crû aux loups garoux & aux sorciers, sans en avoir jamais vus, c'est que l'idée du pouvoir & de la malice des Démons, qu'on suppose être communiquées aux loups garoux & aux sorciers, étoit répandue dans le monde, & se trouvoit établie dans les esprits, avant qu'on eût jamais entendu parler de loups garoux & de sorciers.

Les Romains, les Grecs, les Payens ne croyoient aux faux miracles dont ils étoient inondés, que parce qu'il y en a de vrais, c'est la proposition de M. P... que parce qu'ils en avoient vus, ou qu'ils en pouvoient voir tous les jours, & qu'ils en sçavoient de véritables en tout genre de la part des Chrétiens. ils ne croyoient à ces faux miracles, si toutefois ils y croyoient beaucoup, que parce qu'ils avoient l'idee des vrais miracles, dans celle d'une Di-

vinite toute-puissante.

Ilya quels l' d'audace de fonde loin. L' s'il y a terre, oi foit plus du, & 1 ciné, c comme y germi tre bien on elt fo ble du f dans le f fion de Par ces ter, & Religio Quar & qu'on onaun foit qu

goûte !

tume f libertin

tres eux

fin leur

conti

Il y a bien d'autres points sur les-Conclu-

quels l'impie se joue avec autant d'audace, ou raisonne avec aussi peu de fondement. Je ne le suivrai pas plus loin. L'impiété fait du progrès : mais s'il y a dans un pays, comme une terre, où l'ignorance de la Religion soit plus grande, le vice plus répandu, & l'esprit du monde plus enraciné, c'est - là où l'impiété prend, comme dans sa terre naturelle; elle y germe tout d'un coup, & y montre bien-tôt ses fruits. Dans ce pays on est fou de l'esprit, on est susceptible du superficiel; c'est la légereté dans le stile qu'on veut, & la derision des choses sérieuses qui plaît. Par ces endroits, l'impie se fait écouter, & les Ecrits qu'on fait pour la Religion ne sont pas lûs.

Quand on a l'esprit de ce monde, & qu'on ne vit pas selon l'Evangile, on a un desir secret que l'Evangile ne soit qu'une sable. Avec ce désir on goûte les mauvais livres, on accoutume son oreille aux discours des libertins, on veut entendre les maîtres eux-mêmes, & l'on devient enfin leur disciple, peut-être sans s'en

le, & fe troufprits, avan
endu parler in
fully less Payens in
dont ils étoiem
dont ils étoiem
dont ils étoiem
en a de vrais,
e. M. P. . que
ou qu'ils en
s jours, &
véritables en
es Chrètiens,
aux miracles,
nt beaucoup,

ent l'idee des

lle d'une Di-

ours

ent dans l'el

que le vrai

a de quelque

t, s'y trouve

ins envelop-

un des exem-

ip de gens om

x forciers, fans

que l'idée du

des Démons,

mmuniquées

forciers, étoit

204 Douzieme Discours appercevoir, & fans l'avoir voulu d'abord; tant le cœur a de force, pour nous conduire où nous ne penfons pas, & dans un sens, où nous ne

voulons pas aller.

Avec ce mauvais fond d'incrédulité on peut tout hazarder en faveur de l'impiété: la vérité ne parle qu'en tremblant. Falloit-il pour cela se taire? Les pierres auroient crié. Il a fallu venger la Religion d'une insulte aussi publique. En vengeant la Religion, on confond l'impiété, & on fait connoître les impies pour des hommes qui abusent de l'esprit & de la Raison. qui ne sont bons qu'à troubler la société & à gâter les mœurs, qui ne sont propres qu'à attirer des malédictions fur un Etat; pour des hommes que la vengeance divine poursuit, & dont la fin, si Dieu ne déploie ses grandes miséricordes, sera digne de leurs œu-

APPROBATION.

T'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre : Onzieme & Douzieme Discours contre les impies. Je n'y ai rien trouvé de contraire à la Foi ni aux bonnes mœurs. A Paris ce 24 Juil-1et 1734. MUSSON.

Le Privilege est à la fin du premier Volume De l'Imprimerie de Ph. Nic. LOTTIN, rue S. Jacques.



12#100

JOCTAVO 1928

4065613





